LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE CINQUANTE BELLES GRAVURES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME PREMIER.



A LYON;

CHEZ { J. VERNAREL, Libraire;
Ét. CABIN et C.e, Libraires, rue St-Dominique, n° 19.

M. DCCC. XIX.

Vo
vos
et

ver
lun
vig
sou
con
resp
sou
la g

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

SIRE,

*L'*OUVRAGE *que j'ai l'honneur de présenter à* VOTRE MAJESTÉ, *est un monument de la piété de vos augustes aïeux, et de leur zèle pour les arts et les sciences.*

Si VOTRE MAJESTÉ *daigne le parcourir, elle y verra ce qu'ils ont fait pour étendre et propager les lumières de l'Evangile, pour perfectionner la navigation, et pour ouvrir à leurs sujets de nouvelles sources de richesse et d'opulence. Elle y verra combien le nom des Rois de France est chéri et respecté jusqu'aux extrémités de la terre. Vous en soutiendrez,* SIRE, *vous en augmenterez l'éclat et la dignité. Nous en avons pour garans la solidité*

de votre esprit, la droiture de votre cœur, votre amour pour la Religion, et votre application constante à travailler au bonheur des peuples dont la Providence vous a confié le gouvernement.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur et très-fidèle sujet,

QUERBEUF, *prêtre.*

PRÉFACE.

L'OUVRAGE dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition, n'a pas besoin de nos éloges : sa réputation est depuis long-temps établie auprès des vrais littérateurs et de toutes les personnes qui aiment la Religion et qui s'intéressent à ses progrès. Quoi qu'aient fait pour le décréditer quelques écrivains modernes, il a été constamment recherché, cité, copié même par ceux qui en disoient le plus de mal, et qui ne rougissoient cependant pas de se parer des connoissances qu'ils y avoient puisées.

Nous croyons donc servir les sciences et la piété, en sauvant, pour ainsi dire, de la nuit des temps cette précieuse collection.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qu'elle présente d'observations utiles sur la géographie, sur l'astronomie, sur les mœurs, les usages, le gouvernement de tant de nations qui nous étoient auparavant inconnues ; nous ne dirons rien de tout ce qu'elle nous a appris sur des arts presque ignorés parmi nous ; nous ne cherche-

rons point à faire valoir les dissertations savantes dont elle est parsemée, ni la manière simple, claire, élégante, naturelle, méthodique et intéressante, avec laquelle presque toutes ces lettres sont écrites.

Cet ouvrage est déjà connu, jugé par le public, et il faut qu'il soit excellent, pour avoir résisté aux attaques de la prévention et de la haine, si souvent et toujours si vainement réitérées.

Il a été entrepris sans ces motifs de vanité qu'on prête assez légèrement à ceux qui en sont les auteurs. Ce n'étoit d'abord que le commerce épistolaire de quelques missionnaires avec des amis, des supérieurs, des parens et des protecteurs. Ils y rendoient compte de leur situation, de leurs travaux, de leurs succès, de leurs sentimens, et de tout ce qu'ils remarquoient de digne de quelque attention. Ces premières lettres parurent si bien faites, qu'on crut devoir les publier :

1.° Pour encourager les missionnaires même à éviter l'oisiveté, en donnant à l'utilité d'une patrie que les Français n'oublient jamais, les momens de liberté que leur laissoient les fonctions auxquelles ils s'étoient généreusement dévoués ;

2.° Pour entretenir parmi leurs confrères d'Europe le zèle pour les missions, et le désir d'en aller partager le pénible ministère ;

3.° Enfin pour justifier, soutenir et exciter la charité de leurs bienfaiteurs.

Le premier recueil fut bien accueilli ; le public en demanda la suite avec empressement, et pour y satisfaire, on imprimoit ces lettres successivement dès qu'on en avoit rassemblé un nombre suffisant pour en faire un volume. Mais on n'observa point, on ne put point observer un ordre cependant désirable. On mit en quelque sorte pêle-mêle les lettres de la Chine, de l'Inde et de l'Amérique ; et si dans cet arrangement on gagnoit du côté de la variété, il s'y trouvoit aussi une confusion désagréable pour les lecteurs qui aiment à suivre les objets, et à classer sans peine leurs idées et leurs connoissances.

Nous avons tâché de remédier à cet inconvénient, en partageant ce Recueil en quatre parties.

La première renfermera les mémoires du Levant, la plus ancienne des Missions françaises, et l'une des plus importantes à soutenir et à conserver.

La seconde sera composée des lettres de l'Amérique, tant septentrionale que méridionale.

La troisième est toute consacrée aux Indes; et la quatrième à la Chine, au Tonquin et à la Cochinchine.

Chaque partie sera précédée d'une préface, et terminée par une table générale des matières; table que nous avons préféré de partager ainsi, parce que non divisée et renvoyée à la fin de tout l'ouvrage, il nous sembloit qu'elle seroit trop longue et plus pénible à consulter.

Enfin, pour que le lecteur puisse comparer notre édition avec l'ancienne, s'assurer qu'on n'y a rien changé, rien retranché d'essentiel, et vérifier les citations sans nombre qu'on en a fait dans différens ouvrages, nous avons marqué le tome et la page où se trouvent dans l'ancienne édition les lettres dont nous avons changé l'ordre et l'arrangement dans la nouvelle (1).

---

(1) Cette preuve étant faite par l'édition de 1780 que nous suivons littéralement, nous avons cru devoir supprimer cette indication, inutile aujourd'hui, parce qu'on n'auroit pu deviner si elle se rapportoit à la première édition ou à celle de 1780.

M. Brottier, l'éditeur célèbre de Tacite et de Pline, a bien voulu nous aider de ses conseils et de ses lumières; nous lui devons presque toutes les notes ajoutées à cette première partie; et pour les autres, nous avons consulté les missionnaires qui ont long-temps séjourné dans les différentes contrées dont il sera question dans cet ouvrage, et nous n'avons rien négligé pour éclaircir et constater tout ce qu'on y rapporte.

Les Missions du Levant comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perse et l'Egypte. Elles ont toujours été protégées et presque toutes fondées par nos rois. Non contens de maintenir la religion dans leurs états, ils aimèrent à en étendre la lumière bienfaisante dans les régions les plus lointaines, et ne refusèrent jamais à ces saints établissemens l'appui de leur puissance et le secours de leurs libéralités. Aussi les peuples schismatiques ou infidèles qui ont ouvert les yeux à la vérité, regardent-ils nos souverains comme leurs pères dans la foi, comme les protecteurs et les défenseurs de leur croyance.

Le père Fleuriau d'Armenonville est le premier qui ait recueilli d'une manière exacte

et suivie les mémoires qu'il recevoit du Levant. Chargé en France de fournir aux besoins de ces Missions, il y pourvoyoit avec zèle, et ne négligeoit aucuns des moyens qu'il croyoit propres à les rendre florissantes. Il choisissoit, il instruisoit, il formoit lui-même les missionnaires qu'il y destinoit, et ne leur demandoit pour récompense de ses soins vraiment paternels, que le secours de leurs prières et les observations qu'ils auroient le temps et l'occasion de faire sur tout ce qu'ils rencontreroient de curieux et d'utile.

C'est à lui que nous sommes redevables des sept premiers volumes des mémoires du Levant. Le père Ingoult nous a donné le huitième : et le père Geoffroi, si connu par ses succès brillans lorsqu'il professoit la rhétorique au collége de Louis-le-Grand, est le rédacteur du neuvième.

Nous avons fait entrer dans cette première partie toutes les lettres écrites du Levant, qui étoient dispersées dans le recueil des Lettres édifiantes ; ce qu'on y trouve de relatif au trop célèbre usurpateur Thamas Kouli-Kan, et la relation du voyage en Ethiopie, de M. Poncet, médecin français au Caire. Mais nous avons supprimé les

lettres préliminaires, qui n'étoient qu'une espèce de nomenclature ou d'annonce de ce que contenoit chaque volume.

Il nous a paru désormais inutile de réimprimer les épîtres dédicatoires, au nombre de vingt-huit, toutes adressées aux Jésuites de France; nous en avons cependant conservé le fond dans nos préfaces, et extrait fidèlement ce qu'elles renfermoient de curieux.

Nous dirons donc ici ce qui a donné occasion au voyage si long et si pénible d'Ethiopie. L'empereur de cette vaste contrée ayant une maladie dont il craignoit les suites, et ne trouvant pas dans ses états de médecins assez habiles pour le guérir, crut en devoir faire venir d'ailleurs: dans ce dessein, ayant su qu'un de ses officiers avoit la même maladie que lui, il l'envoya au Caire, capitale de l'Egypte, afin que s'il pouvoit rétablir sa santé par les remèdes qu'on lui donneroit dans cette grande ville, il lui amenât le médecin dont il se seroit servi. L'officier qui se nommoit Hagi Ali, et qui avoit déjà fait ce voyage plus d'une fois, s'ouvrit à un Arménien de ses amis, sur le sujet qui le faisoit venir au Caire.

L'Arménien instruit par sa propre expérience de l'habileté de M. Poncet, qui l'avoit guéri autrefois d'une maladie très-violente et très-dangereuse, l'indiqua à son ami.

Hagi Ali, sur la parole de l'Arménien, se mit entre les mains de M. Poncet, prit ses remèdes, garda le régime de vie qu'il lui prescrivit, et se trouva en peu de temps guéri. Il ne songea plus qu'à engager le médecin français à faire le voyage d'Ethiopie, pour rendre à l'empereur le même service qu'il lui avoit rendu. M. Poncet y consentit, et se disposa à suivre l'officier éthiopien.

Nos missionnaires qui avoient déjà tenté plusieurs fois d'entrer dans cet empire sans avoir pu y réussir, crurent qu'il falloit se servir d'une conjoncture si favorable pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. Ils communiquèrent leurs vues à M. Poncet et à M. Maillet, consul de France au Caire. On convint qu'un de nos missionnaires accompagneroit M. Poncet en Ethiopie, et qu'il prendroit l'habit et la qualité de son domestique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une nation dont on ne connoissoit ni le génie, ni les dispositions à l'égard des Européens. L'emploi étoit impor-

tant, et demandoit un homme éclairé et plein de zèle; car il devoit s'instruire sur les lieux de l'état du christianisme, et voir quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir la religion catholique dans un pays où elle avoit fait autrefois de grands progrès sous les patriarches Jean Nunez Baretto, André Oviedo, Apollinaire d'Almeida, et plusieurs autres missionnaires jésuites.

Le père Brevedent, d'une famille distinguée de la ville de Rouen, fut celui sur qui on jeta les yeux. Il avoit toutes les qualités nécessaires pour une entreprise aussi difficile et aussi importante que celle-là: un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un désir ardent de travailler à la conversion des âmes et de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, un esprit pénétrant et cultivé par l'étude de la théologie et des mathématiques. Une dissertation physico-mathématique qu'il publia en 1685, et dont il a été parlé dans les journaux de ce temps-là, lui donna de la réputation parmi les savans, et fit voir jusqu'où alloit la pénétration et l'étendue de son esprit. Il demanda, quelques années après, à ses supérieurs la permission de se consacrer aux missions, et

il le fit avec tant d'instances, qu'ils ne crurent pas devoir s'opposer à une vocation si sainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les îles de l'Archipel et dans la Syrie : il y donna une haute idée de sa vertu, et fit des conversions si surprenantes, que sa mémoire sera long-temps en bénédiction dans toutes ces contrées. Sa douceur et ses manières pleines d'onction, engageoient les plus endurcis à quitter leurs désordres, et les hérétiques les plus opiniâtres à abjurer leurs erreurs. On le regardoit comme un véritable apôtre.

Il portoit si loin ses austérités, que dans ses courses évangéliques, sa nourriture étoit un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchoit sur la dure, passoit toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, et y ajoutoit tant de mortifications, que ses supérieurs avertis qu'il ne pourroit pas long-temps soutenir un genre de vie si austère, furent obligés de modérer la rigueur de sa pénitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la Mission. Son union avec Dieu étoit presque continuelle; il ne parloit que de sa bonté et de ses miséricordes, et il le faisoit

d'une manière si vive, qu'on ne pouvoit l'entendre sans en être pénétré.

Il comptoit pour rien sa santé et sa vie, quand il s'agissoit du salut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, et que la peste désola l'Egypte, il se dévoua au service des pestiférés, avec un courage et un zèle qui édifia également les chrétiens et les infidèles. Enfin un de ses plus ardens désirs étoit de répandre son sang pour Jésus-Christ; et c'est cet ardent désir qui lui fit entreprendre le voyage d'Ethiopie avec une joie qu'on ne sauroit exprimer. Cette Mission avoit été autrefois féconde en martyrs. Plusieurs de ses confrères avoient eu le bonheur d'y mourir pour la défense de la foi, et de la primauté du siége de Rome. Il espéra de jouir d'un sort si heureux: mais Dieu qui lui avoit inspiré ces sentimens, se contenta de sa bonne volonté. Ce fervent missionnaire, avant que d'être arrivé au terme de son voyage, consomma son sacrifice, de la manière dont M. Poncet le raconte dans la relation de son voyage.

Nous ne parlerons pas ici ni des objets, ni des auteurs des autres lettres du Levant; mais il nous paroît indispensable de dire un

mot du père Sicard. On trouvera plusieurs mémoires de lui, avec le plan d'un grand ouvrage qui avoit pour titre : *Description de l'Egypte ancienne et moderne ;* description qu'il avoit achevée, et pour l'exécution de laquelle M. le comte de Maurepas, alors ministre de la marine, avoit fourni à ce savant missionnaire des dessinateurs qui l'accompagnoient dans ses voyages, et qui, sous sa direction, levoient les plans, dessinoient les monumens, et dressoient les cartes de tout le pays qu'ils parcouroient avec lui. Ce fruit de tant de peines, de recherches et de dépenses, est perdu pour les lettres. Envoyé en France, et déposé à la maison professe, il a disparu sans qu'on ait jamais pu découvrir ni comment, ni par qui il a été enlevé. Puisse-t-il sortir enfin des ténèbres où son ravisseur l'a condamné, et ajouter encore aux connoissances que nous avons sur une contrée aussi intéressante que l'Egypte !

Puisse surtout le recueil que nous redonnons au public, ranimer le zèle des sociétés ecclésiastiques et religieuses pour les missions étrangères ! Que de peuples encore plongés dans la nuit de l'ignorance et de la

superstition ! Que de nations pour qui l'aurore des vérités chrétiennes ne commence qu'à luire ! la moisson est abondante, mais les ouvriers sont rares.

Que ceux donc qui se sentent touchés des besoins de ces malheureuses régions ; que ceux à qui il est donné, à qui il est encore permis de voler à leur secours, ne dédaignent pas de lire un ouvrage dicté par l'amour de la religion, et peut-être propre à éclairer, à diriger, à soutenir leur ardeur pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

PROTESTATION.

Pour obéir aux décrets du pape Urbain VIII et des autres souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre ou de Martyr, aux hommes apostoliques dont il est parlé dans ces Lettres, et que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi purement humaine.

LETTRES

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES, ÉCRITES PAR DES MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du père Tarillon à Monseigneur le comte de Pontchartrain, secrétaire-d'état, sur l'état présent des missions des pères Jésuites dans la Grèce.

MONSEIGNEUR,

PRÊT à repasser dans la Grèce, dont je suis absent depuis plus d'un an, agréez que j'aie l'honneur de vous entretenir de l'état où j'ai laissé les missions que nous y avons. Vous parler, MONSEIGNEUR, de ces belles et florissantes missions, et des facilités que nous trouvons partout à y exercer nos saints ministères, c'est moins vous en faire la relation, que vous rappeler le souvenir des grandes obligations que nous vous avons, et que vous rendre compte de l'usage que nous faisons de votre protection. J'ose dire que c'est encore satisfaire en quelque façon votre piété. Je sais, MONSEIGNEUR, et je sais, par ma propre expérience, le plaisir que vous prenez à être informé

dans le plus grand détail, de tout ce qui a rapport à l'avancement de la religion, pour laquelle vous avez un zèle qui doit bien animer le nôtre. Dans cette confiance, MONSEIGNEUR, et pressé d'ailleurs par ma reconnoissance particulière, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire à votre Grandeur, avant que de partir, un récit fidèle et circonstancié des différens lieux où nous résidons, et des emplois que nous y exerçons.

Les principales demeures des missionnaires sont Constantinople en Thrace, Smyrne en Ionie, Thessalonique en Macédoine; Scio, Naxie, Santorin dans l'Archipel.

LA MISSION DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople est un monde où le nombre des chrétiens est prodigieux : on ne parle pas moins que de deux cent mille Grecs, et de quatre-vingt mille Arméniens d'habitans fixes, sans y comprendre ceux qui vont et viennent, et que la demeure de la cour ou le mouvement du grand commerce y fait incessamment circuler. Rien ne donne une plus véritable idée de la multitude de Constantinople que les temps de mortalité. J'ai été témoin que la peste y a enlevé jusqu'à deux et trois cent mille personnes. On faisoit cette supputation par le nombre des corps morts que l'on passoit aux portes pour les aller enterrer hors de la ville. Au bout de quelques semaines on revoyoit partout la même foule, et il ne paroissoit pas que le peuple eût diminué.

De toutes les familles qui y habitoient du temps des Génois, il y en a encore plusieurs qui se sont maintenues à Galata et à Péra. Ces familles font entre elles trois à quatre cents personnes. La plupart sont interprètes des ambassadeurs; quelques-uns sont médecins, ce qui leur donne une grande considération et de grandes entrées auprès des seigneurs turcs, et même jusque dans le sérail.

Les maisons des ambassadeurs des princes chrétiens, et les marchands de leurs nations, font la portion la plus distinguée des chrétiens francs ; ils se montent à près de trois mille personnes.

Les bâtimens des chrétiens jettent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tout pays.

Il faut encore compter parmi les catholiques de Constantinople, quatre ou cinq mille esclaves servant sur les vaisseaux et les galères, ou enfermés dans le bagne du Grand-Seigneur, et plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers. Tous ces catholiques ont pour supérieur ecclésiastique M. Raymond Galani, archevêque titulaire d'Ancyre, de l'ordre de saint Dominique, et Ragusois de nation, prélat d'une très-exacte régularité, et d'une grande attention à tous ses devoirs.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata, voisins de la marine, et au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre église passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine, et qui règne le long de l'escalier qui y conduit : tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'église est voûté avec sa coupole et sa couverture de plomb, qui est le privilége des seules mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques ambassadeurs de France, et de celle de la jeune princesse Tekeli. La sépulture de madame la princesse Ragotzki, sa mère, mariée en secondes noces au feu prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse et courageuse princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les Jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avoient

rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion, ils avoient commencé à Nicomédie une petite mission, que la mort de la princesse a interrompue; ces missions détachées n'étant pas praticables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme étoit celui de visiter cette princesse.

Les fonctions ordinaires de notre église sont la célébration du service divin, l'administration des sacremens, les prédications, les catéchismes, les conférences sur l'évangile, tout cela avec une liberté aussi entière que si nous étions au milieu des villes les plus chrétiennes. Les prédications se font en grec, en turc, en italien, en français. Quantité d'hommes et de femmes des trois rits, franc, grec et arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plain-pied de l'église; les femmes sont, à la manière d'Orient, dans une tribune séparée et entourée de hautes jalousies. Les catéchismes en grec et en turc, quoique établis pour les seuls enfans, ne sont pas moins utiles à beaucoup de personnes d'âge qui s'y trouvent.

Depuis quelques années le père Jacques Portier, notre supérieur, homme vraiment apostolique, a établi deux instructions turques tous les lundis, une le matin pour les marabutes ou vierges arméniennes consacrées à Dieu, et qui, dans les maisons de leurs parens, mènent une vie fort retirée et fort austère. L'autre instruction, qui se fait l'après-dînée en forme de conférence, a été instituée pour apprendre les principaux points de la religion orthodoxe, et les devoirs des ecclésiastiques à beaucoup de jeunes diacres et sous-diacres arméniens, d'un fort bon esprit, qui par-là s'aguerrissent contre les erreurs, et seront eux-mêmes un jour d'excellens missionnaires, quand ils auront été faits prêtres ou vertabiets.

Le dimanche, les marchands s'assemblent pour

leur confrérie du saint sacrement, qui est fort nombreuse, et où il se fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont aussi chez nous leur association des pénitens de sainte Anne, établie à Galata, et qui s'est toujours conservée depuis le départ des Génois. Ils ont leur chapelle à part, où ils font leurs exercices de dévotion. Le samedi-saint au soir, leur coutume est de faire en pleine rue une procession générale, où l'on porte solennellement la relique de la sainte-épine, et où tout Galata et tout Péra se trouve.

Le lendemain, jour de Pâques, de grand matin, ils reviennent faire une autre procession le long des principales rues de Galata, avec la croix haute et chantant des hymnes. De tout temps ils ont eu cette permission. Les Turcs qui se rencontrent sur leur chemin sont les premiers à s'arrêter, et à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'église à Constantinople, c'est encore dans la nôtre qu'ils font toutes leurs grandes cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des ambassadeurs du Roi. Le comte Caprara, un de leurs ambassadeurs, y est inhumé, et j'y ai vu faire pendant plusieurs jours les obsèques des deux derniers empereurs. Il faut qu'à chaque cérémonie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appeloient ces représentations funèbres *Katharthirion*, et les Arméniens *Kavaran*, ce qui, en leur langue, veut dire purgatoire. Ils étoient extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prières continuelles, des grosses aumônes, des oraisons funèbres, et de tout ce qui se pratiquoit selon nos usages pour le repos de l'âme, ou pour honorer la mémoire des princes défunts. On en sait plusieurs que ces actes publics de la foi du purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à

Galata et à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse et de gens de distinction résident dans la ville impériale au-delà du port, qu'on appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le *Patriarcat*, ou le *Phanal*. Il y a des familles qui prétendent être issues des anciens empereurs grecs, d'autres qui ont des alliances avec les beys de Moldavie et de Valachie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro Cordato a laissé deux fils, dont l'aîné est pour la seconde fois bey de Moldavie; l'autre est grand drogman de l'empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces messieurs. Le bey de Moldavie, à qui le père Jacques Piperi a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un Jésuite, pour l'apprendre à son fils. Nous sommes aussi fort bien auprès du patriarche des Grecs. Nous lui rendons de fréquentes visites, et il nous comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de religion; il nous dit ses pensées, et sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres.

Avant que de passer au Levant, je m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce patriarche de la nouvelle Rome. La première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, et en deux ou trois clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres religieux grecs. On ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques prélats vêtus aussi simplement que lui, et de quelques

ecclésiastiques qui l'environnent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un diacre ou un prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou crosse de bois ornée de compartimens d'ivoire et de nacre. Je l'ai vu bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de patriarche universel; et il faut l'appeler non très-saint père, mais très-saint *Panosiotatos*. De même, quand les Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'archevêque ou évêque, mais le *Saint* d'une telle ville, comme le *Saint* d'*Héraclée*, le *Saint* de *Chalcédoine*, etc.

La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le patriarche et les autres prélats grecs, dispose les peuples à nous écouter. Les pères et mères envoient volontiers leurs enfans à nos instructions et à nos écoles. Nous y avions, il n'y a pas long-temps, les deux fils d'un bey de Valachie. Je connois à Constantinople un assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons sentimens; mais généralement parlant, ce n'est pas dans cette capitale qu'il faut s'attendre aux grandes et nombreuses conversions des schismatiques de cette nation. La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautaines, qui les rendent indociles et suffisans. On diroit que cette grande ville, et toute la puissance qu'elle renferne, est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints pères, et que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une extrême peine que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec,

pour être solidement converti, vouloit être pauvre et humilié. « Dieu, m'ajouta-t-il, qui nous connoît,
» et qui veut nous sauver, nous fait marcher par-là
» depuis près de trois cents ans. Nos richesses et
» notre grandeur passée nous ont perdus. J'ai bien
» peur que les fumées qui nous en sont restées à
» la tête, n'achèvent notre entière ruine. »

Les Arméniens ne sont pas d'eux-mêmes plus grands docteurs, ni en meilleur chemin que les Grecs; mais ils sont infiniment plus dociles, et ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions et de pratiques de piété. Il ne faudroit pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts-d'heure, ou une heure seulement, comme on fait en France, ils n'en seroient pas édifiés. Après deux ou trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, et ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt.

Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la ferveur est digne des premiers temps de l'Eglise. Les pères et les mères, les enfans, les domestiques même, tout n'y respire que charité et que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles ci-devant très-riches, et qui ont presque tout perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, et qu'on veut leur procurer du soulagement. *Y pensez-vous*, disent-ils à leurs amis, *la parole de Jésus-Christ notre maître n'est-elle pas expresse?* « *Que qui*
» *perdra tout pour lui, jusqu'à sa vie, retrouvera*
» *tout dans lui.* » Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfans, mariés et non mariés, s'approcher tous les huit jours de la sainte communion, et après eux les mères au milieu de leurs filles. Tout cela se fait avec tant de modestie et de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir pas l'âme pénétrée. Si nous n'avions des

mesures à garder, et notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des Jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette nation à Constantinople, est le père Jacques Cachod, de Fribourg en Suisse. Avant que de se consacrer aux missions du Levant, il avoit fait pendant quelques années l'office de missionnaire à Fribourg en Brisgau, du temps de la dernière guerre. Nos officiers, dont plusieurs vivent encore, l'honoroient de leur confiance, et c'est entre ses mains que le célèbre M. du Faï voulut mourir. Dans la seule année 1712, ce père a ramené près de 400 schismatiques, et a confessé lui seul plus de 3000 personnes. L'année passée le nombre des schismatiques convertis a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paroître peu et d'agir beaucoup. Il a toujours à sa main un nombre de catholiques zélés et sages, qui se répandent de tous côtés, et lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs prêtres et vertabiets orthodoxes servent encore extrêmement à maintenir la foi. Ils sont comme les surveillans de leur nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, et à maintenir l'ordre dans les familles.

Depuis la justice que le Grand-Seigneur fit, il y a quatre ans, du sanguinaire visir Ali Pacha, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ses fureurs contre les Arméniens, les catholiques jouissent d'une tranquillité jusqu'ici assez constante. Il semble que le sang du saint prêtre arménien Dergoumidas (1), répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la per-

(1) Il fut condamné à mort par le grand-visir Ali Pacha, le 5 novembre 1707.

sécution. Il ne se fait plus de temps en temps, de la part des hérétiques, que quelques légers mouvemens qui passent vîte, et qui ne servent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fidèles.

Si on en croit tout Constantinople, la mémoire du serviteur de Dieu devient tous les jours plus vénérable à l'occasion des grâces miraculeuses que plusieurs personnes publient avoir obtenues par son intercession. La plus réelle, et celle qu'on attribue le plus communément à ses prières, est l'esprit de foi, qui semble avoir repris de nouvelles forces parmi les Arméniens, malgré la longue et sanglante persécution qu'ils viennent d'essuyer. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendoient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des catholiques de Constantinople s'est augmenté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de 12,000. Il en est des autres grandes villes à proportion. Messire Melchou, élève de la congrégation de *Propaganda*, et évêque de Mardin dans le Diarbek, prélat d'une grande vertu et d'un grand savoir, vient de faire presque tout son diocèse catholique. Il est vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies et de grands périls; mais enfin il en est venu à bout. Pour affermir son ouvrage, il eut le courage de passer à Constantinople l'année dernière, et de venir demander au grand visir un *firman* de la Porte, qui mît à couvert sa personne et son troupeau, des vexations du pacha de Mardin. Ne trouvant personne qui voulût se hasarder à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein divan; et Dieu donna tant de force à ses paroles, que le visir ordonna par sentence publique, que le pacha de Mardin seroit déposé et mis en prison, jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avoit pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos missionnaires

à Constantinople, est le soin des esclaves du bagne du Grand-Seigneur. Le bagne, ainsi appelé du mot italien *bagno*, à cause d'un bain qu'ont là les Turcs, est une vaste enceinte fermée de hautes et fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtimens de figure presque carrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand bagne, et le plus petit le petit bagne. Ces deux bagnes ou prisons n'ont de jour que par la porte, et par quelques fenêtres fort hautes traversées de gros barreaux de fer. C'est là qu'on loge les chrétiens pris en guerre, ou sur les armateurs ennemis de la Porte. Les officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles, et où chacun n'a guère de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque bagne, on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit franc, et l'autre pour les esclaves du rit grec et moscovite. Chaque chapelle a son autel et ses pauvres ornemens à part. Ces chapelles avoient en commun d'assez bonnes cloches. Il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disoient les Turcs, leur son réveilloit les anges qui venoient dormir la nuit sur le toît d'une mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage.

Assez près du petit bagne, on a bâti et orné des aumônes des fidèles, une petite église sous le titre de saint Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie. C'est la chapelle des officiers et des malades. Les esclaves élisent tous les ans un écrivain ou préfet du bagne, et sous lui un sacristain, à qui tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux.

Chaque esclave, quoique dans le bagne, a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mène de grand matin travailler à l'arsenal, ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramène. Ceux dont les gardiens turcs ont été contens pendant le travail, sont séparés les uns des autres. Ceux qu'ils veulent punir sont laissés enchaînés ensemble, après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les bagnes. Ils n'y sont pas plutôt ramassés et comptés, qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs; il faut qu'ils demeurent dans le bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts, encore les gardiens turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetières publics, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens, consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux Jésuites vont toute l'année, fêtes et Dimanches, aux deux bagnes. Ils s'y rendent la veille, et s'y enferment avec les esclaves. Le père de chaque bagne a un petit réduit à part, où il se retire

quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière. La coutume est de commencer par faire l'eau bénite, et d'en jeter de tous côtés. Ensuite le père fait la prière à haute voix, et donne les cinq points de l'examen avec la formule de l'acte de contrition, que tous répètent après lui. Quand les prières sont achevées, il fait une exhortation d'une petite demi-heure sur quelque matière touchante, et qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De là il se met au confessionnal pendant quelques heures. Les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver, et à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le père leur fait une courte explication de l'évangile. La messe finie, après que les communians ont fait leurs actions de grâces, il va se placer à la porte de la chapelle avec les aumônes qu'il a pu ramasser; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, et chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans le temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres et du supérieur même), s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devoit bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier Jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le père Vandermans,

flamand de nation. La peste étoit alors très-violente. La quantité des mourans qu'il assista la lui communiquèrent en moins de quinze jours. Il le fit savoir incontinent au supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir auprès de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confessé, et ayant communié, il mourut plein de joie et de reconnoissance de la grâce insigne que Dieu lui faisoit. Depuis lui, personne n'a plus été frappé de cette maladie, que le père Pierre Besnier, si connu par son beau génie et par ses rares talens. Sur la fin de ses jours il se consacra une seconde fois à la mission de Constantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade: la Providence veilla à la conservation des autres pères de cette mission, car les signes du mal ne se montrèrent qu'après que le père eut expiré; et pendant les trois jours de sa maladie, ils avoient été nuit et jour auprès de lui.

Mais si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le père Jacques Cachod dont j'ai parlé, et qui, avec le nom de père des Arméniens, a encore à Constantinople et à Malte celui de père des esclaves. Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le bagne, soit sur les vaisseaux et sur les galères du Grand-Seigneur. Les esclaves qui n'en peuvent sortir savent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens Turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce père m'écrivit à Scio la lettre qui suit:

« Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes » les craintes que donnent les maladies contagieuses; » et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus de ce mal » après les hasards que je viens de courir. Je sors

» du bagne, où j'ai donné les derniers sacremens,
» et fermé les yeux à quatre-vingt-six personnes, les
» seules qui soient mortes en trois semaines dans ce
» lieu si décrié, pendant qu'à la ville, et au grand
» air, les gens mouroient à milliers. Durant le jour,
» je n'étois, ce me semble, étonné de rien; il n'y
» avoit que la nuit, pendant le peu de sommeil
» qu'on me laissoit prendre, que je me sentois l'es-
» prit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand
» péril que j'aie couru, ajoute-t-il, et que je ne
» courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale
» d'une sultane de 82 canons. Les esclaves, de con-
» cert avec les gardiens, m'y avoient fait entrer sur
» le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire
» la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à
» doubles cadenats, comme c'est la coutume. De
» cinquante-deux esclaves que je confessai et com-
» muniai, douze étoient malades, et trois moururent
» avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvois
» respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre
» ouverture. Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce
» pas-là, me sauvera de bien d'autres. »

J'abuse peut-être de votre patience, MONSEIGNEUR, en vous entretenant de tous ces menus détails. Je voulois les supprimer, mais on m'a assuré que votre Grandeur seroit bien aise de les voir ici. J'ajouterai seulement à cet article de la mission de Constantinople, que si au lieu de quatre ou cinq Jésuites, nous y étions douze ou quinze, nous aurions encore plus de travail que nous n'en pourrions porter.

LA MISSION DE SMYRNE.

Smyrne n'a que quatre Jésuites, dont deux ont près de quatre-vingts ans. Cependant c'est encore une mission où il y a de grands biens à faire pour le salut du prochain. Il est vrai que le père Adrien

Verzeau qui en est le supérieur, y travaille autant que plusieurs autres.

Les consuls de France, d'Angleterre, de Venise, de Hollande, de Gênes, logent avec presque tous leurs marchands, dans une grande et belle rue d'une demi-lieue de longueur, appelée pour cela la rue des Francs. Il y a bien à Smyrne 20,000 Grecs, et 7 à 8000 Arméniens. Les Grecs commencent là à être un peu plus traitables qu'à Constantinople. Nous sommes en commerce d'amitié avec l'archevêque et les principaux du pays. Ils nous amènent volontiers leurs enfans pour les former de bonne heure à la piété et aux lettres. Plusieurs d'entr'eux, jusqu'à leurs ecclésiastiques, se confessent à nous, et fréquentent notre église comme les Latins.

Les Arméniens sont à Smyrne à-peu-près les mêmes qu'à Constantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas si haut. Nous avons là pour consul M. de Fontenu, qui sait les contenir eux et les autres, dans un respect dont personne n'ose sortir.

On trouve parmi les Arméniens quantité de catholiques très-réglés et très-fervens, entre autres beaucoup de marchands de Perse de la province de Nakivan, que les pères Dominicains cultivent depuis près de quatre cents ans. Presque toute cette province a embrassé le rit latin. A l'arrivée des caravanes, qui sont ordinairement très-nombreuses, et qui marchent trois ou quatre fois l'année, on est bien consolé de voir l'empressement des catholiques à s'approcher des sacremens. Quelquefois notre église et notre maison en sont si remplies, qu'il n'y a presque de place que pour eux. A Noël et à Pâques, un des pères est demandé à Guzelhissar, ville bâtie des ruines de l'ancienne Ephèse; à Thyatire et autres lieux de ces quartiers-là, où le commerce assemble beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage, le père réconcilie toujours quelqu'un à l'église. Quand nous aurons un plus grand nombre,

nombre de missionnaires, nous étendrons ces missions à plusieurs grandes villes qui sont aux environs de Smyrne. Si même il étoit possible que quelques-uns de nous pussent aller et venir tour-à-tour avec les caravanes, il est certain que le long de la route on gagneroit bien des âmes à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme une annexe des missions de l'Archipel. Les jardinages sans fin dont la ville est environnée, sont presque tous entre les mains de chrétiens latins et grecs des îles de Scio, Naxie, Tine, Santorin, Paros, etc. tous gens à portée d'être instruits, et qui nous connoissent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes et de filles de toutes les îles, que la pauvreté contraint d'aller à Smyrne comme à une ville opulente où tout abonde. Les missionnaires ont souvent besoin de toute la vigilance et de toute l'ardeur de leur zèle, pour contenir cette multitude dans les bornes que prescrit la sévérité du christianisme.

La ville de Smyrne est souvent affligée de pestes violentes et de tremblemens de terre si furieux, qu'ils alarment ceux-mêmes qui sont les moins susceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peste y enleva plus de 10,000 personnes, et les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Les catholiques se précautionnèrent, et très-peu en furent frappés. Messire Daniel Duranti, leur évêque, fut presque seul frappé à mort. C'étoit un bon prélat âgé de plus de quatre-vingts ans, que sa douceur et sa vertu ont fait universellement regretter.

Pour ce qui est des tremblemens de terre, on ne peut ni s'en garder, ni les prévoir. Ils surprennent en tout temps, pendant le jour et pendant la nuit. Ils viennent quelquefois si brusquement, que l'unique parti que l'on ait à prendre, est de purifier sa conscience, et de se recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été, quand la mer est long-temps

calme, c'est un pronostic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plusieurs fois éprouvé, au contraire, que la terre trembloit lorsque la mer étoit fort agitée; d'autres fois, que la mer étoit très-unie pendant les jours entiers, et que la terre ne trembloit pas.

On a cru que la destruction générale de Smyrne, arrivée l'an 1688, venoit de ce que les maisons étoient trop chargées de pierres, et que leur lourde masse ne prêtoit pas assez aux secousses réitérées, qui trouvant de l'obstacle, les renversoient entièrement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtissant la ville. Toutes les maisons ne sont de pierres que depuis les fondemens jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le reste est de pièces de bois entrelacées, dont les intervalles sont remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il est en effet survenu depuis des tremblemens qui ébranloient tout, et qu'on trouvoit même plus forts que celui qui avoit abattu la ville. Les maisons étoient fort agitées, mais presque aucune ne tomboit. La ville de Smyrne est au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port est gardée par une petite forteresse éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai ouï-dire à des gens dignes de foi, que quand la ville fut renversée, on vit d'abord la forteresse tomber, et le tremblement venir de là par-dessous la mer, qu'il faisoit bouillonner et mugir avec un bruit horrible à mesure qu'il avançoit. Le dixième juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire, avec jeûne, et exposition du saint sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, et beaucoup de communians. Le père François Lestringant, alors supérieur de cette mission, qu'on retira demi-mort de dessous les ruines de notre maison, prie toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le sermon de

ce jour-là; personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connoissance de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui.

Notre église et notre maison ont été rebâties, et elles sont maintenant bien plus commodes et plus spacieuses qu'elles n'étoient. On en est redevable à la libéralité de messieurs de la chambre du commerce de Marseille, à qui les Jésuites ont les plus essentielles obligations. L'église est propre et bien entendue. Fêtes et dimanches les prédications s'y font en quatre langues, comme à Constantinople. A la fin de la dernière messe, on fait dans la cour une instruction en grec aux pauvres de la ville qui s'y rassemblent de toutes parts. Après l'instruction, le père leur distribue les aumônes qu'il a eu soin de leur ramasser pendant la semaine. A une heure après midi le père fait l'explication de la doctrine chrétienne aux petites filles grecques, et à leurs servantes, qui ne manquent jamais de s'y trouver en foule.

Nous avons encore chez nous une fervente congrégation de nos marchands, sous le titre de la conception de Notre-Dame. Les assemblées s'en font les dimanches avec une assiduité et une dévotion qui édifient toute la ville. C'est toujours un des députés de la nation qui en est le préfet. Lui et les autres marchands à son exemple, font de grosses aumônes pour le soulagement des pauvres malades, et pour le rachat des esclaves.

A Smyrne il n'y a point de bagne pour les esclaves. Quatre galères seulement y viennent hiverner. Les beys de ces galères permettent rarement qu'on y aille administrer les sacremens à leurs esclaves chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, et le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux églises, toujours avec leurs chaînes, et des gardiens qui les suivent par-tout. En récompense, nous avons les

bâtimens français et italiens du port, où nous allons confesser et instruire les équipages qui ne peuvent venir à terre, et faire le catéchisme aux mousses, dont la plupart n'ont pas encore fait leur première communion, quoiqu'ils aient d'ordinaire plus de quinze ans.

Je dois encore dire de la mission de Smyrne, qu'à la mort de MONSEIGNEUR le dauphin et de madame la dauphine, la nation française leur fit faire chez nous de secondes obsèques, où tous les étrangers se trouvèrent, et qui, pour la multitude des luminaires, pour la disposition et le bon goût du mausolée, des inscriptions, des devises, des armoiries, et pour tout le reste, auroient peut-être été approuvées en France.

LA MISSION DE THESSALONIQUE.

Thessalonique est, MONSEIGNEUR, une de nos anciennes missions dont nous vous devons le renouvellement depuis l'an 1706, que votre Grandeur a bien voulu y remettre des Jésuites, chapelains des consuls de France : elle a ouvert par-là un vaste champ à leur travail.

La ville de Thessalonique est une des plus grandes et des plus fameuses de la Turquie-Européenne. Elle a un *Eptapyrgion*, c'est-à-dire, un château des sept tours, comme Constantinople. Les Grecs y sont en assez grand nombre. Il y a aussi des négocians arméniens. Tous ces chrétiens ne montent guère qu'à 10,000 âmes. Les Juifs y sont autour de 10 à 12,000. Ils passent pour être fort industrieux. Deux grands visirs des années dernières s'étoient mis en tête de faire imiter aux Juifs de Thessalonique les manufactures de nos draps, pour mettre, disoient-ils, la Turquie en état de se passer des étrangers ; mais quelque dépense qu'ils aient faite, et quelques mesures qu'ils aient prises, ils n'ont jamais pu y réussir.

Les pères missionnaires traitent familièrement et utilement avec les Grecs. Le père François Braconnier, depuis sept ou huit ans qu'il est là, a fort gagné leurs esprits par ses manières affables, et par le talent singulier qu'il a de leur faire sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

Les Arméniens prennent aussi à merveille toutes les impressions de piété et de religion qu'il leur donne. Comme ils ne peuvent être long-temps stables, et qu'ils sont obligés de suivre le mouvement de leur commerce, le père a occasion d'en instruire successivement un assez grand nombre. Ils se servent de la chapelle des marchands français, et ils n'en fréquentent point d'autre.

La nation française n'est pas si nombreuse à Thessalonique qu'elle est à Constantinople ou à Smyrne; mais elle est composée de sujets très-choisis. M. de Boesmont son consul y est universellement aimé et respecté, et il le seroit par-tout ailleurs. Sur ses représentations, soutenues du crédit de M. le comte Desalleurs, ambassadeur du Roi à la Porte, le Grand-Seigneur vient de lui accorder, et à sa nation, l'usage d'une chapelle publique. De deux missionnaires jésuites il en reste toujours un pour la desservir; l'autre se transporte vers Pâques à Scopoli et à la Cavale, où il y a des vice-consuls et d'autres Français, qui n'ont personne pour leur administrer les sacremens. Scopoli est une île fort peuplée et fort agréable, à cinquante lieues de Thessalonique. Elle est la principale de plusieurs autres, qui forment comme un archipel à part sur les côtes de la Macédoine.

La Cavale, forteresse turque, ainsi nommée de la figure du cheval que représente de loin le grand rocher sur lequel elle est bâtie, est par terre à trente lieues de Salonique, tirant au Nord-Est. Par mer il y auroit près de cent lieues, à cause des grands circuits qu'il faudroit faire. A la vue de la Cavale paroît

Thasso. C'est une fort belle île de près de trente lieues de tour. Ses habitans, partagés en quinze villages ou bourgades, font environ 8000 âmes. Les missionnaires sont très-bien venus en tous ces endroits. Le père Braconnier les a été visiter déjà plusieurs fois. Il a aussi fait quelque séjour aux monastères du mont Athos, à Lemnos et à Négrepont; et dans tous ces endroits il a fait de grands fruits. Les autres îles de ces grandes et belles côtes n'ont besoin que de missionnaires zélés et laborieux, qui aillent les instruire. Le père Matthieu Piperi a aussi fait à son tour des excursions vers les habitations grecques du mont Olympe, et des environs des monts Pelion et Ossa. C'est entre ces deux dernières montagnes que coule le fleuve Pénée, qui forme en serpentant le célèbre vallon de Tempé. Le père y a trouvé par-tout des gens d'une humeur fort douce, mais de vrais sauvages pour la religion. Si nous étions en Grèce plus de Jésuites que nous ne sommes, nous pourrions faire un établissement à Scopoli, où les gens du pays nous souhaitent, et où la bonté de l'île attire bien des Francs, qui y vivent et y meurent sans assistance. Nous pourrions encore rétablir la mission de Négrepont, que les dernières guerres des Vénitiens, les fréquentes pestes, et sur-tout la disette des missionnaires, nous ont fait quitter, jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans de plus heureuses conjonctures. Il est vrai que la peste nous y a enlevé coup-sur-coup six Jésuites d'un grand mérite, dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays; mais il y auroit à cela un expédient, qui seroit de résider l'hiver à la ville, où nous avons encore notre maison et notre chapelle; et pendant les chaleurs de l'été, qui est le temps que la ville est infectée, de nous répandre par les bourgs et villages, où la contagion ne se répand guère. Cette grande île a près de deux cents villages, grands et petits, et plus

de cent lieues de tour. De Négrepont, ou de Scopoli, rien ne nous empêcheroit de passer, quand nous voudrions, dans la terre ferme de Macédoine, qui en est fort proche. Les campagnes y sont pleines de chrétiens, à qui personne ne parle comme il faut de leur salut. Le canton de Larissa occuperoit seul deux missionnaires pendant six mois de l'année. C'est, après Thessalonique, la ville la plus fréquentée de ces quartiers-là, et où il aborde le plus d'étrangers chrétiens.

L'île de Thasso, qui est à l'autre extrémité de la Macédoine du côté du Nord, seroit encore une station très-propre pour les missions, qu'on iroit faire de là aisément dans la partie de cette belle province qui confine avec la Thrace, et qui n'est ni la moins belle, ni la moins peuplée. J'ajoute que c'est peut-être l'endroit de toute la Turquie, où les Français sont le mieux reçus. Les Vénitiens qui y vont, n'y sont regardés que comme de nouveaux réconciliés, avec qui on a aujourd'hui la paix, et demain la guerre; au lieu qu'on y regarde les Français comme des amis éternels, qu'on ne connoît là de père en fils que par leur commerce, et que par les douceurs qu'ils procurent à tout le pays.

J'espère de votre protection, MONSEIGNEUR, et je crois devoir me promettre du zèle de nos Jésuites, que la Macédoine, cette noble partie de la Grèce dont le seul nom retrace à l'esprit tant de hautes idées, ne tardera pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai christianisme, que saint Paul y entretenoit autrefois par ses travaux et par ses épîtres aux Thessaloniciens et aux Philippiens.

LA MISSION DE SCIO.

Scio est encore une mission que vous avez relevée, MONSEIGNEUR, et où, sans vous, la religion catholique étoit anéantie. Tout le monde sait qu'en 1694

cette île devint la conquête des Vénitiens, qui l'abandonnèrent ensuite, et la laissèrent à la merci de l'armée turque, qui y commit en y rentrant les plus horribles désordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont latins, quelques mauvais Grecs accusèrent faussement les Latins de Scio de les y avoir appelés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs; les maisons des particuliers saccagées, et avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs et les Turcs. Jamais on n'avoit vu une pareille désolation.

Les Jésuites avoient à Scio, depuis près de cent ans, une église et un collége, qui rendoient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des Turcs, ils n'avoient jamais voulu se retirer, quelques instances qu'on leur en fît de Constantinople et d'ailleurs, et quelque pressant exemple que leur en donnassent les autres religieux qui abandonnoient cette île, notre maison et notre église furent conservées pendant quelque temps. Le seraskier, ou général de l'armée, Missir Oglow, loua fort les pères de leur attachement et de leur constance, et il leur donna une garde de soldats pour leur sûreté, jusqu'à ce que le premier tumulte fût apaisé; mais les Grecs schismatiques, déterminés à ôter toute ressource au rit latin, qu'ils vouloient détruire, firent tant par les grosses sommes qu'ils allèrent offrir, qu'au bout de quelques jours on vint brusquement mettre notre maison au pillage. En un instant le toit de notre église fut enfoncé, les pères tirés de leurs chambres avec violence, et quelques-uns d'eux blessés de coups d'épées. Quand l'église et la maison eurent été dépouillées de tout, elles furent données en présent à un Turc du pays, qui en fit un *caravanserail*, ou maison de

louage. En même temps on publia par toute la ville une défense de professer la religion du pape, sous peine de mort, ou d'esclavage, à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice. Pour cela, il fut ordonné qu'on iroit faire ses prières aux églises grecques. On dressa même, et on envoya solennellement au Grand-Seigneur un acte public, par lequel on assuroit à sa Hautesse qu'il n'y avoit plus de Francs à Scio, et qu'on les avoit tous faits Grecs. Néanmoins les Jésuites ne purent se résoudre à quitter l'île, comme on les en sollicitoit de toutes parts, et à laisser sans secours quatre ou cinq mille catholiques, qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paroître avec leurs habits de religieux, ils en prirent d'autres, et se mirent à parcourir les maisons latines, disant la messe, administrant les sacremens, encourageant les fidèles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les catholiques étoient fermes et prêts à tout souffrir. Les schismatiques, pour répandre la terreur, et décrier à jamais le rit latin, avoient demandé et obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étoient de la maison des Justiniani. Ces quatre nobles, estimés les plus gens de bien du pays, et à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion, allèrent à la mort avec joie, rejetant avec une fermeté toute chrétienne, les grands établissemens qu'on leur offroit, s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les dames leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le seraskier, menant à la main leurs petits enfans. « Seigneur, lui dirent-elles » d'un ton assuré, vous avez fait mourir hier nos » maris, parce qu'ils étoient catholiques, faites-en » autant de nous et de ces petits innocens que vous

» voyez ; car nous sommes tous de la même religion » qu'eux, et nous n'en changerons jamais. » Le seraskier, attendri et frappé de ce spectacle, leur fit distribuer à toutes des mouchoirs brodés d'or, leur disant d'un ton de compassion : « Ne m'impu- » tez pas la mort de vos maris ; ce n'est pas moi » qui les ai fait mourir ; » ce sont ceux-là, dit-il, en leur montrant les primats grecs.

Les choses furent pendant plus d'un an dans ce triste état. M. de Castagnères, alors ambassadeur du Roi à la Porte, touché de l'oppression de tant de fidèles catholiques, et des dangers continuels des missionnaires qui les assistoient avec tant de risques, ordonna au sieur de Rians, consul de Smyrne, d'envoyer incessamment à Scio un vice-consul, et de lui joindre le père Martin, Jésuite français, en qualité de son chapelain. Sa vue étoit d'ouvrir un asile à la religion à la faveur d'une chapelle française, et de ménager en même temps aux autres Jésuites du pays, la liberté de leur ministère, par l'aide et par l'appui qu'ils recevroient d'un de leurs frères, sur lequel les Grecs et les Turcs n'auroient nulle autorité. Vous eûtes la bonté, MONSEIGNEUR, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit M. l'ambassadeur, et il vous plut de l'affermir par les lettres-patentes du Roi, que vous en fîtes expédier aux Jésuites en 1696 et en 1699. On peut dire qu'après Dieu c'est là ce qui a sauvé la religion catholique à Scio. Un si grand monde, et sur-tout le petit peuple, n'auroit pu tenir long-temps contre tant de violentes attaques. Quelques-uns même à demi-séduits, commençoient à chanceler. Les autres quittoient déjà le pays, et peu-à-peu tout seroit retombé dans la malheureuse condition de plusieurs autres îles du voisinage, où le rit latin, qui y dominoit autrefois, est aujourd'hui aboli. Grâces à la protection du Roi et à votre piété, MONSEIGNEUR,

dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, il ne fut plus parlé d'autre église. Il n'est pas croyable avec quel empressement on y courut pour y participer aux sacremens, et y entendre la parole de Dieu. Depuis ce jour-là, outre les prières ordinaires et publiques qu'on fait pour le Roi et pour vous, MONSEIGNEUR, il en fut ordonné de particulières dans les familles, auxquelles personne n'ose manquer depuis près de vingt ans.

Si les Latins virent avec une grande consolation la chapelle française suppléer en quelque façon aux églises qu'ils avoient perdues, les schismatiques en eurent de leur côté le dernier dépit. Ils voyoient que la porte s'ouvroit par-là au rétablissement du rit franc, qu'ils croyoient anéanti. Taxes excessives, emprisonnemens, citations éternelles devant les juges, accusations, calomnies; tout fut mis en œuvre pour fatiguer les malheureux Latins, et les rebuter de l'exercice de leur religion. On en vint même jusqu'à solliciter à la Porte des ordres précis de les transporter en exil à Brusse, comme des gens dangereux, qu'on ne pouvoit laisser avec sûreté dans un pays exposé, tel qu'étoit Scio. Soit que ces ordres eussent été effectivement accordés, comme on le crut alors, ou que l'exil eût été commué en une peine pécuniaire, les Latins, outre les sommes immenses qu'ils avoient déjà payées, furent encore obligés de se racheter de cette avanie par une contribution de quatorze mille écus. On ne les laissa pas plus en repos pour cela. Leurs adversaires leur tendirent bientôt d'autres piéges. Le plus captieux fut de les engager, ainsi qu'ils l'espéroient, à reconnoître de leur propre aveu, en présence de la justice, qu'ils entretenoient d'étroites liaisons avec le pape. On sait assez qu'en Turquie le nom du pape est en horreur, et qu'on l'y regarde comme le premier et le plus irréconciliable ennemi de la loi de

Mahomet. Cette haine générale du nom du pape étoit devenue plus vive à Scio, où l'on prétendoit que ses galères avoient aidé les Vénitiens à s'emparer de la place. Les schismatiques profitant malignement de la conjoncture, ne doutoient pas que l'aveu public et juridique des Latins survenant là-dessus, il n'y eût de quoi les perdre à jamais. Pour cela ils ménagèrent à grands frais, et par de longues intrigues, une assemblée générale des gens de loi et de tous les agas de l'île, en présence du cadi. Le vicaire-général, qui étoit revenu depuis peu avec quelques-uns de ses prêtres, tous les Jésuites du pays, et tous les chefs des familles latines y furent cités; mais Dieu confondit l'iniquité, et protégea l'innocence. Les Latins avoient été avertis sous main par des Turcs de considération, leurs anciens amis, qu'ils eussent à se garder par-dessus toute chose de prononcer dans ce jugement le nom du pape; qu'on n'attendoit que cela de leur part pour achever de les exterminer. Ils profitèrent de l'avis. Quelques demandes que leur fît le cadi, et de quelque côté qu'il les tournât, jamais il ne put tirer de leur bouche d'autre nom que celui du Roi de France, redisant incessamment qu'ils alloient prier Dieu à sa chapelle; qu'ils croyoient en Dieu, et faisoient tous leurs exercices de piété comme lui; qu'enfin ils n'avoient que la même religion et le même chef de loi que lui. L'interrogatoire dura une grande heure, pendant laquelle il ne fut pas possible de tirer d'eux autre chose. A la fin, un bey de galère, leur ami, qui rioit depuis long-temps de ce manége, dit en se levant : « Pour moi, je me fierai toujours plus à » ceux qui croient comme les Français, qu'à ceux » qui croient comme les Moscovites; » voulant par-là insinuer les Grecs, qui le sentirent vivement, mais qui n'osèrent répliquer. L'affaire en demeura là; il n'y eut point d'acte judiciaire dressé, et les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens.

La persécution continua pourtant, et dura de la même force près de quatre ans et demi, chaque semaine amenant toujours quelque nouveau sujet de terreur, sans que, pendant tout ce temps de souffrance, il parût aucun des religieux que le premier orage avoit écartés. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eut à essuyer le père Martin et les autres Jésuites, étant presque seuls à soutenir et à encourager tant de monde. Aussi de six qu'ils étoient, deux succombèrent au travail, et moururent; savoir, le père Ignace Albertin, et le père François Ottaviani. Enfin, le calme succéda à cette tempête, et les choses se rétablissant peu à peu, les autres religieux commencèrent aussi à revenir un à un. Le père Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des catholiques. Depuis ce temps-là il s'y dit régulièrement tous les jours neuf ou dix messes, hautes et basses, accompagnées de confessions et de communions continuelles. L'office divin, les prédications presque journalières, les catéchismes, les assemblées de la congrégation de Notre-Dame, composées de plus de cinq cents personnes, les quarante heures avec exposition du saint sacrement : tout s'y fait sous l'autorité du nom du Roi, avec une ardeur et un concours qui rappelle le souvenir des temps les plus favorables à la religion.

Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre collége, les pères Antoine Grimaldi et Stanislas d'Andria, ont ouvert séparément deux nombreuses classes, où les Grecs les plus déchaînés contre nous, ne laissent pas d'envoyer leurs enfans avec ceux des Latins. Les pères s'appliquent à les instruire avec la même charité qu'auparavant; ils édifient par-là le public, autant peut-être que par tous les autres travaux de leur zèle.

Quoique depuis long-temps on doive être accoutumé à l'attachement des catholiques pour leur reli-

gion, et qu'on ne puisse plus se flatter de les ébranler, leurs persécuteurs n'en sont pas moins attentifs à les inquiéter, et à imaginer toutes sortes de moyens pour les contraindre à abandonner leur foi. Leur vue principale est de les ruiner peu à peu par les dépenses qu'ils leur suscitent à toute occasion. Jamais il ne vient de nouveau pacha et de nouveau cadi à Scio, qu'ils ne les fassent mettre à contribution, tantôt sous un prétexte, et tantôt sous un autre. Le plus ordinaire est celui de la religion. Les catholiques y sont si accoutumés, que dès que ces nouveaux officiers du Grand-Seigneur arrivent, ils se préparent à la prison et aux avanies. Il y a cinq ans que cela fut poussé beaucoup plus loin. Quatre chefs des premières familles, et avec eux le père Stanislas d'Andria, furent chargés de fers et jetés dans une galère qui les mena à Rhodes. Ils ne revinrent de là qu'après quatre mois de souffrances, et moyennant une exaction de trois cents écus par tête. J'étois à Scio quand ces bons catholiques arrivèrent, tout pâles et tout décharnés. Leur premier soin en débarquant fut, non d'aller revoir leurs familles, mais de se rendre à la chapelle, remerciant Dieu à deux genoux, et le visage contre terre, de les avoir jugés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte, pour être jugés et punis, s'ils étoient trouvés coupables, ou déclarés innocens, si on ne trouvoit rien à leur reprocher. Ali Pacha, le plus terrible des derniers visirs, à qui ils ne craignirent pas de s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces, qu'ils n'attendoient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan Kuprogli, aujourd'hui pacha de la Canée, avoit commencé à les servir; mais le temps de son visiriat fut si court, qu'il ne put conduire

jusqu'où il falloit les bonnes intentions qu'il avoit pour eux. La persuasion générale est, qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion, que par l'entremise et l'autorité de la France : à quoi je dois ajouter que si quelque peuple du Levant peut mériter cette faveur par son attachement sincère à la nation, et par ses inclinations toutes françaises, c'est certainement le peuple latin de Scio.

Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de 7000 âmes. La peste qui prend aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enlève chaque année que peu de monde, et quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enlève par centaines les Grecs et les Turcs. Il y a encore à Scio de très-fréquens tremblemens de terre. La chapelle est une salle haute, fort spacieuse, assise sur trois voûtes, dont l'une enjambe sur l'autre. J'ai souvent vu survenir de très-rudes secousses pendant la célébration des saints mystères et les prédications, où il y avoit près de deux mille personnes, sans qu'il soit jamais arrivé aucun malheur.

L'île de Scio est la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille chrétiens. Les Grecs de la campagne ne sont pas, à beaucoup près, si mal intentionnés que ceux de la ville; et de ceux de la ville, tous ne sont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la persécution, lorsque tout paroissoit déchaîné contre le rit latin, plusieurs l'ont embrassé d'eux-mêmes, et l'ont professé avec courage parmi les exils et les confiscations de biens. Quantité d'autres, sans quitter le rit grec, qui en soi est bon et saint, persistent tous les jours à ne vouloir point se confesser à d'autres qu'à des confesseurs latins. Les schismatiques ont souvent essayé de les en détourner, en leur faisant refuser la

communion; mais ils n'y ont rien gagné, et ils ont été obligés de ne les plus inquiéter là-dessus.

Dans les campagnes, les peuples sont très-dociles et très-portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu, que je ne les aie vus m'écouter avec joie, et que je n'en aie confessé plusieurs. Si les choses devenoient plus tranquilles, et qu'on eût là autant de liberté que dans les autres îles à faire des missions réglées par les villages, il est certain qu'on y feroit d'excellens chrétiens. La grande opposition ne vient pas des Turcs, qui aiment et estiment naturellement les Latins, et surtout les Français. Elle vient toute des supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance, ou la prévention. Pour les Turcs, ils sont tout ce qu'on veut qu'ils soient : il n'y a seulement qu'à les bien payer. Si les Latins avoient la conscience assez mauvaise pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contre eux, il est constant qu'avec la moitié moins de dépense, ils les engageroient à tout ce qu'ils voudroient. Les Turcs s'en expliquent eux-mêmes de la sorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, disent-ils, les *Beyzadez*; c'est-à-dire les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de *Taïf*, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les Jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques et d'assez fréquentes preuves de la part de quelques pachas et des agas les plus distingués de l'île. Celui qui est aujourd'hui possesseur de notre maison et de notre église, nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé; ce qui ne va qu'à huit bourses ou quatre mille écus. Si nous avions pu lui trouver cette somme, il y a long-temps que nous y serions rentrés, et que le vice-consul y auroit pu placer sa chapelle. Les beys des quatre galères du département

département de l'île nous font aussi toutes sortes de caresses, et nous permettent sans peine d'administrer les sacremens à leurs esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces beys m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, et d'apporter avec moi le livre dont je me servois pour bénir l'eau, parce que, disoit-il, la nuit, ses esclaves voyoient des esprits qui les empêchoient de dormir. Cette mission des galères va encore à plus de douze cents Latins, Allemands, Espagnols, Italiens, et environ cent Français. Le père Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie étoit alors sur les galères, et elles devoient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le père se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui l'en supplioient, et qui appréhendoient tous de mourir sans sacremens. Il y étoit les jours entiers, ayant, disoit-il, compassion de tant de pauvres âmes abandonnées. A la fin, il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son père, et l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion catholique jouir à Scio de quelque repos, et que nous puissions nous y rassembler huit ou dix Jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous serons à portée de rouvrir les missions de Metelin, des îles Mosconisses et de Samos. J'ai été à ces trois îles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut, qu'on me m'ait écouté avec attention et respect. A Metelin, où j'ai fait trois petits voyages, l'archevêque grec me donna tous ses pouvoirs dans les trois villes et les quatre-vingts villages de sa dépendance. « Seigneur père, me dit-il d'un air fort » ouvert et fort familier, amenez ici deux ou trois

» de vos pères Francs, et prêchez mes peuples tant » qu'il vous plaira; vous ne ferez pas peu si vous » les faites gens de bien : car j'ai bien de la peine » à en venir à bout. »

J'ai été deux fois aux Mosconisses : c'est un amas de petites îles à l'Est de Metelin, fort abondantes en vins et en huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La plus grande de ces îles a un gros bourg de six cents maisons, où on me prioit de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirois. La dernière fois que j'y ai été, ils venoient d'être affligés de la peste; et les gens, encore tout effrayés, ne demandoient qu'à apaiser promptement la colère de Dieu. Il me parut qu'ils avoient fort peu d'idée de leurs papas. Vis-à-vis du bourg de Mosconisse, il en paroît un autre dans la terre ferme, qui a une fois autant de maisons. Depuis ces îles, en suivant la grande courbure du golfe, il tourne plus de quarante lieues autour de la pointe orientale de Metelin; on trouve de belles côtes, et d'espace en espace des habitations toutes de chrétiens aussi peu instruits que les barbares de l'Amérique. Il y a encore sur ses côtes et dans les terres, beaucoup d'esclaves latins, qui ne savent presque plus ce qu'ils sont. Les habitations les plus considérables de ce grand golfe sont Adramit et Elea, villes anciennes, mais aujourd'hui toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits lieux semés le long de la côte. C'est un pays très-beau, mais très-inconnu, et où les âmes périssent, sans qu'on s'informe seulement s'il y en a. On doit dire la même chose de presque toute cette partie de l'Anatolie, à mesure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conservent plus que quelques vestiges de la foi. Ils ont même oublié jusqu'à la langue du pays. Le peu de service divin qui leur est resté, et qui consiste en peu de chose, se fait en turc.

Une autre mission à la porte de Scio est la belle île de Samos. On y compte douze à quinze mille âmes en dix-huit habitations, dont trois ressemblent à des villes. L'évêque et les principaux ecclésiastiques nous ont souvent invités à passer chez eux. J'y ai séjourné trois semaines, prêchant et instruisant tant que je voulois dans les églises et dans les places publiques. De tous les Grecs des îles, je n'en ai point encore vu de plus spirituels que ceux de Samos; mais ils ont besoin de missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espère de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, sera un peu rétablie.

La Mission de Naxie.

Naxie passe pour une île des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'évêque étoit primat de la mer Egée, la primatie a été transportée à l'archevêque de Naxie, de qui tous les autres évêques de ces quartiers-là relèvent comme de leur métropolitain. C'est dans cette île qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie, qui s'étoient fait des établissemens dans la Grèce à l'occasion des conquêtes de nos princes occidentaux.

L'église cathédrale et l'archevêché sont dans le château, qu'on laisse sans garnison, quoique entouré d'épaisses murailles flanquées de grosses tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'élève une grosse masse carrée, qui a un escalier tourné en dehors, avec des fenêtres et des créneaux de marbre blanc. C'étoit le palais des anciens ducs de Naxie. Leur souveraineté, qui avoit commencé en 1208 sous Marc Sanudo, le premier duc, finit en 1566,

dans la personne de Jacques Crispo, le dernier duc, dépouillé par Soliman II.

Le chapitre de la cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création.

Les Jésuites furent appelés et fondés à Naxie en 1627 par messieurs Coronello, qui leur firent donner l'ancienne chapelle ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle et grande église. Ces messieurs leur donnèrent encore une de leurs maisons pour les loger, et leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après, ils appelèrent aussi à Naxie les RR. pères Capucins, et leur donnèrent un bel emplacement.

L'île n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur et de la bonté de ses terres; il n'y a pas plus de dix mille âmes. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possèdent de père en fils les premiers fiefs et les plus grands biens de l'île. Les maisons des Grecs de quelque distinction sont autour du château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placé le château.

Les chrétiens des deux rits vivent avec assez d'union, et font entre eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, et à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires dans le château sont les prédications du carême et de l'avent dans la cathédrale et dans notre église, où l'auditoire est composé de Latins et de Grecs; les instructions aux assemblées du rosaire les samedis; les catéchismes pour les garçons le dimanche, et pour les filles le lundi. Nous avons outre cela une grande classe d'enfans latins et grecs, où les jeunes clercs sont élevés

en particulier. Les vendredis l'après-dinée, un des pères va faire à la cathédrale la conférence des cas de conscience, où l'archevêque assiste toujours avec son clergé. Le père explique d'abord les questions, ensuite chacun propose sa difficulté.

En entrant dans la chapelle ducale, nous y avons trouvé établie, depuis près de trois cents ans, l'association des pénitens du titre de Jésus crucifié, sur le modèle et avec les statuts de celle de Rome. Elle s'y continue avec grande édification de tout le pays. Les confrères sont Latins et Grecs. Leurs fonctions sont de faire l'office public de leur chapelle pendant le carême et aux grandes fêtes de l'année, de soulager les pauvres familles, de faire porter le saint viatique aux malades, et d'avoir soin de la sépulture des morts.

Nos occupations hors le château, sont auprès des Grecs du bourg et des campagnes. Nous allons les prêcher dans leurs églises. Ils nous reçoivent et nous écoutent avec de grandes marques de respect. Tous les dimanches, et à chaque grande fête, ceux de nous qui peuvent s'absenter du château, se partagent dans les villages une ou deux lieues à la ronde. La méthode que nous observons est de nous trouver à leur messe avant l'évangile. Quant le célébrant en a fait la lecture, le père prend le livre de sa main, le baise, le porte sur sa tête à la manière des Orientaux, et l'explique mot à mot en langue vulgaire; ensuite il remet le livre au prêtre avec les mêmes cérémonies, et va s'asseoir sur un lieu élevé, d'où il dit ce que Dieu lui inspire. La messe finie, il assemble les enfans sur le parvis de l'église, et leur explique la doctrine chrétienne. Les personnes âgées ne manquent jamais de s'arrêter en foule pour l'écouter. Comme les Grecs sont fort vifs et fort naturels, les pères et mères qui voient quelquefois leurs enfans embarrassés à répondre, prennent souvent la

parole et répondent pour eux, et il arrive souvent qu'eux-mêmes ne se tirent pas mieux d'affaire. D'autres surviennent et veulent mieux dire, et par-là les vérités de la religion s'impriment dans les esprits. Souvent il se fait là plus de fruit qu'au sermon même.

Quand leurs fêtes de communion approchent, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les Apôtres, l'Assomption, nous ne pouvons presque fournir au grand nombre des confessions. Alors, pour y vaquer, nous sommes obligés de demeurer trois et quatre jours dans les villages éloignés. Quelques-uns des plus peuplés ont coutume de nous envoyer prier de bonne heure de venir chez eux. Dès qu'on sait que nous sommes arrivés, la coutume est d'en faire avertir tous les habitans par la voix du crieur public, et de leur annoncer le temps que nous resterons à instruire, et à entendre les confessions, et l'église où nous nous tiendrons. Depuis qu'on a fait ce cri jusqu'à ce que toutes les confessions soient finies, il ne faut pas compter d'avoir un seul moment à nous.

Il est aisé de voir par là la grande différence qu'il y a entre les Grecs des divers pays, et combien ceux de l'Archipel sont plus dociles que les autres. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'aient aussi quelquefois leurs travers. Leurs moines ne s'avisent que trop souvent de leur parler mal-à-propos de notre créance et de nos sacremens, ce qui les trouble et les refroidit quelquefois; mais on n'a pas plutôt levé leurs doutes, qu'ils sont les premiers à aller défier à la dispute ces faux docteurs; ils s'échauffent contr'eux, et le plus souvent ils les maltraiteroient, si on n'alloit les apaiser. On doit s'attendre à toutes ces inconstances parmi un peuple naturellement volage et peu éclairé. C'est dans la Grèce, plus qu'ailleurs, qu'il faut être fait aux contradictions, et aller toujours son

chemin. Aujourd'hui les gens blâment tout haut ce que vous dites, et le lendemain ils reviennent vous écouter les larmes aux yeux. On a de cela une preuve publique à Naxie, dans ce qui se passe tous les ans à la fête de Dieu. Les Grecs ont toujours de la peine à souffrir nos azymes, que quelques-uns prétendent n'être qu'un pain commencé, et conséquemment une matière non suffisante à être changée au corps de Jésus-Christ. Ils ont encore beaucoup de peine à s'accoutumer à l'eucharistie gardée dans nos tabernacles sous une seule espèce. Ils disent, et ils tâchent de prouver à leur manière, que, hors de l'action du sacrifice, la séparation des deux espèces n'est pas permise. Malgré tout cela, le jour du saint Sacrement, qu'ils appellent le jour *du présent du Ciel*, personne ne travaille dans toute cette île, et de tous côtés on les voit se rendre au château en habits de fêtes, pour assister à la procession des Latins. Dès que l'archevêque met le pied hors de l'église, portant le saint Sacrement, les uns se jettent par terre sur son passage, afin qu'il leur marche sur le corps; ceux qui ont des malades, les mettent dans les rues, priant à haute voix Notre-Seigneur de les guérir. Tous vont baiser avec respect le pied du Soleil, et y font toucher des fleurs et des branches de myrthe, qu'ils répandent ensuite dans leurs maisons et sur leurs terres, pour les mettre, disent-ils, sous la protection du Sauveur du monde.

Rien ne contribueroit davantage à lier encore mieux les chrétiens des deux rits, et à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis longtemps d'établir à Naxie un monastère d'Ursulines françaises. L'archevêque latin, noble Génois de la maison de Justiniani, qui est un prélat rempli de vertu et de zèle, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son palais archiépiscopal, et il promet de leur faire encore d'autres biens considérables.

Pour cet établissement si nécessaire, il suffiroit de deux ou trois religieuses de France, qui pussent lui donner la première forme. En moins de quatre ou cinq ans, le monastère se trouveroit rempli de tant de filles de qualité de toutes les îles, chacune avec sa dot, qu'on seroit obligé d'y ajouter de nouvelles maisons. A mon départ de ce pays-là, tous, Grecs et Latins, m'ont fait de très-vives instances de hâter, autant que je pourrois, l'accomplissement de cette sainte œuvre, que la mort du père Robert Sauger avoit suspendue. L'obstacle de la première fondation, qui est celui qui arrête ordinairement le plus, a été presque tout levé par les libéralités d'une personne pieuse et riche, qui y a déjà beaucoup contribué, et qui est prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

A l'égard des difficultés qu'on se figure du côté des Turcs, on peut dire qu'elles sont les moindres de toutes, l'Archipel étant un pays presque aussi franc que la chrétienté.

1.° Les galères des Turcs n'y paroissent qu'une ou deux fois l'année pour recevoir les tributs, encore ne les voit-on presque jamais à Naxie, parce que le port n'y est pas sûr. Leur mouillage ordinaire est au port de Drio, ou à celui de *Sancta-Maria* sur l'île de Paros.

2.° Les religieuses seroient dans le château au milieu des églises latines et des maisons de la principale noblesse du pays, pour laquelle on a de grands égards.

3.° Plusieurs îles de l'Archipel, bien moins respectées que Naxie, ont deux ou trois monastères de religieuses grecques, sans protection de personne, où il est inoui qu'il soit jamais rien arrivé d'indécent de la part des Turcs. Santorin a un monastère de religieuses latines de saint Dominique, qui se sont fondées et mises d'elles-mêmes en clôture il y a plus

de deux cents ans. On est encore à entendre dire que les Turcs les aient jamais inquiétées; au contraire ils leur rendent toute sorte d'honneurs et de déférences, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte et retirée, que par l'éducation, qui leur fait regarder comme des asiles inviolables, tous les lieux où il y a des femmes assemblées et consacrées à Dieu.

4.° Les établissemens de filles ne font nulle sensation en Turquie; on ne regarde que ceux des hommes. Toute la formalité qu'il y auroit à observer, quand les Ursulines viendroient à Naxie sous la protection du Roi, seroit que les principaux chefs de famille allassent témoigner au cadi du lieu, qu'il leur faut chez eux une maison de maîtresses d'école française, pour élever leurs filles dans l'honnêteté et la crainte de Dieu, et qu'ils en prissent de lui un acte. Sur cet acte du cadi de Naxie, ils feroient lever à Constantinople, par le premier homme qu'ils voudroient, un commandement qui ne coûteroit pas plus de cinq écus. Moyennant cela, les religieuses seroient dans leurs maisons, et y serviroient Dieu selon leur vocation, avec autant de tranquillité et de sûreté que dans leurs couvens de France.

Il n'est pas concevable combien elles rendroient de services à la religion et aux bonnes mœurs. Par le moyen des seules pensionnaires et des externes qu'elles instruiroient, et à qui elles inspireroient la crainte de Dieu, elles réformeroient peu à peu et convertiroient les familles entières.

C'est une mauvaise coutume de l'Archipel, que les veuves, quelque jeunes qu'elles soient, ne se remarient plus. Plusieurs filles des meilleures maisons, pour n'avoir pas de quoi se marier selon leur naissance, sont quelquefois exposées à de grands malheurs. J'en ai souvent vu demander, en pleurant, quand donc elles verroient à Naxie le monastère tant souhaité. Les îles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de

Thermia et de Milo, réitèrent souvent la même demande. Il est sûr qu'à la première nouvelle de cet établissement, on y verroit venir beaucoup de filles des premières familles, latines et grecques.

Dans l'Archipel, l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée. Les maisons latines, et à leur imitation les maisons grecques, ont souvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuse, et qui se retirent des compagnies, déclarant par là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti. Entr'elles, la nièce de M. l'archevêque, jeune demoiselle qui a de grands biens, et qui n'attend que l'érection du monastère pour y entrer des premières, et lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous sommes servis depuis quelques années, et qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance catholique, est la mission qui se fait en parcourant toutes les îles de l'Archipel. Jusqu'ici Dieu a béni cette sainte institution au-delà de nos espérances. Les pères qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont visité à diverses fois les îles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros, Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du ciel à plus de quarante mille âmes. Ces onze îles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingts, toutes habitées. Le centre de cette nouvelle mission est Naxie. Les pères n'ont encore pu marcher que deux chaque année; aussi n'ont-ils pu visiter qu'une partie de ces îles. Quand on sera venu à leur secours, le projet est de former plusieurs troupes de missionnaires, qui embrasseront plus de pays. Entre la pointe d'Anatolie et de Candie, il y a un assez grand nombre d'îles fort peuplées, où l'on n'a point encore été. Piscopia, Simi, Nissaro, Scarpanto, qui en

font partie, ont un extrême besoin de la visite des missionnaires. Pour faire dans tous ces endroits des fruits solides, il ne suffit pas d'y aller une ou deux fois, et d'y demeurer même les mois entiers, il faut y retourner souvent, et rebattre incessamment les mêmes vérités. Ces pauvres gens sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont de ce secours. Quand les missionnaires quittent une île pour passer à l'autre, ils emploient les termes les plus touchans pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir.

Presque tous les temps de l'année sont propres à ces saintes expéditions, et il seroit bien à souhaiter qu'on eût assez de missionnaires pour les occuper dans une œuvre aussi sainte et aussi utile qu'est celle-là; néanmoins les temps les plus propres sont ceux des carêmes de l'église grecque : celui de Noël, qui dure quarante jours; celui de Pâques, qui est de près de deux mois; ceux des Apôtres et de l'Assomption de Notre-Dame, qui varient selon les variations de l'ancien calendrier que suivent les Grecs. Ces temps d'abstinence sont pour eux des temps de recueillement et de prière. Alors, avec un peu de zèle et d'assiduité, il est assez facile de les ramener à Dieu et à la pureté de la foi.

Sur quelques lettres écrites à Paris, touchant le progrès de ces missions, bien des gens de mérite se sont informés de moi quelle méthode nous tenions avec les Grecs par rapport au schisme qui afflige leur église. Cette méthode est toute unie et toute simple. Elle consiste à inculquer aux peuples, dans tous nos discours, les vérités catholiques, et à rebattre incessamment dans nos catéchismes les articles contestés. Après en avoir exigé la créance en public, nous revenons à nous en assurer plus en détail à l'égard de chaque particulier, dans le tribunal de la pénitence. Quant au rit grec, qui en soi n'a rien de mauvais,

nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au latin. Lorsqu'il se trouve des curés, ou d'autres ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la foi, les orthodoxes ont sur cela des règles du S. Siége, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon et d'utile, et doivent rejeter constamment le reste. C'est sur ces règles que nous nous conduisons, et que nous conduisons les autres. Ceux qui refusent de s'y conformer, ne reçoivent de nous aucune absolution. Nous ne laissons pas pour cela d'aller à leurs églises pour avoir occasion de les mieux instruire. Nous ne les excluons pas non plus des églises latines, quand ils viennent implorer le secours de Dieu, nous proposer leurs difficultés, y prendre l'estime et le goût de nos cérémonies. Cette condescendance gagne les esprits, et nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour les faire rentrer dans l'union de l'Église.

A l'égard des abus qui se commettent en matière de mœurs, outre les instructions publiques, nous avons coutume d'assembler séparément tous les particuliers des différens états du lieu où se fait la mission. Un jour se fait l'assemblée des prêtres; l'autre, celle des pères de famille; l'autre, celle des gens de négoce, et ainsi du reste. Dans ces assemblées, chacun s'instruit à fond de ses devoirs, et des fautes dans lesquelles il tombe communément. Les auditeurs en sortent consternés, et ils ne tardent guère à mettre ordre à leur conscience par des confessions générales. Je sais des îles où l'on a vu par ce moyen disparoître, en peu de semaines, des vices très-anciens et très-scandaleux.

Il est certain que ces missions ne sauroient être trop soutenues et trop multipliées, et que quand celle de Naxie ne serviroit que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devroit toujours regarder comme une mission très-utile à la religion.

LA MISSION DE SANTORIN.

Santorin est à trente lieues environ au Sud de Naxie. Le pays n'en est pas beau, mais le peuple y est doux et porté à la piété. Les Latins y sont au nombre de près de deux mille, et l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins est la ville, ou, comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château est la cathédrale latine, la maison des Jésuites, et le monastère des religieuses de saint Dominique, dont j'ai parlé. L'évêque grec, avec ses principaux ecclésiastiques, demeure dans un autre château appelé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin, comme partout ailleurs. On y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres et à la piété une nombreuse jeunesse latine et grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons ecclésiastiques.

L'union qui règne entre les chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et selon les observances de son rit. Nous prêchons, nous confessons, nous faisons nos catéchismes dans les églises grecques, à la ville et à la campagne indifféremment comme dans nos propres églises. Quand nous donnons la retraite aux ecclésiastiques latins dans le temps des ordinations, et aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux, et en font comme eux tous les exercices. Notre congrégation de Notre-Dame est presque mi-partie de Grecs, et il ne se fait pas dans la cathédrale latine, ou chez nous, la moindre solennité, qu'ils n'y assistent. Il est vrai que, depuis quelques années, il s'est trouvé des esprits inquiets qui ont essayé de donner atteinte à cette bonne correspondance des deux églises, mais il n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout est revenu,

comme de son propre poids, au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnèrent au patriarche d'alors des impressions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissoit tous les jours entre les Grecs et les Latins, que, sur leurs mauvaises relations, il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il fit dresser en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une épître synodale, contenant cent invectives grossières contre les dogmes et les pratiques de l'église latine. Les missionnaires n'y étoient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus moderés étoient ceux de *séducteurs* et de *loups* revêtus de peaux de brebis. Le tout finissoit par une défense expresse aux ecclésiastiques et aux laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente épître fut adressée aux primats grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les églises, et de rendre compte incessamment de tout ce qui se feroit sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entre eux, grands et petits, qu'on ne devoit faire aucune réponse. On rechargea du côté du patriarche, et on les pressa de s'expliquer. « Ils récrivirent que ce n'étoit pas à eux » que *sa toute Sainteté* avoit parlé; qu'ils ne reconnoissoient dans les Latins de leur île, ni dans les » pères qui les conduisoient, aucuns des traits exprimés dans l'épître synodale; que ces pères » n'étoient ni des séducteurs ni des loups; qu'ils » étoient les guides fidèles et les pères de leurs âmes; » que, depuis plus de quatre-vingts ans que Santorin avoit le bonheur de les posséder, ceux qui » s'attachoient à eux étoient, de l'aveu de tout le » monde, les plus gens de bien et les meilleurs » chrétiens de l'île; qu'au reste, ces pères, quoique » nés Latins, savoient mieux le rit grec, et l'honoroient plus que les Grecs mêmes; enfin, que si

» l'on vouloit que le peuple de Santorin n'eût plus » aucun rapport avec eux, on eût à lui envoyer » des gens plus capables, plus zélés, et plus rem- » plis de l'esprit de Dieu. » Dans le même temps, M. l'ambassadeur de France envoya ses drogmans demander de sa part au patriarche, si c'étoit par son ordre que l'on avoit écrit à Santorin tant d'indignités contre la créance et les ministres de l'église romaine. Le supérieur des Jésuites alla le voir en particulier, et le supplia avec les instances les plus respectueuses, de vouloir bien lui spécifier en quoi les missionnaires lui avoient déplu, et ce qu'il y avoit à corriger dans leur conduite. Ses réponses furent d'un homme qui sentoit parfaitement qu'on l'avoit surpris, et qui avoit honte de l'avouer.

Les quatre patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés, et même un ou deux pères de Santorin étant allés à Constantinople pour des affaires de leur mission, ils ont affecté de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du père Louis de Boissy, arrivée un an après ces discussions, fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux missionnaires l'attachement qu'ils avoient pour eux. Le père de Boissy leur étoit cher depuis long-temps, et ils ne l'appeloient que le saint homme. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction, et se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfans, qu'ils lui amenoient auprès de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut pas possible de les empêcher de se jeter sur ses habits et sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un saint.

Le père Jacques Bourgnon est à Santorin un autre missionnaire d'un grand mérite, en qui toute l'île a une entière confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sait de médecine, et il en sait beaucoup. Il a

par-là gagné le cœur des habitans des cinq îles voisines, Nio, Amourgo, Policandro, Sichino, Anasi. Il y fait, durant l'année, des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi et l'innocence des mœurs.

A ces missions des Jésuites français, on peut ajouter celle que les Jésuites italiens cultivent avec de très-grands fruits dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens. Elle est de près de vingt mille âmes. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grecs de Tine et ceux des îles tributaires des Turcs, est que leurs ecclésiastiques admis aux ordres sacrés, n'ont permission d'en exercer les fonctions qu'ils n'aient pris leurs dimissoires de l'évêque latin. A cela près, ils ont pour leurs observances particulières la même liberté qu'ailleurs. Les pères Jésuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle et avec succès. En temps de paix, ils vont à Miconé et à Andros, et ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'est là, MONSEIGNEUR, la situation où j'ai laissé, l'an passé, nos missions de Grèce. Votre Grandeur les a toujours honorées de sa protection et de ses bontés. Je vous en demande très-humblement la continuation, au nom de tous nos missionnaires qui y travaillent sous vos auspices. Les assurances que je leur en donnerai, leur inspireront un nouveau courage à supporter les fatigues de leurs emplois, et une nouvelle confiance à vous en rendre compte.

Il m'a paru que votre Grandeur verroit volontiers une description de la nouvelle île sortie de la mer depuis quelques années, dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le journal suivi, tel que deux de nos Jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

TARILLON, *missionnaire de la Grèce.*

De Paris, ce 4 mars 1714.

RELATION

îles voi-
, Anasi.
y entre-
s mœurs.
on peut
ent avec
i appar-
gt mille
ifférence
des îles
iastiques
en exer-
missoires
eurs ob-
'ailleurs.
ux avec
ils vont
elquefois

ai laissé,
randeur
et de ses
ment la
aires qui
ces que
nouveau
emplois,
compte.
olontiers
la mer
antorin.
uivi, tel
ts, l'ont
te lettre.

Grèce.

ATION

PARTIE DE SANTORIN

RELATION

En forme de journal, de la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe de Santorin.

Ce n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles îles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Thera* ou *Theramène*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du moins certain que deux autres îles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterrains. L'une appelée autrefois *Hiera*, parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni*, ou de Grande-Brûlée. Elle parut, selon Justin, la première année de la 145.e olympiade, et l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voici ce qu'en dit cet historien au liv. 20, chap. 4. *Eodem anno, inter insulas Theramenen et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio, terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis insula emersit.*

L'autre île, appelée par les gens du pays la petite *Cammeni*, ou la Petite-Brûlée, pour la distinguer de l'autre qui est plus grande, se forma l'an 1573, selon le rapport de personnes fort âgées, qui l'avoient appris de leurs ancêtres.

Ces deux îles, ou pour mieux dire, ces deux écueils, sont inhabités. La grande *Cammeni*, comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni*, qui est la plus voisine de Santorin, est toujours noire et stérile. C'est du milieu de ces deux îles, mais beaucoup plus près de la

petite que de la grande, qu'est sortie la nouvelle île dont il est ici parlé.

Santorin, dont le nom revient si souvent dans la relation, est une île des plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrain est fort sec, et ne donne que de l'orge et du coton. On y cueille encore beaucoup de figues, mais surtout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'île nouvelle et les deux *Cammeni*, a un aspect qui fait peur. Ce n'est partout que précipices et rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps.

Il y a sur l'île cinq gros bourgs fermés, et d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de châteaux. Le plus considérable est Scarpo. Il est bâti sur un petit cap fort avancé. De tous les châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle île, qui n'en est distante que de trois milles.

A une des extrémités de l'île, il y a une montagne dite de *San-Stephano*, où l'on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, et on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurèle, de Luce-Vère, de Commode, de Septime-Sévère et de sa famille, etc. Les revers ont tous le mot *Thereon* ou *Theraion*, de l'ancien nom de l'île *Thera*.

L'an 1707, le 23 mai, au point du jour, on aperçut les commencemens de la nouvelle île qui sortoit de la mer entre la grande et la petite *Cammeni*, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avoit senti à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre. On n'y fit pas alors grande attention; mais, dans la suite, on eut lieu de croire que c'étoit à ce moment-là que l'île nouvelle commençoit à se détacher du fond de la mer, et à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers ayant vu de grand matin les

premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage, que la mer avoit amenés là pendant la nuit. Dans cette pensée, et dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allèrent en diligence; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans, c'étoient des rochers et une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant partout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on savoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage, sans causer à l'île de grands désastres. Néanmoins deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois, plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près ce que c'étoit. Ils furent long-temps à tourner de côté et d'autre, et à considérer attentivement toutes choses; puis, ne voyant pas qu'il y eût de danger, ils approchèrent et mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouvèrent partout une espèce de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, et qui en imitoit si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'auroit pris pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plut davantage, furent quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin; ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils sentirent tout-à-coup les rochers se mouvoir, et tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'île qui croissoit, et qui, dans le moment, s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très-peu de jours près de vingt pieds de hauteur, et en largeur environ le double.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle île devenoit tous les jours plus haute et plus large, n'étoit pas toujours égal, aussi ne croissoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissoit et diminuoit par un endroit, tandis qu'elle se haussoit et s'étendoit par un autre. Un jour, entre autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et par sa figure, étant sorti de la mer à quelques quarante ou cinquante pas du milieu de l'île, je m'attachai à l'observer, en particulier, pendant quatre jours, au bout desquels ils se renfonça dans la mer, et ne parut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui, après s'être montrés et rentrés dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin, et demeurèrent stables. Tous ces différens balancemens ébranlèrent fort la petite *Cammeni*, et on remarqua sur son sommet une longue fente qu'on n'y avoit pas encore vue. Pendant cela, la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devint d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune pâle, le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 juillet on vit pour la première fois la fumée sortir, non de la partie de l'île qui paroissoit, mais d'une chaîne de rochers noirs, qui s'élevèrent tout-à-coup à soixante pas de-là, et d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond; ce qui forma pendant quelque temps comme deux îles séparées, dont l'une fut appelée l'île Blanche, et l'autre l'île Noire, à cause de leur différente couleur, mais qui ne tardèrent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers sortis, devinrent le centre de toute l'île. La fumée qui sortoit de cette chaîne de rochers noirs, étoit épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations située à l'extrémité du

golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop mal-faisante.

La nuit du 19 au 20 de juillet, on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu; ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, et particulièrement à ceux du château de Scaro, les plus exposés de tous, et par le voisinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'île brûlante; et par la situation, Scaro étant bâti sur la pointe d'un promontoire fort étroit, et comme à demi suspendu sur des précipices qui vont se terminer à la mer. A la triste vue du feu et de la fumée qui s'élançoient si près d'eux, ils ne pouvoient s'attendre, disoient-ils, ou qu'à sauter en l'air, à cause des veines de matière combustible, qui apparemment de la nouvelle île communiquoient sous leurs pieds, et qui prendroient bientôt feu, ou enfin qu'à être renversés dans la mer avec leurs maisons, par quelque subit tremblement de terre, qui ne manqueroit pas de venir bientôt. Sur tout cela ils prenoient le parti, et avec raison, d'abandonner le château, et de se retirer avec leurs effets dans quelque autre île, ou au moins de changer d'habitation, jusqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutiroit. En effet, quelques-uns prirent ce dernier parti, et on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étoient alors à Santorin, pour lever le tribut que l'île paie tous les ans au Grand-Seigneur, ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer si profonde, ils exhortoient tout le monde à prier Dieu, et à faire marcher les enfans par les rues, criant à haute voix *Kyrie eleison*; parce que, disoient-ils, ces enfans, n'ayant pas encore offensé Dieu, ils étoient plus propres que les grandes personnes à apaiser sa colère. Ce feu néanmoins étoit encore peu de chose, puisqu'il ne sortoit que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paroissoit point pendant le jour.

Pour ce qui est de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laissoit pas pourtant de croître toujours; mais l'île Noire croissoit beaucoup plus vîte. On voyoit chaque jour sortir de gros rochers qui la rendoient tantôt plus longue et tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevoit d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'île, quelquefois ils en étoient fort éloignés : de sorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes jusqu'à quatre petites îles noires, qui, en quatre jours, se réunirent et n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée, et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montoit si haut, qu'on la voyoit de Candie, de Naxie et des autres îles éloignées. Pendant la nuit, cette fumée paroissoit toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et la mer se couvrit d'une matière ou écume rougeâtre en certains endroits, et jaunâtre en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums, et de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour et demi. Un vent du Sud-Ouest fort épais la dissipa; mais en chassant un mal il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs et qui, en une nuit, en furent tout grillés. On remarqua encore que, partout où cette fumée fut portée, elle noircit l'argent et le cuivre, et causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là l'île Blanche s'affaissa et baissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 juillet on s'aperçut que la mer étoit de la fumée et bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus

d'un mois, et pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit suivante, nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu, qui montèrent bien haut, et s'éteignirent incontinent.

Le 1.er août, le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du Nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse. S'il avoit été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée auroit paru toute de feu.

Le 7 août, le bruit qui se fit entendre n'étoit plus si sourd. Il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout-à-la-fois dans un puits profond. Il est assez probable que c'étoit de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île, s'en détachoient ensuite par leur propre poids, et retomboient dans le gouffre. Ce qui pourroit confirmer cette pensée, c'est que, pendant tous ces grands bruits, je voyois les extrémités de l'île dans un continuel mouvement; les rochers qui le formoient allant et venant, disparoissant et puis reparoissant de nouveau. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir ainsi duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort. Il ressembloit tellement à celui du tonnerre, que lorsqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 2[illegible] août, le feu et la fumée diminuèrent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais, à la pointe du jour, ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eu. La fumée étoit rouge et fort épaisse, et le feu qui sortoit étoit si ardent, que la terre autour de l'île Noire fumoit [illegible]

bouillonnoit d'une manière surprenante. Pendant la nuit, j'eus la curiosité d'observer avec une lunette d'approche, tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit sur la cime de l'île, j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avoit-il encore autant de l'autre côté de l'île, que je ne pouvois pas voir.

Le 22 août au matin, je trouvai l'île devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté sa largeur. Outre cela, la mer étoit encore couverte de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jetoit partout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Therasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un tremblement de terre, qui mit la mer entre deux. Le feu ne sortit par-là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour et nuit, nous avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement, ç'en auroit été un pour nous que le spectacle que nous eûmes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore toute autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyoit partir tout-à-la-fois comme de longues gerbes, étincelantes d'un million de lumières, qui, se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, et puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'île, qui en paroissoit toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé par un nouveau phénomène, qui parut à quelques-uns être d'un mauvais augure. C'est que, du milieu

de ces feux volans, il se détacha une lance de feu fort longue, qui, après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 de septembre, les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se joindre et à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'île qui répond au Sud-Ouest, ne crut plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'île, tournée à l'Ouest, ne cessoit de s'allonger très-sensiblement.

De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avoit plus que quatre qui jetassent du feu. Quelquefois la fumée sortoit avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, et tantôt sans bruit; mais presque toujours avec des sifflemens, qu'on eût pris pour les divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour les hurlemens des bêtes féroces.

Le 12 septembre, le bruit souterrain, qui naturellement sembloit ne devoir plus être si violent, ayant à se partager par ces quatre ouvertures, ne fut jamais ni si épouvantable, ni si fréquent que ce jour-là et les suivans. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse et nombreuse artillerie, se faisoient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures; et un moment après, il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toutes rouges de feu qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée, qui voloit aux nues en figure d'ondes, et qui, lorsqu'elle se dissipoit, répandoit partout de gros nuages de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, île distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre; elle paroissoit

blanche sur le noir, et presque noire sur le blanc. J'en jetai dans le feu pour voir quel effet elle auroit, ayant la figure et le grain de la poudre fine; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 septembre, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'île s'en accrut notablement, aussi bien que le feu et la fumée, qui ce jour-là, et la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusque-là je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups: leur violence étoit si extraordinaire, que les maisons du Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruyoient en l'air comme de gros boulets de canon, et retomboient ensuite sur l'île et dans la mer avec un fracas qui faisoit trembler. La petite *Cammeni* fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient toute resplendissante. La première fois que nous vîmes ce grand éclat de lumières, nous crûmes, à cause de la proximité des deux îles, que le feu avoit passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions: tout cela ne venoit que des pierres enduites de souffre, qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure.

Le 21 septembre, la petite *Cammeni* étant ainsi toute en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs, qui parcoururent en un clin-d'œil tout l'horizon de la mer. Dans ce même instant il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes d'une masse prodigieuse, qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent et dernier effort avoit enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme et de tranquillité, pendant

lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à nous fortifier dans cette pensée; mais nous n'en étions pas encore où nous pensions.

Le 25 septembre, le feu reprit toute sa furie, et l'île devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, et qui furent si violens, que deux personnes qui se parloient, avoient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti, en chancela, et toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même manière pendant les mois d'octobre, novembre, décembre 1707, et janvier 1708, aucun jour ne se passant sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, et le plus souvent cinq ou six.

Le 10 de février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit, il y en avoit eu un beaucoup plus foible; ce qui nous fit juger, par l'expérience du passé, que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible scène. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre: feu, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avoient paru qu'à fleur-d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoique nous fussions comme accoutumés à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugissemens souterrains ne venoient plus par intervalle; ils duroient le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart-d'heure, et frappoit des coups qui, par leurs redoublemens, par la quantité et la grosseur des pierres qui voloient,

par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paroissoit en plein jour (ce que nous n'avions pas encore vu), surpassoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 avril fut remarquable entre les autres jours par le nombre et la furie de ces coups terribles, en sorte que, pendant fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée ardente et grandes pièces de roches qui remplissoient l'air, nous crûmes tous que c'en étoit fait, et que l'île avoit sauté. Il n'en étoit pourtant rien, et il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'étoit éboulée une autre fois, et qui, en un instant, redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas des cendres et des grosses pierres qui la réparèrent.

Depuis ce jour-là jusqu'au 23 mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'île, tout continua à-peu-près sur le même pied. Ce que je remarquai de particulier, fut que l'île crut toujours en hauteur, et ne croissoit presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, et par les matières fondues, que je crois être du soufre et du vitriol qui en lièrent la fabrique, il se fit là peu-à-peu comme un grand pâté avec un talus fort large.

Dans la suite tout s'apaisa insensiblement. Le feu et la fumée diminuèrent; les tonnerres souterrains devinrent tolérables; et leurs éclats, quoique toujours fréquens, n'étoient plus si effrayans. Cela vint apparemment de ce que les matières qui servoient d'aliment au feu, n'étoient plus si abondantes, et peut-être de ce que les passages s'étoient de beaucoup élargis.

Le 15 juillet j'exécutai le dessein que j'avois depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle île. Le jour étoit beau, la mer calme, et les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie M. François Crispo, notre évêque latin, et quelques autres ecclésiastiques qui avoient la même curiosité que moi. Pour

cela, nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté, et dont les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il étoit possible, nous fîmes tirer droit à l'île par un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, et nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cents pas de notre terme. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par-là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore, et la mer qui y jetoit de gros bouillons, nous obligèrent de prendre un long circuit, encore sentions-nous bien de la chaleur. En chemin faisant, j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avoit entre la nouvelle île et la petite *Cammeni*. Je le trouvai plus grand que je ne croyois, et je jugeai à l'œil qu'une galère en vogue pourroit passer par les endroits même les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande *Cammeni*, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaro. L'île, sur sa figure oblongue, pouvoit bien avoir alors deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour.

Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie nous reprit de nous approcher de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé longtemps l'île Blanche. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit-là ne croissoit plus, et jamais on n'y avoit aperçu ni feu, ni fumée. Nous nous rembarquâmes, et

fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cents pas, lorsque mettant la main dans l'eau, nous sentîmes que plus nous approchions, et plus elle devenoit chaude. Nous jetâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée sans qu'on trouvât de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrâce, le vent qui étoit frais, porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui en sortit. Nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir comme nous étions faits, après cette ondée de cendre qui nous avoit tout couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vîte, et nous le fîmes très-à-propos. Nous n'étions pas à un mille et demi de l'île, que le tintamarre y recommença, et jeta dans l'endroit que nous venions de quitter, quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés.

Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'août de la même année 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée et des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédens. Depuis mon départ jusqu'à ce jour 24 juin 1710, que j'écris ceci, j'ai reçu bien des lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venoient; selon ce qu'ils m'ont rapporté, l'île brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, et il ne paroît pas que cela doive cesser sitôt.

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 septembre 1712, sur le même sujet.

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fut possible, la situation et les autres merveilles de la nouvelle île, dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations, la nouvelle île étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, et qu'il avertisse vîte dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout-à-coup, comme si le feu y avoit passé.

L'île me paroît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin ne représentent pas mal un cimeterre turc. Vis-à-vis la petite île, qu'on appelle la petite *Cammeni*, il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds. J'ai été longtemps à ne pouvoir presque croire quelle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre; le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paroît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de

diamètre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé, et a le talus si droit, qu'un chat n'y pourroit grimper. Par le dedans de l'île, on peut monter jusque dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an, je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après-midi, et finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendoit l'autre, rendant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient plusieurs gros canons tirant tous ensemble; élevant bien haut en l'air, et transportant à plus de deux milles en mer des pièces de roches enflammées, qui, à la vue, paroissoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit, étoit blanche et épaisse comme du coton, et montoit droit aux nues en forme de colonne; le vent qui étoit alors fort frais, ne l'étant pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortoit avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appelées embrasures, vomissoient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante, de couleur violette et d'un rouge qui tiroit sur le jaune. Après de grands coups, et ensuite de l'élancement des pièces de roches, on entendoit pendant un long temps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitoient le son des tambours et des trompettes, des hurlemens de chiens, des mugissemens de taureaux, des hennissemens de chevaux, etc.

Depuis

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté de feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement de temps en temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que, dans les grandes pluies, le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissemens que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle île, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois, d'aller grimper sur la nouvelle île par l'endroit qu'ils croyoient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vîte qu'ils n'y étoient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, et ramenant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisoit. Ils ont apporté de là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matière congelée et pesante, qui paroît un mixte de vitriol, et d'une espèce de bitume raffiné. Quoique les feux aient cessé, il coule toujours d'une petite anse qui s'est formée au pied du grand fourneau, de longues traînées d'une matière liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, et le plus souvent verte. Cette liqueur vient de dessous terre, et laisse des vestiges dans la mer sur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle île ne croît plus. Depuis qu'elle est sortie de la mer, et à mesure qu'elle s'élevoit, la petite Brûlée, qui en est proche, s'est beaucoup affaissée, et s'affaisse tous les jours, et même le côté de Santorin qui lui est opposé, a jusqu'à présent baissé de plus de six pieds. On en juge par quelques

magasins de la marine, qui, avant cela, étoient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, et dans lesquels aujourd'hui les bateaux entrent et demeurent à flot.

Je ne sais où tout ceci aboutira; mais c'est un spectacle qui n'est pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval que forme le golfe de Santorin, dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles îles, étoit, selon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'île qui s'abîma autrefois. Maintenant que, de ce côté-là, les terres commencent à remonter du fond de la mer, qui sait si ce qui est resté de Santorin ne sera pas abîmé à son tour avec tous ses châteaux et tous ses villages, à-peu-près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'un baisse à mesure que l'autre hausse? Ce qui me confirmeroit presque dans cette conjecture, c'est, 1.° que Santorin est souvent agité de tremblemens de terre; ce qui marque qu'il y a des feux dans ses fondemens; et qui sait si ces feux ne le sapent pas peu-à-peu, et si quelque beau jour, lorsqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps en temps le long des bords escarpés de l'île, où de grands rochers se détachent et s'en vont à la mer. Il y a quelques années que nous perdîmes ainsi, pendant la nuit, la moitié de notre jardin.

2.° Le fond, et comme la substance de l'île, est tout de pierre-ponce, qui est manifestement une pierre calcinée, dans laquelle les habitans de la campagne creusent leurs logemens avec une facilité surprenante. Or, pour calciner ainsi la pierre, il faut que tout le corps de l'île soit tout pénétré d'exhalaisons de feu.

3.° Les terres, tant des champs que des vignes, ne sont pas ici, comme ailleurs, liées et consistantes : ce n'est qu'une cendre fine et légère, sous

laquelle on trouve la pierre-ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuse ne laisse pas d'être fertile, sur-tout quand la saison est pluvieuse; mais, dans le temps de sécheresse, le pays est désolé: les vents transportent la terre d'un lieu à un autre; de manière que tel, qui avoit aujourd'hui un champ, n'a plus le lendemain que la pierre nue, toute la terre étant allée à ses voisins, et de ceux-là à d'autres.

4.° Tous les vins de Santorin ont le goût et la couleur de soufre, et sont communément très-violens; ce qui marque qu'ils sont remplis d'esprits de feu. Enfin je compare Santorin à un grand laboratoire, où tout se fait, blés, vins, et le reste, à force de feux et de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, et que les feux sur lesquels l'île me paroît soutenue ne viennent pas à se faire jour quelque part, et à la détruire de fond en comble.

LETTRE

Du père Antoine-Marie Nacchi, supérieur-général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au très-révérend père Michel-Ange Tamburini, général de la compagnie de Jésus.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE zèle ardent et continuel de votre paternité pour envoyer des ouvriers de notre compagnie jusqu'aux extrémités du monde, et faire annoncer aux nations barbares, infidèles et schismatiques, l'évangile de Jésus-Christ, mérite que votre paternité ait

la consolation d'apprendre le succès que Dieu accorde aux travaux des Jésuites.

Ce fut un de vos prédécesseurs qui établit en 1626 les missions de notre compagnie dans cette partie de l'Asie, qu'on nomme la Syrie; c'est de ces missions que je dois avoir l'honneur de vous rendre compte: j'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse; car votre paternité sait que je suis né sujet du maître de ce grand empire. Mais je suis redevable à la bonté particulière de Dieu de m'avoir fait naître de la nation maronite, qui a toujours fait une profession publique et non interrompue, d'être inviolablement attachée à la religion catholique.

C'est le témoignage que tout le monde chrétien lui rend avec justice, et que je lui rends avec joie pour mon honneur.

On sait que la nation maronite tire son origine et son nom du célèbre abbé *Maron*, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron*, hérésiarque monothelite. Le saint abbé Maron naquit en Syrie dans le quatrième siècle. Il y mena la vie des cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples, qui embrassèrent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que saint Jean-Chrysostôme lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de supporter avec patience et courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le cardinal Baronius fait l'éloge des lettres que le saint abbé écrivit au pape Hormisdas, et du livre qu'il présenta au concile, preuve authentique de la catholicité du saint abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second monastère près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnèrent le nom de leur père, et depuis ce temps-là il fut appelé le monastère de saint Maron. L'empereur Justinien en rebâtit l'église, et lui donna une

bien plus belle forme que n'étoit celle de la première.

Dans le nombre des cénobites de ce monastère, il y en eut un nommé Jean, qui s'étant distingué entre ses frères par sa vertu, fut élu abbé, et en l'honneur de leur premier père, celui-ci fut surnommé l'abbé *Maron*.

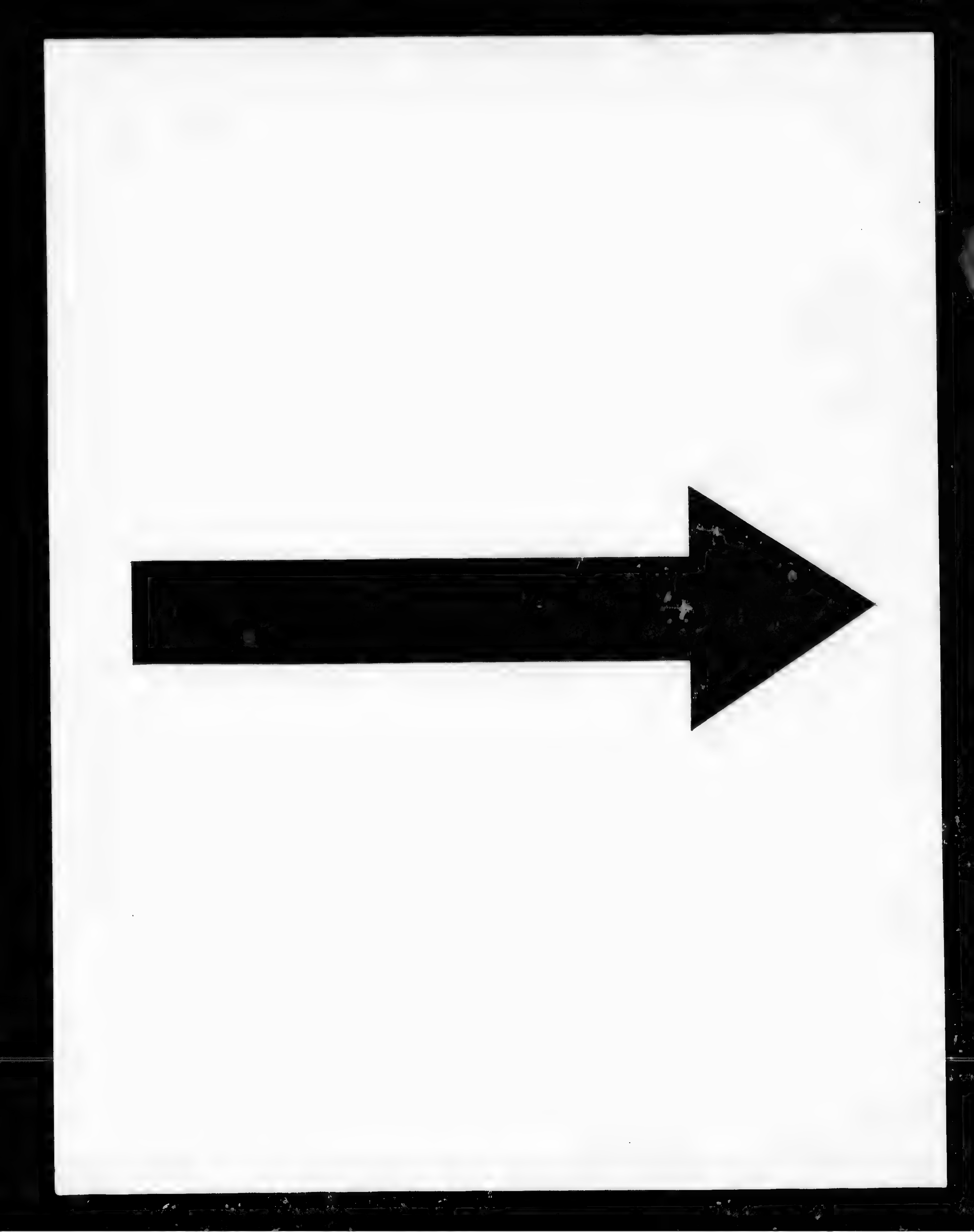
Ce second abbé Maron combattit vivement les hérétiques et les schismatiques. Il en convertit plusieurs, et défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment et universellement dévouée à la chaire de saint Pierre.

L'abbé Jean Maron dont nous parlons, fut le premier de sa nation qui fut honoré du titre de patriarche des Maronites. Il reçut le patriarcat du saint Siége. Ses successeurs, après leur élection, ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoyer un député au Pape, pour en recevoir la confirmation et le *pallium*.

Après la grâce que Dieu m'a faite, d'avoir pris naissance dans une nation si catholique, il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre, qui m'est très-précieuse, c'est de m'avoir appelé à la compagnie de Jésus, et d'y avoir été reçu tout indigne que j'en étois. Tant de grâces m'ont fait croire que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur et dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine, que je tâche depuis plusieurs années de remplir, le moins mal qu'il m'est possible, les devoirs de mon ministère.

Mais ayant eu l'avantage d'être connu particulièrement de votre paternité dans le séjour que j'ai fait à Rome auprès d'elle, j'avois eu lieu d'espérer qu'elle ne penseroit jamais à me charger du gouver-



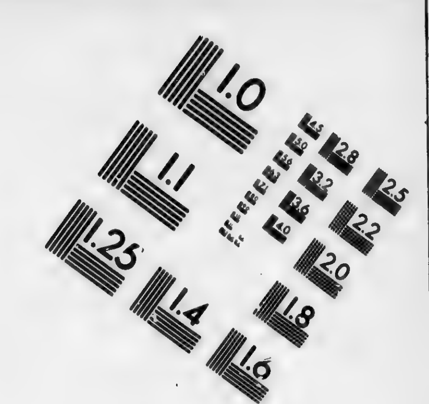
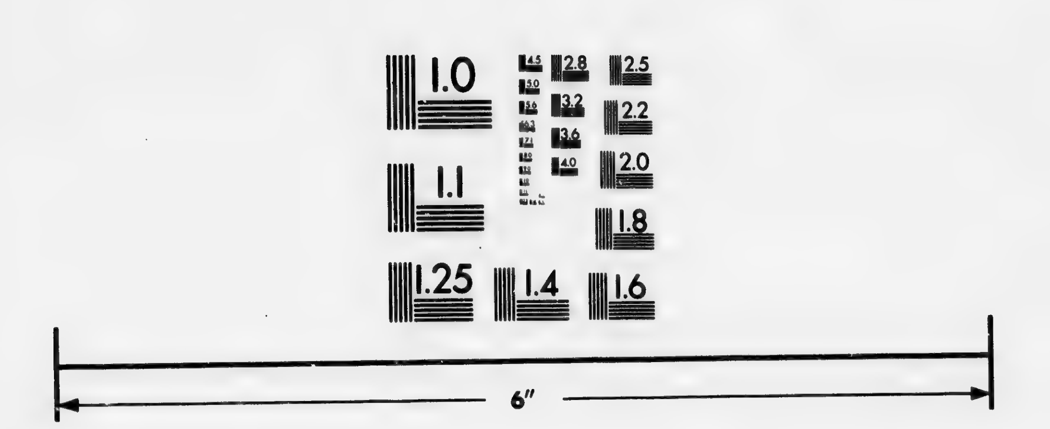


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





nement de nos missions en Syrie et en Egypte. Vous avez commandé, mon révérend père; j'ai obéi, dans l'espérance que mon obéissance me procureroit, du côté de Dieu, tout ce qui manque du mien pour accomplir sa volonté divine et vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous exposer dans cette lettre, vous fera connoître plus parfaitement que jamais, la conduite édifiante de vos enfans, leurs travaux, leurs souffrances, leurs succès, et les nouvelles moissons que le Ciel leur prépare. Ce sont autant de motifs qui nous font espérer que votre paternité conservera pour nos missions son affection paternelle, et qu'elle continuera de nous envoyer plusieurs de nos frères, qui trouveront dans ce pays des âmes à gagner.

La Syrie, où nous avons le bonheur d'être employés au service de Dieu et de notre sainte religion, est une grande province en Asie, soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissemens: ils sont placés dans les villes et autres lieux où les exercices d'une mission sont nécessaires. Deux sont dans les deux ports les plus célèbres et les plus fréquentés de la Syrie, qui sont *Seyde* et *Tripoli*. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes, savoir, *Damas* et *Alep*. Notre cinquième établissement est dans la partie qu'on appelle *Kesroan*. Son siége est à Antoura.

Le feu roi Louis XIV, d'heureuse mémoire, toujours attentif à ce qui pouvoit procurer la gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ses états, jugea à propos, l'année 1698, d'envoyer des missionnaires en Egypte. Votre paternité aura vu dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adresser à son altesse sérénissime MONSEIGNEUR le comte de Toulouse, l'établissement que feu sa Majesté nous a fait au grand Caire, capitale d'Egypte. Cette lettre (1)

(1) Cette lettre se trouve dans le 2.e vol. de cette édition.

que le père Fleuriau a eu l'honneur de vous envoyer, explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché jusqu'à présent d'y faire; et elle vous aura suffisamment instruit de tout ce qui regarde cette mission, qui fait un sixième établissement dans le département du supérieur-général de nos missions en Syrie et en Egypte.

Avant que d'exposer à votre paternité nos occupations pour la sanctification des âmes, nous devons lui dire les moyens que nous avons de travailler à la nôtre: car nous devons nous souvenir d'abord de l'instruction capitale que saint Ignace fait aux missionnaires de sa compagnie, qui est d'employer leur zèle pour se perfectionner dans les voies de Dieu, avant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

Le premier moyen que nous avons pour nous porter à Dieu, c'est la vue presque continuelle de toutes les actions et de toutes les souffrances du Sauveur, qui avoit choisi cette petite partie du monde par préférence à toute autre, pour y naître, pour y converser avec les hommes, et enfin pour y souffrir et y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas, sans reconnoître les vestiges de ce Dieu-homme, parcourant les bourgades, guérissant les maladies spirituelles et corporelles, et souffrant les mauvais traitemens de ceux qui jouissoient de ses bienfaits. Les exemples de sa patience, de sa charité, de sa douceur, de son zèle, de son union continuelle avec Dieu son Père, nous sont de continuelles leçons, qui nous instruisent, qui nous animent, et qui nous consolent.

Le second moyen de perfection que les missionnaires trouvent ici, sont les croix, qu'ils ont souvent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des infidèles, qui ont un souverain mépris des Chrétiens, et qui se font un point

de religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous qui n'en aient reçu de mauvais traitemens.

Nous avons encore plus à souffrir des schismatiques. Le schisme leur inspire une haine implacable contre les catholiques, et particulièrement contre les missionnaires. Ils emploient le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs, aussi souvent qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarés de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquités.

Il faut joindre à ces croix, les maladies pestilentielles et contagieuses auxquelles les missionnaires sont souvent exposés, et où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs frères en Jésus-Christ, par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce sont là les croix inséparables de la vie évangélique, qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées et promises à ceux qui voudroient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre, parce que nous sentons qu'elles contribuent à nous détacher de la vie et de nous-mêmes, et qu'elles nous font aimer Dieu, et désirer de le posséder pour toujours.

Je ne parle point ici, mon révérend père, de notre manière de vivre, bien différente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir que nous ne sommes pas venus ici pour y chercher nos commodités. Nous tâchons de n'être à charge à personne; nous déclarons à nos disciples, que nous ne voulons que le salut de leurs âmes, et nous nous contentons des aumônes qui nous viennent de France,

ayant toujours devant les yeux la pauvreté, dont le Fils de Dieu et ses apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisième moyen de sanctification que la Syrie et l'Egypte nous donnent, c'est la multitude des bonnes œuvres qui se présentent sans cesse à nous. Nul missionnaire ne manque d'ouvrage; il en trouve plus qu'il n'en peut faire, et c'est ce qui nous en a enlevé plusieurs, qui ont succombé dans la fleur de leur âge sous le poids du travail. Je dois ajouter ici que nous ne sommes pas les seuls qui ayons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Plusieurs fervens religieux de différens ordres la cultivent avec nous.

Au reste, j'avoue qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de royaumes entiers, pour les mettre sous l'empire de Jésus-Christ, et à baptiser autant de milliers d'hommes que saint François-Xavier en a baptisé. Ce n'est pas là de quoi il s'agit; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conserver les chrétiens catholiques dans leur sainte foi, pour les préserver de la contagion du schisme, de l'hérésie et du libertinage, et pour faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux qui ont le malheur d'en être séparés. J'ajouterai même que quand nous n'aurions ici, pour toute occupation, que certaines œuvres obscures, qui nous sont journalières, nous nous estimerions encore très-heureux d'y pouvoir employer toute notre vie; persuadés comme nous le sommes, que, pour être cachées et sans éclat, elles n'en sont pas moins précieuses aux yeux de Dieu.

Mais, grâces au Seigneur, le champ que nous avons à cultiver est vaste et très-peuplé. Il fournit toujours à un très-grand nombre d'ouvriers les occasions de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir.

On compte dans la Syrie et dans l'Egypte environ deux cent mille chrétiens de différentes nations;

savoir : les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Chaldéens et les Coptes. Tous font un exercice public de la religion chrétienne, en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs patriarches, leurs évêques et leurs prêtres, dont les uns sont catholiques et les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de bénir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson. Elle est l'objet de nos vœux et de nos travaux; nous sommes prêts à verser notre sang pour elle, si son accroissement en pouvoit dépendre; j'ose vous assurer, mon révérend père, que telle est la disposition de tous nos missionnaires. C'est le fruit des excellens moyens que nous fournit chaque année la Syrie, pour parvenir à la perfection de notre état, et pour conduire au port du salut les nations que la Providence nous a confiées.

Après les observations que je viens de faire, mon révérend père, il est temps d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque mission en particulier, pour en donner à votre paternité une connoissance parfaite.

Mission de Notre-Dame d'Alep.

Je commence par notre mission dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la première établie en Syrie, et qu'elle est devenue pour ainsi dire la mère des autres.

Alep est une des principales villes de l'empire Ottoman. Quelques-uns l'ont appelée *Beroan*, et d'autres *Hierapolis*. Les habitans prétendent que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui, est tiré du mot arabe *halep*, qui signifie *lait*. La raison qu'ils en apportent, est l'opinion qu'ils ont qu'Abraham faisoit élever ses troupeaux en ce pays fertile en pâturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée, et très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement

avec les Indes et la Perse, qui y envoient tout ce que ces royaumes ont de plus précieux; le peuple y est très-doux, plus poli qu'ailleurs, et spirituel. Le nombre des catholiques, Grecs, Maronites et Arméniens, y est très-grand. Il s'y trouve quelques familles nestoriennes.

Notre mission en cette ville prit naissance au milieu des croix. Les premiers missionnaires qui y furent envoyés les regardèrent comme des gages assurés de la protection de Dieu, et des fruits spirituels qu'ils recueilleroient un jour de leurs travaux et de leurs persécutions. *Si le grain de blé,* dit le Sauveur, *étant tombé dans la terre, ne vient à mourir, il demeure là seul; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup.* Cette parole du Sauveur étoit le ferme appui de leur espérance, et leur espérance causoit leur tranquillité d'esprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit par des nouvelles sûres, que les intérêts de l'Église catholique demandoient que l'on envoyât au plutôt des missionnaires en Syrie, pour conserver notre sainte religion dans un pays où le Fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa Sainteté s'adressa au révérend père Mutio Vitelleschi, l'un de vos prédécesseurs dans le gouvernement de notre compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers, qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les pères Gaspard Manilier et Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre; ils arrivèrent à Alep dans la même année.

A peine fut-on informé de leur arrivée et de leur mission, qu'un personnage très-puissant auprès du bacha, et qui avoit des intérêts secrets à maintenir le schisme, et le libertinage qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux missionnaires. Dieu permit qu'il y réussit, et les deux pères furent embarqués sur un vaisseau anglais,

avec ordre au capitaine de ne les débarquer qu'en France; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête qui s'éleva tout à coup, obligea le capitaine à s'aller sauver, lui et son vaisseau, dans le port de Malte.

Le père Manilier y tomba si dangereusement malade, que le capitaine, touché de compassion de son état, le mit à bord; la maladie paroissant devoir être longue, le capitaine ne jugea pas à propos d'attendre la guérison du père. Il le laissa entre les mains du père Stella pour en prendre soin, et il fit voile en même temps pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade.

A peine sentit-il ses forces revenues, qu'il prit la résolution, avec le père son compagnon, d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouvèrent en cette capitale la puissante protection de notre ambassadeur; il leur obtint un commandement favorable du Grand-Seigneur, pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même temps en France, pour supplier très-humblement le Roi d'ordonner à son consul de s'employer à leur établissement, et d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII, si recommandable par la sainteté de sa vie, et particulièrement par son grand zèle pour la religion, accorda très-volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux pères. Ces deux missionnaires étant munis d'un commandement du Grand-Seigneur et de la puissante recommandation du Roi, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avoit fait chasser, irrité de leur retour, excita secrètement les hérétiques à aller accuser auprès du bacha les deux pères d'être des perturbateurs du repos public, et d'avoir voulu forcer les sujets du Grand-Seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire catholiques romains. Mais Dieu voulut confondre ces

calomniateurs par celui même dont ils prétendoient se servir pour opprimer des innocens. Car, heureusement pour les missionnaires, ce bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux pères à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage sévère, il dit en leur présence à leurs accusateurs : *Vous êtes des imposteurs ; je connois ces religieux, je les ai vus à Constantinople, et j'ai signé moi-même le commandement qui a été donné en leur faveur ; je ferai mettre aux fers le premier de vous qui les molestera.* Ensuite regardant les deux pères avec bonté, il leur dit : *Ne craignez rien, rassurez-vous, je vous accorde ma protection.*

Il ne leur en fallut pas davantage pour leur faire mettre la main à l'œuvre, et pour commencer leur établissement. Les catholiques charmés d'avoir dans les deux pères un secours dont ils avoient été jusques alors privés, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité, pour assister à leurs conférences et instructions.

Quelque temps après, le père Stella ayant été député en France pour venir demander de nouveaux ouvriers, et pour pourvoir à leur subsistance, le père Jérôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le père Manilier et son nouveau compagnon se crurent obligés de s'y exposer pour assister les malades qui étoient en danger. Cette action de charité leur gagna l'estime et l'affection de ceux qui leur avoient été jusque-là contraires : mais les marchands français craignant que la contagion du mal ne leur fît perdre deux hommes qui leur étoient si nécessaires, les forcèrent à venir se retirer avec eux dans leur camp, c'est-à-dire, dans une vaste maison, où plusieurs d'entr'eux occupoient des appartemens séparés.

La maladie contagieuse ayant cessé, le métropolitain grec, prélat qui étoit catholique, prit les pères

en amitié; il leur faisoit faire chez lui des catéchismes pour les enfans et des conférences pour ses ecclésiastiques. Avec cette protection de l'archevêque et du bacha, la religion faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'hérésie et sur le libertinage. Le démon, jaloux de ce succès, voulut y mettre opposition, ou plutôt il plut à Dieu d'éprouver les instrumens dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau bacha, successeur de celui dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs des missionnaires. Les hérétiques les accusèrent d'avoir bâti une chapelle, où ils disoient publiquement la messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le bacha fit jeter dans les cachots le père Jérôme Queyrot et le père Aimé Chezaud, et deux de nos frères, nommés Fleuri Béchesne et Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaînes, et ordonna qu'on remplît leurs cachots de pointes de cailloux et de pots cassés.

Les hérétiques en vouloient particulièrement au père Manilier; mais ce père ayant été appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échappa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le père Jérôme Queyrot et ses compagnons se consoloient et s'animoient, en se disant les uns aux autres qu'ils étoient heureux d'être chargés, comme l'apôtre des Gentils, des chaînes de Jésus-Christ, et d'avoir à souffrir pour une si bonne cause, dans un pays où le Fils de Dieu, leur maître et leur père, avoit voulu porter sa croix, et y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur, qui veille continuellement sur ses élus, ne laissa pas long-temps ses serviteurs dans

cette fournaise de tribulations. Il suscita un gentilhomme nommé *Contour*, ami du nouveau bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation française et son consul se joignirent à ce charitable gentilhomme, et entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs, et l'innocence des calomniés, que le bacha, convaincu de l'un et de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie, non-seulement à leurs protecteurs et à tous les catholiques, mais encore aux consuls anglais et hollandais, qui voulurent en leur particulier faire leurs remercîmens au bacha, de la liberté qu'il avoit rendue aux missionnaires. Le malheureux qui les avoit accusés, fut quelque temps après empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort, dans son malheureux état, causa plus de douleur aux missionnaires, que leur délivrance ne leur avoit donné de joie.

Le calme ayant succédé à la tempête, les missionnaires se livrèrent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la mission. L'instruction de la jeunesse, et la fréquentation des sacremens leur ayant paru les plus efficaces moyens pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent pour l'instruction des enfans une école, où ils les assemblèrent. Les chrétiens, témoins des peines et des soins que les pères se donnoient pour leur éducation, étoient infiniment édifiés de voir avec quelle bonté, quelle patience, et quelle application ces hommes évangéliques apprenoient à leurs enfans les principes de la doctrine chrétienne. Ils établirent en même temps trois congrégations d'hommes: la première pour les Français; la deuxième pour les Arméniens, et la troisième pour les Maronites et les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y faisoient, et les autres exercices de piété qu'ils mirent en usage, accoutumèrent peu à peu les nouveaux

congréganistes à s'approcher des sacremens de pénitence et d'eucharistie. L'exemple du consul, qui étoit à la tête des Français, animoit et entretenoit leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la nation accordoit aux missionnaires, ne contribuoit pas peu au succès des bonnes œuvres qu'ils entreprenoient. Mais l'excès de leur travail consomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs en différens temps, le père *Jean Amieu*, le père *Guillaume Godet*, le père *René Clisson*, le père *Michel Nau*, les pères *Avril* et le père *Joseph Besson*.

Monsieur Piquet, consul de la nation française, jugea à propos de leur donner sa chapelle avec la qualité de chapelains. Ce titre qui les mettoit sous une protection particulière du Roi, leur donnoit les facilités d'assembler les chrétiens dans la chapelle consulaire, de les instruire et d'y faire librement et tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession, qu'en 1679 le feu Roi ayant été informé par le chevalier d'Arvieux, alors son consul à Alep, des avantages que la religion et ses sujets négocians dans le Levant recevoient des services des missionnaires, fit expédier en leur faveur le brevet ci-joint, par lequel sa Majesté confirme lesdits missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la chapelle consulaire, par la seule bonne volonté des consuls de la nation.

BREVET DU ROI.

Aujourd'hui septième de juin mil six cent soixante-dix-neuf, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les pères Jésuites Français, missionnaires au Levant, en considération de leur zèle pour la religion, et des avantages que ses sujets qui résident, et qui trafiquent dans toutes les Echelles,

reçoivent

reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus et retient pour ses chapelains, dans l'église et chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie. Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les négocians audit pays; qu'ils aient l'administration de ladite église ou chapelle consulaire; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur institution: Et sa Majesté, pour marque de sa volonté, m'a ordonné d'expédier le présent brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, et fait contresigner par moi son conseiller-secrétaire d'état et de ses commandemens et finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas : COLBERT.

Ce brevet fut enregistré au parlement d'Aix, le 3 août de la même année, et M. le vicomte de Guilleragues, ambassadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par son ordonnance du 6 septembre 1679.

Cette qualité de chapelains dont nos premiers missionnaires furent honorés, ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut aussi augmenter le nombre des missionnaires, pour partager entr'eux tant de différentes occupations, et qui sont incompatibles. Les uns s'employoient uniquement aux œuvres de piété dans la chapelle et dans les congrégations, et les autres alloient chercher les brebis égarées dans les différens quartiers de la ville et de la campagne.

Pour mieux juger de l'étendue et de la multitude de leurs occupations, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cent mille âmes, ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille chrétiens, tant Maronites, qu'Arméniens et Grecs, sans y comprendre un grand nombre de Français,

que le commerce attire en cette florissante ville. C'est à toutes ces différentes nations que les missionnaires rendoient leurs services pour entretenir et perfectionner le bien que leurs prédécesseurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquèrent en particulier à corriger plusieurs superstitions familières aux orientaux, et entr'autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier, et le plus criminel de tous, qu'ils appeloient *Korban*.

Ce sacrifice consistoit à conduire avec pompe un mouton sur le parvis de l'église. Le prêtre sacrificateur bénissoit du sel, et le mettoit dans la gorge de la victime; il faisoit ensuite quelques prières sur le couteau dont il alloit se servir, et après avoir imposé ses mains sur la tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le prêtre avoit grand soin de s'en approprier une bonne partie, et abandonnoit le reste aux assistans, qui en faisoient un grand festin, dont les suites étoient très-souvent funestes aux bonnes mœurs.

C'est à leur zèle que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui ces sortes de sacrifices, ni les superstitions de ces hommes qu'on appelle *chamsies*, et d'autres qu'on nomme *banianes*. Les premiers adoroient le soleil, et les seconds se disoient de la religion d'Adam. Ils adoroient des veaux, et croyoient que manger de leur chair c'étoit un crime.

Je ne dois point oublier, mon révérend père, de parler ici du père Joseph Besson, qui quitta le rectorat de notre collége de Nîmes, pour venir consommer le reste de ses jours dans nos missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus qu'il y a laissés. Il y joignoit beaucoup de capacité, et surtout la science qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme et l'hérésie. Il avoit acquis un si grand usage de la

langue arabe, que ceux qui la parloient le plus élégamment, avouoient qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, et prêcher; ce qui lui gagnoit la confiance de ceux qui le connoissoient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les congrégations dont il avoit le soin. Les consuls et les principaux de la nation se faisoient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même temps honneur aux congrégations, et à celui qui en prenoit le soin.

Quelque zèle que le père Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés, désirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zélé missionnaire, avec la permission de ses supérieurs, se jeta au milieu du péril; et après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps de contagion, il fut attaqué de la peste, et en mourut. Sa vocation à nos missions et sa promptitude à y obéir, furent dignes d'un profès de notre compagnie, qui est engagé par un vœu particulier et solennel de courir au premier ordre de son supérieur jusqu'aux extrémités du monde, pour y procurer le salut des âmes. Le père provincial de la province de Toulouse, ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le père Besson lui repartit à l'instant: *Me voici prêt à partir, mon père; parlez, et je pars.* Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les missions ne devoient-elles pas attendre d'un missionnaire si saintement disposé?

Dieu se servit en effet de lui, pour procurer sa gloire dans les travaux continuels où son zèle l'engageoit. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle et dure mortification. Il ne quittoit jamais le

cilice, deux ais composoient son lit, et deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de temps au repos de la nuit, et se levoit chaque jour de grand matin, pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il étoit d'ailleurs toujours gai et d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son confesseur a assuré que Dieu l'avoit honoré de plusieurs insignes faveurs, et entr'autres de fréquentes visites de son ange gardien, dont il recevoit de salutaires avis : mais l'humble serviteur de Dieu cachoit aux hommes les grâces qu'il recevoit du Ciel. Son zèle ne se borna pas dans la ville d'Alep; il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le père Gilbert Rigauld. Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades, et l'instruction des peuples furent les fruits de leurs travaux. Le père Rigauld son compagnon fut si touché des biens qu'un missionnaire peut faire dans cette ville, que, malgré l'air pestilentiel qu'on y respire, et qui surtout est mortel aux étrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent que ses supérieurs le lui permettroient.

La conversion des Jasidies fut un nouvel objet de zèle pour le père Besson. Les Jasidies sont des peuples qui adorent le soleil, et qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le père Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu; mais ayant été chargé du gouvernement de nos missions, et ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venue. Les missionnaires que le père Besson leur envoya, ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir. Ils s'en revinrent après avoir secoué la poussière de leurs

souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu, par sa miséricorde, voudra dissiper les ténèbres qui empêchent ces hommes aveugles de voir l'horreur de leurs mystères d'iniquité.

Le père Besson et quelques autres missionnaires dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur carrière, le père Deschamps et le père Gabriel de Clermont, tous deux de la province de France, furent du nombre de ceux qui leur succédèrent. Le premier a gouverné très-utilement nos missions pendant plusieurs années, et a fini sa vie dans l'exercice de sa charge, en assistant les malades attaqués de fièvres pourprées.

Le père de Clermont, de l'illustre famille dont il portoit le nom, mourut presque en même temps de la même maladie. Ces deux pères et leurs successeurs, qui ont eu soin de cette mission, se sont employés de tout leur cœur pour conserver le précieux héritage qu'ils avoient reçu de leurs prédécesseurs. C'est cet héritage que nous cultivons et que nous sommes prêts aujourd'hui de défendre au péril de notre vie. Tout ce que nous avons reçu de nos pères, nous est infiniment cher, jusqu'à leurs croix, dont il plaît à Dieu de nous faire part de temps en temps, pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans sa vigne. Le père Sauvage et le père Pagnon ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies qui leur ont été faites. Le dernier étant supérieur de cette mission, et faisant faire quelques réparations dans une maison que M. Lemaire, consul à Alep, lui avoit procurée, fut accusé d'avoir voulu bâtir une chapelle publique. Cette accusation, toute fausse qu'elle étoit de notoriété publique, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des soldats, et le conduire ignominieusement devant le cadi, qui le fit mettre au carcan, et ensuite dans les fers. Il n'en auroit pas été quitte

pour ces mauvais traitemens, si M. Lemaire, alors consul d'Alep, et aujourd'hui consul au Caire, n'eût interposé son autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de notre sainte religion. Cette avanie et plusieurs autres semblables, doivent disposer tous les missionnaires qui viendront en ce pays-ci, à dire sincèrement comme l'apôtre saint Paul : *Je ne crains rien de tout cela, et je n'estime point ma vie plus précieuse que moi-même.*

En effet, nous serions bien coupables, si nous avions peur des croix dont ce pays est presque tout parsemé : car il ne faut pas croire que l'on puisse être long-temps tranquille parmi les infidèles, qui ont en horreur notre sainte religion, et qui persécutent ordinairement les ministres de l'évangile, à mesure qu'ils font des progrès par leurs prédications. On sait tout ce que le patriarche et l'archevêque d'Alep eurent à souffrir, il y a quelques années, pour le seul crime dont ils furent accusés, qui étoit de faire une profession publique de la religion catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fît souffrir pour les obliger à y renoncer.

Le patriarche Ignace Pierre reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds, et fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'archevêque d'Alep, nommé Denis Rezkallah. Ils n'en sortirent que pour être conduits, par ordre du Grand-Seigneur, au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours.

L'archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le patriarche lui survécut de quelques mois; mais avec des infirmités continuelles et causées par les affreuses incommodités du cachot. Un prêtre, compagnon de ses souffrances et témoin de sa sainte mort, nous a rapporté qu'avant de mourir, il renouvela sa profession de foi, et déclara qu'il mouroit enfant de l'église catholique,

apostolique et romaine, ajoutant, par une expression qui lui étoit assez familière, qu'il se mettoit sous les pieds de saint Pierre, et de ses successeurs, les vicaires de Jésus-Christ en terre. Ainsi mourut Ignace Pierre, patriarche d'Alep.

Ces deux courageux serviteurs de Dieu nous honoroient particulièrement de leur bienveillance et de leur confiance; leur innocente vie les avoit rendus dignes d'une si précieuse mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs, non-seulement de notre mission, mais encore de toute leur nation, et c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réunion de nos trois patriarches de l'église grecque à l'église romaine, est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu.

Ces trois prélats sont les patriarches d'Alexandrie, d'Alep et de Damas. Le schisme les avoit séparés de nous dès leur bas âge; nous ne cessions pas de demander au Seigneur, qui tient nos cœurs entre ses mains, de disposer les leurs à embrasser tout de nouveau la foi de leurs pères.

La pureté constante de leurs mœurs et leur probité éprouvée et reconnue, nous faisoient espérer pour eux cette grâce, de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Le moment enfin est venu où le bandeau, qui tenoit leurs yeux fermés à la vérité catholique, est tombé. Le patriarche d'Alexandrie et le patriarche d'Alep ont été les premiers qui ont envoyé à notre saint père le pape Clément XI, leur profession de foi, par laquelle ils protestent qu'ils le reconnoissent et le révèrent comme le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Eglise, et le centre de l'unité de la foi catholique.

Le patriarche de Damas, nommé Cyrille, le plus puissant de tous les patriarches du Levant, et par

conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre. Il vivoit depuis long-temps dans le schisme; mais comme il est homme d'esprit, et d'ailleurs très-capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer et de défendre la catholicité. Il fréquentoit les missionnaires, et trouvoit bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs schismatiques ses ouailles, il favorisoit, autant qu'il pouvoit, leur retour à l'église romaine. Il avouoit même qu'il savoit mauvais gré aux Grecs de Constantinople de s'en être autrefois séparés. De si bons discours, qui exprimoient ses sentimens, faisoient que les catholiques l'affectionnoient. Ils souhaitoient et demandoient à Dieu pour lui la force de pouvoir suivre l'exemple que les deux patriarches d'Alexandrie et d'Alep venoient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prières; et voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce prélat dans le sein de l'église romaine, qui étoit si souvent l'objet de ses éloges. Le schisme le tenoit dans son esclavage; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité, de la manière dont je vais le dire.

Le patriarche dont nous parlons, confia le missel de son église à un de ses disciples, pour le porter chez un relieur. Quelques Turcs étant entrés par hasard dans la boutique, trouvèrent ce missel. Un d'entr'eux s'en saisit, et le porta à l'instant au bacha, pour lui en faire sa cour. Le bacha, charmé de l'occasion qu'il avoit de faire une avanie au patriarche et d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lendemain de l'envoyer prendre, pour venir comparoître devant lui.

Alors le bacha lui dit d'un ton furieux, qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs, et pour en faire des Francs; qu'il avoit donné à l'un d'eux un livre de sa fausse religion, pour le

pervertir ; que son crime méritoit le feu ; et sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est ainsi nommée parce qu'elle est destinée aux criminels qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du bacha fut exécuté ; mais le patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que, pour trois mille écus, sa liberté lui seroit rendue, fit payer au bacha cette somme, et la porte de la prison lui fut ouverte le lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison et rentré dans sa maison, qu'il reçut un bref du pape Clément XI, par lequel sa Sainteté lui mandoit qu'il avoit appris avec une sensible joie, la protection qu'il accordoit aux catholiques, et les marques qu'il donnoit de son estime pour l'église romaine ; que ces dispositions de son esprit et de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du royaume de Dieu ; qu'il le conjuroit, comme son frère en Jésus-Christ, d'écouter la voix de Dieu qui l'appeloit, et vouloit se servir de la voix du commun pasteur, pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme.* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers et temporels, ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du patriarche d'Alexandrie et du patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux saints conciles. Nous attendons, lui dit le pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, et alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire et la conduite que vous devez tenir.

C'est à-peu-près en ces termes que le bref étoit conçu. Le patriarche le reçut et le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même temps au cœur du patriarche, qui, touché de cette invitation du père

et du chef des pasteurs, assembla les missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa profession de foi au Saint-Père, dans les termes qu'il le désiroit.

Ce prélat a tenu parole. Il députa l'année dernière trois personnes, qui portèrent à Rome sa profession, avec des présens et avec son bâton pastoral, pour le soumettre au vicaire de Jésus-Christ.

Nous ne doutons pas que Sa Sainteté n'ait eu une joie bien sensible de recevoir en sa communion, et presque en même temps, les trois patriarches de l'église grecque. Dieu veuille que ceux qui leur succéderont soient aussi les successeurs de leur foi orthodoxe, comme ils le seront de leur dignité.

Cet événement, qui est l'effet de la pure miséricorde de Dieu sur l'église grecque, anime notre zèle pour nous conformer aux intentions du Sauveur, qui veut éclairer des lumières de la foi tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puisque votre paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des différens biens qui se font dans chacune de nos missions, je lui rapporterai ici ce que le père Blein, supérieur de la mission d'Alep, en écrivit ces dernières années au père Jean Barse, mon prédécesseur. Votre paternité jugera par cette simple lettre, du fruit des occupations qui nous sont les plus ordinaires, et dont il nous est permis de parler.

Ce père missionnaire mandoit au père Barse que, pendant l'année 1714, il s'étoit fait dans la mission d'Alep près de quatre cents confessions générales. La nécessité de ces confessions vient de l'usage ordinaire aux prêtres du pays, qui, pour avoir plutôt fait, et ne point perdre la rétribution de leurs pénitens, se contentent de leur demander s'ils sont bien marris d'avoir offensé Dieu. Cette demande faite, et sans en attendre souvent la réponse, sans même

connoître la disposition de leurs pénitens, ils leur donnent l'absolution.

Nous pouvons compter, ajoute le père Blein dans sa lettre, plus de trois mille autres confessions qui ont été entendues; cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du schisme; des restitutions pour de très-grosses sommes, et sept ou huit réconciliations entre des personnes très-considérables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres, qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le père Blein s'explique sur les fruits de sa mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les hérétiques; mais il est très-difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nés. Les Suriens, ou autrement les Jacobites, y sont plus attachés que les autres. Ces derniers sont en grand nombre. On les appelle Jacobites, du nom d'un des disciples d'Eutichès et de Dioscore, nommé *Jacob*. Ce disciple renouvela les erreurs de ses maîtres dans le commencement du sixième siècle, et enseigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, composée de deux natures, l'une divine et l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sait pas trop de quoi il s'agit; mais leurs évêques et leurs prêtres schismatiques leur vantent si souvent la prétendue sainteté et la profonde doctrine de Dioscore et de Barsama, que le commun peuple de cette secte, prévenu comme il est d'estime et de vénération pour ces deux hérésiarques, ne peuvent pas s'imaginer que ces deux hommes, si célèbres parmi eux, aient été capables de se tromper. Ainsi leurs prêtres faisant retentir continuellement à leurs oreilles que ces deux apôtres de leur secte, savoir Dioscore, successeur du grand saint Cyrille dans le patriarcat d'Alexandrie, et Barsama, ce fameux moine, son archimandrite, leur ont enseigné

que la nature divine et la nature humaine ne font qu'une seule nature en Jésus-Christ, ils s'en tiennent opiniâtrément à ce sentiment; et si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faisant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, et tenant en même temps les autres doigts pliés, pour vous faire entendre qu'ils ne reconnoissent qu'une nature en Jésus-Christ, et qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâtreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme pas cependant la bouche; comme leur conversion dépend particulièrement de celle de leurs évêques, nous nous approchons d'eux le plus souvent qu'il nous est possible, afin qu'ils s'approchent de nous, et que nous ayons l'occasion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enseigne, et ce que nous sommes obligés de croire pour être sauvés.

Heureusement pour nous, dans les visites que nous leur rendons, ils sont les premiers à nous mettre sur les articles de leur créance, contraires à la nôtre, comme par exemple, sur la procession du Saint-Esprit, sur l'unité des deux natures en Jésus-Christ.

Notre coutume est de ne leur répondre qu'avec le saint évangile, que nous avons en main; nous leur opposons les textes des écritures, qui décident clairement la question, et les décrets du concile de Chalcédoine, qui condamnent formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville ne nous font pas abandonner les campagnes voisines. Il n'y a presque point d'année que quelques-uns de nous n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le père Yves de Lerne a été souvent chargé de cette mission, et il la continue autant qu'il lui est possible. Il y instruit les enfans des paysans, il visite les malades, dispose les chrétiens adultes aux sacremens de pénitence et d'eucharistie, surtout dans des temps de peste, où

il assiste ceux qui en sont infectés. Il entretient la paix et l'union dans les familles, et fait d'autres bonnes œuvres, qui procurent le salut à des âmes qui sont chères à notre Rédempteur.

Pour travailler avec espérance de recueillir un jour de grands fruits, soit dans la ville, soit dans la campagne, nous nous appliquons particulièrement à l'instruction des enfans. Nous tâchons de les rendre forts et fermes dans la foi catholique, afin que, devenant un jour les successeurs des évêques et des curés hérétiques, ils arrachent l'ivraie du champ de Jésus-Christ, et y sèment le bon grain.

Nous avons déjà des preuves sensibles de ce que nous devons attendre un jour de la bonne éducation de ces enfans, et des autres moyens que nous employons, soit pour maintenir les familles catholiques dans la pureté de leur foi, soit pour la faire embrasser à celles qui ont le malheur de ne la pas connoître. Je rapporterai ici à votre paternité quelques traits qui lui feront juger que nos espérances ne sont pas vaines.

Un curé hérétique s'étant trouvé dans une compagnie où étoit un jeune homme âgé de quinze ans, qui avoit été instruit par un de nos pères, le curé voulut lui faire dire qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ. Pour l'en convaincre, il prit deux morceaux de fer, il les fit rougir au feu, et les joignit ensuite l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un seul morceau. C'est ainsi, dit-il à ce jeune homme, que les deux natures, l'humaine et la divine, unies ensemble dans Jésus-Christ, ne font plus qu'une seule nature dans sa personne. Mais, répondit l'enfant, mettez un petit lingot d'or à la place de ce petit morceau de fer; faites-les rougir tous deux, et, approchant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un seul morceau. Je vous demande alors, ce morceau sera-t-il tout or, ou tout fer? Chaque morceau ne

demeurera-t-il pas ce qu'il étoit auparavant; c'est-à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot d'or, et l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils soient unis ensemble? Oui, sans doute, vous n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, conclut l'enfant, que la nature divine et la nature humaine, quoique distinguées l'une de l'autre, ne font cependant qu'une seule personne en Jésus-Christ.

Le curé, qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, et sortit ensuite plein de colère, donnant mille imprécations à ce jeune homme, qui venoit de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire, vinrent incontinent nous en faire l'agréable récit.

Je joindrai, mon révérend père, à ce récit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide, dont nous avons été témoins à Alep; ils vous feront connoître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville, élevée dans la piété par un père et une mère qui craignent Dieu, fut recherchée il y a quelque temps, avec importunité, par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse et de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeoit à aucun établissement, et voyant que ses refus ne la délivroient pas de leurs importunités, elle eut le courage de se défigurer le visage pour mettre en sûreté sa virginité, qu'elle avoit vouée à Dieu.

Une dame de cette même ville, fort distinguée par sa naissance et par ses biens, s'interdit, il y a quelques années, par délicatesse de conscience et par esprit de mortification, tout usage du bain, si ordinaire dans le Levant

Le père Verseau, qui est présentement en France, rendra témoignage d'une action de charité qu'il a vue, et de la récompense divine qui la suivit de près.

Un pauvre artisan de sa connoissance s'étoit fait une loi de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent la lui demander dans un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avoit dans sa maison, et voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfans lui représentèrent qu'il n'avoit de pain pour vivre que ce qui lui en restoit. L'artisan leur répondit qu'ils n'avoient rien à craindre; que tant qu'il partageroit sa nourriture avec Jésus-Christ, lui et sa famille n'en manqueroient jamais. En effet, quelques momens après cette action de charité, deux hommes, en présence du père Verseau, entrèrent dans sa boutique avec une corbeille de pain, qu'ils y laissèrent en se retirant.

Le Père lui demanda s'il connoissoit ces deux hommes. Le bon artisan lui répondit avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avoient déjà apporté un pareil secours dans ses besoins.

Voici un autre fait, qui mérite encore qu'on en parle. Deux de nos missionnaires étant allés faire une mission dans une bourgade près d'Alep, ils trouvèrent tous les habitans en joie, à l'occasion de deux sangliers que quelques-uns d'eux avoient tués à la chasse. Un des premiers de la bourgade qui les aperçut, et qui les reconnut à leur habit, leur dit: *Venez, pères, venez voir notre chasse et le partage que nous en allons faire. D'autres pères, comme vous, ont fait ici autrefois la mission. Nous étions en guerre les uns contre les autres; ils nous firent faire la paix, et nous ordonnèrent de partager entre nous nos chasses, pour entretenir dans notre village une bonne et continuelle intelligence. C'est ce que nous allons faire.* Ils le firent en effet. Nos deux mission-

naires nous racontèrent à leur retour ce trait d'une fidélité admirable, dont nous fûmes sensiblement touchés.

Je supprime, mon révérend père, plusieurs autres actions de vertu de nos fervens chrétiens, parce que dans des pays catholiques elles mériteroient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet empire, qui est le centre de l'infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du christianisme. J'ajouterai seulement que nous remarquons un sensible accroissement de piété parmi nos disciples, depuis l'établissement que nous avons fait d'une association pour honorer la sainte Vierge, et inspirer la dévotion du rosaire. Cette association assujettit ceux que nous avons jugé à propos d'y recevoir, à un règlement de vie qui les retire d'un monde oisif, et qui les occupe des devoirs de leur état. Ce règlement leur prescrit des temps destinés à la prière, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, et les oblige à donner bon exemple, et à s'approcher au moins tous les mois des sacremens de pénitence et d'eucharistie, pour conserver en eux l'esprit de dévotion et la pureté des mœurs.

A ces moyens, mon révérend père, dont nous nous servons pour entretenir la piété dans nos plus fervens catholiques, nous en joignons un autre d'une très-grande importance pour le salut de plusieurs âmes. C'est la distribution des remèdes qu'on nous envoie de France. Cette distribution nous donne entrée partout dans les maisons schismatiques, aussi bien que dans celles des Chrétiens catholiques, et même dans celles des Turcs.

Nous devons aux services que nous avons rendus à quelques seigneurs parmi eux, la protection que nous en avons reçue dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution

distribution de ces remèdes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les exhorter à faire un saint usage de leurs maladies, et de les préparer à la mort.

Ces remèdes nous fournissent même la facilité d'administrer le sacrement de baptême à des enfans moribonds qui n'auroient jamais eu le bonheur de le recevoir, s'ils avoient vécu plus long-temps.

Cette mission vient de perdre un de ses plus grands missionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le temps qu'il a vécu parmi nous. C'est le père Bernard Couder. Il étoit de la province de Guyenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des novices dans sa province. La bonne et sainte éducation qu'il leur donnoit, fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses supérieurs, lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu qui l'appeloit, sut bien le mettre en liberté, pour passer les mers et venir en cette mission. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui le fait appeler l'apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue arabe: il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'église patriarcale des Suriens. Ses expressions vives et pathétiques, le feu qui animoit son action, attiroient à ses prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiroient lui donnèrent une grande vogue, et lui gagnèrent bientôt l'affection et la confiance non-seulement des catholiques, mais même des schismatiques, Arméniens, Grecs et Suriens. On compte à Alep plus de neuf cents familles qu'il a formées dans le christianisme, et qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuoit la ville en sept quartiers différens. Chaque jour il visitoit

un quartier; il commençoit par les maisons où il y avoit des malades. L'usage où il étoit d'en voir souvent, lui avoit acquis une grande expérience des maladies. Cette expérience lui servoit pour donner à propos quelques-uns des remèdes qui nous viennent de France. Le succès de ces remèdes, joint à son désintéressement, et sa charité à secourir les malades, le faisoient désirer et demander de toute part. Il profitoit de la confiance de ses malades pour opérer en même temps avec la grâce de Dieu, ou leur conversion, ou leur sanctification. On ne peut compter le nombre d'enfans qui doivent à sa vigilance et à son industrie leur entrée dans le ciel, que l'infidélité leur avoit fermée.

Après avoir secouru les malades et corporellement et spirituellement, il faisoit ses instructions dans les maisons où ses disciples s'assembloient. Il prenoit ce temps pour confesser les personnes qui n'avoient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informoit particulièrement des pauvres familles, et il trouvoit le moyen de faire en sorte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des âmes étoit si grand, qu'on l'a vu souvent attendre les dix jours entiers un pécheur sur son passage, pour le forcer, par des paroles que Dieu mettoit dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés: une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposoit. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à essuyer. Il les a soufferts avec une patience et dans un silence héroïque.

La vertu d'obéissance ne lui fut pas moins chère que celle de la charité. Il en donna un rare exemple, lorsqu'un supérieur lui ayant mandé de quitter la mission d'Alep, pour se rendre à une autre, à la-

quelle on le croyoit nécessaire, il se disposa à l'instant même pour partir, malgré l'opposition de ceux qui connoissoient combien son absence seroit préjudiciable à la mission, et nonobstant l'attachement qu'un homme moins mortifié et moins obéissant que lui, auroit eu pour le bien qu'il faisoit dans la ville d'Alep.

La vie dure et austère de ce fervent missionnaire, ses grands travaux et son âge très-avancé lui causèrent sur la fin de sa vie de fréquentes infirmités. Elles étoient aussi douloureuses qu'incommodes. Sitôt qu'elles lui donnoient quelque relâche, il reprenoit son travail à l'ordinaire; le mal revenant, il le souffroit sans jamais laisser échapper un mot, ou un signe de plainte; content de tout, il disoit souvent qu'on en faisoit trop pour lui.

Sentant approcher la fin de sa vie, il profita de quelques jours où il se trouva mieux, pour aller une dernière fois visiter ses disciples, leur donner ses charitables conseils, et se recommander à leurs prières. A son retour il demanda les derniers sacremens, qu'il reçut avec une piété et un amour de Dieu qui enflammoit son visage; il mourut enfin de la mort des justes.

Le regret que les différentes nations d'Alep, et que les Turcs mêmes ont témoigné de sa mort; le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obsèques; les grâces que plusieurs catholiques assurent avoir obtenues de Dieu par son intercession: toutes ces circonstances nous font croire, que nous avons dans le ciel un nouveau protecteur de cette mission, qu'il a chérie, qu'il a servie et édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du père Couder a été suivie de celle de plusieurs autres missionnaires, soit de notre compagnie, soit des autres ordres religieux, et de quelques prêtres maronites et grecs, tous décédés au

secours des pestiférés pendant l'année 1719. La lettre que le père Yves de Lerne, supérieur de notre mission à Alep, m'écrivit à ce sujet, est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à votre paternité. Sa lettre est du 7 mars 1720.

La ville d'Alep, écrit le père de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de mars 1719, jusqu'au mois de septembre de la même année. Les Turcs les plus âgés conviennent de n'en avoir jamais vu une si vive et si meurtrière. L'opinion commune est que dans Alep la mort a enlevé cent vingt mille âmes au moins, tant chrétiens que turcs. La terreur étoit si grande et si universelle, que les sains et les malades avoient également recours à nous pour les confesser. Jour et nuit on étoit à notre porte pour nous demander notre secours. Les catholiques, les hérétiques, les francs, les riches et les pauvres nous appeloient également. Quel triste spectacle, mon révérend père ! Nous trouvions dans une même chambre quatre et cinq malades, avec une seule personne pour les servir, et tous en danger de mort. J'ai été souvent obligé de me tenir couché entre deux pestiférés pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs âmes les secours les plus pressés, quelques-uns de nos missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps et leurs habits couverts d'une infection toute des plus horribles, et de baiser ensuite leurs mains et leurs pieds. Nos prêtres ne pouvoient suffire à enterrer les morts. Ils ne faisoient qu'aller au cimetière commun pour y porter les corps et en revenir aussitôt pour y en porter d'autres.

Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler, étoient réduits à une grande nécessité. Dieu leur a

fait la grâce de les assister par les abondantes charités de nos négocians.

J'ai reçu en particulier de grosses aumônes de MM. *Ausbert*, *Souchron*, *Raimbaut* et *Fagnel*, des marchands anglais et de plusieurs autres. Ce m'étoit une grande consolation de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

Mais d'un autre côté j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le père Emmanuel, carme déchaussé, qui pendant quatre mois, a rendu de continuels services aux pestiférés. Après lui, j'ai assisté le père Arnoudie et le frère Jean Marthe, de notre compagnie, décédés de la même maladie. J'entendis leur confession générale, et je leur administrai les derniers sacremens : ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort des saints, et dans l'exercice actuel de la charité pour leurs frères. Le père Arnoudie dit à un de ses amis quelque temps avant sa maladie, que le principal motif de sa vocation aux missions du Levant avoit été pour se procurer une heureuse mort.

Il avoit moins de santé que de zèle ; ce qui nous surprenoit, c'est qu'il pût, avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il faisoit, soit au dehors pour le service du public, soit dans sa chambre, pour composer un très-utile ouvrage arabe sur l'Ecriture sainte. Cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, et il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

Il donnoit peu d'heures au sommeil, pour prolonger le temps qu'il employoit à l'oraison. Son attrait pour la prière étoit si grand, que l'usage lui en étoit devenu très-aisé. A le voir prier, on concevoit de l'amour pour la prière.

Le mal contagieux l'attaqua, étant auprès du frère Jean Marthe, qui en étoit à l'extrémité. Sitôt que ses disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours, et ne le quittèrent pas un seul moment,

La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du bienheureux Regis, et la présence d'esprit lui revint au même moment. Il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes, avec lesquels il expira.

Notre frère Jean Marthe mourut avant ce cher missionnaire, et après avoir reçu ses derniers sacremens. Ce cher frère avoit obtenu la permission d'accompagner ceux qui assistoient les pestiférés, pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux missions avoit eu quelque chose d'extraordinaire.

Il étoit marchand jouaillier à Paris, et avoit fait un voyage dans le Levant, pour y chercher quelques curiosités. Etant à Damas, il fit connoissance avec nos missionnaires qui sont en cette ville. Quelque temps après, étant de retour à Paris, il s'adressa au père Fleuriau pour obtenir la grâce d'entrer dans notre compagnie, et de venir ensuite en ce pays servir nos missionnaires. Le père Fleuriau l'envoya à notre noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entière des preuves d'une vertu solide, on lui permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimoit le travail, ne se refusoit jamais aux ouvrages les plus durs et les plus abjects. Sa charité le rendoit très-aimable, et sa dévotion, jointe à son humilité, le faisoit estimer de ceux qui le connoissoient.

Nos prêtres grecs et maronites, qui se sont pareillement exposés avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Quelques-uns d'eux, et des pères de la Terre-Sainte, religieux de l'ordre de saint François, ont eu aussi la gloire de cueillir les palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas mérité, mon révérend père, que

Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avois offert. Je vous demande donc vos prières, pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et qu'il me fasse la grâce de mourir pour lui.

Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de notre compagnie, que le service des pestiférés nous a enlevés à Damas, à Tripoli, à Antoura et à Alep, vous auront déjà engagé à écrire en France, pour nous faire une bonne recrue de missionnaires. Il n'y a point d'année que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le sort des bons régimens, de perdre les meilleurs soldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoyer de nouveaux ouvriers, dignes de succéder à ceux que nous avons perdus !

Je finis, mon révérend père, par cette lettre du père de Lerne, ce que j'avois de plus considérable à dire de notre mission de Notre-Dame d'Alep.

MISSION DE S. PAUL DE DAMAS.

La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers siècles pour la capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le prophète Isaïe. Elle tire son origine de trois illustres fondateurs, qui tous trois ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Joseph, et après lui saint Jérôme, fut Hus fils d'Aram. Le deuxième fut Damascus, serviteur d'Abraham, qui la renouvela et l'embellit. Le troisième fut Coré fils d'Esaü. Saint Jérôme dit que ce dernier lui donna une nouvelle forme, et la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

Ce fut en cette ville que se fit notre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint évêque grec, nommé *Eutimios*, natif de Scio. Après la ruine d'Antioche, le siége patriarcal ayant été transféré à Damas, Eutimios en alla prendre possession. Il mena avec lui le père Jérôme

Queyrot, pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, et pour être son missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite qu'il avoit des langues orientales, et l'étude particulière qu'il avoit faite des pères grecs, le rendoient très-utile au patriarche, et surtout aux Grecs. Il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des pères grecs, leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des Grecs, que tous les raisonnemens qu'on leur peut faire.

Le père avoit avec lui un de nos frères nommé *Guillaume Volrad Bengen*, qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il savoit l'arabe, le grec, l'italien, l'allemand, le français et le flamand. Pendant que le père étoit occupé dans ses controverses particulières et publiques, et dans les autres fonctions de son ministère, le frère faisoit le catéchisme aux enfans, et s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs succès furent combattus par deux événemens qui arrivèrent en ce temps-là l'un après l'autre, et qui devoient, ce semble, leur faire perdre toute espérance d'établir une mission à Damas ; mais au contraire, ces événemens, par une protection spéciale de Dieu, opérèrent leur établissement.

Le patriarche grec, protecteur du père Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient et à sa nation sept mille écus. Le père fut contraint de sortir de Damas avec son patriarche ; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui savoient combien sa présence étoit nécessaire aux chrétiens.

Quelque temps après, la guerre étant survenue entre les Turcs et les Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville

tous les Vénitiens et les Latins, tant négocians que religieux; mais nul officier turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venoient à Damas, désiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien.

Le seigneur *Michel Condoleo*, maître de l'artillerie du Grand-Seigneur, le plus considérable d'entre les chrétiens, et qui aimoit tendrement le père, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât, et à la ville, un homme à qui il avoit donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'assurer son état autant qu'il le pouvoit être parmi les infidèles. Dans cette pensée, il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de notre établissement à Damas.

Le père Queyrot, qui arriva pour la première fois en cette ville, la veille de la fête de l'apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle mission que cet apôtre des Gentils. Il lui en fit porter le nom: elle le conserve encore aujourd'hui, et nous honorons S. Paul comme le protecteur et le patron de notre mission.

Le père Queyrot, aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appela de France à son secours. On lui donna pour second le père Charles Malval, qui quitta par obéissance les missions de Grèce, pour se rendre à Damas; mais il y abrégea le cours de sa vie par un travail excessif, et par les macérations extraordinaires de son corps. Il lui donnoit peu de repos pendant la nuit, dont il passoit une grande partie devant le saint sacrement de l'autel. Sa dévotion pour l'auguste présence de Notre-Sauveur, étoit si

vive et si ardente, qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire, en disant la sainte messe, il fallut promptement le retirer du saint autel, le porter dans sa chambre, où il mourut peu d'heures après, consumé du feu de l'amour divin, le 5 février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le père Queyrot, après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas comme une perte publique. Les grecs la pleurèrent comme la mort de leur père; le clergé de l'église patriarcale assista à ses funérailles. Le seigneur Michel Condoleo, dont nous avons parlé, voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami et son confesseur. Chacun faisoit dans sa famille son éloge funèbre, et son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeur dans la mission dont il avoit été le fondateur, les pères *Parvilliers*, *Richclius*, *Resteau*, *Clisson*, et le père *Nau*. Il seroit trop long, mon révérend père, de vous rapporter ici les bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur zèle. Il me suffit de dire à votre paternité que tout le bien qui se pratique de nos jours dans cette ville et dans les campagnes voisines, est encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous sommes redevables entre autres au feu père Nau et au feu père Clisson, de nous avoir laissé les excellens ouvrages qu'ils ont composés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, et pour réunir à l'église catholique ceux que le schisme a séparés du chef de l'Eglise de Jésus-Christ et du corps des pasteurs.

Nos évêques et nos prêtres lisent leurs livres d'autant plus volontiers, que non-seulement les pères grecs, mais encore les livres de leur secte et leur

liturgie y sont continuellement cités ; et, grâce à Dieu, nous voyons que les hérétiques de bonne foi qui les lisent pour s'instruire de la vérité, la reconnoissent et l'embrassent sincèrement.

Le père Clisson, après avoir donné trente-cinq ans de sa vie au service des missions de Syrie, la finit glorieusement au service des pestiférés.

Le père Nau se destina aux mêmes missions dès sa plus tendre jeunesse ; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avoit reçu du Ciel les qualités les plus propres à la vie apostolique : un esprit droit et solide, un cœur tendre et charitable, une inclination laborieuse et réglée, une modération raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, et une application constante et inviolable à tous ses devoirs.

Son zèle pour l'établissement des missions dans les lieux où il les croyoit nécessaires pour le salut des âmes, fut cause qu'il eut à souffrir à *Meredin* les cachots et les fers, qui affoiblirent sa santé, et qui abrégèrent sa vie. Il la finit à Paris, où les affaires des missions l'avoient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avoit de ne pas mourir dans une des missions de Syrie, où Dieu l'avoit appelé ; mais il adora les ordres de la Providence, qui en ordonnoit autrement. Les missionnaires qui viendront en ce pays, auront encore une grande obligation au père *Nau*, des sages instructions qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs disciples, et de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illustres missionnaires, je manquerois à ce que nous devons à la mémoire des pères de la Thuillerie, avec lesquels nous avons vécu, si je passois sous silence ces deux frères, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait et le plus saint missionnaire.

Le père Joseph de la Thuillerie fut l'aîné : sa douceur, sa patience inaltérable, sa charité, sa modestie, son humilité, jointes à un caractère de sainteté, paroissoient sur son visage, avec un certain air gracieux qui lui étoit naturel. Toutes ces vertus le faisoient aimer, révérer et rechercher de ceux qui avoient le bonheur de le connoître; chacun vouloit l'avoir dans sa maison pour y faire des conférences; les catholiques avoient grand soin de s'informer des lieux où il devoit aller, pour s'y rendre; les assemblées étoient toujours nombreuses. Il avoit un talent rare pour concilier les esprits et entretenir l'union dans les familles; il avoit même le don de se rendre agréable aux mahométans, de les porter aux vertus morales, et de leur donner de la vénération pour notre sainte loi. Il établit la coutume que nous observons encore aujourd'hui, de prêcher dans notre maison les fêtes et les dimanches.

C'est aux instructions de ce fervent missionnaire, que nos catholiques sont redevables de l'usage édifiant où ils sont d'approcher souvent des sacremens de pénitence et d'eucharistie. Il cultiva cette mission pendant l'espace de dix ans, avec un zèle et une charité universelle qui lui gagnoit tous les cœurs, dont il faisoit ensuite ce qu'il vouloit.

Enfin, ayant été choisi pour être supérieur-général de nos missions en Syrie, il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de son travail continuel à Damas, eurent beaucoup de part à sa dernière maladie, qui nous priva d'un si excellent homme et d'un si bon supérieur. Il mourut en odeur de sainteté; ceux qui l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un saint, qu'ils ont vu et qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant sa mort la consolation de voir et d'embrasser son cher frère Jacques-Joseph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec

son frère les travaux de la mission. Le cadet hérita des vertus, des talens et de la sainteté de son aîné; il n'est pas possible de voir une plus parfaite ressemblance entre deux frères, que celle qui étoit entre eux deux, jusque dans tous les traits du visage, étant d'ailleurs également vertueux et estimables. Le cadet ayant succédé à l'aîné dans cette mission, il y continua les mêmes fonctions avec le même zèle et le même succès; un très-grand nombre de schismatiques lui doivent leur réunion à l'église romaine, plusieurs esclaves lui doivent leur liberté, et quantité d'enfans lui sont redevables du saint baptême, qu'il leur a administré quelques instans avant leur mort.

Nos missions de Damas, d'Antoura et de Seyde, ont été les témoins de son zèle, de ses travaux et des fruits de son ministère. Il mourut à Tripoli, après avoir passé ici douze ans parmi nous, et alla rejoindre son cher frère au ciel, où nous avons sujet de croire que Dieu dans sa miséricorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le père *René Pillon*, entre ceux de nos missionnaires qui ont rendu les plus grands services à notre mission de Damas. C'étoit un homme infatigable, toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu; les bonnes œuvres le venoient pour ainsi dire chercher; quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y employoit volontiers; il avoit un grand nombre de disciples, Grecs et autres, qu'il instruisoit dans notre maison, et donnoit le reste de son temps à la visite des malades. Il regarda comme une grâce singulière de Dieu d'être attaqué de la peste, et d'en mourir au service des pestiférés. Ses disciples, affligés de la perte de leur père plus qu'on ne peut le dire, voulurent, par respect et par amour, le porter en terre. Ils se relevoient les uns les autres pour parvenir au lieu destiné à la sépulture des Français, qui est fort éloigné de notre maison.

Ce fervent missionnaire est encore aujourd'hui

très-regretté dans cette mission, et les anciens nous en font souvent l'éloge.

C'est à nous présentement à conserver le précieux héritage que nos prédécesseurs nous ont laissé, et, grâce à Dieu, il ne paroît pas qu'il ait dépéri depuis ce temps-là; votre paternité en jugera par la lettre que le père Maucolot, supérieur de la mission de Damas, m'écrivit peu de jours avant sa mort.

Nos occupations, me mandoit ce père, augmentent, grâce à Dieu, bien loin de diminuer; nous annonçons librement la parole divine, soit dans notre maison, soit dans celle des catholiques et à la campagne; l'école où nous instruisons les enfans, est devenue si nombreuse, que nous avons été obligés de la placer dans un lieu plus vaste; les enfans y sont si bien instruits des vérités catholiques, que les hérétiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps, se trouva dans une maison avec quatre prêtres schismatiques : ils lui demandèrent ce que les missionnaires lui apprenoient du purgatoire; le jeune enfant leur expliqua ce que la foi catholique enseigne sur cet article, et leur ajouta qu'il faisoit soir et matin une prière particulière pour les âmes que le purgatoire achève de purifier. *Prière perdue*, lui répondit un des prêtres schismatiques. *Quoi donc*, reprit l'enfant, *les prières que saint Augustin fit faire pour sa mère décédée, furent-elles perdues; et le Saint-Esprit s'est-il trompé, lorsqu'il a dit que la pensée de prier pour les morts étoit bonne et salutaire* (1)?

Cette réponse du jeune enfant mit son adversaire fort en colère. Il sortit à l'instant même de la maison comme un furieux, et criant à haute voix : *que Dieu te maudisse, enfant réprouvé, et qu'après ta mort il te place parmi les Francs!*

C'est tout ce que je demande, répondit l'enfant.

(1) II. Machab. XII, 46.

Un autre de nos élèves ayant été chargé par son évêque de lire, le jeudi-saint, selon la coutume des schismatiques, l'excommunication que l'église grecque porte contre l'église latine, qui consacre avec un pain azyme : *Pourquoi*, lui dit l'enfant, *excommunier l'église latine, qui pratique ce que Jésus-Christ pratiqua lui-même avec ses Apôtres la veille de sa mort ?* C'est ainsi qu'en instruisant les enfans, nous instruisons en même temps les familles; car les pères et les mères ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfans, sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfans répètent publiquement leurs leçons, et leurs parens sont charmés de les entendre.

Les bénédictions que Dieu accorde aux paroles qui sortent de la bouche de cette innocente jeunesse, nous font regarder nos écoles comme autant de séminaires qui donneront à l'église catholique des prosélytes bien instruits, et capables d'en instruire d'autres.

Pendant qu'un de nous est occupé à l'instruction des enfans, matin et soir, les autres missionnaires vont visiter les familles chrétiennes dans leurs maisons. Ces visites sont aussi nécessaires qu'utiles; car les personnes du sexe n'ayant pas la liberté de sortir de chez elles, elles n'entendroient jamais parler de Dieu, ni de leur salut, si on ne les alloit chercher pour les y faire penser. De plus, le fruit de ces visites est ordinairement l'union des familles, les réconciliations des uns avec les autres; la modestie dans leur conduite, l'amour et la pratique de la prière, et la fréquentation des sacremens.

Voilà, mon révérend père, ce que le supérieur et nos autres missionnaires de Damas m'ont écrit. Je sais de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus considérables. Le premier abus étoit que les parens ne faisoient baptiser leurs enfans que quarante jours après leur naissance. On leur a fait concevoir

que différer si long-temps le baptême de leurs enfans, c'est les exposer à perdre une vie meilleure que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivoit que trop souvent.

Le patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus, et, grâce à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est celui dont nous avons déjà parlé ailleurs, et qui ne regarde que les schismatiques; c'est au sujet de leurs confessions. Leurs confesseurs donnent l'absolution à leurs pénitens, sans exiger l'accusation de leurs péchés, se contentant d'une accusation vague et générale, sans les déclarer en particulier.

Nos missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns et aux autres, que les confesseurs établis juges par Jésus-Christ pour lier et délier les pécheurs, ne peuvent prononcer sur leurs péchés sans en avoir connoissance, et que par conséquent les pénitens sont obligés de déclarer leurs péchés au tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos missionnaires que ces abus et plusieurs autres se détruisent peu à peu et insensiblement.

Telles sont, mon révérend père, les occupations de nos missionnaires les jours ouvrables. Pour ce qui est des fêtes et des dimanches, ils les emploient à faire des conférences dans notre maison. Ces conférences se font le livre à la main. Le missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture, qui est interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi quelquefois des images des quatre fins dernières de l'homme, ou de ces figures énigmatiques dont nos pères font en Bretagne un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit. L'explication de ces images et de ces figures est comme un spectacle qui

qui attire les catholiques, et ceux mêmes qui ne le sont pas. Elle sert à leur faire comprendre la brièveté de la vie et son incertitude; la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux de l'enfer, les avantages de la vertu, et la récompense que Dieu leur destine dans le ciel.

Ces conférences sont toujours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en sortir.

Le père de Maucolot, que nous avons perdu, étoit admirable dans ces sortes de conférences. Dieu lui avoit donné un talent rare pour converser avec édification et utilité. On étoit charmé de la douceur de ses entretiens, de l'énergie de sa parole, et de sa retenue et simplicité religieuse dans sa conduite, mais surtout d'un certain air de sainteté qui paroissoit dans sa personne.

Un curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort, me dit en le reconduisant : vous allez perdre un missionnaire qui prêchoit autant par ses exemples que par ses discours.

Ouvrier d'ailleurs infatigable, ne faisant par jour qu'un seul et léger repas, pour donner plus de temps à ses conférences et aux instructions des enfans. Il n'y a pas à douter que la fièvre maligne, qui nous l'a enlevé à l'âge de quarante-trois ans, n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avoit employé au service de nos missions en Syrie les dix dernières années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardoient comme un saint. Trois évêques et plusieurs prêtres, qui nous firent l'honneur d'assister à ses obsèques, furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains, et pour obtenir quelque petite partie de ses vêtemens.

Le témoignage public de la vénération de nos catholiques pour un de nos missionnaires, fait con-

noître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions et pour en profiter. Ils en donnèrent, il y a quelque temps, en cette ville, une preuve bien sensible, et qui fit beaucoup d'honneur à notre religion.

Les Druses, nos voisins, qui occupent les montagnes depuis Acre jusqu'aux environs de Baruth, ayant refusé de payer leur tribut au Grand-Seigneur, le bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, et fit grand nombre d'esclaves prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il se trouva plusieurs chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le père Blein, un de nos missionnaires, qui étoit alors à Damas, ayant été informé du pitoyable état de ces chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos catholiques; il leur représenta la misère de leurs frères qui étoient dans les fers, et la tentation violente où ils étoient exposés de changer de religion pour conserver leur vie.

Alors plusieurs catholiques émus de compassion et de zèle, ramassèrent dans leurs maisons ce qu'ils purent donner, et le portèrent à la prison. Le père Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avoit obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques catholiques qui fournissoient tour-à-tour à leurs plus pressans besoins. Mais le père songeoit particulièrement aux besoins de leurs âmes, surtout depuis qu'il eut appris que le bacha leur avoit fait dire qu'il falloit ou se faire turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le père Blein courut à la prison pour les fortifier, et les disposer au martyre, si Dieu leur faisoit la grâce de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva

déterminés à souffrir tous les supplices du monde, plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confessèrent au père, et se disposèrent à mourir pour Jésus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les catholiques entreprirent de les racheter et de les sauver.

Pour y réussir, ils s'adressèrent à un domestique du bacha, auquel ce seigneur devoit une somme d'argent considérable; ils engagèrent ce domestique à proposer à son maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû, pourvu qu'il lui permît de tirer des prisonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les catholiques l'assurèrent en même temps que les chrétiens lui feroient un présent qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par son maître.

Le domestique, impatient d'avoir son argent comptant, trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au bacha. Le bacha de son côté fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier; il consentit facilement à la demande de son domestique. Celui-ci fit valoir aux chrétiens l'effet de son grand crédit auprès du bacha. Les chrétiens, pour lui tenir parole, se cotisèrent ensemble, et firent la somme qui lui avoit été promise. Nous crûmes dans cette occasion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice et deux ciboires de notre maison, pour contribuer à une aussi bonne œuvre; mais par respect pour ces vases sacrés, ils refusèrent nos offres. La somme entière fut délivrée au domestique du bacha, et les prisonniers sortirent de leur prison : toute la ville fut très-édifiée de la charité de nos chrétiens. Les Turcs mêmes ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point passer ici sous silence que le père Blein, que nous venons de perdre, exposa

généreusement sa vie en cette occasion, pour délivrer une esclave chrétienne, prête à tomber entre les mains des ennemis de sa pureté. Après l'avoir préservée d'un péril si grand et si pressant, il la mit en sûreté chez un Grec, fervent catholique, et l'un des plus riches de sa nation, qui en prit autant de soin que si elle eût été sa fille, jusqu'à pourvoir libéralement à son établissement.

Les infidèles n'en demeurèrent pas là; car outrés de colère de ce qu'on leur avoit enlevé cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous, pendant la nuit, et enfoncèrent la porte de la maison.

Le père Blein étant venu au bruit, et s'étant présenté à eux, ils se jetèrent sur lui, le traînèrent par terre, lui donnèrent plusieurs coups, tirèrent même le couteau sur lui; il n'échappa à leur fureur que parce qu'on vint au plutôt à son secours.

Notre cher missionnaire ne nous en parut pas plus ému; nous l'entendions bénir Dieu du traitement qu'on lui faisoit, pour l'action qu'il venoit de faire.

Votre paternité sait que la sacrée congrégation nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre, pour nous témoigner la satisfaction de la charité de nos catholiques dans cette occasion.

Les marques du zèle et de la charité du père Pierre Blein, dont nous venons de parler, n'ont pas été les seules qu'il nous ait données. Damas et Alep en ont vu plusieurs autres, dont nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une chrétienne dont il avoit pris soin, et qui étoit fort maltraitée de son mari, étoit dans le dessein d'embrasser la religion des Turcs, espérant que ce changement la mettroit à couvert des cruautés de celui qui la faisoit souffrir; le père Blein trouva le moyen de parler à cette femme. Il lui représenta si vivement et si efficacement l'hor-

reur du crime qu'elle alloit commettre, qu'il la fit rentrer dans son devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le père Blein seul avoit fait changer la résolution de cette femme, l'allèrent attendre sur son chemin; ils se jetèrent sur lui avec violence, le terrassèrent, le frappèrent de plusieurs coups. Un Turc, qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le père Blein, en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une bourse de cinq cents écus, et par cet appât, le tira de leurs mains. Il fit entrer le père dans sa maison et le mit en sûreté.

Ces Turcs étant venus quelques heures après demander la bourse qui leur avoit été promise, furent bien étonnés de voir le Turc qui leur dit d'un ton de colère et avec un air menaçant : suivez-moi, je vais vous apprendre chez le cadi ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent. Ils se gardèrent bien de le suivre; ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Nous avons vu le même père Blein aller tous les jours panser les plaies d'un chrétien qui lui avoit suscité une avanie. Il n'avoit pas de plus grande joie, que quand il s'agissoit d'aller visiter des prisonniers, ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres, le père Blein joignoit la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui faisoit toujours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnoit.

Il partageoit souvent ses repas avec les pauvres. Il consacroit à la prière les heures qu'il avoit à lui. Sa ferveur, qui paroissoit sur son visage, et par la posture de son corps, excitoit la dévotion dans le cœur de ceux qui le voyoient. Son humilité étoit si grande, qu'il étoit ennemi jusqu'à l'excès de toute louange, que personne ne pouvoit lui refuser. L'estime que ses vertus lui avoient acquise, parut particulièrement

à sa mort. Car quoique la contagion, dont il mourut, nous eût empêché de faire des invitations pour ses obsèques, les Grecs et les Maronites vinrent en corps y réciter les prières de leur rit. Ils lui baisoient les mains et les pieds; on vit quelques-uns d'eux emporter de petits morceaux de ses habits. Il n'avoit que cinquante-deux ans, dont il en avoit passé vingt-un dans nos missions en Syrie. Si Dieu avoit bien voulu prolonger ses jours, cette mission en eût tiré de grands avantages. Car, grâce à Dieu, les fruits de la parole divine croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos patriarches grecs à l'église romaine, et celui de l'évêque de Baruth, qui a suivi de près leur exemple, nous en font espérer de plus grands. C'est ce qui nous fait attendre avec empressement l'arrivée des nouveaux missionnaires que la France nous promet, pour réparer la perte des ouvriers que la contagion à laquelle ils se sont exposés nous a enlevés.

La mission de Damas et d'Alep, dont je viens de parler, et celle de Tripoli, dont je vais rendre compte, recevront avec joie ceux que la Providence leur destine.

MISSION DE S. JEAN A TRIPOLI.

Tripoli, dont le port n'est qu'à demi-lieue de la mer, est la troisième ville de Syrie; nous y avons un établissement. Le père Jean Amieu, de notre compagnie, y donna commencement. Ce père, après avoir fait mission à Alep et à Damas, alla en pélerinage à Jérusalem pour y visiter les saints lieux, où les plus augustes mystères de notre religion ont été accomplis.

Au retour de son pélerinage, il passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville et dans ses environs, un nombre considérable de chrétiens, Maronites, Grecs et Suriens, qui manquoient d'ins-

truction. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le Grand-Seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens et les Francs qui se trouvoient à Tripoli. Le père Amieu, qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, et vingt-cinq Français avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut, ce semble, donner commencement à la nouvelle mission; car le père y avoit le loisir et la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité. Il soutenoit leur patience par son exemple et ses paroles; il les exhortoit à se conformer à la volonté de Dieu, et à joindre leurs souffrances à celles du Sauveur pour eux. Il faisoit ensuite succéder la prière à ses instructions, et par ces saints exercices, il leur adoucissoit les rigueurs de la prison, et les leur rendoit méritoires pour le ciel.

Après vingt-deux jours de souffrances continuelles, et au moment que le père Amieu s'attendoit le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte ottomane de mettre les prisonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le père Amieu, avant que d'en sortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avoient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves. Il les embrassa tous avec une tendresse paternelle, et ils se séparèrent.

Le père Amieu ayant recouvré sa liberté, alla visiter les catholiques; il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, et pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque pas de jour où il n'en fît quelqu'une soit en français pour la nation française, soit en arabe pour les chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, et il étoit obligé de loger tantôt d'un côté et tantôt de l'autre.

Les catholiques, témoins de cette incommodité, lui trouvèrent une petite maison pour le loger, et deux ou trois de ses compagnons.

Le père Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de saint Jean Porte-Latine; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Église célèbre la fête de ce bien-aimé disciple de Jésus-Christ, il crut que Dieu lui donnoit ce saint apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, et reconnoît avoir reçu de grandes grâces du ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, et qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos missions à Alep et à Damas, dont nous avons parlé.

Je rapporterai seulement deux faits particuliers, qui regardent le père Amieu.

Les évêques maronites avoient entr'eux des usages différens dans l'administration des sacremens; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le père Amieu fit des conférences aux patriarches et aux évêques maronites, où il leur expliquoit le pontifical romain. Ces conférences les obligèrent à établir parmi eux une pratique sûre et uniforme dans l'administration des sacremens. Les évêques maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le père Amieu. Grégoire XIII ayant fondé un collége à Rome pour l'éducation de la jeunesse maronite, si chère au christianisme, quelques gouverneurs du pays ne vouloient pas souffrir que les sujets du Grand-Seigneur sortissent de ses états, pour aller chez des étrangers. Les parens mêmes des enfans ne pouvoient se résoudre à les donner, et à se priver pour un si long temps, de la joie de les voir. Ainsi il n'y en avoit qu'un fort

petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, si avantageuse à toute la nation maronite.

Le père Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux pères et aux mères, qu'ils devoient à leurs enfans l'éducation que le Ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit absolument nécessaire pour les rendre un jour de dignes ministres des autels; qu'ils auroient à répondre à Dieu, d'avoir rejeté cette grâce de prédilection pour leurs familles. Enfin, le père fit si bien, qu'ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il put alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parens pour les envoyer à Rome.

Le souverain Pontife témoigna au révérend père général sa satisfaction de ce qu'avoit fait le père Amieu, pour donner à son nouveau collége des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zèle aussi pur que fut celui de Grégoire XIII pour la conservation et pour l'augmentation de notre sainte foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfans de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collége de Paris. L'intention de Sa Majesté étoit que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique; qu'on leur inspirât l'amour de la vertu; qu'on leur apprît en même temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils rapportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnoissance pour le Roi leur bienfaiteur, et d'estime pour la France; mais surtout afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de religion et de piété, qu'ils auroient pris dans le collége de Louis-le-Grand.

Nous apprenons que M. le duc d'Orléans, pour se conformer aux intentions du feu roi, avoit d'abord maintenu et protégé cet établissement; mais que sur les représentations de M. le marquis de Bonnac, notre ambassadeur à la Porte ottomane, on venoit d'y faire un changement. Ce sage et zélé ministre du Roi lui ayant représenté qu'il seroit beaucoup plus avantageux à la religion, et au service de Sa Majesté, d'élever à Paris dans notre collége de jeunes enfans Français destinés à être un jour dans le Levant les interprètes et les drogmans des consuls de la nation française; M. le duc d'Orléans, de l'avis de M. le comte de Toulouse, grand amiral, « a ordonné par un arrêt qu'à l'avenir il sera » élevé dans le collége des Jésuites, à Paris, au » lieu de douze Orientaux, dix jeunes enfans Fran- » çais, qui seront nommés par Sa Majesté, et pris » alternativement de familles de ses sujets, habitans » dans le royaume, et de celles des négocians, » drogmans ou autres Français, établis dans les » échelles du Levant; lesquels seront instruits dans » ledit collége des Jésuites, et enseignés dans la » langue latine à l'ordinaire, jusques et compris la » rhétorique, et en même temps dans la langue tur- » que et l'arabe, par deux maîtres de ces langues, qui » iront les leur montrer dans ledit collége, aux » jours et heures qui seront réglés, pour être en- » suite lesdits enfans Français destinés aux emplois » de drogmans. »

On nous assure de Paris que l'ordre de Sa Majesté et de M. le duc d'Orléans s'exécute, et que les jeunes Français qui ont pris la place de nos Orientaux, apprennent le turc avec plus de facilité qu'on ne l'avoit espéré. Leur progrès dans les langues sera bien plus prompt et plus sensible, si ceux qui sont chargés de leur éducation les obligent, autant que faire se pourra, de ne parler entr'eux que dans la

langue qu'ils étudient. Ces jeunes enfans, par ce moyen, non-seulement acquerront en peu de temps l'usage de parler aisément, mais ils le donneront encore à ceux qui leur seront associés : car les anciens conversant et jouant avec les nouveaux, leur seront autant de maîtres de langues.

L'habit à la langue, qui est celui de nos Orientaux qu'on leur a fait prendre, ne contribuera pas peu à les affectionner à nos langues orientales, qui leur doivent être familières. De plus, cet habit distingué dans le collége leur fera aimer de bonne heure leur état, et les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinés.

Nous avons, mon révérend père, dans cet établissement une nouvelle preuve de la bonté du feu Roi pour nous, et de celle de M. le duc d'Orléans, régent du royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression due à la piété et à la libéralité du feu roi, qui ordonna cet établissement, et à M. le duc d'Orléans, qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre mission de Tripoli.

Le père Amieu, nonobstant les occupations qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le temps de visiter avec son compagnon, missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortose, et dans les plaines de Zaovie, de Patron et de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouvèrent beaucoup d'ignorance et une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vu des missionnaires. Il fallut leur apprendre les premiers articles du catéchisme, et leur en faire des leçons comme on les fait aux enfans.

Le père Amieu préféroit cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentoit, et sa raison étoit

qu'il y avoit un bien et plus grand et plus solide à faire dans les pauvres chaumières de la campagne, que dans les riches maisons des villes. Il étoit cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les églises et pour faire les conférences particulières dans les maisons. Il y employoit une partie du jour, et donnoit le reste à l'assistance des malades.

Une vie si laborieuse ne pouvoit qu'abréger ses jours; il succomba en effet sous le poids de son travail.

Il faisoit alors une mission à Baruth, appelé autrefois Beryte. Cette ville est située sur le bord de la mer, à vingt milles de Seyde. Les Romains y entrenoient une colonie. Ses habitans avoient droit de bourgeoisie. Le vieil Hérode l'avoit embellie, et le roi Agrippa l'avoit enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains et de plusieurs bâtimens superbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'est de posséder un crucifix, que la tradition dit avoir été fait par les mains de saint Nicodème, possédé ensuite par Gamaliel, et envoyé à Baruth, deux ans avant la prise de Jérusalem par Tite et Vespasien. L'auteur qui porte le nom de saint Athanase, fait l'éloge de ce crucifix dans son sermon rapporté au concile de Nicée. Le sang qui sortit de cette image, percée de la main impie d'un juif, conserve encore aujourd'hui sa couleur, que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'église de Saint-Sauveur, dont les Turcs ont fait une mosquée. Nos Chrétiens et les Turcs mêmes ont recours dans leurs maladies et dans leurs autres besoins, à cette miraculeuse image de Jésus crucifié.

La même tradition dont j'ai parlé, dit encore que le Messie alla prêcher son évangile jusqu'à la porte de Baruth sans y entrer, pour observer lui-même la

défense qu'il avoit faite à ses apôtres, de ne point aller sur les terres des Gentils (1). Mais le Sauveur du monde ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, a envoyé depuis ce temps-là prêcher son évangile aux Gentils, aussi-bien qu'aux Juifs, et c'est dans cette ville que le père Jean Amieu annonçant le royaume de Dieu, prédit sa mort prochaine à un de ses amis, qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison, et l'exhorta à faire un saint usage de la santé qui lui seroit rendue.

Les choses arrivèrent comme le père Amieu les avoit prédites : son ami guérit, et le père Amieu, après vingt-cinq années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent missionnaire, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il mourut à Baruth, et fut inhumé à la porte de l'église des maronites, dédiée à saint George, où la voix de ce prédicateur de l'évangile s'étoit fait si souvent entendre.

Les papiers qu'on trouva après sa mort, nous ont appris qu'il avoit fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grâce divine, tout ce qui lui paroîtroit être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulières qu'il avoit reçues de Dieu et de sa sainte Mère, et que son humilité nous avoit cachées. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obsèques. Chacun en parloit comme d'un saint, et sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.

Après la perte de ce digne missionnaire, les exercices de la mission de Tripoli furent suspendus. La guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turcs et aux Chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première cause ; mais la principale fut la perte de plusieurs missionnaires, décédés au service des pestiférés. Sitôt que la guerre eut cessé, et

(1) Saint Matthieu, X, 5.

que la France eut réparé nos pertes, les pères Pilon, Bazire et Verseau furent envoyés dans cette mission, pour y reprendre les exercices qui avoient été interrompus depuis la mort du père Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y revenir après eux, et je puis rendre témoignage qu'un missionnaire affectionné à ses fonctions, ne manque pas de travail, soit à la ville, soit surtout à la campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus, auxquels il faut continuellement remédier.

Un des plus grands est de voir des adultes s'approcher de la sainte table, sans se mettre en peine de s'y préparer par la confession de leurs péchés. Ils regardent la communion comme une bonne œuvre qui ne demande rien autre chose que de communier. S'ils tombent malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille et payer leurs impôts, que si nous n'étions informés de leur état, en faisant la visite des maisons, plusieurs de ces malades périroient sans aucune assistance spirituelle.

Voici la manière dont nos missionnaires commencent ordinairement leur mission dans les villages.

Ils y entrent le crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une église ou une chapelle dans le village, ils y vont faire leur prière avec les chrétiens du lieu qui sont promptement avertis de l'arrivée des missionnaires. Ils emploient les premiers jours à les visiter; ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'église, lorsque les curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfans et des instructions aux adultes; ils s'informent avec soin des malades et les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plate terre sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, et plus encore des secours

spirituels; car leurs curés, qui ont beaucoup de peine à vivre de leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage, que de celui de leurs paroissiens, et ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses, de petites boîtes d'argent, dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées pour donner le viatique aux malades qui nous paroissent en danger, et bien disposés à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle manière les curés grecs de la campagne conservent la sainte eucharistie et l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le jeudi-saint; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent; étant consacré, ils le trempent dans les espèces du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher; étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin, et étant pulvérisé, ils gardent cette poudre dans un sac assez malpropre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, et la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'extrême-onction, ils préparent et administrent ce dernier sacrement en cette manière. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain; ils la mettent dans un plat; ils versent de l'huile sur cette pâte; la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois mèches allumées; ils récitent ensuite de longues prières, et font des lectures de quelques endroits de l'Écriture sainte. Les lectures et les prières finies, ils s'approchent du malade, et prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine et aux mains.

Le feu père Avril, missionnaire de notre compagnie, étant de retour d'une de ses missions à la campagne, raconta à nos pères qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avoit trouvé son curé, qui lui faisoit ces onctions, et que le curé les ayant finies, se tourna du côté des assistans pour leur faire de pareilles onctions, et voulut par honneur les commencer par le père missionnaire qui étoit présent, et qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où la Providence employa le père Jean Verseau, et qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais faites dans cette mission.

À trois lieues de Tripoli et à son midi, il y a un monastère de religieux grecs nommé *Belmandc*. Ces religieux étoient autrefois schismatiques; comme ce monastère a toujours eu la réputation d'être le plus riche et le plus nombreux de tous ceux que les Grecs possèdent dans la Syrie, il étoit aussi le plus propre à entretenir le schisme, et à l'accréditer dans toute la nation.

Nos missionnaires, persuadés des grands avantages que la religion retireroit de la conversion de ce monastère, cherchèrent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les vérités catholiques. Après en avoir employé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réussit.

Deux de nos disciples se sentirent intérieurement appelés à la vie religieuse; ils choisirent ce monastère pour s'y consacrer au service de Dieu. Le père Verseau, qui les connoissoit particulièrement, les alla visiter, et les avertit du danger où ils étoient exposés dans une maison où l'on pensoit mal en matière de foi; mais ce père, après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes novices, comprit qu'étant aussi-bien instruits qu'ils l'étoient de la

doctrine

doctrine de l'église, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître et la faire goûter aux religieux de ce monastère.

Flatté de cette espérance, le missionnaire les visitoit souvent; et comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la manière de faire naître des doutes dans l'esprit des religieux sur les dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux novices; car leur piété sincère, leur régularité exemplaire, leur capacité qui se découvroit dans leurs entretiens, la modestie qui accompagnoit leurs paroles et leurs actions; toutes ces rares qualités leur gagnèrent en peu de temps l'estime, la considération et la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes, et sur tout ce qu'ils ignoroient.

Nos deux jeunes religieux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour en jour plus favorables. Ils en avertirent le père Verseau, qui dès-lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le monastère. Ces deux disciples lui firent faire connoissance avec d'autres religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confrères. Ces dernières connoissances lui en donnèrent de nouvelles, en sorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie. Il leur louoit ses doctes ouvrages que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matières qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes religieux les excellens livres du feu père Clisson et

du feu père Nau, composés en langue arabe, pour combattre le schisme et pour rétablir les vérités catholiques.

Ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire publiquement la lecture; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de saint Basile et des autres pères grecs, fondés sur le propre texte des saintes écritures, qui établissoit les preuves invincibles des vérités catholiques, contre les opinions schismatiques. Le père Verseau leur fit observer dans les mêmes livres des saints Pères la pratique ancienne de la fréquentation des sacremens de pénitence et d'eucharistie, que le schisme avoit abolie jusque dans leur monastère.

Enfin, avec le temps, la patience, les soins des deux jeunes religieux et les entretiens de nos missionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les religieux du monastère, à quelques entêtés près, s'y sont rendus et l'ont embrassée.

Depuis ce temps, nos missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites; ils y sont les bienvenus, et ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété et la saine doctrine.

C'est dans cette mission, mon révérend père, que les supérieurs généraux de nos missions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres missions, et d'y envoyer leurs ordres.

Le père Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de supérieur général, mérite, après le père Amieu, d'être appelé le fondateur de la mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la mission du père Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse et sa charité lui avoient gagné et lui ont conservé la confiance et la vénération des Chrétiens. Les infidèles même le res-

pectoient et en parloient toujours avec éloge. La réputation qu'il avoit d'être aussi bon médecin que missionnaire, lui donnoit accès dans les maisons, non-seulement des Chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade, qu'on n'appelât au plutôt le père Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appeloit communément; son zèle pour le salut de ces enfans dirigeoit ses pas, et il les faisoit volontiers. Le nombre d'enfans qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfans auroient été exclus du royaume des cieux, si par le baptême il ne leur en avoit ouvert la porte!

La multitude de ses occupations ne l'empêchoit pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur, qui paroissoit sur son visage. Quoiqu'il fût très-sévère et très-mortifié pour lui-même, il étoit très-humain pour les autres. Sa charité et sa bonté, jointes à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos missions, dont la Providence le chargea. Tous les missionnaires l'honoroient et l'aimoient comme leur père; aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eût bien voulu que son gouvernement eût été plus long; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le père Jean Barse, qui succéda au père Nicolas Bazire dans l'emploi de supérieur-général de nos missions en Syrie, et que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient et le plus courageux; mais le zèle du père

Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus ardent et plus constant.

Après bien des peines et des traverses, il parvint enfin à ouvrir une école. Elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfans. Il falloit le voir au milieu d'eux les instruisant, tantôt en particulier les uns après les autres, et tantôt en général, avec une bonté et une charité sans égale. Il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci; il n'étoit touché que du désir de bien instruire ces enfans des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avoit donné un talent singulier pour instruire les grands et les petits, et il l'employoit très-fidèlement. Aussi eut-il la consolation d'en voir les fruits; car en instruisant les enfans, il instruisoit les familles. Les pères et les mères venoient le consulter, et lui proposoient leurs doutes. A leur exemple, plusieurs Chrétiens s'adressoient à lui pour mettre leur conscience en repos; ils le trouvoient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez se louer.

Je dois vous ajouter ici, mon révérend père, que le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité, ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner au gouvernement de ses missions. Il veilloit sur tous les emplois des missionnaires, et avoit fort à cœur que chacun satisfît à ses devoirs. Il employoit à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractère de son esprit étoit solide, vif et ardent; sa vertu lui mettoit toujours dans la bouche des paroles si gracieuses, qu'elles lui gagnoient l'affection et la confiance de ceux dont il étoit connu. Au surplus, il paroissoit toujours intrépide au milieu des différentes persécutions que les ennemis de notre sainte religion suscitoient à nos missionnaires. Il savoit se taire et parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoyoit; son zèle étant toujours

sage, modéré et discret. Toutes ces rares qualités dans un supérieur, qui étoit d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous faisoient espérer que nos missions profiteroient de ses services pendant plusieurs années; mais Dieu, dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carrière de sa vie le 7 décembre 1715, veille de la fête de la conception de la Sainte Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion très-tendre. Il donna ordre aux affaires pressantes des missions. Il demanda ensuite les sacremens de l'Eglise, et ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort, qui nous a enlevé un missionnaire et un supérieur accompli.

La mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les pères Paulet et Grenier. On peut dire d'eux avec vérité, que rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ils en donnèrent une preuve éclatante, lorsqu'ils apprirent que le royaume d'Ethiopie n'étoit pas absolument fermé à l'évangile, et que le père de Brevedent étoit en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivirent en effet; mais les fatigues et les misères que ces trois missionnaires eurent à souffrir, marchant par des pays inaccessibles; les mauvais traitemens qu'ils reçurent dans le royaume de Sennar, qu'il falloit traverser, abrégèrent leurs jours; Dieu, pour des raisons que sa providence nous cache, s'étant contenté des dispositions de leur cœur, et réservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre paternité, une courte relation de l'Ethiopie. Elle lui rappellera le souvenir de ces grands hommes de notre compagnie, que la Providence divine avoit envoyés en ce royaume dans ces derniers siècles, pour y éclairer cette nation teinte du sang de tant de

martyrs, qui demandent sans cesse à Dieu pour elle grâce et miséricorde.

MISSION DE NOTRE-DAME DE SEYDE.

Seyde, qui étoit appelée autrefois Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Chanaan, et de porter le nom de son fondateur. Elle causoit en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr, par les grandes richesses qu'elle possédoit, et qu'elle devoit à la commodité de son port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux; elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui aient été mis en mer.

Mais, d'un autre côté, elle s'est bien déshonorée en se laissant corrompre par l'idolâtrie, et par les vices qui en sont les suites.

Les Chrétiens perdirent cette ville en l'an 1111. Ils la reprirent ensuite sur les Sarrasins, et saint Louis la répara l'an 1250. Mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois l'an 1289, et l'émir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de posséder le Messie, lorsqu'il alloit, dit saint Marc (1), des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit désirer à nos premiers missionnaires l'établissement d'une mission dans la ville de Seyde.

Ils avoient en effet sujet d'espérer que les grâces que le Sauveur du monde regretta en quelque manière de n'avoir pas faites à la ville de Sidon, par préférence aux villes de Corosaïn et de Betsaïde, seroient aujourd'hui accordées à la ville de Seyde, et qu'ils en profiteroient pour opérer le salut de ses habitans.

(1) S. Marc, VIII, 24.

La Providence favorisa les désirs de nos missionnaires à l'occasion que je vais dire.

La peste qui venoit de s'éteindre à Damas se ralluma bientôt après à Seyde. Nos Français en furent les premiers attaqués. Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, et à recourir promptement aux remèdes spirituels. La disette où ils étoient à Seyde, de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas, en toute diligence, pour y demander le père François Rigordy, qui venoit de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable missionnaire ne fut pas plutôt averti qu'on le demandoit à Seyde, qu'il partit pour s'y rendre. Sitôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager, et spirituellement et corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au père Crasset, religieux de l'Observance, et commissaire de Terre-Sainte, de proposer au père Rigordy de prêcher l'avent et le carême dans son église.

Ce père se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les Chrétiens de la ville et de la campagne, qui venoient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays.

Il la méritoit, non-seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté éprouvée tant de fois, et par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie, mais encore par les grands talens qu'il avoit reçus du Ciel: car il paroissoit en chaire parlant avec un air prophétique; sa voix étoit grande et agréable, accompagnée d'un geste qui exprimoit ce qu'il vouloit dire; ses discours étoient solides, mais si pathétiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages pour le ministère de la parole évangélique, il n'étoit pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, et que le fruit de ses prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la nation française, qui l'entendirent assidûment pendant l'avent et le carême, en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le père Rigordy pour établir à Seyde une mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent, et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison que plusieurs d'entr'eux occupoient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres missionnaires, que le père Rigordy devoit faire venir pour partager avec lui les travaux de la mission.

Le père qui connoissoit par expérience combien le bon et le mauvais exemple des Français, hors de leur pays, fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa mission par travailler à la sanctification des Français que le commerce rassembloit à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réussir fut l'établissement d'une congrégation, sur le modèle de celles que notre compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former des personnes de différentes conditions et de différens âges, dans la pratique des devoirs et des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus distingués d'entre les négocians, en les assurant en même temps que l'érection d'une congrégation en l'honneur de la Sainte Vierge, leur donneroit, dans cette auguste Mère de Dieu, une puissante protectrice, qui attireroit sur eux, sur leur famille et sur leur commerce, d'abondantes bénédictions.

Ces assurances, de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime et leur confiance, produisirent l'effet que le père Rigordy souhaitoit; non-seulement ils consentirent à cet établissement, mais ils s'em-

ployèrent volontiers avec le père pour préparer une chapelle convenable et pour s'associer d'autres négocians français, qui commenceroient avec eux les exercices de la congrégation.

Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu patriarche de la nation surienne; MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert, et M. Piquet. Ces premiers congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient de reste. Ils avoient surtout grand soin d'assister les pauvres Chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'alloit cacher. Dieu, de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables commerçans français demandèrent à être admis au nombre des congréganistes. On les reconnoissoit dans la ville à leur modestie, à leur piété et à leur charité. Les étrangers en étoient édifiés, et étoient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits.

Le père Gilbert Rigoust et le père Jean Amieu gouvernèrent pendant plusieurs années cette congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'année en année; car la conduite édifiante de leurs congréganistes faisant honorer la vertu et décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zélés catholiques, témoins de ces changemens, donnoient mille bénédictions aux directeurs de la congrégation.

La réputation où ils étoient, fut si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils et qu'on en passoit par leurs avis, dans les différends qui naissoient entre les négocians.

En parlant de la congrégation et des congréganistes, il est de la gloire de Dieu et de l'honneur de la con-

grégation dont nous parlons, de raconter ici la conduite singulière de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornemens. Ce congréganiste dont je veux parler, fut M. François Lambert; il étoit natif de Marseille, et le plus accrédité négociant qu'il y eût alors à Seyde. Il étoit surtout recommandable par la régularité de sa vie connue de tout le monde. Les liaisons que la congrégation lui donnoit avec les missionnaires, lui firent apprendre qu'il en devoit partir quelques-uns d'entre eux, pour aller établir une mission à Ispahan, capitale du royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement et de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre de Chrétiens, dont la foi périclitoit dans un empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire, de quitter son commerce pour se mettre à la suite des missionnaires que le Sauveur appeloit en Perse.

Après y avoir bien pensé, et consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration, comme une vocation particulière de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques: il laissa ses dernières volontés dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage et vertueux, et il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les pères missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avoit appelé à son service, en disposa autrement; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par divers événemens sur les côtes des Indes et près de *Méliapor*.

Notre voyageur fut bien étonné de se voir, contre toute attente, transporté, pour ainsi dire, sur le tombeau de l'apôtre saint Thomas. Il adora la Providence divine, qui lui avoit donné occasion de faire dans un voyage involontaire des œuvres saintes, pour lesquelles il semble qu'elle avoit voulu l'employer.

D'ailleurs se voyant près du tombeau du saint apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers, qui lui seroient révélés lorsqu'il seroit au pied de ce célèbre et saint monument.

Il partit incontinent pour se rendre à Méliapor, que l'on nomme la ville de Saint-Thomé. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se fit conduire au tombeau de l'apôtre. A la vue de ce respectable objet, il se sentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre où ce grand saint fut percé d'un coup de lance, et il y demeura long-temps en oraison.

Il ne se contenta pas de cette première visite, où il avoit ressenti de si abondantes consolations. Il venoit chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu, et il en revenoit toujours de plus en plus animé du désir de se donner à Dieu.

Il y répétoit continuellement ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Le Seigneur qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla intérieurement, et lui inspira le désir d'entrer dans la compagnie pour y être missionnaire.

Le sieur Lambert se rappela pour lors la vie et les travaux des ouvriers évangéliques, qu'il avoit connus en Syrie; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme, l'erreur et le déréglement des mœurs précipitoient à leur perte; les fruits de leurs paroles, dont il avoit été si souvent témoin; leur vie, d'ailleurs innocente et irrépréhensible; leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient au prochain. Tous ces objets se présentoient vivement à son esprit, et lui faisoient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée, il ne pouvoit rien faire de mieux, que de se mettre au nombre de ses disciples, qui s'efforçoient de marcher sur ses vestiges.

Cependant, pour ne se pas tromper dans la résolution qu'il avoit à prendre, il alla consulter un religieux de saint Augustin, qui avoit la réputation d'être un grand homme de bien, et très-éclairé dans les voies de Dieu. Il eut plusieurs conversations avec lui, où il lui fit le récit de sa vie; il lui exposa les pensées dont il étoit occupé depuis les visites qu'il avoit rendues au tombeau de l'apôtre saint Thomas, et il le pria de lui dire son sentiment sur les vues qu'il croyoit que Dieu avoit sur lui.

Le religieux son directeur ayant pris le temps convenable pour examiner sa vocation, lui dit qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'appelât à son service, pour travailler au salut des âmes dans le pays où la Providence l'avoit conduit, et que tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Alep, lui paroissoit être autant de moyens que Dieu avoit employés pour le retirer du commerce qu'il faisoit en cette ville, et pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie qui lui étoit inspiré.

Il n'en fallut pas davantage au sieur Lambert, pour le déterminer à suivre les impressions de l'Esprit-Saint, qui le portoit intérieurement à la vie évangélique. Il ne songea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agissoit d'abord de se faire recevoir dans notre compagnie, et étant déjà un peu âgé, il appréhenda que son âge ne mît obstacle à sa réception.

Pour prévenir toutes difficultés, il jugea à propos, de l'avis de son directeur, d'aller en droiture à Rome, et de s'y adresser au général des Jésuites, qui après avoir examiné et connu par lui-même la conduite de Dieu sur lui, ne pourroit se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette espérance qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin il eut occasion de racheter deux pauvres esclaves; il les instruisit dans la foi catholique, et les disposa à recevoir le saint baptême.

Le voyage du sieur Lambert fut très-heureux jusqu'à Rome. Sitôt qu'il y fut arrivé, il exposa au révérend père Général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'étoit servi pour connoître la volonté de Dieu, et les motifs qui l'avoient porté à venir en personne lui demander la grâce d'être admis dans la compagnie.

Le révérend père Général, après l'avoir vu et entendu plusieurs fois, fut charmé du présent que la Providence offroit à sa compagnie dans la personne du sieur Lambert; il n'hésita pas à le recevoir, et il le conduisit lui-même au noviciat.

Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau novice fit toutes les épreuves des deux années de son noviciat. Son exemple étoit une continuelle exhortation pour tous les autres novices, qui admiroient dans un homme déjà fait, une si profonde humilité.

Les deux années de son noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions évangéliques auxquelles il étoit destiné. L'application qu'il y donna lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il se disposa en même temps à recevoir les saints ordres. Le sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un désir plus ardent que jamais, d'aller prêcher le royaume de Jésus-Christ dans la Judée et dans la Palestine. Ses études étant finies, et se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un missionnaire doit savoir, il obtint du revérend père Général la permission d'aller finir ses jours dans nos missions en Syrie.

Il partit de Rome avec deux jeunes Jésuites qui avoient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquèrent tous trois sur un vaisseau qui partoit pour arriver au port de Seyde ou de Tripoli; mais la Providence qui avoit conduit jusqu'alors le père Lambert, et qui vouloit se servir de lui pour l'établis-

sement d'une mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les habitans de ce pays, apercevant un bâtiment qui s'approchoit de leur côte, le prirent pour un vaisseau corsaire; et sans trop examiner ce qu'il en étoit, ils y coururent et se saisirent du père Lambert, de ses deux compagnons, et de quelques autres passagers, et les conduisirent chez le commandant de la province.

Le commandant étoit Abunaufel, Maronite, seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité étoit si bien établie et si connue, que Louis XIV d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du Grand-Seigneur qu'il étoit, pour être son consul de la nation française, et il lui en fit expédier le brevet.

Ce fut devant ce seigneur que comparurent le père Lambert et ses deux compagnons. Abunaufel les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarèrent ce qu'ils étoient, et pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les patentes du révérend père Général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa compagnie, et destinés pour aller faire les fonctions de missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus corsaires étoient des missionnaires que la Providence lui envoyoit. Il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui. L'arrivée de ces trois missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une mission, pour donner aux Maronites du Mont-Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés. Il en fit la proposition au père Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du Mont-Liban qu'on appelle le *Kesroan*.

Le père Lambert, après avoir consulté les supérieurs de nos missions en Syrie, et en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'Abunaufel. Ce seigneur tint parole aux missionnaires; il fit don d'un terrain convenable pour bâtir une petite maison avec une chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le père Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la mission d'Antoura. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assistèrent aux premiers exercices de la mission. Aidé de ses deux compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. Abunaufel voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les Maronites ne cessoient pas de le remercier. Le père Lambert, au bout de quelques années de mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût le récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie, mourut; et à sa mort il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur.

Depuis cette perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la mission d'Antoura a toujours continué et continue encore d'envoyer des missionnaires en différentes parties du Mont-Liban. Je rendrai compte de leurs missions, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la mission de Seyde.

Cette ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs et de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins, qui consistent à instruire leurs enfans, à visiter les malades, à prêcher les avents et les carêmes avec la permission des pères de Terre-Sainte, qui sont les curés nés dans la Syrie et dans la Palestine, et à disposer les adultes pour approcher dignement des sacremens. Mais nos principales et plus nécessaires occupations sont dans les cam-

pagnes. La raison est que nos Chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples, qui professent une religion bien contraire à la religion catholique, nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais exemple, ou l'intérêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos catholiques, et ne pervertissent leurs mœurs, après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs, et d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos missionnaires préfèrent les missions des montagnes à celles qui se font dans les villes.

Aussi faut-il convenir, à l'honneur de la nation maronite, que l'on trouve dans cette aimable nation des âmes pures, innocentes et capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve, et pour faire en même temps admirer et bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années : Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve maronite, pour mettre dans le troupeau de Jésus-Christ une âme qui en étoit exclue par sa naissance, et pour la disposer à finir ses jours par le martyre (1).

Cette femme maronite s'appeloit Vonni Joussephe. Pour s'éloigner des troubles qui agitoient alors le Mont-Liban, elle vint se réfugier dans un village près de Seyde. Elle étoit fort âgée et très-infirme, son corps étoit presque tout couvert d'ulcères; si on

(1) La relation touchante de cette jeune martyre avoit fourni dans le VIII.ᵉ volume des mémoires du Levant, l'*Histoire de la conversion et du martyre de Fatiné*, histoire écrite avec élégance, mais non pas avec cette simple et exacte vérité qui brille dans le récit du père Nacchi. Les droits rigoureux de la vérité exigent de nous de ne conserver dans cette édition que ce qui est vrai, et de supprimer la fiction.

la touchoit pour la soulager, on lui faisoit souffrir des douleurs très-aigües; d'ailleurs son extrême pauvreté la privoit des commodités de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien, étoit moins étonnant que la patience qu'elle faisoit constamment paroître dans ses maux. Jamais on ne l'entendoit se plaindre; bien au contraire, elle faisoit paroître sur son visage une douceur et une égalité d'humeur inaltérable.

Ses voisines, qui venoient la visiter, ne pouvoient assez admirer sa tranquillité et sa douceur dans un état si douloureux. Entre ces voisines, il y avoit une jeune fille âgée de vingt ans, qui fut nommée, quelque temps avant sa mort, Marie-Thérèse. Elle avoit été élevée par son père et sa mère dans la religion et les erreurs de sa nation. Cette jeune fille charmée des vertus qu'elle découvroit dans la malade, étoit celle qui la fréquentoit le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda comment il se pouvoit faire que, souffrant autant qu'elle souffroit, elle ne se plaignît jamais, et parût toujours contente. *C'est*, lui répondit la patiente Maronite, *que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore et qui est le seul adorable, m'aide par sa grâce à souffrir. Sa grâce m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connoître que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux, et que les siennes, pour le salut de mon âme, ont été beaucoup plus grandes; mais vous avez le malheur d'ignorer*, ajouta la malade à la jeune fille, *que vous avez eu autant de part que moi à ses souffrances.*

Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour moi, reprit la jeune fille? *je voudrois le connoître.—Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez*, lui dit la Maronite.

La jeune fille frappée de ces discours revenoit

souvent visiter la Maronite, qui ne manquoit pas de profiter de ces occasions, pour l'instruire des principales vérités du christianisme et de nos augustes mystères.

La jeune fille écoutoit avec plaisir ses instructions et les méditoit chez elle avec attention. Dieu de son côté préparoit intérieurement son âme à recevoir la divine semence que l'on y jetoit.

Sur ces entrefaites, il se présenta un parti pour cette fille ; son père le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa fille comme une affaire si bien conclue, qu'il ne s'agissoit plus que de l'exécuter. Sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son père : mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Mais son père qui avoit un intérêt particulier à se donner le gendre qu'il avoit choisi, déclara à sa fille qu'elle n'auroit point d'autre époux que celui qu'il lui avoit destiné, et qu'il regardoit sa résistance comme une rebellion manifeste à la volonté d'un père. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes et de gémissemens capables de toucher le cœur du plus dur de tous les pères.

Mais ce père n'en fut que plus irrité contre sa fille. Il la menaça de la chasser de chez lui et de l'abandonner ; ces menaces n'empêchèrent pas sa fille de persister dans sa résolution, ce qui obligea son père d'engager un de ses oncles, qu'elle aimoit, de parler à sa fille et de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontés.

L'oncle fit de tout son mieux pour vaincre la résistance de sa nièce, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se faisoit, de refuser un parti aussi avantageux que celui que l'on proposoit, et lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avoit à craindre de

l'indignation d'un père offensé par sa désobéissance.

La jeune fille qui avoit pris le nom de Marie-Thérèse n'osant pas encore déclarer les sentimens que Dieu mettoit dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa répugnance extrême et invincible à tout établissement, tel qu'il pût être, le suppliant en même temps de lui donner la plus grande de toutes les marques de sa tendresse, en obtenant de son père la grâce de ne lui en parler jamais.

L'oncle attendri des paroles de sa nièce, fit tout ce qu'il put pour persuader à son père de ne point forcer l'inclination de sa fille, et de songer plutôt à marier sa cadette.

Pendant ces négociations, Marie-Thérèse trouvoit chaque jour des momens pour aller secrètement rendre compte à sa directrice, sa voisine, de tout ce qui se passoit. Celle-ci la fortifioit dans ses résolutions, et l'instruisoit de toutes les vérités qu'elle devoit croire. Elle l'animoit par les espérances d'un bonheur éternel dont Dieu récompenseroit ce qu'elle souffroit, et ce qu'elle auroit encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignoit la pratique des vertus qui lui étoient nécessaires, et lui en faisoit faire les actes. Marie-Thérèse revenoit toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour et plus d'attachement pour la religion chrétienne.

Son père qui avoit gardé le silence pendant quelques jours, pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions, voyant que ni lui ni son oncle n'avoient pu la réduire à lui obéir, regarda sa résistance comme un mépris de son autorité, et un affront que sa propre fille lui faisoit. Plein de ces pensées, il prit la résolution de marier sa cadette, et de se défaire de l'aînée, qui lui étoit devenue un objet odieux. Marie-Thérèse fut bientôt informée des desseins de son père. Elle en avertit sa bonne amie Maronite, qui la

disposa à souffrir avec mérite ce qu'elle avoit à craindre de la fureur de son père.

Elle ne fut pas long-temps sans en sentir les effets; car ce père inhumain, croyant causer un chagrin mortel à sa fille, fit les noces de sa cadette avec grand appareil; mais il n'en demeura pas là; conservant toujours contre sa fille aînée un vif ressentiment de son refus, et l'accusant d'une rebellion criminelle et punissable des derniers supplices; ce père inhumain n'eut pas horreur, dans une assemblée chez lui où l'on prenoit du café, d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime, qui la but sans savoir qu'elle devoit lui causer la mort. Peu de temps après elle se sentit attaquée d'une fièvre lente, accompagnée de frissonnemens et de défaillances fréquentes, qui l'avertirent que ses jours s'abrégeoient, et qu'elle ne devoit plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avoit appris de sa directrice la Maronite. La fièvre lente qui la consumoit redoubla. Dieu lui fit la grâce de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte religion, et pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre; son âme, comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au ciel. Son père, pour satisfaire son ressentiment contre elle, fit jeter inhumainement son corps dans un puits; mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel père fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la sévérité redoutable des jugemens de Dieu, comme la conversion et l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes.

Ces deux événemens arrivèrent vers la fin de l'année 1697. L'un et l'autre donnèrent matière à

nos missionnaires pour faire à leurs disciples de touchantes instructions.

Au reste, ce n'est pas seulement dans cette occasion que nous avons vu le Seigneur employer les plus vils instrumens aux yeux des hommes, pour faire éclater les plus grands effets de sa miséricorde.

Mais ce qui ne mérite pas moins notre admiration, c'est que nous rencontrons dans de pauvres chaumières des âmes simples, qui ne voient que rarement des missionnaires, mais qui sont conduites par l'esprit de Dieu qui agissant en elles, leur fait produire les actes des plus héroïques vertus du christianisme.

Nos missions dans le Kesroan et dans les montagnes du Liban, dont nous allons parler, nous découvrent assez souvent quelques-unes de ces âmes dont les vertus sont cachées aux hommes, mais qui sont connues de Dieu.

Mission de Saint-Joseph d'Antoura.

Notre mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au seigneur Abunaufel, dont nous avons déjà parlé. Il fut toute sa vie, non-seulement notre protecteur, mais encore notre insigne bienfaiteur. On doit dire de lui avec vérité, que ce pays lui est redevable de toutes les bonnes œuvres qu'il a plu à Dieu d'opérer par le ministère des missionnaires qu'il y a établis, protégés et maintenus.

Antoura est un petit village de l'Anti-Liban, entre Beryte et Gibail, et à cinq lieues de l'un et de l'autre. Tout le monde sait que ce fut à cette dernière ville que furent portés les bois de cèdre enlevés du Mont-Liban, et destinés à la construction du temple, et que de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem, par les ordres du roi Hiram.

Antoura signifie en arabe, *source de rocher*. Ce

village est ainsi nommé, parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse, d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire et abondante, qui traverse le village.

C'est dans ce village que le seigneur Abunaufel nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est que l'air y étant très-sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos missionnaires, qui reviennent toujours très-fatigués des rudes missions dans les montagnes. Un second avantage est que le pays étant presque tout chrétien et catholique, nous y avons en tout temps un asile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres missions.

Un troisième avantage est que la situation d'Antoura nous met plus à portée que partout ailleurs d'aller faire nos excursions évangéliques dans les différentes parties du Liban, où les secours spirituels sont d'un plus pressant besoin.

Notre maison, toute petite qu'elle est, convient assez à nos usages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne suffisamment des légumes, qui sont en ce pays notre nourriture ordinaire. Ils sont arrosés des eaux de la fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une chapelle détachée de la maison; elle avoit été autrefois bâtie et proprement ornée par un de nos frères qui s'entendoit assez bien en bâtimens. Nos premiers missionnaires la dédièrent à saint Joseph, et donnèrent à notre mission le nom de ce puissant protecteur, dont elle a souvent éprouvé le crédit auprès de Dieu.

Des raisons particulières nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite chapelle. Nous espérons nous la rendre beaucoup plus commode, et à nos disciples, qu'elle ne l'étoit auparavant. Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage, si

la Providence n'avoit excité des dames de la première qualité de Lorraine à nous aider de leurs charités. Elles ont même pourvu à des ornemens d'église qu'elles nous ont envoyés et qui sont très-propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un tabernacle, où le corps adorable de Notre-Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos missionnaires, on peut dire qu'elles sont des missions continuelles, qui se succèdent les unes aux autres, soit dans les villages du Kesroan, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban et de l'Anti-Liban. Les différentes saisons de l'année règlent nos courses évangéliques.

Nous prenons le temps du carême des Maronites pour les missions les plus éloignées, et qui doivent être les plus longues. On sait que les Maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous, et avec tous les catholiques, c'est-à-dire, celui qui précède le saint jour de Pâques. Le second est celui de l'avent, et les deux autres sont ceux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la fête de l'Assomption de la très-Sainte-Vierge, mère de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces quatre carêmes aux missions des villages qui nous environnent et qui composent le Kesroan. Nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés; nous les visitons les uns après les autres. Leurs curés, qui ne sont pas, à beaucoup près, ni si savans, ni si instruits des fonctions curiales qu'on l'est en chrétienté, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, et ils nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices; le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce pays plusieurs petits monastères, ou, pour mieux dire, des hermitages de religieux et de religieuses maronites et grecs, qui reconnoissent saint Antoine pour leur patriarche. Ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir; ils marchent pieds nus; leur occupation est la prière et le travail des mains; ils se relèvent la nuit pour chanter des psaumes en syriaque; leur vie est très-dure; ils ne vivent que de légumes, et ne boivent que de l'eau; ils couchent sur la dure, et observent pendant le jour un continuel silence.

Nos missionnaires d'Antoura les vont visiter: ils en sont toujours parfaitement bien reçus; ils leur font des conférences, et ils les entretiennent dans la foi catholique, dans l'observance de leurs devoirs, et dans la pratique de la fréquentation des sacremens. La retraite des huit jours, selon la méthode de saint Ignace, est le moyen le plus efficace dont se servent les missionnaires, pour conserver dans ces solitaires l'esprit religieux et la pureté de la foi et des mœurs.

Pour vous faire ici, mon révérend père, un plus grand détail de nos occupations à la campagne, je vous rapporterai l'extrait de la lettre que le père Neret et le père le Mole nous ont écrite au retour de leurs missions dans le Kesroan : c'est en ces termes qu'elle est conçue :

« Nous ne sommes de retour de nos courses évangéliques dans le Kesroan, le père le Mole et moi, que depuis peu de jours. J'avois déjà fait, il y a quelques années, mon apprentissage dans ces missions, sous la conduite d'un de nos missionnaires le plus expérimenté que nous ayons pour faire avec fruit les missions du Kesroan et du Liban.

Le père le Mole ayant été destiné pour les continuer, j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous

avons commencé nos visites par les villages qui sont vers les bords de la rivière du Chien, et nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les terres. Comme ces villages ne sont pas également peuplés, nous y avons prolongé nos séjours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire; et vous savez, mon révérend père, que tous ont besoin d'instruction. Mais l'instruction se fait avec joie, lorsque ceux que vous venez instruire vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance que nous en avons reçu dans les lieux que nous avons visités.

Sitôt que nous étions arrivés dans un village où il y avoit une église, le son d'une espèce de cloche de bois qui est en usage en ce pays, donnoit le signal aux habitans pour s'y rendre; chacun y accouroit incontinent.

Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du chrétien, sur ceux de leur état particulier, et sur les préparations nécessaires pour approcher dignement des sacremens de pénitence et d'eucharistie; leur attention infatigable nous animoit à leur parler. Un de nous s'appliquoit à faire le catéchisme aux enfans; nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les curés et leurs parens sont bien plus occupés des soins domestiques et de la culture de leurs terres, que de l'instruction des enfans.

Après avoir satisfait à ces premières obligations de la mission, nous nous faisions instruire du nombre des pauvres, des malades; des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitans du même lieu, et même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le ciel à de pauvres enfans moribonds qui en auroient été

éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades, celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les bénit souvent d'une manière extraordinaire ; mais il bénit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades, soit pour rétablir la paix dans les familles.

Mais ce qui mérite ici une attention particulière des missionnaires, et ce qui a arrêté singulièrement la nôtre, a été d'employer toutes sortes de moyens pour détacher le peuple de plusieurs superstitions, et pour corriger d'autres désordres, que le voisinage de quelques nations qui se disent chrétiennes, avec lesquelles ils commercent, a introduits insensiblement et facilement parmi eux.

Nous avons trouvé quatre principaux désordres à combattre, dont le premier est l'ignorance de nos mystères; elle vient du commerce que ce pays entretient avec les Druses, qui en sont voisins. Ceux-ci ayant pour principe, qu'il ne faut jamais discourir des points capitaux de leur religion, persuadent aux autres d'en faire autant dans la pratique de la religion catholique.

Le second est le peu de dévotion du sexe, particulièrement de celles que la nature a favorisées de ses grâces : car elles croient se faire honneur et se distinguer du commun du peuple en ne paroissant jamais dans les églises, sinon dans les plus grandes fêtes, c'est-à-dire, deux ou trois fois l'année, et leurs maris entretiennent cette coutume. De là vient qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs pasteurs, qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or, dans le temps de nos missions, elles assistent librement à nos instructions et les écoutent avec profit.

Le troisième désordre est l'usure, qu'ils apprennent

des infidèles, et qui leur devient commode. Ils se la croient permise, parce que ceux qui devroient la leur défendre, ne font pas voir dans la pratique qu'ils en aient horreur. De l'usure naît le quatrième désordre, qui est l'injustice, et souvent la violence: effets malheureux, que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience, de douceur et de charité, et surtout, c'est avec de fréquentes et ferventes prières, pour obtenir le secours du bras tout-puissant de Dieu, que les missionnaires doivent espérer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos missions.

Aidez-nous, s'il vous plaît, mon révérend père, à rendre de grandes grâces à Dieu d'avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre un grand nombre de confessions, et souvent générales, suivies quelquefois de restitutions et de réconciliations, marques infaillibles de la contrition des pénitens. On peut juger quelle est ensuite leur dévotion en s'approchant de la sainte table. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne peut en être témoin, sans en être ému jusqu'aux larmes.

De si grands exemples font voir qu'il y a bien de la différence à mettre entre catholiques et catholiques, c'est-à-dire, entre ceux qui s'approchent de nos saints mystères avec une foi vive, et ceux qui n'y apportent qu'une foi froide et languissante.

C'est par ces derniers exercices que nous finissons, selon la coutume, chaque mission, pour aller à une autre.

Il est inutile de vous dire, mon révérend père, que notre départ d'une bourgade y causoit autant de tristesse, que notre arrivée dans une autre y donnoit de joie. Car c'est ce que vous avez souvent vu

dans les missions que vous avez faites ici avant nous.

Nous avons visité, le père le Mole et moi, les villages de Geita, Bellounié, de Zouy et Keral, lieux considérables sur le fleuve du Chien. Ces missions et quelques autres étant finies, j'en ai recommencé de nouvelles avec le père Bonamour dans les villages de Calrat, d'Algiton, et dans plusieurs autres situés entre Antoura et la rivière qu'on nomme Abraham. Nous avons eu partout beaucoup d'occupations, de grands biens à faire, et des désordres à corriger.

Pour conserver autant qu'il nous a été possible, les fruits de nos missions, nous avons établi dans les villages les plus peuplés des prières publiques pour les morts, et les pratiques de la confrérie du rosaire ; l'expérience nous a appris les heureux effets de ces saints établissemens.

Je dois vous ajouter ici, mon révérend père, que Dieu me fait la grâce de me donner un si grand goût pour nos missions de la campagne, que je crois suivre sa volonté en vous suppliant de me rendre les mêmes emplois, à mon retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monumens qui ont été teints du sang que Jésus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soumets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéissance ; je me recommande à vos saints sacrifices. »

Cette lettre du père Charles Neret, qui rend compte de ses travaux dans les missions de la campagne, fait l'éloge en même temps du zèle, du courage et de la vertu solide de ce vertueux missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très-austère.

Au retour de son pélerinage à Jérusalem, dont il nous a laissé la relation que j'envoie en France, il

revint à la mission d'Antoura, qui étoit l'objet de ses affections, et sans vouloir se donner un moment de repos, il reprit avec plus de ferveur que jamais les missions de la campagne; mais ses forces n'étant pas si grandes que son courage, il fallut succomber. Il en revint avec une fièvre très-ardente, qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre mission d'Antoura, qui le regardoit comme un ange sur terre, conserve pour lui une singulière vénération, et ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toujours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, et son air avenant lui avoient gagné l'estime et l'affection de ceux qui le connoissoient, et des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte du père Neret avoit été précédée de celle du père Gravier, du père Cordier, du père Heuré, et a été suivie de celle du père Nicolas Treffons, qui tous s'étoient pareillement dévoués au service des missions des montagnes. Il faut convenir, en effet, qu'elles sont très-rudes: car, pour y arriver, il est nécessaire de grimper par des chemins escarpés et interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, et souvent nu-pieds, pour se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir.

Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même temps, ou les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire, ses ornemens, et ce qui est nécessaire pour dire la messe; de plus, avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de remèdes pour les malades, et nos autres besoins pour tout le temps de la mission. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main les jours entiers.

Est-on arrivé dans un village où doit être la mis-

sion, on la commence sans perdre de temps; nous y sommes toujours les bienvenus, ayant affaire à un peuple doux, docile, catholique, qui aime la prière et la parole de Dieu.

Le temps de la mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les curés, dans les grandes fêtes, se contentent de demander à une foule de pénitens qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, et sur le simple aveu qu'ils leur en font, sans autre examen, leurs curés leur donnent l'absolution.

Les exercices du matin étant finis par la sainte messe, un des habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas en carême ne se prennent qu'après le soleil couché; la frugalité en est toujours inséparable: car il consiste dans des *olives*, du *blé* rôti, des *oignons* cuits sous la cendre, et dans du *riz* fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, et plus semblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets sont posés à terre sur un tapis ou sur une natte, qui tient lieu de table, de nappe et de serviette.

Dans ces repas, on ne sait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défendue aux Maronites; l'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon.

L'après-dînée se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchismes aux enfans, et en autres bonnes œuvres nécessaires dans les missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées, et leurs

amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les Maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'ancien testament, et de la vie des saints qui leur sont connus. Ces histoires donnent lieu de leur faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différens états.

L'heure de finir la journée étant venue, nous faisons publiquement la prière du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi.

En nous quittant, ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire, portant la main à la tête, baisant la main, et nous disant en style oriental : *Nous prions le Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupières, et donne du repos à ton corps; que ton bon ange te garde pendant la nuit, et que le soleil, plus beau que jamais, se lève demain pour t'éclairer.*

La fatigue du jour demanderoit en effet le repos de la nuit; mais le moyen de l'avoir! ayant pour lit un méchant tapis de poil de chèvre étendu à plate terre; étant continuellement interrompus du cri des enfans, qui se fait entendre toute la nuit; tourmentés en même temps, comme on l'est, d'une armée de petits insectes qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre. Ajoutez à tous ces ennemis du sommeil, la fumée d'un feu à demi-éteint, qui ne trouve aucune issue pour sortir de la chambre, et qui, par conséquent, suffoque ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec impatience. Sitôt qu'il est venu, il faut recommencer les exercices de la mission, et les continuer aussi long-temps que les villages plus ou moins peuplés le demandent.

Quelque fatigantes que soient ces missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon révérend père, que les favorables dispositions qu'on trouve dans toute la nation maronite, et les

fruits qu'on y recueille, nous les rendent non-seulement supportables, mais encore très-consolantes. Je finirai ces mémoires de nos missions de Syrie par le récit d'une histoire qui doit vous paroître fabuleuse, et que nous-mêmes nous ne pourrions croire, si nous n'avions connu ici la personne dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas, âgé d'environ treize ans, passant sur une saïque, fut pris par des chevaliers de Malte. Ces chevaliers le donnèrent à un seigneur espagnol, qui le mena en Espagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection; il le fit instruire de la religion catholique, et la lui fit embrasser.

Quelques années après, l'Espagnol ayant été obligé d'aller servir en Flandre, il emmena avec lui son nouveau catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme, et celles en particulier que le métier de la guerre demande, engagèrent l'officier espagnol à demander pour son Turc, à la fin de la campagne, une compagnie de cavalerie dans l'armée espagnole; il l'obtint. Le nouveau capitaine, qui avoit alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour son quartier d'hiver.

La réputation qu'il y porta d'être un bon officier dans l'armée, le fit recevoir avec distinction dans les meilleures maisons de Bruxelles. Il fréquenta particulièrement celle où logeoit une riche dame d'Amsterdam, qui étoit venue à Bruxelles avec sa fille, pour y passer quelque temps.

La mère et la fille étoient très-bonnes catholiques; elles voyoient avec plaisir venir chez elles le jeune officier espagnol, en qui elles remarquoient de l'esprit, de la sagesse, de la politesse, et une conduite très-réglée. Elles savoient d'ailleurs la considération que les autres officiers avoient pour lui.

L'hiver s'étant passé, notre officier turc, qui se disoit toujours espagnol, se flatta que le bon accueil

que

que la mère et la fille lui faisoient dans leur maison, le mettoit à portée de pouvoir demander la demoiselle en mariage. Il le fit.

La mère déjà prévenue en faveur du cavalier, reçut favorablement sa demande; elle se persuada aisément que le mérite qu'elle connoissoit dans cet officier ne pourroit manquer d'avancer sa fortune, et que ses bonnes qualités d'ailleurs rendroient sa fille heureuse.

Ces réflexions de la mère, et l'inclination de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une et l'autre au mariage; les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux et l'épouse furent dix ans ensemble, et n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque temps après, le cavalier, soit qu'il eût le mal du pays, soit qu'il fût ennuyé de son métier, soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avoit alors intérêt de cacher, exposa en secret à son épouse le désir qu'il avoit de faire le pélerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de Notre-Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne, pour y voir sa famille, disoit-il, et lui donner connoissance des biens qu'il feignoit y posséder.

La jeune femme hollandaise, qui étoit attachée à son époux, consentit à ce voyage; ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet, et surtout de le tenir caché à la mère, qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concertèrent si secrètement leur embarquement sur un vaisseau hollandais qui faisoit voile en Italie, que la mère ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger quelle fut sa surprise à la première nouvelle qu'elle en eut. Elle fut long-temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher partout; mais enfin la chose fut si avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mère ne cessoit point de pleurer la perte de sa fille, le vaisseau qui la portoit elle et son gendre, fit rencontre, vers les côtes d'Afrique, de deux ou trois barbaresques qui vinrent l'attaquer. Notre cavalier espagnol, qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étoient, demanda à parler au capitaine qui les commandoit, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement, en lui déclarant sa naissance. La chose arriva comme il l'avoit prévue; car le commandant l'ayant fait passer sur son bord, l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Espagnol, lui conta toutes ses aventures, et lui dit que son dessein secret étoit de retourner en Turquie, sa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de ses pères. Il conjura en même temps le commandant de l'aider dans l'exécution de ses intentions. Heureusement pour lui, il se trouva sur le vaisseau du commandant un Turc de Damas qui connoissoit sa famille, et qui en rendit témoignage. Il n'en fallut pas davantage pour engager le commandant à entrer dans les intérêts de cet officier. Le commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son épouse, pour la faire consentir à ce nouveau parti.

Il résolut cependant de le lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plutôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau hollandais; parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer long-temps en Italie, au lieu que les barbaresques iroient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie.

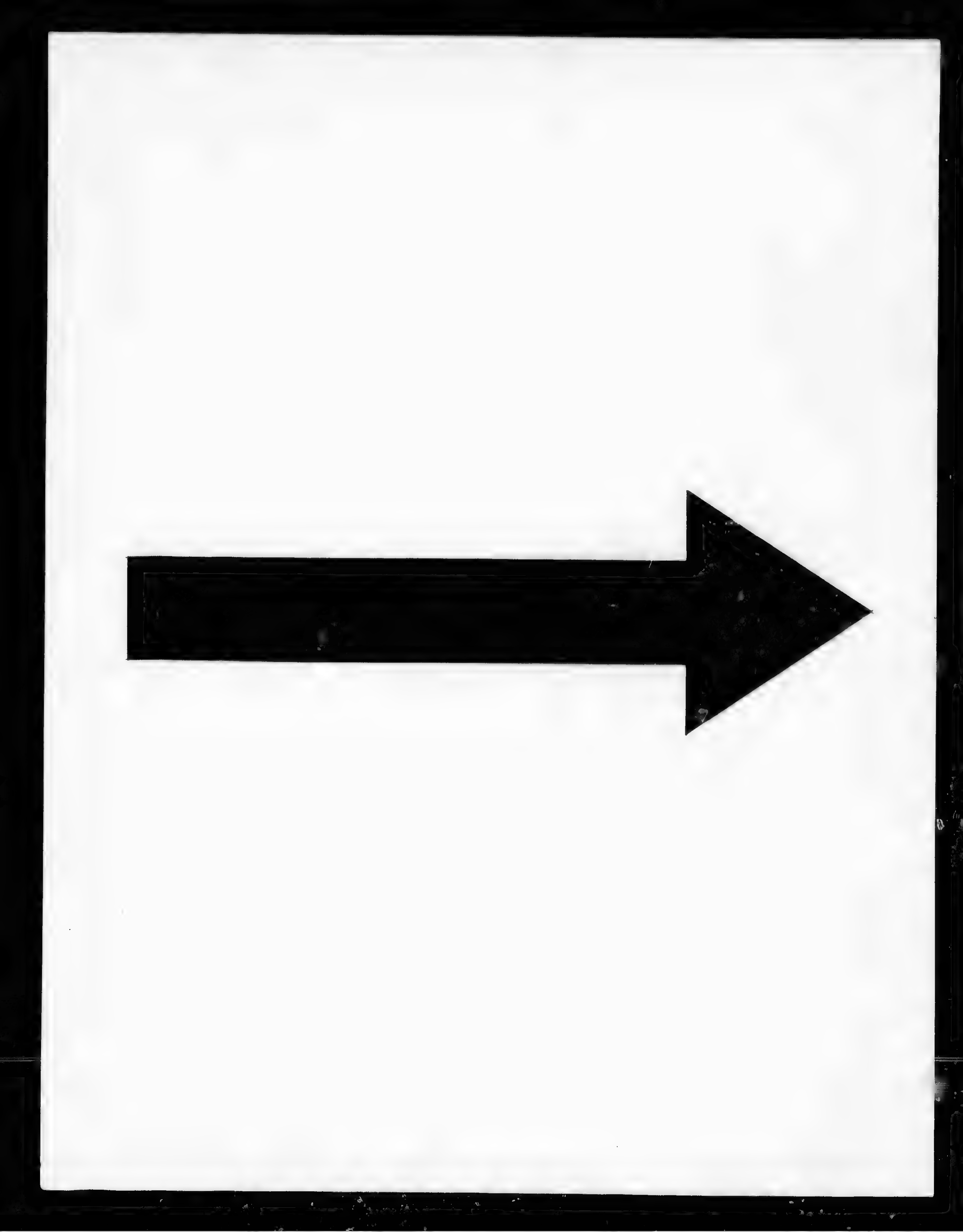
La jeune femme hollandaise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari, qui en devoit savoir plus qu'elle.

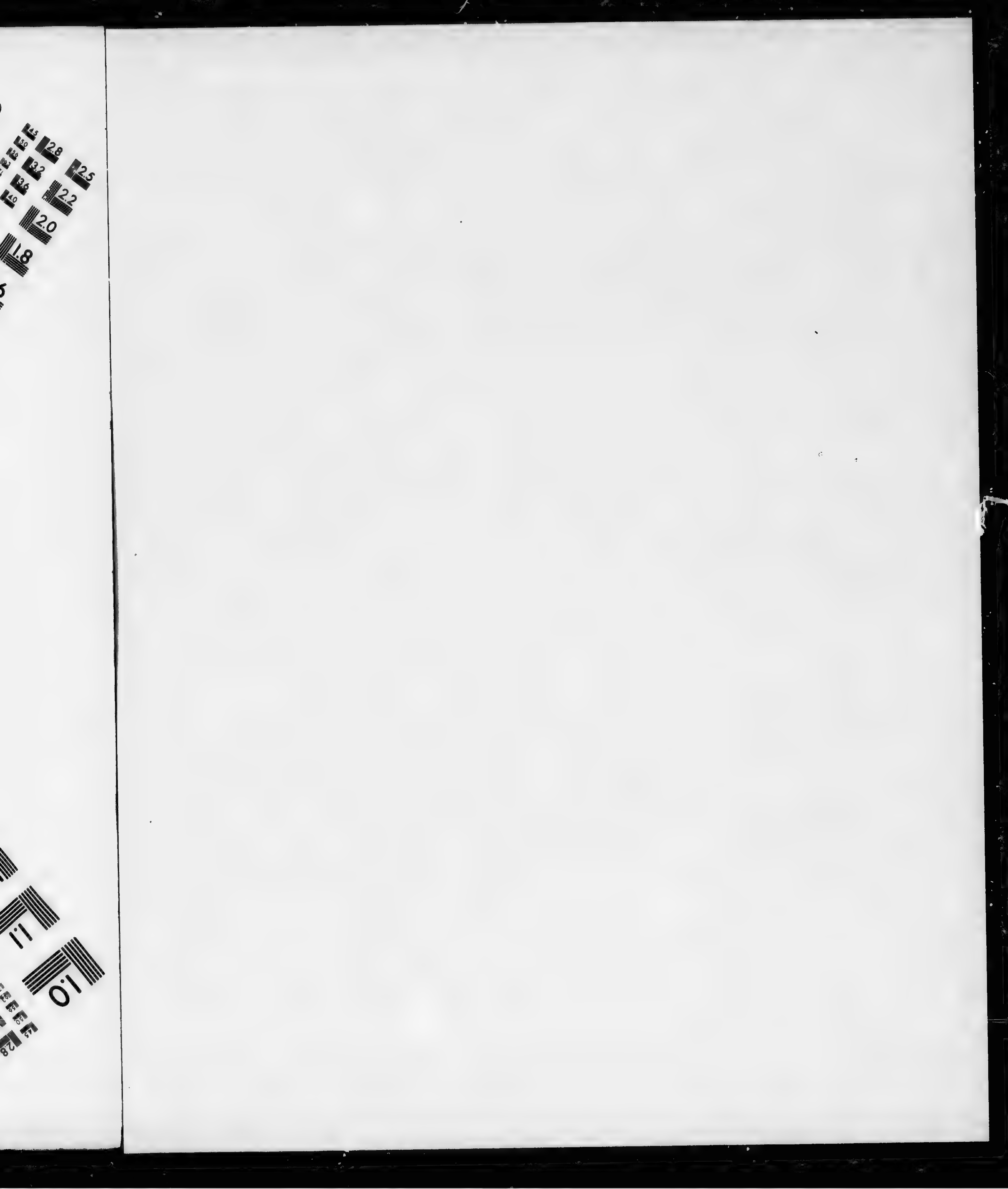
Le commandant, instruit secrètement de tout le mystère, reçut agréablement le père et la mère, et

leur fils. Après quelques jours de navigation, le vaisseau arriva à Alger; la Hollandaise ne savoit d'abord où elle étoit; mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre, mais elle devint ensuite bien plus grande, lorsqu'elle s'aperçut que son mari fréquentoit continuellement les Turcs, et se trouvoit même à leurs prières. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toujours bon catholique dans l'âme; mais craignant qu'il ne vint à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs, elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plutôt le terme de leur pélerinage, qui étoit Jérusalem, étant persuadée que son mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du christianisme.

L'Espagnol son époux, qui ne songeoit de son côté qu'à pouvoir professer librement le mahométisme, profita de l'empressement de son épouse pour la conduire en Turquie, sur un vaisseau prêt à partir pour l'Egypte, l'assurant que ce vaisseau la rendroit promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquèrent tous deux et leur fils, mais avec des intentions bien différentes.

Ils abordèrent en peu de temps à Alexandrie, et le capitaine espagnol, son mari, tâchant de se dérober aux yeux de sa femme, alloit secrètement aux mosquées, et fréquentoit les Turcs. La pauvre Hollandaise, malgré toutes les précautions du faux catholique, découvrit sa conduite, si contraire à celle que doit tenir un chrétien. Elle en fut consternée, et ne sachant plus qu'en croire, elle avoit recours à ses larmes, sans oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvoit jouer plus long-temps son personnage. Il cherchoit les moyens de se découvrir, prévoyant cependant les suites que pouvoit avoir une telle déclaration.





Enfin, trouvant un jour la jeune Hollandaise dans une désolation plus grande que jamais, la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance, sa religion, le motif de sa sortie de Bruxelles, et son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta en même temps qu'elle auroit toujours partout le libre exercice de sa religion; que pour lui, il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse; qu'il en avoit les moyens dans le lieu de sa naissance, où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot; mais on peut bien s'imaginer de combien de différentes pensées, et toutes plus affligeantes l'une que l'autre, son âme fut alors agitée. Elle se vit tout-à-coup la femme d'un Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation dont les mœurs, les coutumes, la religion, étoient si opposées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée.

Après avoir passé quelques jours dans ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence divine, qui n'abandonne jamais ses créatures, lorsqu'elles lui sont fidèles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, et qui redoubloit son attention pour lui plaire et pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Egypte en Syrie, et la conduisit à Alep, où il avoit des connoissances.

L'histoire de l'un et de l'autre, devenue publique à Alexandrie et au Caire, avoit déjà été mandée à Alep. Sitôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandaise, qui avoit épousé un Turc, croyant épouser un officier espagnol qui devoit faire sa fortune en Espagne. Le mérite personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la

compassion de tout le monde, et particulièrement des catholiques, qui s'efforcèrent de lui donner quelque consolation; mais elle n'étoit pas encore au bout de ses malheurs : car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or et d'argent, il n'en fallut pas davantage pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendus trésors. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin. La Hollandaise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique, qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit, elle et son fils, dépourvue de tout bien, dans une terre étrangère, sans savoir ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours. Des femmes maronites, qui étoient venues à Alep, et qui devoient s'en retourner au Mont-Liban, lui proposèrent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle seroit dans un pays presque tout catholique, qu'elle y feroit avec liberté les exercices de sa religion, et que rien ne lui manqueroit pour elle et pour son fils. Ces espérances, dans son malheureux état, la déterminèrent à suivre les femmes maronites. Celles-ci l'emmenèrent dans la bourgade d'Antoura. Une veuve, très-bonne catholique, et des mieux accommodées du bourg, la prit chez elle, et en eut tout le soin possible.

C'est à Antoura que nous l'avons connue. Sa conduite y a toujours été très-édifiante et très-exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu, qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressoient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étoient capables, et s'efforçoient de lui faire oublier ses tristes aventures.

Elle donna sa confiance à un de nos missionnaires, qui prit un soin particulier de la mère et de l'éducation du fils.

Après que l'un et l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se présenta une occasion et une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mère se résolut d'en profiter. Nos missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aidèrent à s'embarquer avec son fils sur un bon vaisseau, persuadés qu'ils étoient, qu'elle trouveroit beaucoup plus de consolation dans le sein de sa famille, et plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle étoit, et où, malgré tous nos soins, elle auroit toujours beaucoup de choses à désirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle; mais nous avons sujet de croire que Dieu, toujours fidèle aux âmes qui s'abandonnent à sa providence, aura heureusement conduit le fils et la mère au terme où ils devoient arriver.

J'ai exposé à votre paternité, mon révérend père, ce que nos archives nous apprennent de l'établissement de nos missions en Syrie, de la conduite de nos premiers missionnaires, et de toutes les bonnes œuvres de leur vie évangélique : j'y ait joint celles de leurs successeurs et celles encore qui se sont passées de nos jours et sous nos yeux.

C'est la même terre, arrosée autrefois du sang de Jésus-Christ, que nous cultivons avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des missionnaires qui y sont employés.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos frères dans les principales villes de Provence, après s'y être généreusement exposés au service de pestiférés, n'a pas épargné nos missionnaires dans le Levant; leur charité pour secourir ceux qui en étoient attaqués leur a fait mériter la couronne du martyre.

Nous supplions votre paternité, qui envoie continuellement dans toutes les parties du monde chrétien, des missionnaires pour y prêcher l'évangile de Jésus-Christ, de se souvenir de nos missions du Levant, et particulièrement de celles qui sont dans la Syrie et dans la Palestine, lesquelles furent infiniment chères à saint Ignace, et méritent par cette considération et par plusieurs autres, la spéciale protection de votre paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos missionnaires.

LETTRE DU P. ROUSSET.

A Antoura, le 15 septembre 1750.

La mission de Damas, que je viens de quitter, mérite à tous égards que je vous la fasse connoître, et que je vous entretienne quelques momens de l'état où je l'ai laissée, et de la situation de cette grande et fameuse ville. On ne peut, sans regret, se rappeler l'état florissant où étoit autrefois la religion à Damas : il n'en reste que de tristes débris. A la naissance du christianisme cette ville fut, après Jérusalem, la première arrosée du sang des fidèles. Saint Paul y portoit leur arrêt de proscription, lorsqu'une lumière céleste l'investit tout-à-coup, et le fit tomber à la renverse. On montre l'endroit de l'apparition et de sa chûte, lequel étoit tout près de la ville ; la maison du fidèle Ananie, et la cave où il se réfugioit dans le temps de la persécution, de même que la porte par où les fidèles firent évader saint Paul, son nouveau disciple : tout cela se voit encore de nos jours.

Ces premières persécutions annonçoient des triomphes pour la religion. Damas fut dans la suite comme le théâtre du christianisme, qui s'y soutint avec gloire, jusqu'au temps malheureux où des schismes s'éle-

vèrent sous les empereurs de Constantinople. Les ariens, les macédoniens, Nestorius, Eutychès, mais surtout le mahométisme, ternirent et firent disparoître le lustre de cette église. Cependant elle conserva encore quelque éclat du temps des Sarrasins et de saint Jean Damascène; mais depuis que les Turcs s'en sont emparés, c'est-à-dire, depuis plus de deux siècles, la ville de Damas n'est plus qu'un assemblage de sectes, qui comme autant de monstres, la déchirent. La plus puissante de toutes est la secte de Mahomet : elle absorbe, pour ainsi dire, toutes les autres, parce que favorisant, comme elle fait, les passions brutales du cœur humain, elle attire sans cesse à elle les partisans des schismes divers qui partagent le christianisme de ce pays.

En effet, on compte ici trois différentes nations de chrétiens schismatiques. Les Grecs suivent l'erreur de Marc d'Ephèse, sectateur de Photius; les Suriens, celle de Dioscore, et les Arméniens, celle de Nestorius. Les uns et les autres n'étant plus conduits par les lumières de la vraie foi, pour peu qu'ils soient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier; et de l'erreur, ils passent aisément à l'infidélité, en se rangeant du côté de Mahomet. C'est ainsi que cette ville, qui étoit autrefois toute chrétienne, s'est trouvée presque toute mahométane; en sorte que, de plus de cinq cent mille habitans, à peine y avoit-il dix mille Chrétiens.

Tel étoit à peu près l'état de la religion à Damas, lorsque nos missionnaires, il y a plus de cent ans, y arrivèrent. On n'y comptoit pas trois familles catholiques, excepté les Maronites, qui forment une fort petite nation, et qui ont toujours été élevés dans la foi romaine. Ce n'étoit pas manque de missionnaires zélés. Les pères Cordeliers et les pères Capucins étoient avant nous ici; mais ils n'avoient pu, ni osé entreprendre de mission chez d'autres nations que

chez les Maronites, qu'ils servoient comme curés, quand le patriarche vouloit bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on instruisoit les enfans. Les pères et les mères furent bientôt instruits eux-mêmes par leurs enfans, et insensiblement ils se défirent des préjugés que la haine pour les Francs avoit profondément gravés dans leur esprit et dans leur cœur.

La crainte des persécutions, et le respect humain, les ont tenus long-temps dans l'erreur, ou les ont fait apostasier, après avoir embrassé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du patriarche des Grecs, appelé *Civile*, qui occupoit le siége il y a trente-cinq ans, et qui favorisoit les catholiques; ce ne fut, dis-je, que sous son gouvernement que les Chrétiens commencèrent à se déclarer en faveur de la vérité. Mais après la mort de ce patriarche, les persécutions, de la part des pasteurs de ce troupeau, en dispersèrent une partie et firent prévariquer l'autre. Cependant les missionnaires ne discontinuoient pas d'exhorter les catholiques, tantôt en public, tantôt en secret, lorsque les temps étoient orageux, de ne point chanceler dans la foi; jusqu'à ce que, de nos jours, nous avons vu le patriarche catholique s'emparer du siége patriarcal de Damas, par un commandement de la Porte, qui en excluoit le schismatique appelé *Sylvestre;* mais il ne tint le siége qu'un mois, encore fut-ce par procureur. Sylvestre obtint un second commandement opposé au premier, qui le rétablissoit à Damas; et le patriarche catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un monastère de religieux grecs, où il est actuellement sur la montagne de l'Anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette nouvelle révolution entraîna les foibles dans le parti triomphant du schisme, et ceux qui étoient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face

aux affaires de la religion. Elle ne tarda pas à venir à leur secours. Comme elle tient entre ses mains les cœurs des grands, elle disposa celui du bacha qui gouverne le pays, en faveur des catholiques et des missionnaires, jusque-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs églises, et aux Chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'étoit jamais vu depuis que les Turcs occupent cet empire. Il a fait plus, il a annullé un contrat que les catholiques avoient passé malgré eux, étant dans la prison, et par lequel ils s'étoient engagés à donner trente mille écus, s'ils fréquentoient en aucune façon les missionnaires. Depuis ce temps, c'est-à-dire dans l'espace de trois ans, il est incroyable quels progrès a fait la catholicité. Je puis assurer en mon particulier qu'il n'est point d'année que je n'aie eu le bonheur et la consolation de voir rentrer plus de cent personnes dans le sein de la vérité. Ce n'est pas que nous n'ayons essuyé quelques orages dans l'absence du bacha. Comme il emploie quatre mois chaque année à conduire les pélerins à la Mecque, on profitoit de ce temps pour nous persécuter; mais nous en sommes sortis victorieux par les mesures que nous avons prises.

Au reste, le genre de persécution que les Turcs exercent sur les Chrétiens, n'est pas tant les tourmens et la mort, que les peines pécuniaires qu'on appelle *avanies*. L'usage est ici, que lorsqu'on accuse quelques Chrétiens pour la cause de la religion, on se saisit des principaux de la nation dont sont les accusés, et après les avoir mis sous le bâton, on exige d'eux une contribution qui se lève sur toute la nation, ou grecque, ou surienne, ou autres. Depuis quelques années, lorsque le bacha étoit parti pour la Mecque, on accusoit les catholiques de s'être faits Francs, et de prier chez les Francs, et en conséquence on leur imposoit une grosse avanie, qui les réduisoit à une indigence plus affreuse que la mort. Pour remédier

à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à M. l'ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des catholiques persécutés, et que par son crédit à la Porte il obtînt un commandement qui soumît tous les Chrétiens sans distinction, et non pas les seuls catholiques, aux avanies qui seroient imposées. En m'honorant de sa réponse, son excellence promit de ne rien omettre auprès du bacha pour faire exécuter mon dessein, et qu'il accompagneroit ses demandes d'un présent qu'il lui feroit. Quelque temps après, les schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les catholiques d'être Francs, on fit sur eux une imposition de plusieurs bourses (1). Alors poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette avanie fût levée sur tous les Chrétiens sans exception, puisque après tout chez les Turcs on ne faisoit aucune différence d'un Chrétien à un autre, soit qu'il fût Franc ou qu'il ne le fût pas, catholique ou non catholique. Ils furent écoutés, et par-là nous avons ôté aux schismatiques le moyen qu'ils employoient si souvent, avec tant de succès, pour nuire aux catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera tout au moins tant que durera le règne de ce gouverneur.

A la faveur d'un si heureux et si paisible gouvernement, nous exerçons notre mission; nous prêchons dans notre église; nous y célébrons les saints mystères, je ne dis pas comme nous faisons à Seyde ou à Tripoli, sous la protection de la bannière de France, mais comme nous ferions au milieu même du royaume ou de Paris. De là les conversions des schismatiques, la fréquentation des sacremens; de là les instructions particulières et publiques qui produisent des fruits

(1) Une bourse est de cinq cents écus, ou quinze cents livres de notre monnoie.

étonnans dans des cœurs affamés de la parole de Dieu. Aussi voyons-nous dans nos sermons, ou dans l'explication que nous faisons de l'évangile, qu'un seul mot touchant les attendrit jusqu'aux larmes. Avec quelle sensibilité nous-mêmes ne les entendons-nous pas se frapper la poitrine et gémir dans le temps du saint sacrifice, surtout à la consécration et à la communion du prêtre! Les schismatiques eux-mêmes, et les hérétiques, qui y assistent, en sont touchés et souvent convertis. Si ces heureux temps durent encore quelques années, le peu de rebelles qui restent ne pourront plus résister. Pour cultiver une pareille mission, que de soins et de travaux ne faut-il pas de la part des missionnaires! Répondre aux questions importantes et continuelles des catholiques; instruire et convaincre les hérétiques; vider tous les procès qui s'élèvent parmi nos fidèles, lesquels ne prennent d'autre juge que nous; entendre pendant le cours de la semaine les confessions générales des nouveaux convertis, et celles des autres tout le long du jour la veille des Dimanches et des Fêtes; visiter, consoler les malades: voilà en abrégé nos occupations. Ce qui rend la mission de Damas si pénible, c'est que, sans compter les catholiques de la ville, qui vont à près de neuf mille, il en vient en grand nombre des villes et des villages voisins, faute de missionnaires qui aillent les cultiver chez eux.

Je viens maintenant à une courte description de Damas. Je me contenterai de vous dire que c'est la troisième ville de l'empire ottoman, qu'elle est aussi grande que Paris, et qu'elle seroit plus riche peut-être, si elle étoit sous la domination d'un prince chrétien. Il y a plusieurs mosquées d'une grande beauté, mais une surtout qui est d'une grandeur énorme, toute ornée de marbre blanc, ouvrage des premiers Chrétiens: c'étoit autrefois l'église métropolitaine. Ce qui faisoit l'enclos, fait aujourd'hui une

cour carrée qui contiendroit un auditoire de plus de vingt mille personnes.

Quant à la situation de la ville, elle est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes, et l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas. Une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines, et se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du Levant à perte de vue, et cette jonction forme une rivière. Damas est au commencement de cette plaine charmante. La rivière, avant que d'arriver dans la ville, est partagée en sept branches, dont l'une sert pour les besoins de la ville, et les autres pour arroser toute la plaine.

Je fus frappé d'étonnement, lorsque je vis pour la première fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art et la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration. Personne n'a su me dire dans quel temps et sous quel règne cette merveille avoit été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, et ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différens quartiers de la ville, il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts, dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance; de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux.

Dans cette vaste et magnifique campagne, les Chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur

industrie dans les manufactures de soie et dans leur commerce; sur quoi voici comment raisonnent les Turcs : *Vous autres*, disent-ils aux Chrétiens, *vous n'avez point de possessions en fonds de terre, vous netravaillez point les jours de dimanches et de fêtes, lesquels occupent un tiers de l'année; vous payez de gros impôts pour avoir le droit de conserver votre église et pour faire du vin, sans compter les avanies; et avec tout cela vous êtes aussi bien logés, aussi bien nourris, et peut-être plus superbement habillés que nous, qui avons beaucoup de biens fonds, qui ne payons aucun impôt, et qui n'avons qu'un ou deux jours de fête dans l'année, qui ne nous permettent pas de travailler: comment cela se peut-il faire?*

Les Chrétiens n'ont pas d'autre réponse à leur donner, sinon que c'est la Providence divine qui donne l'accroissement à tout, et que le Maître que nous servons est un bon maître qui nous dédommage souvent, dès ce monde, des peines que nous endurons pour lui.

RELATION

D'un voyage à Cannobin, dans le Mont-Liban, envoyée au père Fleuriau par le père Petitqueux, missionnaire Jésuite.

J'AI l'honneur de vous envoyer, mon révérend père, la relation que vous m'avez demandée de mon voyage au Mont-Liban. Je sais que d'autres de nos missionnaires l'ont fait avant moi, et qu'ils n'auront pas manqué de vous en faire le récit. Le désir que j'ai de vous rendre le mien agréable, me fait souhaiter qu'ils aient omis dans le leur quelque circons-

tance que vous trouviez dans ma relation. En tout cas, mon obéissance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoli, le père Bonamour et moi, le 13 octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois Maronites du Mont-Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite, pour arriver à Argès, petit village situé au pied des montagnes du Liban, et à six lieues des cèdres. Quelque diligence que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous fallut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux; nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands et des plus piquans.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup, et nous avancions très-peu.

Nous passâmes par un petit village nommé Antourin. Le seigneur du village nous ayant aperçus vint au-devant de nous, et nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter; car nous ne fûmes pas à demi-lieue que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses et des plus froides, accompagnée de grêles et de tonnerre, qui dura deux heures sans discontinuer, et sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un instant percés; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers les ravines d'eau qui menaçoient de nous noyer. La pluie qui formoit une rivière sous nos pieds, se changeoit en neige sur les montagnes voisines. Enfin, après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à Marserkis, monastère des révérends pères Carmes. Le secours de leur charité nous vint très à propos, car ils nous firent trouver chez eux tout ce qui nous

étoit nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions. Nous séjournâmes le 15 dans leur maison pour nous y reposer; elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux aigles et aux vautours qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison; la nature et l'art l'ont rendue assez belle et commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc. Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire et salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du monastère où l'eau est nécessaire; le jardin est riche en légumes. Le séjour de Marserkis est délicieux en été. Les pères Carmes y passent six mois de l'année, mais les neiges et les froids cuisans du Liban en rendent le séjour pendant l'hiver si insupportable, que ces religieux sont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers froids jusqu'à Pâques, et de se retirer à Tripoli.

Le lendemain 16, nous nous fîmes conduire aux cèdres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien essuyés après les pluies passées, nous eûmes bien des peines à faire la lieue de Marserkis jusqu'aux cèdres, que l'on aperçoit de loin.

Nous les considérâmes à notre aise. Ils sont situés sur une petite montagne qui forme dans son sommet une plaine assez étendue. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elle, et qui sont couvertes de neige.

Les cèdres si fameux dans tout le monde, sont en grand nombre sur cette plaine; mais il y en a beaucoup plus de petits et de jeunes, que de grands et d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mesurâmes les plus gros; ils avoient six brasses de circuit; nous en vîmes

quelques-uns

quelques-uns, qui après s'être un peu élevés sur leur tronc, forment cinq ou six arbres, qui sont chacun d'une telle grosseur, que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante; leur hauteur est proportionnée à leur largeur. Des voyageurs accoutumés à mettre leur nom partout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cèdres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les plaies; nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux.

Au pied des plus gros cèdres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le patriarche des Maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'évêques, de prêtres et de religieux, et suivi de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la fête qu'ils appellent la fête des cèdres. Quoique les Maronites célèbrent cette fête le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de Notre-Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur office dans la fête du jour, dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun, et qu'on appelle le Liban et l'Anti-Liban.

Ces montagnes du Liban sont celles qui s'étendent du côté de la mer, depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'Anti-Liban sont celles qui s'avancent davantage dans les terres, et qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande

plaine, laquelle commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbec, et qu'on nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appelées, parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban, et qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands cèdres conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter; la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales, et des simples très-rares.

Le gibier de toute espèce y est commun; il n'a à craindre que les vautours et les autres oiseaux de proie. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité de buissons qui portent une espèce d'épine-vinette noire et de très-bon goût.

Le Liban étoit autrefois couvert de cèdres; on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine dont j'ai parlé, et sur une autre montagne voisine de Cannobin. Les ouvrages de menuiserie ne sont faits ici que de bois de cèdre; ils sont très-proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du monastère de Marserkis pour aller à celui de Marélicha, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le père vicaire et deux autres de ces religieux nous accompagnèrent. Le monastère de Marélicha, c'est-à-dire de Saint-Elisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, et sur le bord du fleuve appelé Nahr-Gadischa, qui veut dire le *fleuve Saint*; il coule dans un profond vallon fort étroit, dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes et de vignes. A trente pas de ce fleuve, on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes grottes, qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avoient choisi ces retraites pour

être les seuls témoins sur la terre de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce sont les larmes de ces saints pénitens qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler, le nom de fleuve Saint. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces âmes sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le supérieur du monastère de Saint-Elisée nous reçut avec de grandes démonstrations de charité. Ce monastère est composé de vingt religieux Maronites qu'on appelle *Alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de religieux.

Un saint prêtre nommé Abdalla les établit ici il y a environ vingt-cinq ans; il prit particulièrement conseil du feu père Nicolas Bazire, pour donner une forme et une conduite religieuse à ses frères. Il fut leur premier supérieur. On le tira ensuite malgré lui de son monastère, pour le faire évêque. Notre mission d'Antoura est de son diocèse; il a laissé pour successeur dans son monastère, le père Gabriel, religieux d'une rare modestie et d'une piété exemplaire. Il est universellement estimé et honoré des Maronites, des Grecs et des Turcs mêmes, en considération de sa profonde capacité dans la langue arabe.

Les religieux Alepins font deux ans de noviciat; ils ne mangent jamais de viande; ils sont très-pauvrement vêtus; ils chantent l'office à minuit. Nous y assistâmes trois fois, et nous fûmes infiniment édifiés de leur modestie à l'église et de la ferveur de leur chant. Ils emploient une partie du jour à la culture de la terre et aux offices domestiques. Ils rendent chaque jour, matin et soir, compte de leur conscience à leurs supérieurs; ils observent leurs règles avec une scrupuleuse exactitude, et particulièrement un

silence et un jeûne rigoureux. Rarement voient-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur église. S'il arrive que quelque religieux se relâche et se démente de sa vocation, le supérieur lui conseille de se retirer, eût-il dix ans de profession. Le supérieur a le pouvoir de les dispenser de leurs vœux.

Nous séjournâmes dans ce monastère jusqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au matin avec nos guides, pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du monastère de Saint-Elisée. Nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens monastères, que des solitaires habitoient autrefois, et qui sont aujourd'hui déserts et ruinés par les Metoualis, hérétiques turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces monastères situés sur des rochers si escarpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une chapelle taillée très-proprement dans le roc; elle a conservé deux autels: sur l'un il y a une image de la sainte Vierge, et sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette chapelle et dans le même roc, nous vîmes quelques cellules désertes, où les solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le fleuve Saint coule au pied de ces montagnes, et peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin, où nous arrivâmes, est la demeure du patriarche des Maronites. Nous y fûmes reçus avec beaucoup d'affection; les religieux y sont en petit nombre, très-pauvrement logés, et encore plus pauvrement vêtus et nourris. Le patriarche avec les religieux et quelques évêques maronites, qui sont auprès de lui, vivent tous dans une union parfaite et dans une simplicité et une pureté de mœurs très-exemplaire; les fautes les plus légères y sont sévèrement punies. Le couvent, tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité.

Le patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourrure; sous cet habit il avoit une soutane couleur de pourpre; la modestie y est très-observée.

L'église du monastère est dédiée à la sainte Vierge; le patriarche nous dit qu'elle avoit quatorze cents ans d'ancienneté. C'est une vaste grotte, dont on a fait l'église qui est assez belle; elle est ornée de peintures; le patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI et de Louis XIV. Nous assistâmes à l'office du jour et de la nuit. Il se fait avec beaucoup de religion et de piété. Leur liturgie est très-ancienne; elle est composée en syrien ou ancien syriaque, et une petite partie en arabe, mais écrite en lettres syriaques qu'ils appellent *kerchora*.

Les cellules des religieux sont dans des grottes près de l'église. Pour s'y rendre l'hiver et l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom *des trois Jésuites;* savoir: les pères *Jean Bruno*, *Jean-Baptiste Elien* et *Jérôme Dandini*, qui furent envoyés en 1581 par Grégoire XIII, et ensuite par Clément VIII. Grégoire y envoya les deux premiers, pour faire recevoir le concile de Trente par les Maronites, et Clément y envoya le dernier, pour faire abjurer dans un synode du patriarche, des évêques et prêtres maronites, les erreurs d'un conciliabule schismatique. Le concile de Trente fut reçu et le schisme proscrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le patriarche nous fit l'honneur de nous faire toujours manger avec lui et ses religieux. La frugalité y est parfaitement gardée: les légumes apprêtés à l'huile, quelque raves et un peu de poisson salé, avec un pain sec et noir, composèrent tout le régal qu'on nous fit; mais le vin est excellent, et on n'en boit point de meilleur en France.

Le patriarche nous fit toutes les instances possibles pour nous retenir plus long-temps dans son monastère. Mais le jour de notre départ étant fixé, nous lui demandâmes congé après avoir assisté à l'office de la nuit et célébré la sainte messe. Le patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses ornemens mêmes, qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction, et nous partîmes.

Il nous donna son diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisés à tenir.

A un jet de pierre de la porte du monastère, nous trouvâmes la chapelle dédiée à sainte Marine. Tout ce pays, rempli de l'odeur de la sainteté de cette vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire.

Personne n'y révoque en doute ce que les historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette vierge, par une inspiration divine, cacha son sexe sous l'habit de religieux, et servit Dieu sous cet habit pendant plusieurs années. Ils ajoutent que Dieu ayant permis qu'elle fût accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son supérieur à faire une sévère pénitence dans la grotte qui est aujourd'hui la chapelle où elle est honorée; mais que Dieu, qui prend toujours les intérêts de ses serviteurs et de ses servantes, fit éclater à sa mort l'innocence de cette illustre vierge, et récompensa dès ce monde sa vertu, par plusieurs grands miracles qui s'opérèrent à son tombeau.

Après avoir fait nos prières dans cette dévote chapelle, nous prîmes le chemin de Saint-Antoine, éloigné de Cannobin d'environ deux lieues. Pour y arriver, il fallut monter la plus rude montagne que j'aie encore vue, et la descendre. Le monastère de Saint-Antoine est situé sur la côte, voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avoit alors trente religieux Alepins dont j'ai déjà parlé; entre ces religieux il y

avoit douze prêtres. L'évêque Abdalla, leur fondateur et leur premier supérieur avant son épiscopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce prélat mène dans ce monastère la vie d'un véritable saint; il est logé comme un des plus simples religieux, et quelque austère que soit leur vie, il vit encore plus austèrement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet.

Il nous retint presque deux jours entiers, pour nous faire voir le monastère et ses environs. Le monastère est divisé en deux parties assez éloignées l'une de l'autre; chaque partie a son église, mais l'office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux églises en fait tout l'ornement. Le prélat nous conduisit à d'autres grottes qui sont autant de chapelles; nous en vîmes une entr'autres grande et belle, dédiée à saint Michel. Elle contient trois autels et deux petites chambres pour les religieux, qui y font des exercices spirituels. Sur la croupe de la montagne opposée, il y a deux autres grottes, où deux religieux du monastère mènent une vie très-solitaire. Ils n'en sortent jamais; ils ne parlent à personne, si ce n'est au supérieur, pour lui rendre compte chaque jour de leur conscience. Ils sont tous deux prêtres, et disent la messe dans une petite chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifié que je le fus des actions de piété que je vis faire aux religieux de ce monastère.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'évêque Abdalla; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire pour traverser des montagnes bordées de précipices, et pour arriver à Argès par des chemins inconnus.

D'Argès à Tripoli il n'y a que quatre lieues. Ces lieues forment une seule plaine très-agréable, plan-

tée d'oliviers et de plusieurs autres arbres de différentes espèces. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étois parti. J'y ai repris, grâces à Dieu, les exercices de nos missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations. Le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zèle de nos missionnaires. On seroit honteux de ne les pas imiter. Comme nous avons continuellement besoin des grâces de Dieu, nous vous supplions et tous nos pères, de les demander à Dieu pour nous dans vos saints sacrifices. Je suis avec un respectueux attachement, mon révérend père, de votre Révérence, le très-humble et très-obéissant serviteur, PETITQUEUX.

LETTRE

Du Supérieur-général des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, au père Fleuriau.

De Seyde, le 21 juillet 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Nous ne pouvons trop tôt vous donner avis d'un nouveau commandement du Grand-Seigneur, qu'un capigi vient d'apporter à Damas, à Alep, et aux principales villes de la Syrie.

Par ce commandement, il est fait défense aux Chrétiens sujets du Grand-Seigneur, d'embrasser la religion catholique, et aux religieux missionnaires latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens et les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même commandement, qu'en cas que quelques Chrétiens grecs, arméniens et syriens, sujets du Grand-Seigneur, aient quitté leur ancienne religion pour faire profession de

celle des papistes, ils aient à la quitter incessamment, pour reprendre leur religion première.

Ce commandement a été donné sur la requête des patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et de Damas, assemblés dans un synode, qu'ils tenoient alors à Constantinople.

Le véritable motif qui les animoit, étoit le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, et celui de Jésus-Christ s'augmenter et s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le patriarche de Jérusalem, le plus zélé partisan du schisme, passant par Damas et par Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la religion catholique. Il vit avec une peine, qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux églises. Il en rendit compte au synode; mais le synode n'avoit garde de produire le motif de son dépit, pour solliciter le commandement qu'il souhaitoit; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du Grand-Seigneur et de son grand-visir contre les catholiques. Les patriarches du synode représentèrent au grand-visir que les religieux Francs (c'est ainsi qu'ils appellent les religieux latins), séduisoient leurs peuples, sujets du Grand-Seigneur, qu'ils leur faisoient changer de religion pour suivre celle des papistes, et qu'ils se mêloient de les instruire, ce qui n'appartenoit qu'aux patriarches de leur nation. Il ne falloit que cette seule exposition pour obtenir le commandement qu'ils sollicitoient; et en effet, ils l'ont aisément et promptement obtenu.

En conséquence de ce commandement, les officiers turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux catholiques, emprisonnèrent l'évêque d'Alep, l'évêque de Seyde, plusieurs prêtres et plusieurs séculiers bons catholiques des villes de Damas, d'Alep, de Tripoli et de Seyde, menaçant

les uns d'exil et les autres de mort, s'ils ne reprenoient la religion de leur patriarche.

Notre consul d'Alep nous a signifié ce nouveau commandement de la Porte. Il nous a obligés de suspendre nos missions, et de cesser nos fonctions ordinaires de missionnaires, telles que nous les avons toujours exercées en ce pays depuis plus d'un siècle. Toute la France sait que nous y avons été envoyés par ordre et sous le nom de nos rois, pour y conserver et maintenir la foi catholique.

Nous avons obéi aux ordres qui nous ont été intimés; mais en même temps, nous avons recours à la piété du Roi, protecteur de la religion catholique en cet empire infidèle.

Nos rois ses prédécesseurs, nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès que nous pouvions espérer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables; car il est de notoriété publique que ce commandement a été donné sur un faux exposé.

Les patriarches schismatiques accusent les missionnaires latins de faire changer de religion aux Grecs, Arméniens et Syriens, et il est visible à tout le monde que les sujets du Grand-Seigneur conservent leur même rit, tel qu'ils l'ont toujours observé. Leur rit est bon, approuvé du saint Siége, et dans des conciles œcuméniques Leur changement, s'il y en a, est purement intérieur, et ne consiste pour l'ordinaire qu'à abandonner certaines superstitions, et quelques erreurs particulières que le schisme a introduites parmi les Chrétiens, et qu'à professer les vérités catholiques, que la seule ignorance leur avoit cachées.

Pour ce qui est des fonctions des missionnaires, elles sont conformes à nos anciennes capitulations de la France avec la Porte ottomane, sans aucune innovation; et bien loin que nos fonctions éloignent les

sujets du Grand-Seigneur de l'obéissance qu'ils lui doivent, les magistrats turcs sont obligés de convenir que les sujets catholiques de sa Hautesse, lui sont beaucoup plus soumis, et au gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

C'est, mon révérend père, ce que nous vous supplions de représenter à sa Majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection royale, et pour faire connoître en même temps au Turc que sa Majesté sera aussi zélée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos rois ses prédécesseurs, et en particulier Louis XIV de glorieuse mémoire.

Pendant son long règne, les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils commandemens; mais ses ordres, portés incontinent à nos ambassadeurs pour demander la révocation de ces commandemens, ont toujours été très-heureusement exécutés.

M. le marquis de Châteauneuf, ci-devant ambassadeur à la Porte Ottomane, nous a obtenu des commandemens beaucoup plus favorables à l'église catholique, que les schismatiques n'en avoient acheté de contraires, et c'est l'obligation que la religion et les missionnaires lui ont. M. le marquis de Feriol, son successeur, les a maintenus avec toute la vigueur possible. C'est à l'ombre de leur puissant crédit que les missionnaires ont exercé librement leur saint ministère.

Nous avons d'autant plus sujet de croire que ce dernier commandement sera très-aisément révoqué, que le sieur Abraham, maronite, que Louis XIV a honoré d'une croix de chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris il y a quelques années, et qui est aujourd'hui second truchement de la nation française à Seyde, a eu le crédit, par le moyen de l'aga de Seyde, et d'Osman, bacha de Damas, d'obtenir du

grand-visir la liberté des évêques et des catholiques emprisonnés.

Nous ne pouvons douter, mon révérend père, que votre zèle pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne s'emploie avec vivacité pour supplier le Roi qu'il ait la bonté et la charité de donner ses ordres à son ambassadeur, et de faire demander la révocation du dernier commandement, et l'exécution de nos anciennes capitulations. Ses ordres fidèlement exécutés mettront nos catholiques en sûreté, rétabliront les missionnaires dans leurs mêmes et anciennes fonctions, et maintiendront ici la foi catholique, qui seroit entièrement et bientôt anéantie dans ces royaumes infidèles, si elle y étoit privée de la protection de nos rois, et des services des missionnaires.

Nous élevons nos mains au ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la religion demande, et la conservation de notre jeune monarque, notre puissant protecteur. Je suis avec respect, dans l'union de vos saints sacrifices, mon révérend père, votre très-humble et très-obéisssant serviteur;

PIERRE FROMAGE, de la comp.[e] de JÉSUS.

M. le comte de Morville, ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères, a rendu compte au Roi de ce dernier commandement du Grand-Seigneur, et sa Majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à M. le marquis de Bonnac, son ambassadeur à la Porte.

LETTRE

D'un Missionnaire en Grèce au père Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

C'est pour obéir à vos ordres que nous avons l'honneur de vous envoyer la relation de notre voyage depuis Marseille jusqu'à Smyrne.

Nous sommes heureusement arrivés en cette ville. Après y avoir rendu nos solennelles actions de grâces à Dieu de sa continuelle protection pendant notre navigation, nous devons vous faire nos remercîmens de la grâce que vous nous avez obtenue d'être reçus au nombre des ouvriers de l'évangile, et d'avoir part à leurs fonctions, si propres à notre institut.

Après avoir satisfait à ces deux premiers devoirs, nous commencerons notre récit par vous avouer avec ingénuité, qu'il en coûte beaucoup à la nature pour se séparer de son pays, de sa nation, et des personnes avec lesquelles on a eu l'honneur et la douceur de vivre pendant plusieurs années.

Mais il faut aussi convenir, que c'est alors que l'on sent toute la force de sa vocation. On est intérieurement pénétré de la douce consolation de se voir arrivé dans le lieu où le Seigneur nous appeloit, pour travailler à sa plus grande gloire, et au salut d'une infinité d'âmes qui s'y perdroient, si le Sauveur de tous les hommes ne leur envoyoit continuellement ses ministres, pour leur apprendre le chemin du salut.

Car on doit appliquer aux diverses nations avec lesquelles nous sommes, ce que saint Paul disoit autrefois aux Romains: *Comment seront-elles instruites*

des vérités dont la connoissance est nécessaire au salut, si on ne les leur annonce? mais qui les leur annoncera, si on ne leur envoie des prédicateurs?

C'est dans cet exercice de la prédication évangélique, que sont continuellement occupés nos missionnaires.

Avant que de vous parler, mon révérend père, de notre mission de Smyrne, où nous avons débarqué, il faut vous rendre compte de notre départ de Marseille, de notre navigation, et des lieux par où nous avons passé.

Après avoir pris congé de vous à Paris, nous nous rendîmes à Marseille, lieu de notre débarquement.

Nous y attendîmes long-temps le départ d'un bon vaisseau, qu'on nous disoit chaque jour être prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions d'attendre si long-temps, et regrettant celui que nous perdions, nous nous embarquâmes sur un petit bâtiment marchand, qui n'avoit que quinze hommes d'équipage. Le capitaine étoit honnête homme. Il voulut bien nous recevoir gratuitement sur son bord, et nous promit de nous rendre promptement à Smyrne.

Le jour de notre embarquement étant le plus beau qu'on pût souhaiter, nous avions sujet d'espérer que notre capitaine nous tiendroit parole : mais les temps sur mer étant aussi inconstans que les fortunes du siècle les plus brillantes, nous expérimentâmes bientôt leur changement.

Notre vent si favorable, devint tout-à-coup si violent, que nos voiles et notre petit vaisseau en furent rudement agités. Nous avions toutes les peines du monde à nous tenir debout ou assis. Je ne parle point des autres incommodités qui en sont les suites ordinaires, surtout pour ceux qui ne sont point faits à la mer.

Nous menions un garçon chirurgien qui s'étoit donné à nous, et qui devoit être très-utile à nos

missionnaires : car, à la faveur de la médecine, qui est très-honorée dans le Levant, on gagne la protection des officiers turcs, et on ouvre les maisons des Chrétiens à la parole de Dieu.

Ce bon garçon, qui n'avoit jamais vu la mer, fut si effrayé d'un violent coup de vent, que se croyant perdu, il vint à moi pâle comme la mort, me priant instamment de le confesser. Je profitai de sa disposition pour lui faire faire une bonne œuvre.

Peu de temps après le vent s'étant calmé, sa peur se calma pareillement. Quelque violent qu'eût été ce vent, nous n'eûmes pas cependant à nous en plaindre, car sa violence nous servit à avancer le chemin.

Dès le troisième jour de notre départ, nous doublâmes l'île de Saint-Pierre, qui est à la pointe de celle de Sardaigne. Nous regardâmes avec vénération cette île qui fut autrefois l'exil de plusieurs saints évêques, et autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de Sardaigne, nous crûmes que notre capitaine relâcheroit à l'île de Malte. Mais comme il ne manquoit point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, et de laisser Malte à sa droite. Un coup de vent survint, qui fit du désordre dans notre vaisseau, et qui l'obligea de gagner au plutôt cette île, qu'il avoit voulu éviter.

Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, pour nous faire conduire dans la maison des Jésuites. Nos pères nous y reçurent avec beaucoup de bonté et de charité. Nous y trouvâmes le père de la Motte, confesseur des chevaliers Français, et un autre de nos pères destiné pour y enseigner les mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés.

Mon compagnon malade fut en peu de temps

rétabli, par le bon traitement que nos pères lui firent, et par les soins particuliers qu'en prit M. le chevalier de Sarasse, qui possède parfaitement la science de la médecine, et qui nous honore de son amitié.

Notre capitaine, obligé de rester à Malte plus long-temps qu'il ne le vouloit, nous donna le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers.

Deux de nos pères s'offrirent à nous très-obligeamment, pour nous accompagner partout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, mon révérend père, que nous fûmes charmés, comme le sont tous les étrangers, de la beauté de l'île, de sa situation avantageuse, de la construction de la ville, bâtie sur un rocher fort escarpé, et défendue par des fortifications qui la rendent la place de toute l'Europe la plus forte.

Mais après avoir vu et bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'île soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration et de louange que la sagesse du gouvernement qui y règne, que le grand ordre qui s'observe partout, que la noble et édifiante conduite des chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde, et surtout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter, autant qu'il peut, cette politesse de ses maîtres.

Le Grand-Maître commande en souverain pour le peuple, et en supérieur pour tous ceux de l'ordre. Il a continuellement à sa cour un très-grand nombre de chevaliers des plus anciennes et des plus illustres maisons de toutes les nations chrétiennes : car on sait qu'il n'y en a aucune qui ne se fasse un très-grand honneur d'avoir eu des chevaliers de Malte.

La ville de Malte est séparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties sont trois villes, et autant de péninsules. Elles sont fortifiées par les

rochers

rochers qui les environnent : l'art et la nature s'en sont si heureusement servis, qu'ils n'ont laissé aucun endroit foible par où l'on puisse faire aisément quelque attaque.

La ville où le Grand-Maître fait sa demeure est la principale. On la nomme la Valette. L'île où l'inquisiteur a sa maison s'appelle le Bourg, et la troisième est l'île de Saint-Michel.

Le port qui renferme les galères de la Religion est le plus vaste et le plus considérable. Il est défendu d'un côté par le château Saint-Elme, et de l'autre par le château Saint-Ange. Ce sont deux forteresses qui mettent les galères en sûreté.

J'ai vu une personne qui m'a dit avoir compté dix-huit cents pièces de canon qui défendoient la ville et son port, et j'apprends que le nombre en est augmenté.

La ville du côté de la terre a deux enceintes. Ses fortifications sont taillées dans le roc. Les maisons sont bâties en amphithéâtre. Elles ont toutes leur plate-forme, pour prévenir les effets du bombardement : car dans le cas d'un siége, on couvriroit les maisons de terre et de fumier, ce qui amortiroit les effets des bombes.

La ville est très-bien bâtie, ses maisons sont commodes et bien ornées; mais il semble que Malte ait mis toute sa magnificence à bâtir un vaste et superbe hôpital, où tous les malades, de quelque nation, condition ou religion qu'ils soient, sont reçus, soignés et entretenus généralement de toutes choses gratuitement.

Quoique l'ordre de Malte soit un ordre militaire, selon son institution, il ne laisse pas d'être un ordre de religieux hospitaliers. Aussi l'ordre a-t-il conservé constamment et précieusement cette fin de son établissement. Car pendant que les chevaliers ont toujours les armes à la main pour combattre les enne-

mis de la religion, ils sont aussi toujours prêts à exercer la charité envers les malades de leur hôpital; et afin que tous les chevaliers la puissent pratiquer, chaque auberge ou prieuré a son jour marqué pour venir servir les malades. Les chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi; l'auberge de France a le mardi; l'auberge d'Auvergne le mercredi; l'auberge de Castille le jeudi; l'auberge d'Aragon le vendredi; l'auberge d'Italie le samedi, et celle d'Allemagne le dimanche. Les malades sont servis en vaisselle d'argent.

Le Grand-Maître, suivi des grands-croix, vient tous les matins, quelquefois aussi l'après-dînée, visiter l'hôpital, pour connoître par lui-même si les commandeurs font leur devoir auprès des malades, et si les malades sont bien soignés, et ne manquent de rien. Si parmi les malades il se trouvoit des chevaliers, le Grand-Maître les serviroit lui-même.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'observe dans l'hôpital. La charité des chevaliers va si loin, que l'on en voit souvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu comparable à celle que nous admirons dans les plus grands saints.

L'évêque de Malte, le prieur de l'église de Saint-Jean, et le grand inquisiteur, ont chacun leur juridiction pour le spirituel. Le prieur, qui est le curé des chevaliers, a l'autorité principale : au pouvoir près de conférer les ordres, il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux évêques. Il porte les ornemens épiscopaux, approuve les confesseurs pour les chevaliers, et donne les dimissoires aux clercs de la Religion.

L'évêque fait sa résidence à *Citta Vecchia;* son église est belle; les chanoines y portent le camail violet, comme leur évêque.

L'église de Saint-Jean est la première église de

la Religion, et la plus richement ornée. Entre ses richesses les plus remarquables, nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme; l'une représente un saint Jean, et l'autre un saint Luc. Elles sont placées aux deux côtés du grand autel. Entre le chœur et la nef, il y a un lustre d'argent qui a coûté, dit-on, soixante mille écus de Malte; c'est un présent du commandeur *Fardella de Trapano*. Chaque langue des chevaliers a sa chapelle particulière dans l'église. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres.

Dans le faubourg de *Citta Vecchia*, nous vîmes une très-jolie chapelle, dédiée au grand apôtre saint Paul. A côté de cette chapelle, on voit la grotte où l'on dit par tradition que le saint apôtre se retira pendant l'espace de trois mois et quelques jours, après son naufrage.

Les Actes des Apôtres (1) qui nous en ont appris les circonstances, ne nous ont pas laissé ignorer cet autre fait. Ils rapportent que Paul et ses compagnons ayant allumé un grand feu pour sécher leurs habits, une vipère sortit du milieu des broussailles, s'élança sur la main de Paul, et s'y attacha si étroitement, que les assistans qui en furent témoins, ne doutèrent pas que la piqûre de cet animal venimeux ne lui dût causer la mort; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils virent que l'Apôtre ne fit que secouer la main pour s'en défaire, et que ses mains demeurèrent aussi saines qu'elles l'étoient auparavant. Cet événement le fit regarder dans Malte comme un homme extraordinaire.

Depuis ce temps-là l'île de Malte jouit d'un privilége qui est singulier et remarquable, savoir, que les vipères et autres animaux venimeux, qui portent leur venin partout où ils se traînent, n'en ont point

(1) Chap. 21.

ici, et que ceux même qu'on y apporte le perdent en y entrant.

On peut croire que cette faveur du Ciel aura été accordée à l'île de Malte, en mémoire de la bonne réception que ses habitans firent autrefois à l'apôtre des Gentils, lequel est dans cette île l'objet de la vénération et de la dévotion publique.

On trouve non-seulement dans la grotte de saint Paul, mais encore dans toute l'île des yeux et des langues de serpens (1). Les voyageurs ne manquent pas d'en emporter avec eux, l'opinion commune étant qu'ils sont un préservatif contre tous les accidens de venin. Ce qui est assez surprenant, c'est que quelque quantité de ces langues et de ces yeux qu'on enlève, on n'en voit pas diminuer le nombre. On en dit autant de la terre de la grotte du saint Apôtre, qui semble se reproduire à mesure qu'on en emporte.

Pour revenir à l'île de Malte, on compte qu'elle a sept lieues de longueur, trois et demie de largeur, et vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île, ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes; mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts et des vignes; mais par compensation les oliviers, les orangers et les limoniers y sont communs, et leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes au mois de janvier dernier des amandiers déjà fleuris.

Un pays dont le séjour est si agréable, mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de Malte.

Les Maltais parlent l'arabe un peu corrompu :

---

(1) Ces prétendues langues de serpens ne sont que des glossopêtres, ou des pétrifications des dents du poisson *Lamia* ou *Charcharias*. On en voit dans tous les cabinets. Elles n'ont aucun effet contre les venins. Les yeux de serpens appartiennent au genre des bufonites, et sont aussi des pétrifications de dents de poisson.

les hommes sont presque tous vêtus à la française, quelques-uns y portent un petit collet et un grand manteau noir. Les prêtres et les religieux y sont en grand nombre. Les femmes et les filles ne sortent jamais seules, elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante : leur démarche et leur habillement sont si modestes, qu'on les prendroit pour des religieuses : elles portent une mante noire de soie ou de serge, qui les couvre depuis la tête jusques aux pieds.

Enfin, pour finir tout ce que je puis dire de l'île de Malte, j'ajouterai que ce qui fait son principal ornement et sa gloire, c'est de posséder un très-grand nombre d'illustres chevaliers dont la valeur égale la naissance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenseurs de notre sainte religion. Ils sont prêts en tout temps de courir les mers, et d'exposer leur vie pour sa défense.

On lit avec admiration dans leur histoire leurs glorieux exploits, et les succès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le sujet d'un éloge digne d'eux, c'est que dans tous les temps, à Malte et ailleurs, on a vu des chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du christianisme.

Ces illustres chevaliers ont fait jusqu'à présent un honneur infini à la religion.

Malte est aujourd'hui gouvernée par un grand-maître qui mérite de l'être; sa capacité, sa prudence et sa bonté dans son gouvernement, lui ont gagné la vénération et l'amour de toutes les nations chrétiennes, qui donnent continuellement de nouveaux chevaliers à sa cour.

Pendant notre séjour à Malte, notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre capitaine nous ayant avertis du jour de son départ, nous prîmes congé de nos pères en leur rendant mille actions de grâces

de leur charité pour nous. Nous étions en hiver; mais l'air étoit aussi doux qu'en été.

Le vent nous étoit favorable. Le soleil brilloit de toutes parts, la surface de la mer en étoit toute lumineuse. Une troupe de dauphins sentant la douceur de l'air, jouoient ensemble à la proue de notre vaisseau. Nous les voyions s'élever en l'air sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce divertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent; mais heureusement le vent étant en arrière, il nous faisoit avancer avec une si grande vîtesse, que s'il eût continué il nous auroit rendus en quatre jours à Smyrne.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route; bien loin d'approcher de Smyrne, nous fûmes obligés de relâcher à l'île de Sapienza.

Cette île est à la pointe de la Morée du côté du midi. Elle n'est éloignée que d'une lieue de mer de la ville de Modon, capitale de la province de Betuederé dans la Morée.

Cette mer étant souvent infestée de corsaires, nos gens n'osèrent quitter le vaisseau pour aller voir la ville de Modon. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île. Nulle curiosité n'y doit attirer des voyageurs : car on n'y voit ni ville, ni villages, ni maisons; quelques Arabes gardant leurs chèvres sont les seuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creusé des rochers pour y habiter eux et leurs troupeaux, et ils y vivent en sauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous aperçûmes deux de ces hommes qui venoient à nous avec une vîtesse étonnante, perçant des buissons très-épais, et grimpant des rochers avec la légèreté de leurs chèvres. Leur figure étoit aussi barbare que leurs vêtemens. Ces deux hommes étoient

deux grands Albanais, armés d'un gros bâton crochu et ferré : ils s'approchèrent de nous, et d'un ton féroce, ils nous demandèrent en jargon italien, qui nous étions, et où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci, que nous étions Français, que nous allions dans l'Archipel et que notre vaisseau étoit au mouillage.

Ces hommes sans nous rien dire nous quittèrent brusquement, et nous les vîmes gagner une hauteur, d'où ils tâchoient de découvrir notre vaisseau.

A notre retour nous contâmes notre aventure à nos voyageurs. Le lendemain un d'eux, qui ne craignoit point, disoit-il, ces sortes de messieurs, eut la curiosité de descendre dans l'île pour les apercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux Arabes, accompagnés de deux autres d'une aussi peu agréable figure, vinrent se jeter sur lui, le prirent au collet, et le lièrent à un arbre les mains derrière le dos. *C'est donc vous*, lui dirent-ils, *ou un de vous autres, qui avez tiré sur nos chèvres ; il vous en coûtera la vie.* Alors l'un d'eux lui mit le couteau sur la gorge, pendant que les autres fouilloient ses poches : ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent, le déshabillèrent, et ne lui laissèrent que sa chemise. Cette expédition faite, trois d'entr'eux s'enfuirent avec leur butin, et le quatrième délia le patient et s'enfuit à son tour.

Notre voyageur qui s'étoit piqué d'une bravoure à toute épreuve, revint au vaisseau avec le seul habillement que les quatre Arabes lui avoient laissé. Il fut assez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnèrent des habits, dont il avoit grand besoin.

Après cette dernière aventure, nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller se promener dans l'île, pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 janvier à six heures

du matin. Nous côtoyâmes la Morée, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues.

Nous passâmes assez près de Coron; nous doublâmes le cap de Matapan; le 21 nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre Cerigo et le cap Saint-Ange; et quelque temps après nous découvrîmes Malvoisie, que l'on dit être la meilleure place de la Morée.

Cette ville s'appeloit autrefois *Epidaurus*. Elle est située sur un grand rocher, au pied duquel commencé le golfe de Napoli de Romani. La côte orientale par où l'on descend du rocher jusqu'à la mer, produit cet excellent vin de Malvoisie, dont le nom fait l'éloge.

Nous sortîmes enfin de la Morée pour entrer dans l'Archipel, laissant à notre droite le royaume de Candie.

Jusqu'à présent nous avions eu un temps presque aussi chaud qu'en été; mais un grand vent de bise s'étant élevé tout à coup, nous fit sentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes et nous en couvrir. Les côtes de la Morée qui étoient couvertes de neige, nous envoyoient le froid que nous sentions: mais au froid près, nous nous trouvions bien de ce vent, qui nous devoit faire débarquer le lendemain au port de Paros, à une lieue de Naxie.

Par malheur pour nous, il ne continua pas. Notre capitaine se crut obligé de relâcher à Argentaria, petite île de l'Archipel, située entre Milo et Siphanto. Son port est assez bon; à peine y eûmes-nous jeté l'ancre, que deux Grecs de l'île nous abordèrent d'un air gracieux. Ils nous dirent qu'ils venoient nous faire compliment de la part du consul de France sur notre arrivée, et nous offrir des rafraîchissemens.

Nous reçûmes cette politesse avec les remercîmens qu'elle méritoit, et nous crûmes qu'elle nous obligeoit d'aller nous-mêmes remercier le consul dans

sa maison. Nous priâmes les deux Grecs de nous y conduire, ce qu'ils firent.

Le logis du consul est à trois quarts de lieue du port. Nous le trouvâmes en compagnie du consul des Anglais. L'un et l'autre sont natifs du pays, et des plus considérables familles de l'île. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, le consul de France nous fit servir la collation. Il nous proposa ensuite de nous faire voir la ville. Les deux consuls nous accompagnèrent. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour, car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, et elle n'a pour habitans que huit ou neuf cents personnes. Les rues sont si étroites, qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front.

Nous trouvâmes dans cette ville, qui est plutôt un bourg qu'une ville, quelques familles françaises, qui y font un petit commerce pour subsister. Ces Français furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étoient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous firent. Les plus vieilles nouvelles étoient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des prêtres grecs et des autres principaux Grecs de la ville, qui nous témoignèrent par toutes sortes d'expressions le plaisir qu'ils avoient de nous voir. Ils nous demandèrent si nous venions leur faire une mission. Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celle que le père Jacques-Xavier Portier et son compagnon nous firent il y a plusieurs années. Nos enfans étoient ignorans, et ils les rendirent savans; plusieurs d'entre nous étoient ennemis, et ils les réconcilièrent; nous ne vivions pas en chrétiens, et ils nous disposèrent à leur faire nos confessions et à approcher de la sainte table, dont nous étions éloignés depuis long-temps. Enfin, ils nous apprirent nos devoirs.

Depuis ce temps-là, nous sommes sortis du bon chemin où ils nous avoient mis; venez donc, ajoutèrent-ils, nous y faire rentrer; venez nous rendre la joie que la présence du père Jacques-Xavier Portier nous avoit causée, et que son absence nous a fait perdre.

Ces paroles que nous voyions sortir de leur cœur, nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service; mais que ne sachant pas encore la langue, nous l'allions apprendre, et nous mettre en état de nous faire entendre d'eux et de les entendre.

Ils furent contens de nos réponses. Le mauvais temps qui nous avoit fait relâcher à Argentaria, nous y retint vingt jours entiers, sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas inutiles, nous y fîmes des instructions aux Français et des catéchismes à leurs enfans. Les Grecs et les Français assistoient à nos messes. Les officiers de notre vaisseau, nos matelots et nos voyageurs s'y trouvoient, et donnoient partout bon exemple. Plusieurs d'entr'eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolèrent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps pour sortir du port d'Argentaria. Nous allâmes mouiller le soir à Siphanto, anciennement Siphnos, île plus grande et plus riche que celle d'Argentaria. Nous en partîmes dès le lendemain matin avec un vent favorable, qui nous rendit le soir à Myconi.

Cette île, qu'on appelle aujourd'hui Maconi, est une des Cyclades dans la mer Egée. Nous apprîmes, en y arrivant, qu'il y avoit un assez grand nombre de catholiques romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur curé, pour lui demander la permission de dire nos messes. Le curé, quoique Grec de nation, suivoit le rit latin; il étoit entretenu par la congrégation de la Propagande, pour le ser-

vice des catholiques romains. Ses paroissiens, instruits de notre arrivée, vinrent nous saluer chez leur curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté et de charité.

Ils nous parlèrent de la mission que le père Jacques-Xavier Portier leur avoit faite il y a quelques années. *Nous en aurions besoin d'une seconde*, nous dirent-ils; *s'il le savoit, il viendroit bientôt à notre secours; car il avoit un grand zèle pour notre salut.*

Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle mission qu'ils désiroient. Nous leur dîmes la messe le lendemain matin. Ils y assistèrent en grand nombre, et avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne savions ni le grec vulgaire, ni leur italien corrompu, nous ne pûmes leur faire aucune instruction. Nous leur dîmes seulement quelques mots par interprète.

Après vingt-quatre heures de séjour dans cette île, nous prîmes congé du curé, qui voulut nous conduire avec ses paroissiens jusqu'à notre vaisseau, en nous conjurant de revenir bientôt dans leur île.

Nous nous embarquâmes en leur présence, avec un si bon vent, que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 février aux îles de Spalmadori, après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de Scio. Mes deux compagnons jésuites avoient une aussi grande passion que moi de voir cette île, pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de la ferveur des catholiques qui y habitent. Mais nos désirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'Archipel, et pour entrer dans la Natolie en Asie.

Jusqu'à présent j'avois cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été continuel, et des chaleurs qui ne seroient que trop grandes; mais l'expérience nous convainquit du contraire, car nous

sentîmes alors un froid des plus piquans, qui nous obligea, et tous nos officiers, à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de Smyrne que d'une bonne journée de chemin; nous espérions la faire; mais le vent devint si foible qu'à peine pouvions-nous avancer. Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtimens turcs qui alloient de Constantinople à Scio. Une sultane de trente pièces de canon s'étant détachée des quatre autres bâtimens, s'approcha de nous, et nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir sans dire le petit mot.

Le capitaine de la sultane fit monter notre capitaine sur son vaisseau, et il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouvèrent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le commandant des cinq vaisseaux turcs se contenta de beaucoup interroger notre capitaine sur l'état de Malte et de Sicile, et nous le renvoya.

Notre capitaine à son retour salua les vaisseaux turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut, et continuèrent leur route.

La bonace, et ensuite un vent contraire retardèrent notre entrée dans le golfe de Smyrne. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le cap de Bouroun, qui est à la pointe du golfe de Smyrne.

Nous fûmes charmés de son point de vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur et cinq de largeur. Ses coteaux sont couverts d'oliviers. Nous voyions en perspective grand nombre de vaisseaux qui étoient à la rade, et Smyrne terminoit notre vue.

Nous y arrivâmes le 23 de février vers le midi.

Notre voyage sur mer fut de cinquante-sept jours,

pendant un hiver des plus rudes; mais grâce à Dieu nous arrivâmes dans une santé parfaite.

Le père Adrien Verzeau, supérieur de notre mission de Smyrne, et nos autres pères français, nous attendoient depuis long-temps. Ayant été informés qu'un vaisseau paroissoit dans le golfe, ils ne doutèrent point que nous ne fussions sur ce vaisseau. Ils vinrent au port pour se trouver à notre débarquement.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, quelle fut alors leur joie et la nôtre. Nous nous embrassâmes de bon cœur. Ils nous conduisirent dans notre maison, et nous apportèrent tous les rafraîchissemens dont nous pouvions avoir besoin.

Après quelques jours de repos, le père Adrien Verzeau nous conduisit chez M. l'archevêque, pour lui rendre nos respects, et chez M. de Fontenu, consul de la nation française en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté et de civilité.

Les jours suivans se passèrent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, et nous les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignèrent nous fut une marque de la vénération qu'ils avoient pour nos pères missionnaires. Les services qu'ils rendent aux Français, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime et la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi que la protection que M. de Fontenu donne à nos fonctions, et les grands égards de messieurs de la nation française, dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentimens qu'ils ont pour les missionnaires.

Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues, pour nous mettre en état de partager avec nos missionnaires leurs continuels travaux; car c'est dans ces commencemens que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés insépa-

rables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire, que l'on ne peut espérer de fruits de son ministère, qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays.

Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France ; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de Smyrne offre aux missionnaires un champ spacieux, où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avoit l'honneur autrefois d'être nommée la première des sept églises de l'Asie; les états-généraux du pays s'y tenoient. Elle est encore aujourd'hui une des plus célèbres villes de l'empire ottoman. Le commerce y est très-florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux français, anglais, hollandais, vénitiens et génois. Ils y viennent pour enlever des soies de Perse, du coton, des camelots tabisés d'Angoura, des huiles, du tabac et de la scammonée. Les Arméniens y apportent, par terre, grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande. Elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cents janissaires avec trois galères y font la garde. On compte dans Smyrne soixante mille habitans ou environ, tant Turcs, qu'Arméniens, Juifs, Grecs et Francs. Chaque nation demeure dans un quartier séparé; celui des Francs s'étend le long de la mer, et est sans contredit le plus beau.

Les maisons, pour la plupart, ne sont construites que de bois; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient, autant qu'ils peuvent, de meilleurs matériaux.

Les mosquées ne sont pas belles; les bazars sont plus beaux. Ces bazars sont de longues rues, qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à

l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du palais à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux et le désir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes, qui sont couverts de plomb, mettent les marchands et leurs marchandises, et ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avoit autrefois d'anciens monumens qui contribuoient à sa gloire; mais les Turcs, peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr. On doit regretter sur-tout la ruine presque totale d'un amphithéâtre, dans lequel un grand nombre de martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte foi.

Mais le temps, qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de saint Polycarpe. A l'âge de quatre-vingt-six ans, et après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette église, où saint Jean l'avoit envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissoit Dieu de la grâce du martyre qu'il lui avoit accordée.

Nos Chrétiens l'honorent ici comme leur père, et leur protecteur auprès de Dieu, et vont, par respect et par dévotion, visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé Germanicus, qui, dans le même temps et pour Jésus-Christ, fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque, et ceux de nos anciens missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Je ne m'arrête pas, mon révérend père, à vous faire ici le détail de leurs bonnes œuvres, parce que

je vous répéterois ce qui en a été dit dans la lettre du père Tarillon (1).

Pour ce qui est de moi, je dois me contenter de m'appliquer uniquement à l'étude des langues. Je me hasarde déjà à faire le catéchisme aux enfans, et j'espère, avec le secours de Dieu, être bientôt en état de soulager nos pères missionnaires qui sont surchargés de travail pendant le jour, et souvent pendant la nuit. Je suis chargé de leur part, mon révérend père, en vous écrivant cette lettre, de vous demander de nouveaux ouvriers. Je joins ma voix à la leur, étant déjà témoin, depuis que je suis ici, du besoin que nous avons d'un plus grand nombre de missionnaires dans cette florissante mission.

Le père Adrien Verzeau, notre supérieur, donne tous ses soins à l'instruction des esclaves qui sont ici en grand nombre. Il profite de leur misère extrême pour faire entrer les uns dans le chemin du salut, et les autres dans le sein de l'Eglise catholique. Un de nos plus anciens missionnaires, septuagénaire, qui cultive cette mission depuis quarante ans, soutient le poids du jour avec un courage admirable. Il fut pris il y a quelques années par les Algériens, et souffrit avec une patience héroïque, l'espace de deux ans, un très-rude esclavage. Nous avons eu depuis le malheur de faire deux grandes pertes dans la personne du père François l'Estringant, natif d'Orléans, et dans celle du père François Braconier, de la province de Champagne.

Le premier étoit entré dans la compagnie avec un désir ardent de consacrer sa vie au service de Dieu et du prochain, dans les missions étrangères : il fut destiné à celles que nous avons dans le Levant. Il étoit né avec toutes les qualités propres à gagner des âmes à Dieu. Il s'en est servi très-avantageusement

(1) C'est la première de ce volume.

pendant

pendant plus de quarante années qu'il a employées dans nos missions, où il a rempli parfaitement les fonctions d'un excellent missionnaire et d'un sage et bon supérieur. Il s'est exposé souvent au service des pestiférés. Il fut lui-même attaqué de la peste, étant à leur service. Sa guérison eut, dit-on, quelque chose de miraculeux. Il a eu la gloire, pour une action de charité et pour la cause de Jésus-Christ, de souffrir la prison et de porter les fers. Il n'a pas laissé de travailler dans la vigne du Seigneur jusque dans son extrême vieillesse. Il est mort plein d'années et de mérites dans cette mission.

La perte du père Braconier fut générale pour toutes nos missions. On le destinoit en France aux premières places de sa province, lorsque la Providence l'appela ici à son service.

Il y parvint après avoir vaincu tous les obstacles qu'on forma à son départ. Les talens que Dieu lui avoit donnés pour apprendre facilement les langues, le rendirent bientôt capable de faire le catéchisme aux enfans, et ensuite de confesser, de prêcher et faire des conférences. Il le faisoit avec un succès qui lui donna une grande réputation. Nos ambassadeurs l'ont honoré de leur estime. Ils trouvoient en lui un grand sens, beaucoup de droiture et de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, et de la fermeté pour en venir à l'exécution; il étoit d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir gouverné quelques missions particulières, on le fit supérieur de toutes nos missions en Grèce. Celle de Smyrne qu'il aimoit, lui a de grandes obligations. Notre maison de Constantinople ne lui en a pas de moins grandes. Il eut la douleur d'en voir une partie consumée par le feu, qui réduisit en cendres, il y a quelques

années, un nombre considérable de maisons dans le faubourg de Galata.

Le père Braconier eut recours, dans notre malheur, à la bonté et à la libéralité de messieurs du commerce de Marseille, les bienfaiteurs de toutes nos missions du Levant. Il obtint des puissances ottomanes, dont il étoit connu et estimé, les permissions nécessaires pour réparer ce que le feu avoit détruit; et il a eu la gloire de mettre notre maison dans le bon état où elle est.

Vous savez, mon révérend père, qu'après avoir gouverné nos missions pendant plusieurs années, il entreprit l'établissement de celle que nous avons à Salonique dans la Macédoine.

Ce très-digne missionnaire ayant été informé que les Chrétiens, qui habitent cette ville et les campagnes voisines, étoient sans secours pour leur salut, et qu'il y avoit de grands biens à faire, se transporta à Salonique, avec la seule espérance que Dieu lui feroit trouver les moyens nécessaires pour commencer cette bonne œuvre, si elle étoit conforme à sa volonté. Il ne se trompa pas; l'œuvre se fit, et se perfectionna par les soins du père Braconier, par la libéralité de quelques Chrétiens du pays, et par les bons offices de messieurs de la nation, et du consul français.

On vous a déjà exposé bien au long le commencement et le progrès de cette nouvelle mission (1), ce qui me dispense d'en parler ici.

J'ai appris que le père François Tarillon avoit succédé au feu père Braconier, et qu'ayant pour compagnon le père Xavier Piperi, natif de Scio, ils faisoient tous deux de grands fruits dans cette mission.

---

(1) Voyez les détails sur la mission de Smyrne, pag. 15 et suiv. de ce volume.

Une dame vertueuse et zélée pour la gloire de Dieu, les a mis en état de faire un établissement qui inspire à leurs disciples une tendre dévotion envers l'auguste sacrement de nos autels.

Cette dame s'est sentie inspirée de fonder à perpétuité des prières publiques qui se font matin et soir, les jeudis de chaque semaine, dans notre chapelle. Le saint sacrement y est exposé ; nos catholiques y viennent en foule pour l'honorer. Ils assistent à nos saints mystères, et aux instructions que leur font nos missionnaires sur la divine eucharistie.

La dame dont nous venons de parler, persuadée que la décoration des autels ne contribue pas peu à la piété des fidèles, a fait travailler, et a travaillé elle-même à de très-beaux ornemens qu'elle a donnés à cette florissante mission, dont le feu père Braconier a eu l'avantage de jeter les premiers fondemens.

Ce père ne pensoit qu'à cultiver sa chère mission, lorsqu'il reçut ordre du révérend père général de se rendre en Perse, pour succéder au père supérieur-général de nos missions dans ce royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eût le père Braconier pour sa mission de Salonique, il la quitta, préférant l'obéissance à son inclination. Il se mit en chemin malgré une indisposition qui auroit arrêté tout autre que lui, et même malgré le pressentiment qu'il eut que ce voyage avanceroit ses jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux Dardanelles ; il n'y fut pas plutôt arrivé, que le consul, qui étoit fort de ses amis, le vint prendre pour le loger chez lui. Quelques jours après, l'indisposition du père devint une maladie mortelle. Il fit prier un saint religieux qui étoit alors aux Dardanelles, de le venir assister dans ses derniers momens. Il demanda et reçut les derniers sacremens avec des sentimens que sa voix mourante

faisoit entendre aux assistans, qui le regardoient comme un saint. Il rendit enfin son âme à Dieu, en lui offrant le sacrifice de sa vie.

Je vous supplie, mon révérend père, de demander au Seigneur, qu'étant venu ici pour travailler à la sanctification de mon âme et à celle des peuples qui nous environnent, je tâche de mériter par une vie pénitente et fervente, une aussi précieuse mort. C'est la grâce que vous demande celui qui est avec respect, etc.

MÉMOIRE

De la ville et des environs d'Alep.

La ville d'Alep, où j'ai eu l'honneur d'être missionnaire pendant plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, si riche en anciens et beaux monumens, que la ville de Damas; mais elle la surpasse en grandeur, en commerce et par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célèbres villes de l'empire des Turcs. On lui a donné anciennement différens noms. Vous en avez vu l'origine dans une des premières lettres de ces mémoires (1).

La ville peut avoir trois milles de circuit, ou environ. Sa figure est ovale. Ses murs et ses tours ne paroissent pas fort en état de la bien défendre contre ses ennemis. On y entre par plusieurs portes. On en compte jusqu'à dix, dont quelques-unes très-belles. Sous une de ces portes, il y a une caverne continuellement éclairée de lampes allumées, en l'honneur du prophète Elisée, qui prit, dit-on,

---

(1) Voyez la lettre du père Nacchi, page 67 de ce volume.

pendant quelque temps, cette caverne pour le lieu de sa retraite.

Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au-dehors ; mais ceux qui ont le moyen de les orner, les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures et des marbres.

La plus belle de toutes les mosquées étoit autrefois une église, qu'on croit avoir été bâtie par sainte Hélène. C'est ainsi que Dieu, pour punir le déréglement des mœurs des mauvais chrétiens, a permis que des royaumes entiers aient perdu la foi, et soient tombés dans des schismes et des hérésies, dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux.

Quoique la religion ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de catholiques. La lettre du père Nacchi rend compte de tous les saints exercices de notre religion qui y sont pratiqués ; et grâces à Dieu nous y voyons de grands exemples des plus excellentes vertus du christianisme.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de Perse et des Indes, rend la ville très-peuplée. Mais on remarque que ce commerce, qui étoit autrefois très-grand, est un peu diminué depuis que nos négocians ont trouvé le moyen d'aller par mer aux Indes. Ils préfèrent volontiers cette navigation à celle qui se fait par l'Euphrate et le Tigre, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'Euphrate, et parce que le Tigre n'est navigable que depuis Bagdad jusqu'à Bassora.

Mais si la ville d'Alep perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommagée par les fréquentes et nombreuses caravanes qui se rendent à Alep pour passer d'une ville à l'autre.

Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations et presque tous négocians. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux, chargés de marchandises.

On croit voir un corps d'armée rangée en bataille lorsqu'on aperçoit de loin ces caravanes.

Chacune a un chef qui la conduit et qui la gouverne. Il règle les heures des marches, des repas et du repos. Il est même juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs.

Ces caravanes ont leur commodité et leur incommodité. C'est d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver sans sortir de la caravane et sans embarras, tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsistance et pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ses vivandières qui portent toutes sortes de provisions, et qui sont toujours prêtes à vous les vendre.

Mais la plus importante commodité pour des négocians qui ont avec eux leurs richesses, c'est de marcher en sûreté contre les Arabes, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que le chef de la caravane fait faire jour et nuit la garde par ses gens; mais nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs instruits de la marche et des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade, et, à la faveur de la nuit, ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuient à travers les bois dont eux seuls savent les routes.

Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes et la moins évitable, c'est que dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, de valets et d'animaux, qui sont pêle-mêle, il n'est pas possible de pouvoir prendre un instant

de sommeil. Le jour a sa fatigue, les nuits ont le bruit et les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand besoin.

Malgré cependant ces incommodités des caravanes, il est plus avantageux de voyager avec elles que de voyager seul.

La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de Damas ou d'Alep pour aller au tombeau de Mahomet. Faisant mission dans l'une et l'autre de ces villes, je me suis trouvé présent au départ de cette caravane. Peut-être ferai-je plaisir de rapporter ici ce que j'ai vu.

La caravane dont je parle part ordinairement pour la Mecque dans le mois de juillet. Vers ce temps, on voit arriver chaque jour des pélerins de la Perse, du Mogol, de la Tartarie, et des autres empires qui suivent la secte de Mahomet.

Quelques jours avant le départ de la caravane les pélerins font une procession générale, qu'on appelle la procession de Mahomet, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur prophète, un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les pélerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses, s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main et des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au lever du soleil, les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de spectateurs.

Les pélerins qui se disent issus de la race de Mahomet, ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet vert en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parens du prophète. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs

joueurs de divers instrumens. Après eux marchent en différens rangs des chameaux parés de leurs aigrettes et de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leur tête. Le bruit des timbales, des trompettes et d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux.

Marchent ensuite à cheval six à six les autres pélerins de la caravane, suivis de litières remplies des enfans que les pères et mères doivent présenter au prophète. Ces litières sont environnées de troupes de chanteurs qui font en chantant mille postures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés.

Suivent de près deux cents cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pièces de canon montées sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps des cris de joie de tout le peuple.

Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres, en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donnent un air belliqueux.

Quatre cents soldats à pied, vêtus de vert et portant sur leur tête une espèce de mitre jaune, précèdent la marche du mufti.

Le mufti accompagné des docteurs de la loi, et d'une nombreuse troupe de chantres, marche devant l'étendard de Mahomet, qui le suit. Cet étendard est fait de satin vert brodé d'or. Il a pour sa garde douze cavaliers revêtus de leur cotte d'armes, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes et d'hommes qui frappent continuellement et en cadence sur des plaques d'argent.

Paroît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de Mahomet. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes et de plaques d'argent.

Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or et de pierreries de toutes couleurs.

Des danseurs à gages dansent et contrefont des hommes illuminés et extraordinaires.

Enfin le bacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes et d'autres instrumens turcs, ferme la marche de la procession.

La procession finie, chaque pélerin ne songe plus qu'à son départ.

La ville de la Mecque est le terme du pélerinage. Cette ville est située dans l'Arabie-Heureuse, à près de quatre milles de la mer Rouge. L'opinion des Turcs est que leur prophète naquit dans cette ville; et c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom, que celui de la *Magnifique*.

Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur mosquée est au milieu de la ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même où Abraham construisit autrefois sa première maison. Ils appellent cette mosquée la Maison carrée (1), persuadés par la seule tradition, que la maison d'Abraham avoit cette figure.

La mosquée est belle et grande, enrichie de diverses peintures et dorures, et de tous les présens que les sectateurs de Mahomet y envoient par honneur.

Les minarets, qui sont très-élevés, annoncent de fort loin la ville de la Mecque et sa mosquée. Près de la Kiaba, ou la maison carrée, il y a une espèce de chapelle qui renferme un puits célèbre

---

(1) La Kiaba ou la Maison carrée, si révérée des Turcs, est au centre de la mosquée.

parmi les Turcs. Ils l'appellent *Zemzem*. Leurs historiens disent que l'eau de ce puits sort d'une source que Dieu découvrit autrefois à Agar et à Ismaël, lorsque chassés par Abraham de sa maison, ils furent contraints de se retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa secte. Il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu de guérir non-seulement toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les âmes souillées des plus grands crimes.

Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pélerins, qui courent d'abord à ce puits pour y boire de l'eau et s'en laver.

Des marchands de toutes sortes de pierreries et de toutes couleurs, étalent près de ce puits leurs brillantes marchandises, et quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du puits, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la Mecque, quoique très-mauvais, ne laisse pas que de produire d'excellens fruits et en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promesse que Dieu fit autrefois à Agar et à son fils, de leur donner dans cette campagne, où l'Ange les conduisit, tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur subsistance.

La ville de Medine n'est pas moins recommandable à tous les musulmans, que celle de la Mecque. Les historiens arabes nous en rapportent la raison. Ils disent que les habitans de la Mecque, jaloux de ce que Mahomet s'érigeoit parmi eux en législateur, et se faisoit suivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un oracle, firent un complot de le

chasser de leur ville; mais qu'ayant été averti de leur dessein par ses disciples, il eut la sage précaution de s'enfuir secrètement avec deux d'entre eux, et de se cacher dans une caverne qu'il trouva sur la montagne nommée Tour, qui n'est éloignée que d'une lieue de la ville de la Mecque. Les mêmes historiens ajoutent que ne se croyant pas encore en sûreté dans cet asile, il le quitta pour s'aller réfugier à Medine avec ses deux compagnons de fortune, qui avoient autant de peur que leur maître.

Mahomet avoit alors, disent les historiens, quarante-cinq ans. Il en avoit employé quatorze à prêcher sa nouvelle loi. Sa fuite de la Mecque et sa retraite à Medine ont donné commencement à la première *Hégire* des musulmans.

Le nouveau législateur se voyant tranquille en cette ville, commença tout de nouveau à dogmatiser. La réputation qu'il se fit d'un homme inspiré de Dieu et favorisé du don de prophétie, la morale de sa nouvelle loi si conforme aux passions des hommes, lui attirèrent en peu de temps une foule de sectateurs, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés.

De ce grand nombre de disciples, il en fit autant de sujets qui lui obéissoient comme à leur souverain. Il se trouva enfin à la tête d'un si gros parti, qu'il se crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son ressentiment contre ses concitoyens de la Mecque, qui avoient voulu le chasser du lieu de sa naissance, le porta d'abord à vouloir s'en venger. Il crut le faire d'une manière qui leur seroit très-sensible, en déclarant que Medine seroit dorénavant sa ville et le siége de son empire, pour lui et pour ses successeurs. Il ordonna que son sépulcre y seroit construit, et de fait on voit encore aujourd'hui son cercueil, placé dans la grande mosquée nommée *Kiabi*.

Comme les Chrétiens n'entrent point dans cette mosquée, nous ne savons que sur le rapport d'autrui, que son cercueil est renfermé dans un bâtiment qui est dans le coin de la grande mosquée, qu'il est posé sur des colonnes de marbre, qu'il est couvert d'un pavillon de drap d'or, qu'il est environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, et que les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent doré.

C'est à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les présens du Grand-Seigneur n'est pas plutôt arrivée, que les dervis, dont l'emploi est de prendre soin de la mosquée, se présentent pour la recevoir. Les pélerins font retentir la mosquée de leurs cris d'alégresse, et du chant de leurs cantiques en l'honneur du prophète. Ce ne sont ensuite que fêtes et réjouissances jusqu'au départ de la caravane.

Le jour de son départ, les pélerins se rassemblent et partent chantant à haute voix des versets de l'alcoran. Les parens et amis des pélerins, instruits du passage de la caravane, vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissemens. Chacun se fait honneur de leur en porter sur toute leur route; mais c'est particulièrement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les conjouissances de toute la ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur partout. Ils commencent dès-lors à entrer en possession des priviléges que la religion turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de Mahomet. Celui de ces priviléges qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins, est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamnés par la justice ottomane. Le pélerinage de la Mecque les met à couvert de toute poursuite, et les rend, de criminels qu'ils étoient, parfaitement honnêtes gens.

C'est par ce moyen que Mahomet a trouvé le

secret d'accréditer son tombeau et les priviléges de sa secte.

Mais ce n'est pas seulement aux pélerins de la Mecque que ces priviléges sont accordés; le chameau qui a eu l'honneur de porter les présens du Grand-Seigneur, jouit du sien, et son privilége est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à Mahomet. Ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics, et du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure; il y vit en repos, et est d'ailleurs bien soigné et bien nourri.

A l'occasion de la caravane de la Mecque, je dirai que nous vîmes, il y a quelques années, le roi des Yousbecks passer par Alep pour aller au tombeau du prophète, dans l'intention d'y mener une vie privée. Ce prince avoit eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, et son fils à leur tête, qui entreprenoit de détrôner son père et de se rendre maître du royaume.

Ce fils avoit eu l'inhumanité de faire crever les yeux à son père pour lui faire perdre toute espérance de remonter sur son trône.

Nous vîmes ce prince infortuné marcher à cheval, les yeux bandés. Il étoit conduit par cinquante gardes, armés de carquois et de flèches. Ce triste spectacle tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui le virent.

Depuis ce temps-là, nous avons appris que Dieu avoit vengé ce malheureux père et puni son fils dénaturé. Ce fils mourut misérablement, et ses sujets recoururent à leur légitime roi. Ils le rétablirent sur son trône, et lui obéirent avec plus de soumission que jamais.

Les Yousbecks sont des Tartares voisins des Persans. Ils sont gouvernés par quatre rois différens et

indépendans les uns des autres. Le plus puissant est le roi de Balk; le second, de Karisme ou autrement d'Urgents; le troisième de Chakar, et le quatrième de Kytar.

L'habillement des Yousbecks est le même que celui des Mogols. Ils ne se servent que de flèches et de dards. Ils les lancent avec une adresse surprenante. Leur naturel est doux et humain. Ils aiment et traitent très-bien les étrangers de quelque religion qu'ils soient. Leur pays est bon et abondant dans tout ce qui peut servir à la nourriture et à la commodité de ses habitans. Ils commercent avec les Persans et les autres Tartares leurs voisins, et même avec les Chinois, quoiqu'ils en soient très-éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la soie, des toiles et des étoffes très-belles: on dit même qu'ils ont des rivières qui leur donnent de l'or.

Pour ce qui est de leur religion, il est assez croyable que leurs ancêtres faisoient profession de la foi catholique. Leur naturel est doux. Ils ont des qualités qui les disposent à la pratique des vertus chrétiennes, mais par le commerce qu'ils ont continuellement avec les mahométans, ils sont devenus susceptibles des mœurs de ceux-ci, et ont reçu leur loi. Preuve sensible qu'il n'y a qu'à perdre dans la fréquentation des hérétiques et des libertins.

Nous avons sujet de faire ici souvent une réflexion très-avantageuse à la religion catholique, savoir, que la mahométane, qui est la dominante dans tout ce grand empire, s'y trouve divisée, et, pour ainsi dire, déchirée par différentes sectes, qui se haïssent mutuellement.

Il n'en faut point chercher ailleurs la raison, que dans la nature même de l'esprit humain; car lorsqu'il ne veut avoir que sa raison pour se fixer et se déter-

miner, surtout en matière de religion, il entreprend de s'en faire une à sa mode, c'est-à-dire, qui soit conforme aux fausses lumières de son esprit, et plus souvent à la corruption de son cœur, et par ce moyen, il s'en tient à la religion qui lui est la plus commode.

C'est la réflexion que nous faisons faire à nos chrétiens pour les maintenir dans la foi catholique, en leur faisant sentir en même temps leur avantage d'avoir dans les décisions de l'Eglise une règle infaillible, qui nous prescrit dans tous les temps et dans toutes les disputes qui peuvent s'élever entre nous, tout ce que nous devons croire et pratiquer pour nous conduire dans la voie du salut. Effet admirable de la sagesse divine, qui a donné également aux petits aussi bien qu'aux savans, le moyen sûr et infaillible de connoître la vérité qu'ils doivent suivre et embrasser.

Après cette digression, que les caravanes qui partent d'Alep m'ont fait faire, je reviendrai, s'il vous plaît, mon révérend père, à la suite du récit que vous nous demandez de ce qui nous paroît en ce pays digne de quelque curiosité.

Lorsque nous allons d'Alep à Tripoli, nous trouvons à deux journées d'Alep la célèbre ville d'Antioche, que l'empereur Justinien fit nommer autrefois *Théopolis*, c'est-à-dire, *ville de Dieu*. Elle méritoit ce glorieux nom, lorsque le prince des apôtres, saint Pierre, y tenoit son siége, et y formoit les premiers fidèles, pour être de vrais disciples de Jésus-Christ. Ils profitèrent si heureusement des leçons de leur maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de Chrétiens.

Ce fut en cette ville que les apôtres tinrent un concile, dont saint Pamphile, martyr, assure avoir vu les canons dans la bibliothèque d'Origène.

Les éloquentes prédications de saint Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de posséder ce saint docteur de l'Eglise, et de recevoir ses sublimes et salutaires instructions.

C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville, qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infidèles. Il ne lui reste de ses grands et superbes édifices, que les ruines de ses murs; mais la Providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'église de saint Pierre, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé autrefois la chaire du vicaire de Jésus-Christ.

L'heureuse situation de cette ville méritoit sa conservation. Elle est placée au milieu d'une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve Oronte, qui contribuoit à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes; le vallon qui les sépare forme un point de vue des plus agréables.

Entre Antioche, dont nous venons de parler, et la ville de Tripoli, et à l'orient de Tortose, appelée anciennement *Antaradus*, il y a une plaine dont l'étendue est de six milles de largeur et de douze de longueur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étoient autrefois habitées par un peuple, qui se donnoit le nom d'*Arsacides*, prétendant être descendu du fameux Arsace, qui fonda l'empire des Parthes après la mort d'Alexandre.

Ce peuple qui étoit sorti dans le VII.e siècle des confins de la Perse, vers Babylone, vint former un petit état dans un coin de la Phénicie. Ils se bâtirent dix places sur des roches inaccessibles, d'où ils se rendoient redoutables à tous leurs voisins : leurs brigandages et leurs assassinats leur firent donner le nom

nom d'Assassins (1), nom odieux, qui exprimoit leur cruauté.

Les assassins élisoient eux-mêmes leur chef. Il se nommoit le Vieux de la montagne. Nom fameux dans les histoires de ce temps-là. Il portoit ce nom, soit parce que le choix qu'on en faisoit tomboit toujours sur un des plus anciens de sa nation, soit parce qu'il habitoit un château nommé Almut, ou Alamut, situé sur une haute montagne, où il étoit presque impossible de l'attaquer.

Nos vieux historiens ont mal entendu l'arabe. *Scheik* signifie *vieux, senior;* mais il signifie aussi *seigneur*. Il n'est pas vrai que les assassins choisissent pour prince le plus ancien de la nation, il falloit donc traduire le seigneur de la montagne.

Son empire sur ses sujets étoit si absolu, que fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étoient toujours prêts à les exécuter au premier commandement qu'on leur en faisoit, et au péril même de leur propre vie. On les accuse de l'assassinat de Louis de Bavière en 1231, et d'avoir osé attenter à la vie de saint Louis.

Le sire de Joinville n'en dit rien; il prétend au contraire que leur chef, en 1252, envoya des présens à ce saint monarque.

Pour ce qui est de leur religion, elle étoit la mahométane. Mais ils y étoient si peu attachés, qu'ils offrirent aux Templiers d'embrasser la religion chrétienne, à condition cependant qu'ils seroient déchargés de la pension qu'ils leur payoient. Les Templiers refusèrent cette condition, et ce refus, dit Guillaume de Tyr, causa la perte du royaume de Jérusalem.

Il paroît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cents ans.

(1) Ils tirent leur nom de leur fondateur *Hassan Sabah;* mais ils méritèrent aussi ce nom, parce qu'ils se firent un métier des assassinats de guet-apens.

Ce ne fut qu'en 1257 que les Tartares, sous leur roi Allan ou Haloën, pour délivrer le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur chef et de les détruire; ce qu'ils firent.

Aujourd'hui nous ne connoisssons ici aucun peuple qui porte le nom d'Assassins; mais il pourroit bien se faire que les Kesbins, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, et les Nassariens, autre nation qui est établie dans la plaine vers la mer, fussent les successeurs des Assassins. Ces deux nations habitent le même pays, et de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les Assassins faisoient profession, et celle que professent aujourd'hui les Kesbins et les Nassariens.

Ces deux nations des Kesbins et des Nassariens doivent être regardées comme faisant une même nation. Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entr'eux qui habitent les montagnes s'appellent Kesbins, parce que leur pays se nomme Kesbié. Les autres qui occupent la plaine se nomment Nassariens, c'est-à-dire, *mauvais chrétiens*, qualité qui convient aux uns et aux autres; car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du mahométisme et du christianisme, ce qui leur donne une idée extravagante de nos saints mystères. Les docteurs de leur secte s'appellent *cheikhs*. Ces docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations. Par exemple, ils leur enseignent que Dieu s'est incarné plusieurs fois, qu'il a paru incarné non-seulement dans Jésus-Christ, mais encore dans Abraham, dans Moïse et dans d'autres personnages célèbres de l'ancien Testament. Ils font même l'honneur à Mahomet de lui accorder pareille prérogative; absurdité dans laquelle les Turcs même ne sont jamais tombés.

Ce n'est pas tout : ils s'imaginent honorer Jésus-Christ, de soutenir qu'il n'est pas mort en croix,

comme les Chrétiens le professent; mais ils ajoutent, qu'il substitua un autre homme qui mourut en sa place; ainsi disent-ils que Mahomet ordonna qu'un autre corps que le sien fût mis dans le tombeau qui lui avoit été préparé.

Ils admettent de plus la métempsycose, et disent que la même âme passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois; mais avec cette différence, que l'âme d'un homme de bien entre dans un corps plus parfait que le sien, et que l'âme d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils ont pris du christianisme la communion; mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, car ils la font avec du vin et un morceau de viande. Ils n'admettent à cette communion que les hommes, et en excluent les femmes et les enfans. C'est dans des assemblées secrètes que les hommes observent cette pratique entr'eux.

Ils célèbrent quelques-unes de nos fêtes; celle de Noël, celle de la Circoncision, celle de l'Epiphanie, et celle du jour des Rameaux, de Pâques, et de quelques-uns de nos apôtres et de nos saints.

Lorsqu'ils font leurs prières ils se tournent du côté du soleil, ce qui a fait dire qu'ils adorent cet astre; mais ils n'en conviennent pas. J'omets plusieurs autres de leurs coutumes, parce qu'elles sont autant d'extravagances. Ils y sont cependant fortement attachés, persuadés comme ils le sont, que leur religion n'est pas moins bonne que celle des Maronites, parce qu'ils en observent quelques pratiques.

Plusieurs de nos missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns; mais comme ils n'écoutent opiniâtrément que leurs mauvais docteurs, et ne veulent suivre que les sentimens dans lesquels ils ont été élevés, nos missionnaires, désespérant de leur conversion, ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers.

C'est dans tous les temps que l'expérience a fait connoître, que dès-lors qu'on abandonne la règle de la foi catholique, que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la seule voie du salut, on tombe aisément dans autant d'erreurs que l'esprit humain a de différentes manières de penser.

C'est ce que l'apôtre saint Paul vouloit faire entendre aux Romains, lorsqu'il leur disoit que ces hommes qui se croyoient sages et fort au-dessus du vulgaire, se sont perdus dans leurs vains raisonnemens, et que leur esprit insensé a été frappé, par une juste punition de Dieu, d'un affreux aveuglement.

Malheur qui n'arrive pas seulement à ces esprits forts, qui ne veulent point d'autre juge en matière de foi que leur raison; mais malheur encore pour les ignorans, lorsqu'au lieu d'obéir avec simplicité à la voix de l'Eglise notre commune mère, ils se laissent séduire et entraîner par de faux prophètes qu'elle réprouve.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons de parler, et à d'autres encore qui sont dans notre voisinage.

Les Ismaëlites qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus*, sont de ce nombre. Leur vie est si brutale et si honteuse qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme, en lui faisant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres et d'extravagances où il ne se laisse aller, dès-lors qu'il ne veut avoir que ses passions pour guides.

Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation, dont il n'est pas aisé de connoître l'origine non plus que la religion. On la nomme *Druse*. Cette nation habite une partie du Mont-Liban, les montagnes au-dessus de Seyde et de Balbec, et le pays de Gebail et de Tripoli.

Ces Druses s'étendent jusque dans l'Egypte.

Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étoient du nombre de ceux qui suivirent Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte en 1099, et qu'après la perte de Jérusalem ils se retirèrent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs : car ceux-ci les poursuivirent partout, pour achever de massacrer et de détruire les restes du christianisme, dont le seul nom leur étoit devenu odieux.

Quelques écrivains leur donnent une autre origine, et prétendent qu'un comte de Dreux, du temps des croisades, ayant été défait par Saladin, les soldats de ce comte s'enfuirent dans les montagnes et s'y retranchèrent; et que s'étant ensuite multipliés ils s'y firent des habitations, et prirent le nom de Druses en mémoire du comte de Dreux qui avoit été leur chef.

Mais comme il est certain qu'avant les croisades cette nation portoit déjà en ce pays le nom de Druses, il demeure pour constant que leur origine est plus ancienne que celle qu'ils se donnent, ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de Druses vient par corruption du mot arabe *deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent le deux parties du crâne, lesquelles forment le crâne entier de l'homme; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crâne de l'homme avec l'union qui doit régner constamment dans la nation. Par cette comparaison les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre, que comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union des deux parties du crâne de sa tête, ainsi la perpétuité de la nation Drusienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous ses membres, pour se maintenir et se défendre contre

ses ennemis, et de son uniformité dans l'observation constante de ses coutumes, pratiques et cérémonies.

Cette comparaison répétée si souvent dans leurs livres, étant ici supposée, on peut conclure que de ce mot *deuz*, que nous avons dit signifier la ligne qui est entre les deux parties du crâne, cette nation a d'abord été appelée *Durzi* en arabe, ou au pluriel *Durouz*, c'est-à-dire en français, *qui conserve son union et son uniformité;* et de ces mots arabes est venu par corruption celui de *Druses*, qui est demeuré à cette nation.

Les Druses aujourd'hui reconnoissent pour leur législateur un soudan d'Egypte de la dynastie des Fatimites, qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah*, c'est-à-dire, notre seigneur *el Hakem Biemrillah.* Il a commencé à régner l'an 996 de Jésus-Christ, qui est l'an 386 de l'hégire. Ses disciples l'honoroient comme leur roi, et ne paroissoient en sa présence que dans une posture prosternée.

La religion des Druses est un composé monstrueux de maximes et de pratiques qu'ils ont retenues du christianisme, dont ils faisoient anciennement profession, et de coutumes et cérémonies mahométanes qu'ils ont adoptées, soit à cause du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs, soit plutôt par politique, pour se concilier leur bienveillance et leur protection.

Ils gardent très-religieusement le livre (1) que leur a laissé leur législateur. Ce livre contient trois sections qui sont en forme de lettres; les Druses prétendent qu'elles contiennent tout le mystère de leur religion.

Outre ce premier législateur, ils en reconnoissent un second, qui étoit son disciple. Ils le nomment

(1) Ce livre est à la bibliothèque du Roi.

Hamzé, homme saint selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi. Elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, quel qu'il puisse être. Je ne sais si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre. Ils les en retirent les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique.

Les femmes passent chez eux pour être le mieux instruites de leur religion, ce qui donne à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes, et de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux législateurs; elles leur en recommandent sur toutes choses le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables et des histoires extravagantes dont les Druses se remplissent l'esprit.

Nous savons encore qu'il y a parmi eux deux sortes de Druses : les uns qu'ils appellent en arabe *Ukkal*, c'est-à-dire, les *spirituels ;* d'autres qu'on nomme *Dgiuhhal*, qui veut dire les *ignorans.* Les spirituels se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure ; d'ailleurs ils ne portent point de candgiar à leur ceinture, c'est-à-dire, qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes, mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paroissent rarement en public. Ils se retirent dans des grottes comme dans des espèces de cellules, pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu, ils ont horreur du bien d'autrui, jusque-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présens qu'on leur veut faire n'aient pas été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des paysans que des riches, persuadés que ceux-là ne leur donneront que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front.

Ces spirituels se conforment d'ailleurs à l'alcoran, se soumettant à la circoncision, au jeûne du ramadan, à l'abstinence du cochon, et à plusieurs superstitions des Turcs.

Pour ce qui est des Druses qu'on nomme ordinairement *Dgiuhhal*, c'est-à-dire, *ignorans*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des spirituels. Ils ignorent le secret de leurs mystères; on peut même dire qu'ils vivent sans religion, et par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en faisant quelques prières en l'honneur de leur législateur Biemrillah, et en se servant, dans leurs prières, de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en arabe, *ma si Ilah illa houé*, c'est-à-dire, *point de Dieu, sinon lui*. Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue.

Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des Druses, de posséder la statue de leur grand législateur.

Sa statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, et ne la mettent au jour que pour paroître dans leurs grandes cérémonies, lorsqu'ils lui adressent leurs vœux pour en obtenir ce qu'ils souhaitent; ils s'imaginent parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette idole.

Les deux villages qui sont les seuls où elle est conservée, se nomment *Bagelin* et *Fredis;* ils sont situés dans les montagnes; les chefs des Druses y font leur résidence.

Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des Druses. Nous faisons souvent mission aux catholiques qui sont dans leur pays; mais nous avons autant de fois la douleur de

voir que cette nation est très-éloignée du royaume de Dieu. Il est vrai qu'ils aiment les Chrétiens et n'aiment pas les Turcs; il est vrai encore qu'ils aiment mieux se dire Chrétiens que Turcs, quoiqu'ils portent le turban et la veste verte. Ils nous reçoivent même volontiers et avec joie chez eux.

Nonobstant ces favorables dispositions, l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur religion, qui n'est qu'un assemblage affreux de pratiques et de cérémonies chrétiennes et mahométanes; et de plus, leur aheurtement à ne vouloir pas se faire instruire, nous donne un juste sujet de craindre que cette nation ne s'opiniâtre à fermer les yeux à la lumière de l'évangile, que le Soleil de justice ne cesse pas de faire luire sur leur tête.

C'est ce qui nous engage à conjurer les personnes auxquelles Dieu inspire du zèle pour le salut des âmes, de lui demander avec nous la conversion de cette nation et de plusieurs autres, qui toutes ont part au sang de Jésus-Christ, mais que le schisme et l'hérésie bannissent de l'Eglise, et mettent par conséquent hors des voies du salut.

Nous n'ajouterons rien de plus, mon révérend père, à ce que nous venons de dire de l'état des deux premières villes de la Syrie, Damas et Alep, et de leurs environs. Nous avons renfermé dans ce récit ce qui nous a paru être peu connu en France, et mériter cependant de n'y être pas ignoré.

Nous tâcherons à l'avenir d'observer plus exactement que jamais, et autant que nos emplois le permettront, tout ce qui sera digne de recherche, et nous ne manquerons pas de vous l'envoyer.

Procurez-nous aussi, s'il vous plaît, le secours des prières de ceux qui veulent bien prendre part à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Envoyez-nous une recrue de bons ouvriers. La Perse et la Syrie vous en demandent. Nous avons une

ferme confiance dans le Seigneur des miséricordes et le maître des richesses, qu'il pourvoira en France à notre subsistance.

LETTRE

Du père Neret, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Syrie, au père Fleuriau, de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

VOUS savez mieux que personne que les missions de notre compagnie dans la Syrie, ont toujours eu pour moi de très-grands attraits. Je les sentis dès mon noviciat, lisant les relations qui nous apprennent les travaux des missionnaires dans ces vastes provinces d'un royaume infidèle.

Les fruits de leur apostolat et la consolation qu'ils ont de marcher sur les vestiges de Jésus-Christ, m'avoient toujours fait désirer avec ardeur de suivre leurs pas, surtout dans la Terre-Sainte, où notre Sauveur et ses apôtres ont été les premiers missionnaires.

Dieu m'a fait la grâce de conserver cette chère et précieuse vocation pendant mes années de régence et mes études en théologie. Je la sentis beaucoup plus vive dans ma troisième année de probation : je m'adressai dès-lors à notre révérend père général, et je lui demandai la permission d'aller consacrer ma vie au salut des nations qui habitent la Palestine et les autres contrées de la Syrie, tant de fois arrosées des sueurs du Sauveur.

Je n'ai point oublié, mon révérend père, les bons offices que vous me rendîtes, dans cette occasion, pour obtenir la grâce que je souhaitois instamment,

N.° 1

71 72

Lieues Françoises

5 10 15 20 25 30 35 40 45 50

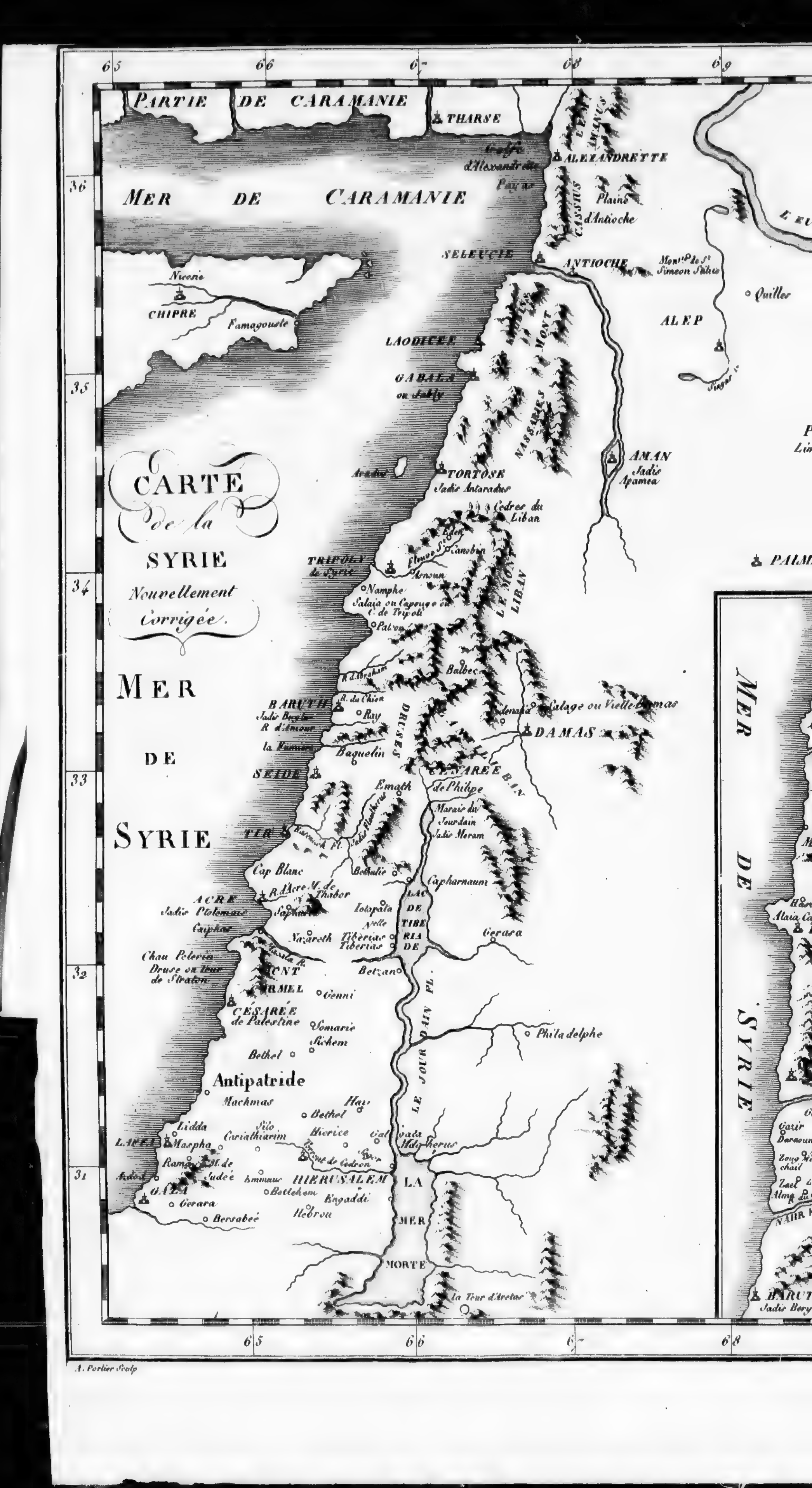
Lieues Astronomiques

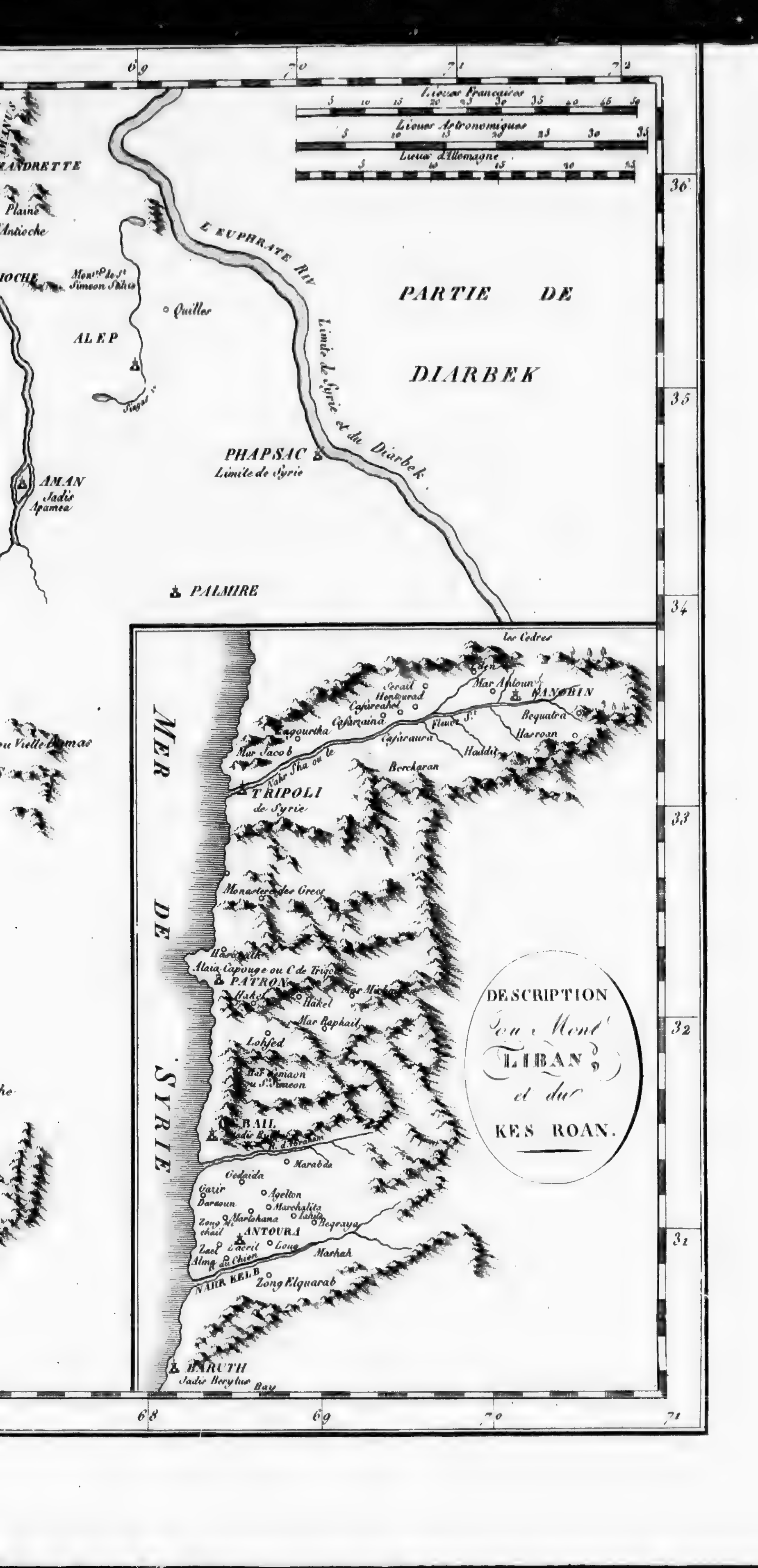
5 10 15 20 25 30 35

Lieues d'Allemagne

5 10 15 20 25

36'


CARTE de la SYRIE Nouvellement Corrigée.
PARTIE DE CARAMANIE
MER DE CARAMANIE
MER DE SYRIE
THARSE
ALEXANDRETTE
Plaine d'Antioche
CASSIUS
SELEUCIE
ANTIOCHE
ALEP
Quilles
Nicosie
CHIPRE
Famagouste
LAODICEE
GABALA ou Jably
NASSARIES
AMAN Jadis Apamea
TORTOSE Jadis Antaradus
Cedres du Liban
TRIPOLI de Syrie
LE MONT LIBAN
Canobin
Balbec
BARUTH
R. du Chien
SEIDE
Baquelin
DRUSES
DAMAS
Salage ou Vielle Damas
CESAREE de Philipe
Emath
TIR
Marais du Jourdain Jadis Meram
Cap Blanc
Bethulie
Capharnaum
ACRE Jadis Ptolemaïs
M. de Thabor
LAC DE TIBERIADE
Tiberias
Nazareth
Gerasa
Chau Pelerin Druse ou Tour de Straton
Betzan
Genni
CESAREE de Palestine
Somarie Sichem
LE JOURDAIN FL.
Philadelphe
Bethel
Antipatride
Machmas
Lidda
Maspha
Rama
HIERUSALEM
Bettehem
Engaddi
Hebron
GAZA
Gerara
Bersabeé
LA MER MORTE
La Tour d'Aretas
PALMIRE
MER DE SYRIE
BARUTH Jadis Beryt
65
66
67
68
69
36
35
34
33
32
31
A. Perlier Sculp


Lieues Françaises
Lieues Astronomiques
Lieues d'Allemagne
L'EUPHRATE Riv
PARTIE DE
DIARBEK
Limite de Syrie et du Diarbek
ALEP
Quilles
PHAPSAC
Limite de Syrie
AMAN
Jadis Apamea
PALMIRE
Plaine
MER
DE
SYRIE
les Cedres
Mar Antoun
TRIPOLI
de Syrie
Monastere des Grecs
PATRON
Mar Raphail
Lohfed
BAIL
Marabda
Gedaida
Agelton
Marchalita
ANTOURA
Begraya
Mashah
NAHR KELB
Zong Elquarab
BARUTH
Jadis Berytus
Bay
DESCRIPTION
du Mont
LIBAN,
et du
KES ROAN.

et il n'y a point de jour qu'à l'autel je ne me souvienne de mon bienfaiteur.

Une nouvelle grâce que j'avois fort à cœur en venant dans ce pays-ci, et qui m'a été accordée à votre prière, augmente encore l'obligation que je vous ai.

Ma vocation pour la Syrie avoit fait naître dans mon cœur le même désir qu'eut saint Ignace après sa conversion, d'aller visiter les saints Lieux. Je quittai la France avec joie, et je traversai la Méditerranée, dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le temple de Jérusalem, et au pied du saint sépulcre de notre Sauveur.

Mes vœux, mon révérend père, ont été exaucés. J'ai visité la sainte cité, où le grand mystère de notre rédemption s'est accompli, et où on découvre à chaque pas que l'on fait de nouveaux objets qui sont autant de témoins bien touchans de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monumens, que j'ai considérés les uns après les autres, et dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété et de religion qu'ils inspirent!

C'est pour acquitter ma parole, que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon révérend père, comme une marque de ma reconnoissance; mais avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra être relevée que par la dignité et la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Seyde, ville maritime de Phénicie, que nous nous embarquâmes pour la Terre-Sainte; cette ville s'appeloit autrefois Sidon; vous savez que nous y avons une mission anciennement établie.

Nous ne sortîmes de ce port qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents con-

traires nous forçoient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu voulut m'apprendre, dans cette occasion, à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étois d'arriver à Jérusalem, pour assister, pendant la semaine sainte, à la célébration de nos augustes mystères.

Enfin, le 7 d'avril 1713, qui étoit le lundi de la semaine de la Passion, nous mîmes à la voile par un temps très-favorable et avec une compagnie de pélerins telle que je la pouvois désirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route, pour arriver à mon terme.

Etant sortis du port de Seyde, nous passâmes la côte de cette ville, celle de Sarepta, celle de Tyr et du Cap-Blanc. Sarepta, qui étoit autrefois une grande ville et un port de mer, n'est plus qu'un champ labouré et traversé par le grand chemin qui mène à Tyr. Les restes d'un pavé mal en ordre et les ruines de quelques maisons, que le temps n'a pas encore achevé de détruire, annoncent une ville qui a été considérable, et qui n'est plus.

On prétend que cette ville faisoit autrefois un grand commerce de fer et de cuivre, ce qui lui a donné le nom de Sarepta qu'elle porte. Ce nom est dérivé de deux mots, dont l'un signifie fer, et l'autre cuivre. On n'y trouve présentement aucun de ces métaux.

Cette ville est appelée, dans le troisième livre des Rois, *Sarepta des Sidoniens* (1), parce qu'elle étoit de la dépendance de la ville de Seyde.

A quelques pas de l'ancienne Sarepta, on rencontre sur le bord de la mer une petite mosquée. Les Turcs et les Chrétiens du pays prétendent que cette mosquée fut le lieu où le saint prophète Elie opéra les

(1) *Sarepta Sidoniorum.* III. Reg. c. 17.

deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisième livre des Rois, chap. 17.

Le premier fut la multiplication de quelques gouttes d'huile et d'une petite poignée de farine. Dieu l'accorda aux prières du saint prophète, pour récompenser la foi et la charité de cette bonne veuve, qui dans le temps d'une longue stérilité, n'ayant pour sa subsistance et celle de son fils que ce peu d'huile et de farine, offrit l'un et l'autre au prophète, dans son extrême besoin.

Le second miracle fut la résurrection du fils de cette veuve. Le prophète, venant loger chez elle, trouva l'enfant mort et la mère désolée. Elie, touché de compassion, le prit des mains de sa mère, le porta dans sa chambre, pria pour l'enfant et le rendit vivant à sa mère.

Saint Jérôme faisant l'épitaphe de sainte Paule, dit que cette vertueuse dame allant visiter les saints lieux se fit conduire dans la petite maison de cette bonne veuve, qui étoit près du port de Sarepta, et qui avoit servi d'hospice à ce saint prophète.

La tradition des Hébreux est que cet enfant ressuscité fut le prophète Jonas. En ce cas, il devoit être bien vieux lorsqu'il prêcha la pénitence à la ville de Ninive.

A trois-quarts de lieue de Sarepta, il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncemens en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur, et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en carré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens solitaires qui s'y retiroient, et qui s'étoient fait ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serois plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncemens étoient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de

Sarepta. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules ou sépulcres, les grottes d'*Adnoun*.

Depuis ces grottes jusqu'au fleuve Eleuthère on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve, dit-on, tire sa source du Mont Liban, traverse l'Iturée et la Galilée pour se jeter dans la mer de Phénicie entre Sarepta et la ville de Tyr. Il sépare les terres de Seyde d'avec celles de Tyr. C'est ce qui lui donne aujourdh'ui le nom de Kasemieh qui signifie *partage*.

Les différens détours de ce fleuve qui coule au pied des montagnes, le rendent très-rapide; la pêche des tortues qui y est très-abondante dans certains temps de l'année, lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui rend ce fleuve plus célèbre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre Jonathas, frère de Judas Machabée, accompagna par honneur le roi Ptolomée jusqu'au bord du fleuve Eleuthère (1). Et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve, que ce grand capitaine poursuivit les généraux de Démétrius, qui trouvèrent dans leur fuite précipitée, le moyen de gagner ce fleuve et de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, et à neuf ou dix de Seyde, et sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de Tyr, ville qui étoit autrefois, dit Ezéchiel, si superbe, que ses citoyens se croyoient nés pour donner la loi au reste du monde; si opulente, que l'or et l'argent y étoient aussi communs que la poussière de la terre; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étoient autant de palais; si redoutable par sa garde composée des plus vaillans soldats de la Perse, de la Lybie et de la Lydie, qu'elle passoit chez les étrangers pour être invincible.

(1) Chap. 11 et 12.

J'avoue que je ne m'attendois pas à trouver aujourd'hui la ville de Tyr aussi magnifique que le prophète nous l'a représentée ; mais j'espérois du moins pouvoir y découvrir quelques restes de son ancienne splendeur, que le temps auroit respectés.

Je fus trompé dans mon espérance ; je vis au contraire la destruction totale, et pour parler plus juste, l'anéantissement de cette ville tel que le prophète Ezéchiel (1) l'avoit prophetisé long-temps auparavant.

J'y vis quelques tas de pierres dispersées çà et là couvertes d'herbes et de sable, et sept ou huit misérables cabanes, qui servent de retraite à de pauvres Arabes dénués des choses les plus nécessaires à la vie.

J'y cherchai, mais inutilement, des vestiges du tombeau d'Origène qui subsistoit encore, dit-on, dans le onzième siècle. C'est ainsi que Dieu a voulu punir le mauvais usage que fit autrefois cette orgueilleuse ville de sa grande prospérité, et apprendre en même temps à tous les hommes, combien une prospérité brillante et constante est dangereuse.

Quelques auteurs font l'honneur à cette ville, de dire que ses citoyens trouvèrent l'art d'écrire, de teindre en pourpre et de naviguer. Les Hébreux ne conviendront pas du premier ; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre et de la navigation, s'ils ne l'ont point inventée, on doit leur accorder l'honneur d'avoir été les premiers qui aient exercé et perfectionné ces deux arts, et surtout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville. Sa situation y étoit très-propre, car elle étoit, dit Ezéchiel, dans le cœur de la mer ; c'est-à-dire, qu'elle en étoit environnée, et éloignée du continent d'environ deux cents pas.

Alexandre, comme l'on sait, fit de cette île une

(1) Ezéch. chap. 28.

péninsule, l'ayant fait joindre à la terre ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise.

A une lieue de Tyr, on voit un des plus beaux et des plus anciens monumens qui nous soit resté de l'antiquité. C'est un vaste puits qui tire toutes ses eaux, et en grande quantité, du Mont-Liban. On le nomme le *puits de Salomon*, non pas qu'il soit sûr que ce prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle dans son Cantique, où il dit que ce puits contient des eaux vives, qui coulent avec impétuosité du Liban.

Je n'eus pas le loisir de l'aller voir; mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de la même manière, et disent qu'il est placé dans le milieu d'une espèce de grande tour carrée en forme de terrasse, bâtie de grosses pierres dures proprement taillées, et si bien cimentées et mastiquées entr'elles, qu'on diroit que cet ouvrage est fait d'une seule pierre. Ils ajoutent qu'on monte aisément sur cette terrasse par un escalier de vingt-cinq marches, ou environ; que le puits qui est dans le milieu de cette terrasse est d'une figure octogone, et a de circonférence environ quatre-vingts pas; que l'eau monte jusqu'au haut du puits, d'où elle sort si abondamment de part et d'autre, que d'un côté elle va faire moudre un moulin, et que de l'autre elle va se répandre dans une plaine qu'elle fertilise, et entre ensuite dans des canaux qui la conduisent à Tyr.

Mais il est temps de sortir de cette ville désolée et humiliée, dont le nom même ne subsiste plus : car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de *Sour* à ces misérables masures qui ont pris la place des murs de Tyr.

De cette péninsule où cette ville étoit située, nous continuâmes notre route pour aller au port de Saint-Jean-d'Acre. Nous doublâmes le Cap-Blanc, qui tire son

son nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en passant ce célèbre chemin qu'on appelle le *chemin d'Alexandre ;* c'est un ouvrage digne de ce conquérant. Il est taillé sur une montagne toute de pierre, et creusé comme un canal, les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer, dont les vagues battent continuellement le pied de la montagne.

Ce chemin a plus d'une lieue de longueur et six à sept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner passage à son armée, qui alloit assiéger Tyr.

Après avoir côtoyé le chemin d'Alexandre et le Cap-Blanc, nous parvînmes à la hauteur de Saint-Jean-d'Acre.

Cette ville méconnoissante de toutes les grâces dont Dieu l'avoit comblée, se rendit beaucoup plus criminelle par ses brigandages et ses impudicités, qui la jetèrent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre de Dieu à la merci des Sarrasins, qui y mirent tout à feu et à sang.

De l'église cathédrale de Saint-Jean-d'Acre il n'en est demeuré qu'un pan de muraille ; et de celle de Saint-Jean-Baptiste, que quelques piliers qui soutiennent un morceau de la voûte, où l'on voit en relief le chef de ce saint précurseur. On voit encore quelques restes de plusieurs monastères, dont le plus respectable est celui de ces généreuses filles, qui, par une inspiration divine, à l'exemple de leur sainte abbesse, se défigurèrent le visage pour conserver la pureté et l'innocence de leurs âmes.

Les morceaux de marbre, les colonnes brisées sur lesquelles on marche, le palais des chevaliers de Jérusalem et des Templiers, ceux des princes chrétiens, le magnifique arsenal des galères, et les autres édifices tombés en ruine sont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portoit autrefois le nom de Ptolémaïde et d'Acon,

parce que les deux frères Ptolomée et Acon, en étoient les fondateurs. Elle étoit si grande, qu'en l'année 1191 on y vit vingt princes souverains qui y commandoient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant plusieurs années le théâtre de la guerre, ayant été plus d'une fois assiégée, prise et reprise, tantôt par nos princes croisés et tantôt par les infidèles, ce qui fut la source de ses malheurs.

L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement.

Plusieurs marchands s'y sont venus établir, et demandent des missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs, et la ferveur du christianisme.

De Saint-Jean-d'Acre dont nous venons de parler, et en suivant la côte, nous passâmes devant le Château-Pélerin et la ville de Tartoura. Le premier s'appelle ainsi, parce que les pélerins y venoient autrefois aborder et y trouvoient leur sûreté. Tartoura étoit en ce temps-là une ville très-puissante; elle s'appeloit Dordora ou Adora. Saint Jérôme, dans l'épitaphe qu'il a faite de sainte Paule, dit que cette sainte eut la curiosité de visiter ce qui restoit encore de cette grande ville, et qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du blé, des lentilles et des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux et de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chèvre, soutenues sur des bâtons.

Le Château-Pélerin et cette ville ont été également maltraités par le temps, qui détruit tous les ouvrages des hommes.

Césarée de Palestine, qui est à trois ou quatre lieues de Tartoura, en est une autre preuve bien

sensible ; car ses belles et grandes colonnes ensevelies dans le sable, les restes de ses magnifiques édifices, ses grands fossés à fond de cuve, creusés pour défendre les murs de la ville, et qui subsistent encore aujourd'hui avec leur contrescarpe : tous ces riches ouvrages font voir combien il y a de différence entre l'état présent de cette ville et celui où elle étoit autrefois. Elle devoit son ancienne magnificence autant à la vanité d'Hérode l'Ascalonite, qu'à la reconnoissance de ce prince pour César-Auguste, qui lui avoit conservé le sceptre de la Judée.

Il crut payer ce bienfait en faisant porter à cette superbe ville le nom de son illustre bienfaiteur. Elle avoit d'abord été bâtie sur les ruines de la tour de Straton, qui commandoit l'armée de Darius lorsqu'Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître. Mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la première éclairée des lumières de la foi dans la personne du noble et vertueux centurion Corneille.

Les Actes des Apôtres nous apprennent que Dieu envoya saint Pierre en cette ville pour conférer le saint baptême à ce premier fidèle d'entre les Gentils.

Saint Jérôme dit que de son temps on y voyoit encore une église qui avoit été la maison du même Corneille. Ce centurion fut le successeur de Zachée, qui en avoit été le premier évêque : tous deux furent sacrés par l'apôtre saint Pierre.

Saint Jérôme fait l'éloge de quatre vierges qui vivoient ensemble à Césarée, occupées uniquement à chanter les louanges de Dieu, et faisant profession d'une très-exacte virginité. Ce saint père ajoute que sainte Paule, dans son pélerinage de la Terre-Sainte, y visita leurs chambres, qui étoient en grande vénération. On peut dire que ces quatre vierges ont l'honneur d'avoir été les premières religieuses du monde chrétien.

Les infidèles se sont rendus maîtres de cette ville, d'où l'on doit juger de son malheureux sort.

A peine eûmes-nous perdu de vue Césarée de Palestine, que nous découvrîmes la ville de Jaffa, anciennement nommée Joppé. Les Hébreux l'appeloient Jaffa, qui signifie *beauté*. En effet, sa situation est charmante. Ce qui en reste est sur une colline grande et élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, et de l'autre des campagnes vastes et fertiles.

Saladin fit ruiner cette ville. Saint Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occasion que ce saint roi fit une héroïque action de charité et de mortification; car ayant appris que les ouvriers, qui travailloient par son ordre au rétablissement de la ville, avoient été massacrés par les infidèles et demeuroient sans sépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean-d'Acre à Jaffa. Il fit en sa présence porter en terre tous ces corps corrompus : il fit plus; car, malgré leur corruption, il voulut, pour donner exemple, en charger un sur ses épaules, et le porter courageusement au lieu de la sépulture.

C'est au port de Jaffa que tous les pélerins de Jérusalem arrivent. La situation de cette ville, tout agréable qu'elle est, arrête moins les yeux des pélerins, que la vue de la Terre-Sainte : le port de Jaffa la découvre.

Sitôt que nous fûmes débarqués, nous nous prosternâmes, selon la pieuse coutume des pélerins.

Les chrétiens Francs, Grecs et Arméniens de cette ville vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leurs nations. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté et de charité de la part des pères de Terre-Sainte, qui y ont un hospice : ces pères sont de l'observance de saint François. La tradition est que leur maison est placée dans le lieu même où étoit celle de Simon le corroyeur.

Le port de Jaffa est célèbre pour avoir reçu les cèdres qu'Hiram, roi de Tyr, envoya à Salomon pour la construction du temple; mais il est encore plus recommandable par le mystère qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jeté en mer, et qu'il fut englouti par un poisson. Ce port, qui étoit fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port et le long de la mer, il y a une assez belle rue où l'on débite du riz, du café et du savon de Jérusalem et de Rama.

Avant que de partir de Jaffa, pour continuer notre route, le Turc vint nous faire un compliment; ce fut pour demander quinze piastres à chaque pèlerin : c'est ainsi que les infidèles mettent à profit la dévotion des Chrétiens.

De Jaffa nous allâmes à Rama; nous traversâmes une partie des belles et vastes campagnes de Saron, dont l'Ecriture sainte loue la beauté. Elles sont parsemées de tulipes, qui y naissent d'elles-mêmes; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive aussi en été une grande quantité de melons d'eau, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Il y en a qui pèsent jusqu'à dix livres. Ce sont sans contredit les meilleurs de toute la Palestine.

Saron ou Sarona, qui donne le nom à ces campagnes, étoit autrefois une assez belle ville, située sur une éminence, d'où elle dominoit tout le pays. La plaine, qui s'étend depuis Césarée de Palestine jusqu'à Gaze, est très-vaste et féconde. Les habitans se convertirent et embrassèrent la foi chrétienne, à la vue de la guérison miraculeuse du paralytique que saint Pierre fit à Lydde.

Rama, qui est à quatre ou cinq lieues de Jaffa, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent Ramulé, qui signifie *sable* en arabe, parce qu'elle est située sur un terrain fort sablon-

neux. Elle n'a rien qui lui puisse faire honneur, sinon de compter dans le nombre de ses citoyens Joseph d'Arimathie, qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur du monde.

Grégoire de Tours dit que pour récompenser cette sainte action dès ce monde, le Sauveur, dès le jour même de sa résurrection, vint le visiter dans sa chambre, où les Juifs le tenoient prisonnier, et lui fit voir la plaie de son côté.

C'est à Rama que les pélerins attendent la permission du cadi de Jérusalem pour entrer librement en cette ville. Les pères de Terre-Sainte se chargèrent de solliciter la nôtre, et de nous l'envoyer.

A un quart de lieue de cette ville, on voit une magnifique citerne bien voûtée, et soutenue de vingt-quatre arcades, qui avoient été autrefois ornées de peintures; mais le temps les a presque toutes effacées. Ceux qui vous la font voir, disent que c'est un ouvrage de sainte Hélène.

De Rama on vient à Lydde, qui a porté le nom de Diospolis. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis Lydde jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très-rudes, monter et descendre continuellement, et à travers de gros rochers; mais la joie d'entrer bientôt dans la sainte cité, soulage infiniment le pélerin. On nous fit remarquer en passant un village, d'où, dit-on, le bon larron étoit natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Latroun. On y voit le reste d'une église dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les Chrétiens du pays prétendent qu'il s'appeloit Dimas; le cardinal Baronius lui donne le même nom.

Du village dont nous venons de parler, nous vînmes à un autre, où il y a une église dédiée à saint Jérémie, et qui en porte le nom. Nous descendîmes ensuite peu à peu les montagnes de Judée,

et nous nous trouvâmes dans la vallée du Térébinthe, qui est à une lieue de Jérusalem. Pour y arriver, il nous fallut gravir des montagnes, qui nous cachoient la vue de la sainte ville. Comme elle est située sur le penchant de la colline opposée, on ne la peut voir que lorsqu'on est près d'y entrer. Enfin, après avoir continuellement monté et descendu par des chemins très-fatigans, Jérusalem parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les sentimens dont le cœur est pénétré à la vue de cette sainte ville, c'est ce qu'il n'est pas possible de faire. Du plus loin que nous aperçûmes ses murs, nous adorâmes les précieux monumens qu'ils renferment. Ce fut la veille du dimanche des Rameaux, que nous eûmes le bonheur d'y entrer. A notre arrivée nous allâmes rendre nos devoirs aux révérends pères religieux de saint François, nommés communément les pères de Terre-Sainte. Ces pères représentent à Jérusalem l'Eglise latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvois désirer. Comme ils savoient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venoit d'ouvrir l'église du Saint-Sépulcre, et qu'il falloit en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues passées, et sans perdre de temps, je suivis les pères qui voulurent m'y conduire.

L'église du Saint-Sépulcre, la plus respectable qui soit au monde, renferme trois églises. Celle du Calvaire est la première; celle du Saint-Sépulcre est la seconde, et celle de l'invention de la Sainte-Croix est la troisième. La plus magnifique des trois est celle du Saint-Sépulcre, qu'on appelle l'église de la résurrection. Son enceinte est ovale, sa forme intérieure est celle d'une croix. L'église du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint-Sépulcre; celle de l'invention de la Croix est à sa droite. Au-devant de la grande église du Saint-Sépulcre, qui renferme

les deux autres, il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'église, il y a une tour qui servoit autrefois de clocher. Elle est à trois étages, et ornée de belles colonnes d'un marbre blanc.

Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la prière avec leurs cris ordinaires ; mais le Ciel a toujours puni si sévèrement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il en coûta seize piastres à chacun de nous, pour entrer dans l'église du Saint-Sépulcre. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer et sortir librement.

Le premier objet qui se présenta à ma vénération, fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimathie posa le corps de Jésus-Christ crucifié pour l'ensevelir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, et dont il y en a une parsemée de fleurs de lis, qui est un présent de nos rois.

Du plain-pied de l'église, et à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la chapelle du crucifiement du Fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire, qui est une des trois églises. Un gros pilier carré, qui soutient la voûte, divise cette chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la croix, et où il eut les mains et les pieds percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la croix du Sauveur fut plantée, et où il voulut expier nos iniquités par sa mort.

Le pavé de cette chapelle est un ouvrage à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or et d'argent y brûlent jour et nuit. L'endroit où la croix fut plantée, et qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre

gris et ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent, par la libéralité et la piété d'un prêtre grec nommé Siba, qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la croix du Sauveur, doit son plus riche ornement au sang de Jésus-Christ, dont il fut couvert, lorsque le Sauveur de nos âmes le répandit pour nous à la croix.

À cinq ou six pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde, pour montrer le lieu où la sainte Vierge et saint Jean étoient placés lorsque le Sauveur en croix dit à son disciple bien aimé : *Voilà votre mère ;* et à sa mère : *Voilà votre fils.*

Des saints pères, et sainte Brigitte dans ses révélations, disent que ce fut au même lieu, et à la vue du crucifiement de son fils, que la mère de Dieu souffrit le plus cruel de tous les martyres, et qu'elle tomba, dit saint Bonaventure, à demi-morte entre les bras de Marie-Magdelaine (1).

Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces pères, que la mère des pécheurs offrit pour eux au Père éternel les mérites infinis du martyre de son Fils.

Après avoir considéré attentivement toutes les parties de cette chapelle, j'en descendis par les dix-neuf degrés que j'avois montés. Je rentrai dans la grande église, et suivant à droite les murailles du chœur, j'aperçus la chapelle du glorieux Sépulcre du Sauveur.

Cette auguste chapelle a son dôme ; il a été fait avec des solives de cèdre : on prétend qu'on y en a employé cent trente-une, qui ont chacune soixante palmes de longueur. Elles sont posées debout, et forment des arcades d'espace en espace.

Ces arcades sont ouvertes pour donner du jour à la chapelle, et pour laisser exhaler la fumée des

(1) *Tunc Mater semimortua cecidit inter brachia Magdalenæ.* Cap. 79 et 80.

lampes qui y brûlent jour et nuit. Plusieurs de ces lampes, dont quelques-unes sont d'un grand prix, ont été données par des princes chrétiens; on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus.

Le haut du dôme étoit autrefois tout ouvert; on y avoit seulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiseaux; mais l'église ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fidèles, on a élevé au-dessus du Saint-Sépulcre un petit dôme, porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, lesquelles forment six petites arcades.

Les arcades du grand dôme, dont nous avons parlé ci-dessus, sont appuyées sur une muraille ronde, qui étoit autrefois enrichie des images des prophètes et des apôtres. Les images étoient faites avec de petites pierres de diverses couleurs, rangées et nuancées avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes.

Au-dessous du dôme il y a deux galeries l'une sur l'autre, qui règnent autour du Saint-Sépulcre. Elles sont voûtées et soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes et de pilastres, disposées pour former un espace intérieur, dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diamètre, et est pavé d'un très-beau marbre.

Les galeries hautes et basses sont partagées aux diverses nations chrétiennes, qui font chacune l'office divin dans l'église selon leur rit particulier.

Le sépulcre où le corps de notre Rédempteur fut déposé après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme et au milieu de cet espace qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'étoit alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau et le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur

est de huit ou neuf pieds. Il n'en a que six de diamètre. Le corps du sépulcre est orné au-dehors de neuf petites arcades posées sur leurs piliers, de hauteur et de grosseur proportionnées.

Je ne puis, mon révérend père, vous donner une idée plus parfaite de ce sanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits sépulcres, qu'on fait ici de nacre de perle, et qui imitent assez bien la figure du sépulcre de notre Sauveur.

Cet objet de notre vénération n'est pas le seul qui soit dans l'église du Saint-Sépulcre; elle renferme de plus quatre autres monumens qui y sont honorés.

A dix ou douze pas de la petite chapelle du sépulcre du Sauveur, on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une mosaïque de différentes couleurs, le lieu où Notre-Seigneur apparut à sainte Marie-Magdelaine en habit de jardinier; les Latins y entretiennent une lampe allumée, et les Arméniens une autre.

Un peu plus loin on entre dans une seconde chapelle, où les pères de Terre-Sainte célèbrent l'office divin. La tradition est que cette chapelle est le lieu où étoit la maison du jardinier de Joseph d'Arimathie. La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son Fils, et que ce Fils, si cher à sa mère, vint au moment de sa résurrection la consoler par sa première apparition en ce lieu.

Cette chapelle a trois autels qui représentent ces mystères, et qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement.

La troisième chapelle qui suit, et qu'on appelle la chapelle de la division des vêtemens, est celle où l'on croit que les soldats partagèrent entre eux les vêtemens du Sauveur. La quatrième et la dernière qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre, est celle qu'on nomme la chapelle de l'Impropère.

L'on y voit sous l'autel le bout de la colonne sur laquelle l'on fit asseoir le Sauveur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre de dix palmes de circuit, et de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchans que ceux qui se voient dans ces chapelles.

Après les avoir visitées, j'entrai dans l'église de l'Invention de la sainte Croix, qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de l'Invention de la sainte Croix, parce que la croix fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélène. On y a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la messe, ainsi que dans les autres lieux saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer.

Je vous avoue, mon révérend père, que j'employai toutes les heures de la nuit à visiter ces précieux monumens, et à méditer les profonds mystères qui y ont été accomplis. Jamais nuit ne me parut si courte.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la bénédiction et distribution des palmes. Le révérend père gardien de Terre-Sainte, religieux cordelier de l'observance, officioit avec la mître et la crosse. La distribution des palmes fut suivie d'une auguste procession qui fit trois fois le tour du Saint-Sépulcre. Les religieux et tous les assistans catholiques portent des palmes en leurs mains, et marchent dans un très-bel ordre. Leur modestie, la mélodie du chant, les magnifiques ornemens des officians, inspirent du respect et de la vénération pour ces saintes cérémonies de l'église Romaine. Elles m'occupèrent toute la matinée.

Lorsqu'elles furent finies, un des religieux me

conduisit en leur couvent, appelé le Couvent de Saint-Sauveur. On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux que ces pères eurent la bonté de me faire, me prévenant sur tout ce que je pouvois désirer. Ils m'obligèrent même de séjourner à Jérusalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étois proposé.

Le soir du dimanche des Rameaux, ils m'avertirent de ne point perdre l'occasion de faire le voyage du Jourdain. La coutume est que le lundi saint il part de Jérusalem une caravane de pélerins pour y aller. Elle étoit d'environ trois cents personnes. Je me mis du nombre : nous parcourûmes une partie de la vallée de Josaphat. Nous passâmes par Bethanie, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Magdelaine, et où l'on voit le sépulcre de Lazare. Nous descendîmes ensuite dans un vallon. Les pélerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine, près de laquelle, dit-on, le Sauveur et ses disciples se reposoient en venant de Jéricho.

Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville, dont il ne reste que le nom, étoit située dans une vaste et agréable plaine.

Cette plaine est terminée par une haute montagne. Sur son sommet il y a une grotte, qui fut celle, dit-on, où notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Le chemin pour y monter est très-étroit et fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte et de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier et jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peines et de fatigues pour en descendre, que nous en eûmes pour y monter.

Etant descendus dans la plaine, nous y trouvâmes de longues tentes dressées, et un grand nombre de vivandières qui offroient aux pélerins du

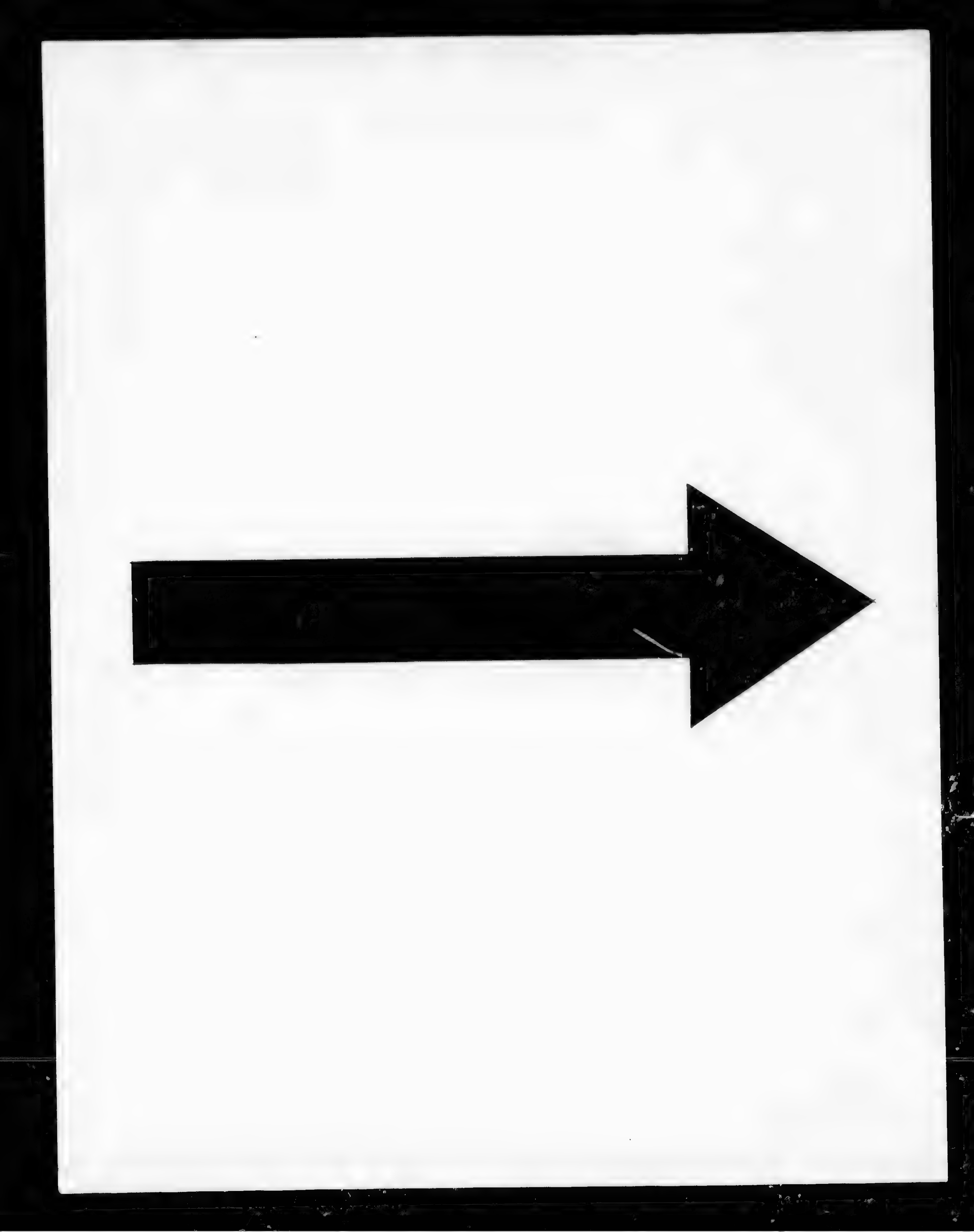
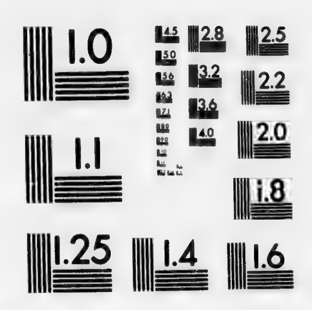


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



riz, du café et autres pareils rafraîchissemens pour leur argent; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Notre repos ne put cependant être bien long; car une heure avant le jour le conducteur de la caravane donna le signal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du Jourdain. On y dressa deux autels portatifs, dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le baptême de son saint précurseur, et je fus un de ceux qui eurent la consolation d'y dire la sainte messe.

Nous aperçûmes de loin la mer Noire, qui a pris la place de ces villes infâmes, lesquelles furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du ciel. Tout le terrain que ces villes occupoient ayant tout-à-coup été creusé par la violence des flammes, les eaux du Jourdain y entrent et forment cette mer, dont la longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sur trois ou quatre de largeur dans certains endroits.

Cette mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahhret Louth*, c'est-à-dire, le *lac de Loth;* mais il est plus connu sous le nom de la *mer Noire* ou *mer Morte*, qu'on lui donne communément, peut-être parce que ses eaux n'ont nul autre mouvement que celui qu'elles reçoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poisson; car nul poisson n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac sont corrompues. Ce qui est de plus surprenant, c'est que les eaux douces et salutaires du Jourdain n'y sont pas plutôt entrées, qu'elles deviennent si salées, si amères et d'une odeur si insupportable, qu'il n'est pas possible d'en boire. Elles jettent sur le rivage quantité de pierres noires, et si brûlantes, qu'on ne les touche pas sans se brûler. Toutes ces mauvaises qualités, que quatre mille ans de temps n'ont pu faire perdre à cette mer, sont autant de preuves de l'indignation de Dieu, qui veut

apprendre aux siècles à venir qu'il punit encore aujourd'hui les vices honteux de ces villes criminelles et réprouvées.

Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres, que les anciens auteurs appellent *arbres de Sodôme*, et que l'on voit près de la mer Morte, à une journée de l'embouchure du Jourdain. Ils sont grands comme des figuiers; le bois de ces arbres y est assez semblable; mais la verdeur et la forme des feuilles des arbres de Sodôme tiennent de celles du noyer. Ils portent un fruit qu'on prendroit aisément pour d'agréables limons; mais lorsqu'on les veut cueillir, on ne trouve entre ses doigts qu'une poudre noire et légère que le vent emporte.

Saint Fulbert, évêque de Chartres, en parle comme d'un fait qu'il avoit vu dans un voyage qu'il fit en ce pays : figure, dit un historien, des plaisirs sensuels qui trompent, par leur belle et séduisante apparence, ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le mercredi saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à la vallée de Josaphat. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis le jardin des Oliviers, qu'on appelle *le jardin de Gethsemani*, parce que le village qui porte ce nom n'en est pas éloigné. Les pères de Terre-Sainte ont acheté ce jardin, où il ne reste que sept ou huit oliviers : les pères en font un peu d'huile qu'ils distribuent comme une chose sainte. Les noyaux des olives leur servent à faire des chapelets qui sont recherchés des Chrétiens.

C'est dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit sa priere à Dieu son Père, et où son corps et la terre même fut couverte d'une prodigieuse sueur d'eau et de sang. Cet endroit est une grotte assez profonde où il y a deux autels. Les pères chantoient la grand'messe lorsque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne.

Je laisse à penser quels doivent être les sentimens qu'inspire ce lieu de dévotion, où le Fils de Dieu voulut bien souffrir une espèce d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plutôt que je n'eusse voulu, pour nous rendre à Jérusalem, et y assister aux cérémonies des derniers jours de la semaine sainte.

Nous y arrivâmes le mercredi saint, après avoir passé le torrent de Cédron. L'on nous fit remarquer en passant une grande roche, sur laquelle on voit encore les vestiges que le Sauveur du monde y laissa de son corps, lorsqu'il permit que son extrême foiblesse le fît tomber sur cette roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des soldats commis à sa conduite.

A mon arrivée à Jérusalem, je me retirai au couvent de Saint-Sauveur, pour y passer la nuit. Le lendemain matin, qui étoit le jeudi saint, j'allai dans l'église du Saint-Sépulcre, pour y assister aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine.

L'office du jeudi saint se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence et une piété qui ravissent l'âme des assistans. Les autels sont ornés de présens de tous les princes chrétiens, et des vœux des fidèles, ouvrages, pour la plupart, d'une rare beauté et d'une richesse immense. Le révérend père gardien de Jérusalem officia pendant tous les saints jours avec la crosse et la mître. Les religieux, les pélerins et autres catholiques, communièrent de sa main.

Ce même jour le très-saint sacrement fut porté en procession au Saint-Sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain.

Le jeûne au pain et à l'eau, pendant les trois jours, est observé très-régulièrement de tous les pélerins catholiques.

Le vendredi saint fut employé en prières publiques et en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes.

touchantes. L'après-dînée on fit une procession, où tous les religieux et prêtres en surplis, et les assistans le cierge à la main et piés nus, allèrent visiter les saints Lieux, pour y faire leurs stations.

Dans chaque station un des religieux donne une méditation, dont le sujet est conforme au mystère de la passion du Sauveur, qu'on honore dans le lieu où se fait la station.

Pour exciter la ferveur des assistans, les pères de Terre-Sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux, qui se laissent aisément toucher des choses extérieures.

Ils représentent le mystère du crucifiement de Notre-Seigneur, avec la figure en relief du Sauveur, et dans sa grosseur naturelle. Sa tête, ses bras et ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent et se placent comme on le veut.

Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élèvent ensuite, et posent le crucifix dans le trou où la croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prières très-touchantes sur le mystère de la passion du Fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa croix, et pour imiter l'action sainte de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des femmes pieuses, ils le portent sur la pierre de l'onction, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur, qu'ils apportent dans des vases d'argent.

Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire, et le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prières et en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain samedi saint, le révérend père gardien et ses religieux firent l'office, et célébrèrent nos divins mystères avec toute la solennité que le saint lieu et le saint jour demandoient. Mais autant qu'on est édifié de la manière pleine de modestie et de

religion avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, autant est-on affligé de voir le patriarche des Grecs, avec d'autres évêques et prêtres grecs, tous schismatiques, être de leur côté les ministres d'une cérémonie qui n'est qu'une supercherie inventée pour abuser de la simplicité d'un peuple grossier et ignorant.

Ces pasteurs, ou plutôt ces loups ravissans, pour inspirer à leurs ouailles du mépris pour l'église latine, leur disent que les Latins vont chercher dans un caillou le feu nouveau dont ils allument leurs cierges le jour du samedi saint; mais que Dieu voulant donner aux Grecs une marque publique de sa spéciale dilection pour eux, leur envoie du ciel même un feu divin que leur patriarche reçoit entre ses mains.

Cette fable, que le peuple croit sans peine sur la parole de ses pasteurs, est rapportée dans une lettre du père Sicard (1).

Le saint jour de Pâques j'assistai à l'office du matin et du soir. Tout y est auguste; l'église du saint Sépulcre est ornée de riches tapisseries, et des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumières. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a entr'autres une croix, qui a été donnée par les rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les rois d'Espagne ont fait présent à cette église de plusieurs lampes très-riches, et dignes de cette monarchie.

Les ornemens qui servent à l'autel, sont de drap d'or et d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

Le révérend père gardien célébra pontificalement la messe, sur un autel dressé à la porte du saint Sépulcre. Il étoit accompagné de plusieurs officiers qui

(1) Voyez cette lettre du père Sicard à M. le comte de Toulouse, dans le troisième volume de cette édition.

le servoient. Il communia à la fin de la messe un nombre prodigieux de pélerins et autres, qui se présentoient deux à deux à la sainte table avec un ordre admirable.

Les cérémonies du matin n'ayant pu finir que long-temps après midi, il nous en resta très-peu pour nous disposer aux offices de l'après-dînée, qui se continuèrent bien avant dans la nuit.

Tout l'office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les pères de Terre-Sainte, et je m'y préparai à partir le lendemain, première férie de la grande fête, pour faire selon la coutume, le pélerinage de Bethléem, qui n'est éloigné de Jérusalem que de deux lieues.

Bethléem n'est qu'un village assez grand et assez peuplé, élevé sur une petite montagne dont la situation est très-agréable. Les habitans sont partie Chrétiens et partie Mahométans. Les uns et les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du Sépulcre de Notre Seigneur et de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du *champ des pasteurs*, et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacre de perles. Le débit en est très-grand.

L'église et la grotte de la nativité du Sauveur sont à l'extrémité du village et à son orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'église. Elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'*école de saint Jérôme*. Il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas, et quinze ou seize de largeur. Sa voûte est soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle étoit le lieu où ce saint docteur faisoit ses leçons sur l'Ecriture sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les pélerins. L'église est grande et belle. Cinquante colonnes de marbre, tout d'une pièce et fort hautes, distinguent la nef des aîles, et forment le chœur.

La frise qui règne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise, il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup de jour à l'église. Tous les mystères de notre sainte religion ont été autrefois peints sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef : il y a un autel dans la croisée dédié aux rois Mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il nâquit est sous le chœur de l'église. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un et de l'autre côté du chœur par plusieurs degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont de bronze et bien travaillées. On ôte ses souliers par respect pour entrer dans ce sanctuaire.

La grotte n'est éclairée que par les lampes continuellement allumées. La crêche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé et taillé avec le ciseau, pour lui donner la figure de la crêche. Il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crêche du Sauveur étoit placée. Ce lieu, que le Fils de Dieu avoit choisi pour naître, est aujourd'hui l'objet de la vénération des Chrétiens.

Tout ce qu'on y voit excite la piété et fortifie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans sa naissance, les prières publiques, les prosternemens et autres marques d'une dévotion sincère et édifiante, la richesse même des présens que les princes chrétiens y ont envoyés, pour être des monumens publics de leur religion : tout cela excite en votre âme des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette sainte grotte, il y a un autel de marbre sur lequel on dit la sainte messe. J'eus le bonheur de l'y célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire et son tombeau, celui des saints Innocens, celui de sainte Eustochium, celui de saint Eusèbe, abbé de Bethléem, et celui de sainte Paule. Cette illustre dame romaine, l'honneur de la famille des Gracchus et des Scipions, dont elle descendoit, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de Bethléem, à celui de la ville capitale du monde, et son pauvre hermitage aux appartemens superbes de Rome.

De Bethléem, on nous conduisit aux montagnes de Judée : on y avoit autrefois bâti une église au lieu même où naquit le saint précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les infidèles l'avoient profanée.

Louis XIV, qui a donné des marques de sa foi et de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette église de leurs mains. Il l'a fait rétablir et orner, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles et des plus régulières églises du Levant. Les pères de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence et l'édification possible.

Il ne faut pas s'étonner que le saint précurseur, qui n'alloit pas chercher bien loin de quoi subsister, se contentât de sauterelles, car elles sont ici en grande quantité. Il usoit aussi apparemment des petites extrémités de certains arbres auxquels on donne ici le nom de *sauterelles*, et que les paysans mangent assez communément.

Pour ce qui est du miel dont l'Ecriture dit qu'il se nourrissoit, on le trouve dans le creux des rochers, où les abeilles sauvages le travaillent.

Ces montagnes de Judée, qui nous rappellent le souvenir de l'austère vie de S. Jean, prêchent encore

aujourd'hui après lui le baptême de la pénitence.

Nous quittâmes ces montagnes et le monastère de Saint-Jean pour revenir à Jérusalem. En revenant nous passâmes par le monastère des Géorgiens ; on l'appelle le monastère de Sainte-Croix. Il porte ce nom, parce qu'on croit ici pieusement que les Juifs allèrent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur. L'église est fort jolie, son dôme est très-orné. Les images de plusienrs saints, qui étoient peintes sur les murailles, sont presque toutes effacées.

Etant de retour à Jérusalem, j'employai les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David, qui renfermoit en ses murs le trône et le temple de Salomon, la gloire et la couronne de la nation juive : car le Dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville.

Mais comme sa justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle Jérusalem, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monumens de la passion et de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes, dans tous les siècles, l'excès de son amour pour eux, et le besoin qu'ils avoient d'un si puissant et d'un si bon libérateur.

Ces saints monumens, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans Jérusalem. La ville n'est ni grande ni belle : on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermoit autrefois en son enceinte le mont de Sion. Elle n'en contient présentement qu'une petite partie ; ses rues sont étroites, mal-propres et mal pavées. Il y a toujours à monter

et descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic, et par conséquent très-pauvre: son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pélerins.

Les Grecs y ont plusieurs églises et des couvens. Celui du patriarche est le plus beau. Son église est dédiée à sainte Hélène et à saint Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens, les Coptes, les Suriens, ont aussi leur monastère avec leur église. Les Juifs y ont leur quartier et leur synagogue.

Les Mahométans y ont plusieurs mosquées: la plus belle et la plus révérée des Turcs est celle qui occupe la place où le temple de Salomon étoit bâti. Comme il n'est permis à aucun Chrétien d'y entrer, je ne sais que par ouï-dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques; que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme et qui fait le tour de l'église; enfin, que de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Mais pour ce qui est de ses dehors je les ai bien considérés. Sa figure est octogone, son dôme lui donne un grand agrément. Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque, et faits de pièces rapportées. Comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornemens. Les Turcs y ont peint de grandes lettres arabes, qui représentent des sentences choisies de l'alcoran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septième, qu'on appelle la *Porte dorée*, est fermée et murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un prince chrétien doit un

jour retirer les saints lieux de leurs mains, et entrer victorieux par cette porte dans la ville de Jérusalem.

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu, est la fameuse piscine probatique que Salomon fit bâtir pour l'usage du temple. Cette piscine est extrêmement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long et quarante de large. Elle est revêtue de belles pierres de taille. Sa figure est carrée et un peu oblongue ; elle est présentement desséchée et de nul usage.

J'ai très-peu de chose à vous dire, mon révérend père, des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conservé que les noms de tout ce qu'elles étoient autrefois.

Près de la porte qui va au mont de Sion, on nous montra la maison d'Anne, ou plutôt le lieu où elle étoit située; car il n'est pas possible que cette maison, et les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps subsisté jusques à présent. On nous fit cependant remarquer dans la maison d'Anne un vieux olivier où l'on dit que Notre Seigneur fut lié. Ce qui est vrai, c'est qu'il n'est permis à personne d'en couper. Il est environné d'une balustrade qui le défend contre ceux qui voudroient en approcher. Son tronc est fort ancien, ses branches portent d'excellentes olives, dont les noyaux servent à faire des rosaires et des chapelets que les Chrétiens achètent.

De la maison d'Anne, il faut passer toute la ville pour aller au sérail du bacha, qui étoit autrefois le prétoire de Pilate. On y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, et qui y sont honorés sous le nom de *scala sancta*.

Près du sérail il y a un petit bâtiment carré bien voûté. Les Chrétiens, et les Turcs mêmes, disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé et

couronné d'épines. Dieu a voulu manifester la sainteté de ce lieu par deux faits très-avérés. Le fils d'un bacha ayant voulu y placer ses chevaux, et ayant fait construire une chambre au-dessus pour ses domestiques, les chevaux furent trouvés morts dès le lendemain au lieu où on les avoit placés, et la chambre supérieure fondit tout-à-coup.

Un peu plus bas que la maison du bacha, il y a une arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paroître au peuple le Fils de Dieu dans le pitoyable état où il avoit été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot *tolle*.

C'est à quelques pas de cette arcade que commence la voie qu'on appelle *douloureuse ;* parce que ce fut par cette rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant, on nous fit remarquer une place où l'on avoit autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer le lieu, où l'on dit que cette mère affligée, jetant les yeux sur son Fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur.

Un peu plus loin, on nous montra à droite la maison du pauvre Lazare, et à gauche celle du mauvais Riche. Vers le bout de cette rue, on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le Fils de Dieu se tourna vers les femmes dévotes pour les exciter à pleurer leur malheur et celui des Juifs plutôt que le sien propre. La maison de la Véronique étoit plus bas, et peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appeloit la *porte Judiciaire*, parce que les criminels y passoient pour aller au lieu de leur supplice.

Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la prison de saint Pierre. Les Chrétiens en avoient fait une chapelle, mais depuis ce temps-là les infidèles en ont fait leur prison.

On nous montra ailleurs la maison de Simon le pharisien, où la Magdelaine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincère, laquelle lui obtint la rémission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée partout où son évangile seroit annoncé.

L'église de sainte Anne, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'étoit autrefois la maison de cette sainte, n'est pas éloignée de celle du pharisien. Sous le règne des princes français, cette église étoit jointe à un monastère de religieuses.

Nos conducteurs nous firent remarquer la maison de Zébédée, père de saint Jacques et de saint Jean, et le lieu du martyre de saint Jacques, qui est vers le mont de Sion. Les Arméniens y ont fait un grand monastère. Leur église est d'une structure particulière, mais fort régulière. C'est dans une chapelle de cette église qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à la mosaïque, l'endroit où cet apôtre eut la tête tranchée.

Voilà, mon révérend père, tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au-dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de chose à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire la messe sur le tombeau de la sainte Vierge. Il est placé dans une église bâtie au pied de la montagne des Oliviers, et au-delà du pont du torrent de Cédron. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte mère de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre, qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée et revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la Sainte-Vierge a reposé, occupe presque

toute la place. L'obscurité de ce monument, qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des pélerins qui y descendent les uns après les autres, chantant les litanies de la mère de Dieu : tout cela vous inspire, à la vue de ce sanctuaire, un profond respect et une dévotion très-sensible.

L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes nations. Elles y célèbrent les divins mystères selon leur rit. Les catholiques latins sont les mieux partagés, ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge.

En remontant le degré par lequel on descend au tombeau de la sainte Vierge, on rencontre une chambre obscure et une petite chapelle dédiée à saint Joseph, qu'on dit être le lieu de sa sépulture. Quelques degrés un peu plus haut, on trouve une troisième chapelle où sont les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne. On y dit la sainte messe.

Entre l'église du sépulcre de la sainte Vierge, et une des portes de la ville que les Chrétiens appellent la porte de Marie, parce qu'elle conduit à son sépulcre, on nous fit remarquer une roche qui est presque à fleur de terre. Les Chrétiens prétendent que ce fut sur cette roche que saint Etienne fut lapidé. Les pélerins s'y arrêtent pour la baiser, et pour faire quelques prières en l'honneur du saint.

La montagne des Oliviers est à l'orient de Jérusalem. Elle est la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues sont charmantes : car on voit au pied de la montagne Jérusalem dans toute son étendue. On découvre un peu plus loin, d'un côté une partie du Jourdain, la mer Morte, et les montagnes qui sont au-delà ; et d'un autre côté on voit celle de Siloüan et de Béthanie. En montant la montagne, on trouve en son chemin trois caves profondes et longues, en forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous carrés de la

longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les sépulcres des prophètes.

C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que Notre Seigneur apprit à ses apôtres l'oraison dominicale, et où il leur prédit la destruction de Jérusalem et du monde entier; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cime de la montagne, pour y honorer l'endroit d'où le Fils de Dieu monta aux cieux. Les fidèles y avoient autrefois bâti une magnifique église; mais ayant été détruite, les infidèles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors, et ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de colonnes de marbre.

C'est dans cette petite mosquée que les Turcs conservent avec un grand soin la pierre sur laquelle paroît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs, qu'à leur avarice; car ils tirent continuellement de l'argent des pélerins, pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de voir et d'adorer les vestiges des deux pieds du Sauveur. Mais les Chrétiens prétendent que depuis ce temps-là les infidèles ont enlevé le vestige du pied droit, et l'ont placé dans leur grande mosquée de Jérusalem, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophète Mahomet. Le respect qu'ils lui portent, apprend aux Chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes.

A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée, qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde, dont l'entrée n'est permise qu'aux Mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc, qui se rend traitable par une composition pécuniaire.

Ce fut cette grotte que sainte Pélagie choisit pour

y passer le reste de ses jours dans une très-rigoureuse et constante pénitence jusqu'à sa mort. Quoique cette grotte soit fermée aux Chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse, que Pélagie préféra aux palais et aux délices de la ville d'Antioche, inspire l'esprit de componction, et nous découvre les richesses immenses de la bonté et de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les pécheurs qui reviennent à lui avec un cœur aussi contrit et humilié, que le fut celui de cette pécheresse.

A l'occident de Jérusalem, et sortant de cette ville par la porte de Damas, on voit le sépulcre de Jérémie, qui est dans une grotte de vingt-cinq pieds de large, et autant de hauteur. Les Turcs, qui s'en sont rendus les maîtres, font croire au peuple ignorant et grossier, que cette grotte étoit la demeure d'un de leurs *santons*, c'est-à-dire, de quelque fanatique de leur secte, qu'ils font passer pour un saint.

A quelques pas au-delà, je vis ces prodigieuses cavernes, qu'on appelle les sépulcres des rois. Ce sont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches et plusieurs autres ornemens d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau et le ciseau. Les dépenses prodigieuses et nécessaires pour venir à bout d'un ouvrage si difficile, n'ont pu être faites que par des rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce sont les portes qui ferment ces sépulcres : car les ouvriers qui y ont mis la main, les ont construites du roc même. Ils les ont ornées de moulures et de panneaux travaillés avec autant de délicatesse, que s'ils étoient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux pivots des portes qui ne soient pris dans le roc, et faits du roc même.

Je m'informai des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres, et du nom des rois

qui y avoient été inhumés ; je ne trouvai qui que ce soit, et je ne découvris aucun vestige qui pût m'en donner connoissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre monastère de saint Sabas. L'amour que ce saint solitaire avoit pour la solitude et la pénitence, lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les plus affreux étoient ceux qu'il aimoit ; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son monastère.

Cette montagne est à trois lieues de Bethléem, et à quatre de Jérusalem. Elle est fort longue et pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits ; ces rochers creux avoient déjà servi de cellules et d'oratoires à plusieurs anachorètes avant saint Sabas.

Le torrent de Cédron, coule au pied de cette montagne. La vue du torrent qui rappelle le souvenir du commencement de la passion du Sauveur, parut très-propre à ce saint solitaire pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque le désir de se donner à Dieu lui fit prendre la résolution de quitter son père et sa mère qui l'aimoient uniquement, et d'entreprendre le pélerinage de Jérusalem. Il se retira dans le monastère de saint Elpide. Les vues que Dieu avoit sur ce jeune homme, parurent si claires au saint abbé, qu'il jugea à propos de l'envoyer à saint Euthime, qui avoit reçu du ciel le talent de conduire les âmes à la perfection où le Seigneur les appeloit.

Saint Euthime reconnut bientôt dans le jeune Sabas de grandes dispositions pour s'avancer dans les voies de Dieu. Il fit en effet sous un si bon maître de grands progrès dans la vertu. Elle croissoit à proportion que son amour pour la solitude, pour l'abs-

tinence et pour l'oraison croissoit en lui. La réputation de sa sainteté, malgré sa retraite, attira de tous côtés des hommes qui venoient embrasser le même genre de vie.

Les démons jaloux de tant d'âmes qu'il leur enlevoit, lui livrèrent de grands combats. Ils suscitèrent contre lui de faux frères qui lui firent une cruelle guerre : ils en vinrent même jusqu'à attenter plusieurs fois à sa vie. Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs criminels projets. Avec tous leurs mauvais traitemens, ils ne purent pas seulement lui faire perdre la tranquillité de son âme. Il n'y eut qu'à la mort de saint Euthime, que le serviteur de Dieu parut être sensible.

Saint Euthime en mourant nomma son disciple pour son successeur. Celui-ci se défendit long-temps de prendre la place de son maître. Mais tous les solitaires, de concert, l'obligèrent à obéir à la voix mourante de celui que Dieu lui avoit donné pour supérieur.

La sagesse de son gouvernement, et la sainteté de sa vie, acquirent à son monastère une si grande réputation, qu'en peu de temps on y vit arriver de toutes parts des hommes du siècle qui venoient se jeter aux pieds du nouvel abbé et lui demander instamment la grâce de les recevoir sous sa conduite. Quelque difficulté qu'il leur en fît, il se trouva néanmoins le père de deux cents disciples. Les derniers venus qui ne trouvoient pas de place pour s'y renfermer, se creusoient eux-mêmes des grottes dans le roc de la montagne.

Quelque temps après, le bienheureux Sabas ayant reconnu que dans ce grand nombre de ses disciples, il y en avoit plusieurs qu'il jugeoit plus propres à vivre en communauté, que dans une étroite solitude, fit bâtir un monastère, où il mit sous la sage conduite d'un saint homme nommé Théodore ceux

qui étoient appelés à la vie religieuse. Il préféra pour lui la vie des anachorètes, et gouverna ceux qui embrassèrent le même genre de vie. Il choisit pour sa demeure personnelle une grotte qui n'étoit qu'un creux où un homme à peine pouvoit se tenir debout. C'est dans ce creux, qu'il prenoit un peu de repos pendant la nuit. Il n'avoit pour lit que la dureté des rochers, et des légumes pour sa nourriture : il ne laissa pas de vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, sans avoir jamais adouci l'austérité de sa vie. Enfin sentant sa fin approcher, il assembla ses disciples. Il leur fit un très-pathétique discours pour les exhorter à vivre toujours dans une union parfaite, dans la fuite du monde, dans la communication avec Dieu seul, dans les jeûnes, et dans la pratique exacte des réglemens de la vie solitaire qu'ils avoient embrassée.

Pendant que le saint abbé leur parloit en termes pleins de dévotion, ils fondoient en larmes, et la grotte du mourant, qui étoit couché sur une simple natte, retentissoit de leurs soupirs. Ils lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna, leur disant que par la miséricorde de Dieu, il seroit pour toujours témoin de leur fidélité à son service. Il se fit ensuite réciter des psaumes; et pendant qu'on prononçoit ces paroles : *Je dormirai et je me reposerai dans le Seigneur*, il rendit paisiblement son âme entre les mains de son Sauveur.

Ainsi mourut le saint abbé Sabas plein d'années et de mérites. L'empereur Justinien, qui avoit pour lui l'amour d'un fils pour un père, donna de sensibles marques de sa douleur sitôt qu'il apprit sa mort.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer après son décès, sont autant de preuves publiques de la sainteté de son serviteur, père d'un grand nombre d'anachorètes. On nous fit voir une fontaine qui porte son nom, parce qu'on prétend que ce fut à

sa prière que Dieu fit sortir de l'eau d'une roche pour subvenir aux besoins de tout le pays. Depuis ce temps-là, cette fontaine n'a jamais tari.

On nous conduisit à son sépulcre, qui est en grande vénération. Son corps cependant a été enlevé pour être transporté à Venise. Mais on a construit en ce lieu une jolie chapelle, couronnée d'un petit dôme, où l'on entretient continuellement une lampe allumée.

Ce sont aujourd'hui des religieux du rit grec, qui vivent dans le monastère de saint Sabas. Ils y observent de rigoureux jeûnes, et y chantent régulièrement les louanges de Dieu pendant plusieurs heures de la nuit et du jour.

Après la visite de ce monastère, il ne nous restoit plus rien à voir à Jérusalem qui fût digne de notre curiosité.

La caravane qui nous y avoit conduits ayant fixé le jour de son départ au 27 avril, j'allai dès le grand matin au Saint-Sépulcre pour y remercier Dieu de la grâce qu'il m'avoit accordée de venir en ces lieux saints, si propres à inspirer des sentimens d'amour et de reconnoissance pour notre divin Rédempteur.

Je pris ensuite congé des pères de Terre-Sainte et j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par Rame, et de Rame nous allâmes nous embarquer à Jaffa, où il fallut payer pour la seconde fois le tribut au Turc.

De Jaffa où nous nous embarquâmes le dernier jour d'avril, nous allâmes nous rendre au port de Saint-Jean-d'Acre. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de Nazareth que d'une journée. Mon intention étoit d'y aller, quand même il y auroit eu plus loin. Nazareth n'est encore aujourd'hui, comme il n'étoit autrefois, qu'une misérable bourgade, d'où, disent les saintes lettres, on ne croyoit pas qu'il pût venir quelque chose de bon.

Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau et son nom seront à tous les Chrétiens en une éternelle vénération.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, on voit arriver chaque année un grand nombre de pélerins, qui y viennent honorer la mère du Verbe incarné.

Saint Louis, dans le temps des croisades, y vint en personne avec sa cour. Du plus loin qu'il aperçut la sainte chapelle, il se mit à pied et continua ainsi le reste du chemin.

Il se prépara, par un jeûne au pain et à l'eau, à recevoir le précieux corps du Fils de Dieu, et passa quelques jours en prières devant les saints autels.

Cette sainte chapelle où la sainte Vierge est honorée, a été bâtie dans le lieu même où étoit celle qui fut miraculeusement transportée en Dalmatie, le 9 mai de l'année 1291, et ensuite de Dalmatie à Lorette; elle a d'un mur à l'autre six pieds et demi de large, et vingt-un de long. On y a dressé trois autels, l'un à l'orient, dédié à saint Joseph, l'autre au midi, dédié à sainte Anne, et le troisième à l'occident, dédié à l'archange saint Gabriel.

Près cette chapelle, il y a une grotte taillée dans le roc, qui avoit sa communication avec la petite maison de la sainte Vierge. Cette grotte lui servoit d'oratoire, et l'on croit qu'elle y étoit en prière lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer le mystère de l'incarnation du Verbe.

Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'ange la salua, et une autre dans celui où Marie pleine de grâce lui fit sa réponse. Ces colonnes sont à deux pieds ou environ l'une de l'autre: celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchoient des trésors: il n'en reste plus que la partie supérieure qui est demeurée suspendue à la voûte, objet que les Chrétiens et les Turcs regardent comme quelque chose de miraculeux. Les pères de Terre-Sainte ont

un hospice près de la chapelle, et y reçoivent les pélerins avec beaucoup de charité.

Au-delà de cette chapelle, on voit les restes d'une grande et belle église qui a été bâtie sur le terrain où l'on prétend qu'étoit la boutique de saint Joseph.

A l'extrémité de la montagne, on aperçoit le plus affreux précipice que j'aie jamais vu. C'est dans ce précipice que les Nazaréens voulurent jeter le Sauveur, pour se venger des reproches qu'il leur faisoit de leurs désordres.

Revenant à Nazareth, on nous fit remarquer une roche sur laquelle se voit un genou imprimé. Les Chrétiens disent avoir appris de leurs pères, que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son Fils, et que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avoit fait bâtir une église qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à Nazareth, nous parcourûmes une partie de la Galilée pour aller jusqu'à la mer de Tibériade.

Les terres de cette province, qui étoient autrefois si fertiles et si peuplées, sont aujourd'hui en friche et désertes. On appelle cette province le pays de l'Annonciation, ou de l'évangile, parce que notre Seigneur avec ses apôtres y avoient annoncé d'abord sa sainte loi.

Nous passâmes par Saphet. Quelques Juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne Béthulie; mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le nom, est très-peu de chose, et si pauvre que ses habitans couchent sur la dure.

Nous traversâmes ensuite le champ de Dothaïn. Les troupeaux de Jacob devoient s'y bien trouver, car il est très-fertile, et sa fertilité devoit être encore plus grande, lorsque ses enfans y conduisoient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ le puits de Joseph, où ses frères le jetèrent : le nom lui en est demeuré. Il est couvert d'un petit dôme soutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant Capharnaüm. A peine pûmes-nous reconnoître la place de cette malheureuse ville, qui est presque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, et des chapiteaux, qui paroissent avoir été bien travaillés.

Ce sont autant de témoins de la colère de Dieu contre cette ville dont les crimes excitoient continuellement la vengeance du Ciel. Son malheur vint de sa trop grande prospérité. Tout y contribuoit. Sa situation étoit des plus heureuses. Elle etoit sur les bords agréables de la mer de Tibériade, et s'étendoit à son orient sur le penchant d'une belle campagne. Elle avoit en abondance tout ce qui étoit nécessaire à la vie : car la mer d'un côté lui donnoit des poissons de toute espèce et en grand nombre, et de l'autre, le plat pays lui fournissoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter de plus délicieux. Elle voyoit arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverses nations, qui s'y rendoient pour jouir de ses douceurs et de ses agrémens. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ses habitans si mous et si sensuels, qu'ils devinrent insensibles aux paroles du Sauveur et à ses miracles, qui auroient converti les villes de Tyr et de Sidon (1).

Je m'arrêtai plusieurs fois à considérer les eaux de la mer de Tibériade. Je me représentois avec une joie que je ne puis exprimer, cette heureuse barque où Notre-Seigneur étant avec ses disciples, calmoit les flots de cette mer orageuse, et leur faisoit faire une pêche si abondante, qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, et huit ou neuf de longueur.

(1) S. Mathieu, XI, 21.

La ville de Tibériade fut bâtie par Hérode le tétrarque en l'honneur de Tibère. Elle donna son nom à la mer de Tibériade. Saint Luc l'appelle l'étang de Génézareth, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de Génézareth.

Tibériade, qui étoit autrefois une belle et grande ville, est aujourd'hui détruite. C'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une église bâtie, dit-on, par le prince Tancrède, dédiée à saint Pierre, pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au prince des apôtres le pouvoir de lier et de délier. On y a conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médicinale et les bains en sont fort salutaires et très-fréquentés.

Pour revenir de Tibériade à Nazareth, nous prîmes notre route par le vallon où Notre-Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux montagnes, d'où le Sauveur voyoit cette multitude de peuple qu'il rassasia de cinq pains et de deux poissons multipliés.

Après une demi-heure de chemin nous arrivâmes à la montagne des *Béatitudes*, qui s'élève du milieu d'une vaste plaine, et qui a de tous côtés de très-beaux aspects. On l'appelle la montagne des Béatitudes, parce que ce fut sur cette montagne que le Fils de Dieu fit à ses disciples cet admirable sermon qui renferme une morale si sage et si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur.

Deux ou trois lieues plus loin, nous traversâmes une plaine qu'on appelle la plaine des *Epis*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les apôtres pressés de la faim, un jour de sabbat, arrachèrent des épis pour s'en nourrir.

A demi-lieue de là, nous entrâmes dans Cana de Galilée, où le Fils de Dieu fit son premier

miracle. Les Turcs ont fait une mosquée de l'église qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est précédée d'un portique, qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief.

A quelques pas de là, on montre une fontaine où l'on puisa l'eau, dont les cruches furent remplies. Si la tradition de tous ces faits n'est pas bien sûre, elle sert du moins à nous conserver la mémoire des actions du Sauveur du monde et de ses disciples.

Nous revînmes pour la seconde fois à Nazareth. J'eus le bonheur de dire la messe dans la chapelle de la sainte Vierge.

Le mont de Thabor est à deux lieues de Nazareth. Nous en étions trop près pour nous priver de la consolation de grimper sur cette montagne si célèbre dans nos écritures. Nous nous mîmes donc en chemin pour y arriver. Elle est d'une hauteur surprenante. On nous assura qu'elle se voyoit de quinze lieues. Je n'ai pas de peine à le croire : car elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue; sa forme est ronde. Elle s'élève en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit sentier très-rude et très-étroit.

Saint Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. On y a bâti une petite chapelle. J'avois avec moi des ornemens pour y célébrer nos saints mystères. Je n'eus que le temps de dire la sainte messe : car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voisin accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre, pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, et nous fûmes obligés de descendre de la montagne beaucoup plus vîte que nous n'eussions voulu.

Il ne nous restoit plus de notre pélerinage que le seul mont Carmel à visiter. Nous y allâmes avant de regagner Saint-Jean-d'Acre. Il n'y a pas plus de six ou sept lieues du Thabor au mont Carmel. Cette montagne est célèbre par l'honneur qu'elle a eu de servir de retraite au saint prophète Élie, lorsqu'il fuyoit les fureurs d'Achab et de Jésabel.

Cette montagne, ou plutôt cette longue suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, a sept lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. La mer bat son rivage d'un côté, et de l'autre, le fleuve Cisson roule ses eaux le long du Carmel.

Ces montagnes élevées, qui dominent sur la mer et sur de vastes campagnes, méritent l'éloge que l'Ecriture fait de leur beauté.

Les RR. PP. Carmes-Déchaussés sont depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du Carmel. Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu, c'est-à-dire dans une continuelle retraite, et dans une constante régularité. Nous montâmes à leur monastère, où ils nous reçurent avec tous les empressemens d'une sincère amitié.

Leur monastère consiste dans différentes grottes que ces fervens solitaires se sont faites à leur usage. Leur chapelle dédiée à la sainte Vierge est très-dévote. Elle étoit auparavant la grotte où le saint prophète se retiroit pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la messe.

Les RR. PP. nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au-dessous de la chapelle : cette caverne taillée dans le roc, est une espèce de salle longue et large à proportion, dont les murs et les planchers sont très-unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Elie faisoit ses instructions au peuple, et répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un lieu si saint et si révéré des Chrétiens est entre les mains des infidèles. Ils y ont un santon ou religieux turc

qui en est le gardien, et qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréable solitude. J'allai rejoindre ensuite notre caravane pour nous rendre à Saint-Jean-d'Acre, d'où nous continuâmes notre route jusqu'à Seyde, lieu de ma mission d'où j'étois parti.

A notre arrivée, nous allâmes tous ensemble rendre à Dieu nos actions de grâces de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder pendant notre pélerinage.

Je ne vous ai point ici parlé, mon révérend père, des Arabes, qui sont les plus redoutables ennemis des pélerins. On les trouve partout, et même dans des endroits où l'on ne croiroit pas qu'ils pussent être. Ils espionnent les voyageurs sur les chemins. Il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, et lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, on n'en sort point sans être dévalisé. Ils ne savent point se faire un autre revenu que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre, mon révérend père, sans vous dire encore un mot des chevaliers de Jérusalem. Ils sont ici dans une très-grande considération. L'honneur d'être chevalier de Jérusalem ne s'accorde qu'aux personnes distinguées ou par leur noblesse ou par les services qu'ils ont rendus aux saints lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'ils ont faites au Saint-Sépulcre.

Le père gardien de Jérusalem, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires, en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du Saint-Sépulcre l'épée de Godefroy de Bouillon, son collier et ses grands éperons. On met d'abord l'épée dans

la main du nouveau chevalier; on l'attache ensuite à son côté; on met les éperons à ses pieds, et le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette cérémonie, on récite des prières; les prières finies, le nouveau chevalier prononce une formule qui contient ses engagemens. Le père gardien lui fait un discours où il fait d'abord l'éloge de la dignité d'un chevalier de Jérusalem. Il élève cet ordre au-dessus de tous les autres ordres de chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la Toison-d'Or. Il instruit le nouveau chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particulièrement le bon exemple et le zèle qu'il doit avoir pour la défense et la conservation des saints lieux. Enfin la cérémonie de la réception du chevalier de Jérusalem se termine par une procession solennelle autour du Saint-Sépulcre.

Je finis par ce récit, mon révérend père, celui de mon voyage à Jérusalem. Il ne me reste plus qu'à vous assurer, que quand je n'aurois eu que le seul bonheur de voir les sacrés monumens, qui sont autant de témoins fidèles de tout ce que les saintes Ecritures nous rapportent de la mort et de la passion du Sauveur, j'aurois d'éternelles actions de grâces à rendre à Dieu, d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses missionnaires.

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous nos frères qui sont en France, pour les inviter à venir partager avec nous ces consolations que le père de la moisson accorde à ses ouvriers!

Venez et voyez, écrivoit autrefois saint Jérôme à Marcelle et à d'autres dames romaines, pour les engager à quitter le tumulte et les embarras de Rome, pour venir à Bethléem.

On n'y voit pas, il est vrai, leur disoit ce saint solitaire, on n'y voit ni les superbes édifices de la première ville de l'univers, ni ses vastes galeries

enrichies de peintures et de dorures, ni ses portiques incrustés des marbres les plus précieux; on n'y voit pas les somptueux ameublemens des palais, où l'or et l'argent sont prodigués avec excès : mais vous y verrez la crèche du Sauveur, et cette étable où il recevoit les hommages des pasteurs et des rois.

Ces seuls objets paroissoient à saint Jérôme capables d'attirer à Bethléem les dames romaines. Combien d'autres motifs puis-je ajouter à ceux-ci, pour exciter nos frères à venir avec nous à Alep, à Damas, à Tripoli, à Seyde, à Jérusalem, dans les montagnes du Liban, dans le vaste royaume d'Egypte? Toutes ces terres sont saintes depuis qu'elles ont été sanctifiées par la naissance et par les travaux du Fils de Dieu.

C'est ici où il a fait choix de ses premiers disciples. Nous marchons partout sur leurs pas. Nous prêchons le saint évangile dans les villes et dans les bourgades où ils l'ont annoncé. Nous tâchons de maintenir la foi chez les nations qui l'ont reçue des apôtres. Nous la défendons contre l'infidélité, qui s'efforce de la détruire.

La moisson se présente partout aux hommes de bonne volonté. Il est vrai qu'il faut marcher sur les épines et sur les ronces; mais le Seigneur et ses disciples y ont marché avant nous, et il nous est glorieux et méritoire devant Dieu de participer à leurs souffrances.

Je vous demande, mon révérend père, le secours de vos prières pour m'aider à remercier Dieu de m'avoir appelé ici à son service, et pour m'obtenir la grâce d'y finir saintement mes jours. Je suis avec respect, mon révérend père, votre très-humble et très-obéissant serviteur. NEPET, jésuite.

LETTRE

Du père Jacques-Xavier Portier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Fleuriau, de la même Compagnie.

A Naxie, le 20 de mars 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous instruire, comme vous le souhaitez, des bénédictions que Dieu a bien voulu répandre sur les missions que nous faisons de temps en temps dans les îles de l'Archipel. Siphanto, Serpho, Thermia et Andros sont celles que nous parcourûmes l'année dernière; aidez-nous, mon révérend père, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plu à sa bonté d'y opérer par notre ministère.

L'île de Siphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau très-claire ; on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le blé, les légumes, les fruits, les câpres et le coton y abondent; des limoniers, les orangers, et les autres arbres de cette nature, y seroient plus communs si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette île étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, et l'on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or et d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. Monsieur Guyon, consul de la nation française, nous a assurés que dans la dernière

guerre, un Vénitien, habile chimiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux, et que sur quatre-vingts livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Siphanto sont humains, affables et laborieux. Ils parlent un grec fort doux, et un peu moins corrompu que celui des autres insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de château, et en huit gros villages où l'on compte environ six mille âmes. Les toiles de coton et la poterie font tout leur commerce.

C'est à Siphanto que l'évêque grec fait sa résidence. Son diocèse comprend encore huit autres îles : savoir, Serpho, Miconi, Amorgo, Nio, Stanpalia, Naphi, Sichino et Policandro. Ce prélat a environ quarante ans; il est homme d'esprit, et parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'île quarante-cinq églises paroissiales, et chacune est desservie par son papas particulier. Outre ces quarante-cinq paroisses, on y voit un grand nombre de chapelles répandues çà et là sur les collines et dans les campagnes; elles sont propres, et de loin elles font un très-bel aspect. Aux fêtes des saints dont elles portent le nom, on y célèbre le saint sacrifice de la messe, et cette dévotion y attire beaucoup de peuples.

Cette île a encore cinq monastères, trois d'hommes et deux de filles. Le plus considérable est placé au centre de l'île; il est bien bâti, et son église, qui est dédiée à Notre-Dame, est fort propre. Il est habité par douze caloyers (1) et par cinq prêtres séculiers. Le second monastère n'est que de quatre caloyers; il est dédié à saint Elie, et est placé sur la cîme d'une montagne fort élevée. Le troisième est abandonné, parce qu'il est maintenant sans aucun revenu. En

(1) Moines grecs.

Grèce, c'est du corps des religieux que se prennent les évêques, et s'il arrivoit qu'on fît choix d'un prêtre séculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'habit de religieux et de faire profession dans quelque monastère.

Les deux monastères de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de religieuses dans l'un, et vingt dans l'autre. Elles sont toutes d'un âge fort avancé, et ne subsistent que de leur travail. Elles ont de la vertu et de la piété, mais peut-être en auroient-elles davantage, si les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles, et d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoique leurs monastères soient sans clôture, on n'a jamais ouï dire qu'elles aient reçu la moindre insulte depuis leur établissement. Les infidèles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, et ce seroit parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienséance.

Le rit latin est fort tombé à Siphanto; il n'y en a que deux petites églises, l'une dans le château, dédiée à saint Antoine, et desservie par un vicaire qui relève de l'évêque latin de Milo; l'autre qui est à la campagne, et qui est dédiée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'île que six familles latines, encore y sont-elles venues d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainsi autrefois; le rit latin y florissoit; la famille des Cozadini, qui commandoit le pays, étoit toute latine; mais depuis l'invasion des Turcs, leurs descendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont peu à peu dégénéré, et sont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24 de juillet que nous abordâmes à Siphanto, le père Luchon et moi, avec le sieur Deslandes, qu'on nous avoit donné pour les opérations manuelles de la chirurgie qu'il entend parfaitement bien. La première chose que nous fîmes, fut de rendre visite à l'évêque grec, et de lui demander

la permission d'exercer les fonctions de notre ministère. Son accueil fut d'abord assez froid, mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous ayons reçu plus d'honnêtetés.

Avant notre départ de Constantinople, M. l'archevêque de Spiga, vicaire patriarcal pour le saint Siége, dans toute l'étendue du patriarcat de Constantinople, avoit eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample et la plus honorable que nous puissions désirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ses pouvoirs.

D'un autre côté, M. de Fériol, ambassadeur du Roi à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en son nom, pour la sûreté de nos personnes. Ce digne ministre, également zélé pour l'honneur de la religion et pour celui du nom français, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions sous la protection de sa Majesté, et que non-seulement on eût à nous laisser aller et venir, séjourner, partir quand et où il nous plairoit, mais qu'il prioit encore qu'on nous rendît partout les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre mission. Nous avions eu soin auparavant de faire acheter tout ce qui étoit nécessaire à notre subsistance, afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Eglise les plus gratuites, étoient charmés de notre désintéressement. Convaincus par-là que l'unique vue que nous avions étoit de les remettre dans la voie du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les sermons que nous faisions chaque jour à une grande foule de peuples qui se rassembloient de divers endroits de l'île, la doctrine chrétienne que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de nos remèdes, firent notre unique

occupation pendant trois semaines. L'évêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours, et touché des sentimens de componction dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent notre éloge en présence des auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la sanctification de ceux que le Seigneur avoit confiés à ses soins.

C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'île, qui n'avoient pas un moindre besoin de secours. Le père Luchon prêchoit matin et soir à un grand peuple qui accouroit en foule à ses prédications. Les églises n'étant pas assez vastes pour contenir la multitude de ses auditeurs, il se vit souvent obligé de prêcher en pleine campagne. Le silence avec lequel ils l'écoutoient n'étoit interrompu que par leurs gémissemens et leurs larmes. Nous passions le reste de la journée à instruire les enfans, à visiter les malades, et à parcourir les différentes maisons où plusieurs familles s'assemblent pour travailler. Là, nous les instruisions de leurs devoirs, et nous répondions à toutes leurs difficultés par manière de conversation, et sans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étoient guère moins utiles que les prédications publiques. L'usage fréquent des sacremens, dont il y avoit plus de vingt ans que plusieurs ne s'étoient approchés, le changement des mœurs, et la réformation de plusieurs abus grossiers, furent le fruit solide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois et demi que nous employâmes dans de semblables exercices, nous crûmes qu'il étoit temps de nous transporter dans les autres îles du voisinage. A la première nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'assemblèrent en foule autour de nous : prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient, comme ils auroient pu faire dans une calamité

publique : « Vous êtes nos pères, nous disoient-ils,
» vous êtes les anges de nos maisons, et les guides
» de notre salut; ayez pitié de nous; au nom de Jé-
» sus-Christ, ne nous abandonnez pas. » Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendresse, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu, en leur faisant espérer que nous reviendrions bientôt les voir, et que nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure, afin de les entretenir dans les bons sentimens où nous les laissions. Mais avant que de consentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoissance par une patente qu'ils nous expédièrent, et qui fut signée de cinquante-trois personnes, parmi lesquelles se trouvent les curés et les principaux de l'île. La voici traduite mot à mot de l'original grec.

« Nous primats et chefs du peuple, soussignés,
» rendons de très-humbles actions de grâces à la
» miséricorde divine, de ce qu'elle nous a procuré
» un si grand secours, en nous envoyant les révé-
» rends pères Jacques-Xavier Portier et Jean Lu-
» chon, religieux français de la compagnie de Jésus.
» La justice, la reconnoissance et la vérité, nous
» obligent à rendre témoignage à tout le monde,
» qu'ils se sont comportés ici en dignes ministres
» de l'Evangile, au grand avantage de toute notre
» île : ils ne cherchent que la pure gloire de Dieu et
» le salut des âmes; leur conversation est fort édi-
» fiante, leurs avis très-salutaires, et leur doctrine
» très-saine; leur application infatigable et désinté-
» ressée à prêcher dans les églises, dans les carre-
» fours et dans les maisons, à confesser, à visiter
» les pauvres et les malades, nous a fort édifiés; et
» nous sommes tous consolés de voir les grands
» fruits qu'ils ont faits ici : ils nous ont assistés, non-
» seulement pour les besoins de l'âme, mais aussi

» pour

» pour ceux du corps. Leur maison a toujours été
» ouverte à tous les malades, auxquels ils ont dis-
» tribué avec bonté d'excellens remèdes, sans vou-
» loir d'autre récompense que celle que Dieu réserve
» à leur grande charité; en sorte que nous les regar-
» dons comme les médecins de nos âmes et de nos
» corps, comme nos pères, et comme de nouveaux
» apôtres. Les louanges et les bénédictions que toute
» notre île leur donne, les prières et les larmes avec
» lesquelles nous les accompagnons, marquent assez
» combien nous sommes touchés de ce qu'ils ont
» fait pour nous. Nous voudrions bien pouvoir les
» retenir ici; mais leur zèle, qui embrasse tout le
» monde, ne le permet pas. Heureux les peuples
» qui pourront, comme nous, voir les bons exemples
» et entendre les saints discours de ces serviteurs de
» Dieu! nous reconnoîtrons pour nos légitimes frères
» en Jésus-Christ tous ceux qui leur feront le bon
» accueil qu'ils méritent. En foi de quoi nous leur
» avons donné ce présent écrit, signé de notre main.
» A Siphanto, le 17 septembre de l'année 1700. »

Ici étoit le seing de cinquante-trois personnes.

Après les adieux réciproques, nous descendîmes dans notre barque, et nous prîmes notre route vers Serpho. Cette île a bien douze lieues de circuit : le terroir en est sec, montagneux et rempli de rochers; autant que Siphanto est riant et agréable à la vue, autant l'aspect de Serpho est-il triste et affreux. On n'y recueille presque point de blé ni de vin, et on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes et les arbrisseaux qui s'échappent çà et là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres, et leur toison est fort belle et fort fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année, on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix

rouges, telles que sont toutes celles des îles, où il est rare d'en trouver de grises. L'île a encore des mines de fer, et deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serphiotes est dans un gros bourg, situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à près d'une lieue de la mer, et dans un village éloigné du bourg d'environ une lieue. L'un et l'autre contiennent environ huit cents personnes. Le peuple est pauvre et grossier : il parle un grec fort corrompu, et le prononce d'un ton qui a je ne sais quoi de niais qui fait rire.

L'île est gouvernée, pour le spirituel, par un vicaire de l'évêque de Siphanto. Sa juridiction s'étend sur cinq ou six paroisses fort pauvres et fort mal entretenues. A deux lieues du bourg, se trouve le monastère de saint Michel habité par cent caloyers. Quand nous y allâmes, nous n'y trouvâmes que le seul abbé, les religieux étant occupés au-dehors, partie à la quête dans les îles voisines, partie à la garde des troupeaux et au labourage. Il est bon de remarquer ici, que quoiqu'en France on comprenne tous les moines grecs sous le nom de caloyers, il n'en est pas de même en Grèce; il n'y a que les frères qui s'appellent ainsi; car pour ceux qui sont prêtres ils se nomment *Jéromonaches*. Cependant, pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas et fort obscur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, et qui étoit si fort dépourvu de toutes choses, que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le vicaire. Les épitropes ou primats, et le vaivode turc nous firent beaucoup de caresses. Quelques remèdes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnèrent entièrement, et

il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toît d'une maison nous servoit de chaire, et nous avions la consolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand silence, et avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut là, encore plus qu'à Siphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, et les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passoit à faire des instructions familières dans les maisons, que nous parcourions l'une après l'autre; à consoler les malades, à leur porter des remèdes, et à rassembler les enfans pour leur faire le catéchisme. Tous les habitans de l'île profitèrent de la mission, et approchèrent des sacremens de la pénitence et de l'eucharistie, avec des sentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous sortîmes de Serpho, plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici, le peuple nous comblant de bénédictions, et remerciant Dieu mille fois de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho, nous allâmes à Thermia, qui en est éloignée de douze lieues. Cette île a pris son nom des *thermes*, ou bains d'eaux chaudes qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique cultivé, n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guère que du froment et de l'orge. Le vin y est mauvais, et on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros bourg au milieu de l'île, et à deux lieues de ce bourg, un gros village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le nord et le couchant paroît, sur une éminence, un reste de vieux château, avec plusieurs maisons ruinées, et les ma-

sures de deux églises latines. Vers le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville, qui doit avoir été spacieuse et bien bâtie.

Thermia est de la dépendance de l'évêché de Zia, île assez voisine, et où l'évêque réside. Dans le bourg il y a treize paroisses grecques, et quatre dans le village, avec cinq monastères de caloyers. Il n'y a, dans toute l'île, qu'une église latine, desservie par un vicaire qui relève de l'évêque de Tine, vénitien. Le rit latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'île, nous allâmes voir le supérieur ecclésiastique : c'est un homme d'esprit, que son mérite personnel et ses grands biens mettent fort au-dessus des autres prêtres Grecs. Les plus considérables de l'île, qui étoient alors chez lui, furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit, et des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussitôt notre mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun sur le parvis d'une église, où se rendoient de toutes parts une foule de peuples, qui venoient entendre les nouveaux prédicateurs. Un abbé fort respecté dans l'île, qui s'étoit démis d'un évêché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, étoit le plus assidu de nos auditeurs : ce vertueux prélat nous suivoit partout. Il avoit même le zèle de prêcher aussi, et il ne manquoit pas, dans ses discours, de faire l'éloge de notre doctrine et de notre ministère.

Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulières, les confessions devenoient si fréquentes, que nous ne pouvions y suffire. Les ecclésiastiques et les séculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au tribunal de la pénitence, au sortir duquel ils avouoient publiquement qu'ils comptoient pour rien toutes leurs confessions passées, et

qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mît la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de confessions fit descendre de son monastère un vieux moine, ancien confesseur du pays, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions, il retireroit une bonne rétribution ; car parmi les Grecs, les confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs pénitens de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche, pour avertir de son arrivée, il fut contraint de s'en retourner à son monastère les mains vides.

Parmi les malades que nous visitions, il y en eut un chez qui nous allions souvent, plutôt pour nous édifier que pour l'instruire. Ce pauvre homme étoit perclus de tous ses membres, et tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vînmes à lui offrir quelques remèdes pour le soulagement de ses maux : « Hé, mes pères, nous répondit-il, en nous regardant d'un air plein de douceur et de respect, que vous ai-je fait pour vouloir m'enlever la matière de mon mérite? Je ne suis pas digne, il est vrai, de la grâce que Dieu me fait de m'éprouver par ces douleurs passagères; mais puisqu'il a plu à son infinie miséricorde de me les envoyer, est-ce à moi de chercher à en être soulagé? Ayez soin de mon âme, mes pères, et, je vous prie, laissez-là mon corps. » Il faut vous l'avouer, mon révérend père, ces discours pleins d'une foi si vive, et d'autres semblables qu'il nous tenoit toutes les fois que nous le visitions, nous faisoient adorer profondément les secrets de la providence de Dieu, qui sait se conserver des âmes choisies, dans les endroits mêmes qui semblent être le plus délaissés.

Après avoir fait heureusement la clôture de notre mission dans le bourg de Thermia, nous nous ren-

dîmes au village qu'on nomme *Silaka*. Ce village est bâti sur deux petites collines qui se font face l'une à l'autre, et qui sont séparées par un torrent. Le père Luchon prêchoit d'un côté devant la première église, et moi, de l'autre côté, je montois, comme à Serpho, sur le toît d'une maison, d'où je parlois à un grand nombre d'auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient, me remplissoient de consolation.

Nous ne fûmes pas long-temps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos. « Hélas ! mes pères, nous disoient ces » bonnes gens, avec une certaine naïveté qui nous » charmoit, combien y a-t-il que nous disions à » Dieu : Seigneur, envoyez-nous quelqu'un qui nous » apprenne à vous honorer et à vous servir ! c'est » vous, mes pères, que Dieu nous a envoyés, et » nous reconnoissons maintenant qu'il s'est laissé » fléchir à nos prières. » Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur style figuré « Vous » autres, mes pères, vous êtes des vases fermés, d'où » rien de ce qu'on y met ne s'exhale au-dehors : on » peut sans peine vous ouvrir sa conscience, parce » qu'on est sûr que vous jetez tout dans un abîme » profond d'où rien ne remonte jamais. Vous ne » nous demandez que notre conversion, et les autres » nous demandent notre argent. » Ils avoient quelque raison ; les confesseurs du pays ne sont pas assez discrets, et leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains péchés.

Nous ne passâmes que huit jours dans ce village, après quoi nous retournâmes au bourg, pour passer de là à Andros. Il nous eût été impossible d'y abor-

der, si nous eussions différé plus long-temps notre départ. Une foule incroyable de peuple nous suivit jusqu'à notre barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la mission, et nous leur laissâmes quelques livres propres à s'en rappeler le souvenir. Il fallut ensuite se séparer, ce qui ne put se faire sans verser de part et d'autre beaucoup de larmes.

L'île d'Andros est à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y sont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semés de quantité de maisons de campagne et de beaux jardins, que des ruisseaux qui y serpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cèdres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers et de mûriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes; le blé, les herbages et les légumes y croissent en abondance.

A la pointe de l'île qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, est le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'est dans ce port que pendant la dernière guerre les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port sont fort déserts: toute l'île n'est même guère peuplée, eu égard à sa grandeur, car on n'y compte que cinq mille âmes. Le bourg, ou comme on l'appelle, la ville d'Andros, est réduite à cent maisons, bâties au nord sur une langue de terre qui avance dans la mer, et qui forme à ses deux côtés deux petites baies assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux château bâti à la manière des anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la ville s'élève un palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toît; les fenêtres sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont partout semées des armes et des chiffres des seigneurs Summaripa, à qui

appartenoit cette île, et qui, depuis l'invasion des Turcs, sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée *Apano Castro* : c'est un nom commun, dans ces îles, à tout ce qui est anciennement bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans que l'île n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appela quelques familles albanaises qui s'y sont multipliées, et qu'on partagea ensuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Arna*, et l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'île descendent d'une douzaine de familles venues autrefois d'Athènes : ils possèdent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques ou de leur négoce. Il y a vingt-cinq ans qu'un corsaire de la Ciotat vint piller la ville. Depuis ce temps-là, ils ont bâti à la campagne de petits châteaux en forme de tours, pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent, et à les entretenir de leur salut.

Andros a un évêque qui réside d'ordinaire dans la ville. Outre plusieurs petites églises grecques qui sont dans l'île, il y a deux grands monastères de religieux : le premier, nommé *Agra*, est à deux lieues du port Gavrio; l'église en est belle et est dédiée à Notre-Dame. Le second monastère, qui est à une lieue de la ville, s'appelle *Panachrando*. Il y a aussi à Andros un évêque latin, qui est depuis quelque temps absent de son diocèse. Il a un vicaire qui gouverne pendant son absence.

On comptoit autrefois dans l'île environ huit cents familles du rit latin : la plupart de ces familles ont été

éteintes par une peste générale qui affligea l'île; les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs, ou bien elles ont embrassé le rit grec. Il n'y a plus maintenant, du rit latin, que la famille du seigneur Nicolo della Grammatica. Il est vrai qu'elle est nombreuse, et que ce seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir, autant que par son mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'île.

Nos pères de Scio avoient autrefois dans la ville une maison avec une petite église dédiée à saint George, qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces pères, nés la plupart sujets du Grand-Seigneur, avoient de grandes mesures à observer, et essuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. Capucins y avoient aussi un hospice, qu'ils ont quitté et repris à diverses fois. Un de leurs pères, plein de vertu et de zèle, y est venu depuis peu, et nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-temps de nous voir établis dans leur île; mais notre pauvreté, et la disette d'ouvriers évangéliques, ne nous permettent pas de songer à cet établissement: nous y suppléerons par ces sortes d'excursions fréquentes, qui produisent toujours de grands biens, et qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros, nous allâmes, selon notre coutume, rendre nos respects à l'évêque grec. Ce prélat nous reçut de la manière du monde la plus obligeante, et nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales églises. L'évêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus et les désordres les plus communs du pays, c'étoit aussi ce qui fai-

soit la matière de tous nos sermons, et des instructions particulières que nous faisions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bientôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des sacremens, les réconciliations sincères, les promptes restitutions, et l'éloignement des concubines, furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'île nous fit alors un compliment qui nous surprit. «Mes pères, nous dit-il » en nous saluant, vous êtes les deux mêmes que je » vis en songe il y a trois semaines; j'entendis alors » une voix qui me disoit intérieurement : voilà ceux » que j'ai envoyés pour te convertir, ne manque » pas de mettre ta conscience entre leurs mains; si » tu perds cette occasion, tu es perdu toi-même. » Soit que ce songe fût l'effet d'une imagination frappée, soit que ce fût véritablement un avertissement du Ciel, il fit une confession générale de toute sa vie, et nous bénîmes mille fois le Dieu des miséricordes, qui se sert de tout pour conduire les âmes au salut.

Cette mission étant ainsi terminée, nous partîmes pour Arna, village des Albanais, où nous n'arrivâmes que fort tard, et extrêmement fatigués : car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle et la caisse de nos remèdes; et deux autres lieues à faire en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides et tout couverts de broussailles et de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort pauvre, d'une grossièreté extrême, et qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales églises, où un grand peuple étoit assemblé. Nous leur déclarâmes d'abord que le seul désir de leur salut nous avoit attirés dans

leur village, que nous ne leur serions point à charge, et que pour l'administration des sacremens, pour nos instructions, et pour les remèdes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prières.

Ce premier début gagna entièrement leur confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, et on y écoutoit nos instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours, nous fûmes accablés des confessions qu'il fallut entendre, dont la plupart étoient générales. Hélas! s'écrioient ces bonnes gens, les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en chrétiens. Rien ne nous touchoit davantage que de les voir venir du fond de leur vallée, au travers des ravines qui sont affreuses au mois de décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour se confesser et proposer leurs doutes.

L'abandon où les supérieurs ecclesiastiques laissent ce pauvre peuple, est digne de compassion. Une seule fois l'année, qui est le jendi-saint, quelques caloyers des deux monastères qui sont dans l'île, parcourent la vallée pour y entendre les confessions. Quelques-uns d'eux ignorent même jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des péchés grossiers : puis ils demandent aux pénitens une certaine somme d'argent; quand elle est payée, la confession est censée faite. Souvent même ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun détail, ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente; que le pénitent dise oui, et en même temps qu'il présente la rétribution stipulée, tout est fini, et on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus si criant, et à plusieurs autres semblables, dont il seroit trop long de faire ici le détail.

Trois semaines se passèrent dans les exercices ordinaires de notre mission. Comme nous étions sur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos catéchismes grecs à l'épitrope de la vallée, et il nous promit de le lire tous les dimanches à la messe, dans la principale église. Ce sera le moyen de conserver parmi ces peuples les sentimens de piété et de religion que nous avons tâché de leur inspirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville, toutes nos vues se tournèrent vers Apano Castro, où nous savions que les besoins étoient pressans. Apano Castro est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines, sont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'île. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'église ou de temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, et paroît d'un bon goût. Le pavé est d'un marbre blanc et noir très-poli, qui représente des roses et des fleurons travaillés avec beaucoup de délicatesse. Les gens du lieu assurent qu'en fouillant les ruines de la partie du temple qui s'est écroulée, on y trouva une image de Notre-Dame, qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le pays.

Nous trouvâmes à Apano Castro des cœurs bien préparés, et dans lesquels on ne jetoit point inutilement la semence évangélique. Chacun mit ordre à sa conscience, et nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie chrétienne. L'évêque ayant su que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la foi, et des obligations du christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque dimanche après la messe, dans toutes les paroisses. Les plus distingués de l'île qu'on nomme *Archos*, furent si touchés du premier sermon qu'on leur fit sur leurs injustices, que dès-lors ils prirent des mesures con-

venables, pour réparer le tort qu'ils avoient fait au peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entre eux nous amenèrent toute leur famille pour se confesser. Le plus considérable a une fille de dix-huit ans, à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille proteste qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que Jésus-Christ : elle a déjà refusé les plus riches partis de l'île. Son père ne veut pas forcer ses inclinations; mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un monastère des religieuses de son rit. Il a ouï dire que des religieuses françaises doivent venir fonder un monastère à Naxie : il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement, en m'assurant que son intention étoit de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage, si elle eût embrassé cet état.

Voilà, mon révérend père, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette mission. C'est par une bénédiction particulière de Dieu que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces peuples : car les Grecs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, sont élevés dans une aversion comme naturelle pour les Latins; cependant nous avons été bien reçus partout, et plus regrettés encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vastes contrées, si nous étions secourus d'un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques! Faites réflexion, je vous prie, mon révérend père, que la mission de Constantinople comprend plus de cent mille âmes, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, et à Santorin plus de huit mille, sans parler des missions que nous venons de faire, où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints patrons de la Grèce, qui voient du haut du ciel l'abandon affreux

de tant de pays autrefois si fervens et si catholiques, d'obtenir de Dieu qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont en quelque sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'âmes, et qui peuvent y contribuer, les uns par leurs charités, et les autres par leur zèle à ne pas laisser périr une si vaste moisson, faute d'ouvriers pour la recueillir. Je suis, avec respect, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

D'un Missionnaire au père Procureur des missions du Levant.

Mon révérend père,

Vous voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Constantinople à Alep; je ne puis vous refuser cette satisfaction. Je sais que vous ne désirez être instruit, qu'afin de prendre les arrangemens convenables pour contribuer à la conversion et au salut des âmes, dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Destiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Constantinople; j'étois chargé d'y obtenir de la sublime Porte des commandemens importans pour le bien de la religion et de nos missions. M. l'ambassadeur devoit les demander de la part du Roi. Il avoit eu la bonté de dresser lui-même les requêtes qu'il falloit présenter au grand visir, et elles étoient conçues dans les termes les plus avantageux et les plus favorables pour la catholicité : mais quelques démêlés, survenus au sujet du cérémonial, en retardèrent l'expédition. Comme je sentis qu'elles ne seroient pas sitôt répondues, je me lassai d'être inutile, et je fis agréer à son Excellence mon départ

pour Alep. J'allai prendre congé de madame l'ambassadrice, qui me dit obligeamment que, comme nos affaires étoient celles de Dieu, elle vouloit que désormais elles fussent les siennes, et que je pouvois me reposer sur elle du soin de les poursuivre et de les solliciter. A qui les aurois-je mieux confiées? Les remettre entre ses mains, c'étoit les remettre entre les mains de la vertu même et de la piété. J'acceptai ces offres si gracieuses, je lui en témoignai toute ma reconnoissance, et je ne songeai plus qu'à partir.

On peut se rendre de Constantinople à Alep par terre ou par mer. Je balançai quelque temps sur la route que je devois choisir. Je crains la mer; elle me fatigue extraordinairement, et j'ai peine à la soutenir; j'étois presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au printemps, et je croyois trouver partout la saison aussi belle qu'à Constantinople; mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges et du froid. Un autre voyageur qui avoit fait la même route, et qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes et des animaux gelés et morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de saison: malgré mes répugnances, je me déterminai à aller par mer, et tout bien considéré, j'aimai mieux m'exposer à souffrir qu'à périr.

On me proposa de me rendre à Scio, de Scio à Rhodes, et de Rhodes en Chypre. On me fit entendre que le séjour que je ferois à Rhodes ne seroit pas inutile au bien des âmes; que dans cette île il y avoit, sur les galères du Grand-Seigneur, quantité d'esclaves chrétiens qui se trouvoient sans prêtres; que ces esclaves avoient leur chapelle, où je pour-

rois faire librement les fonctions de la religion; que Pâques approchant, ce seroit pour ces pauvres gens une consolation de me voir, et de pouvoir, par mon secours, satisfaire entre mes mains à leur devoir pascal. Ce fut un attrait pour moi; mais vous verrez, par la suite de mes aventures, que si j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avois besoin d'une lettre de recommandation; un révérend père Capucin, missionnaire zélé, m'en obtint une du capitan-bacha, grand-amiral de l'empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre, ce seigneur prioit les cadis de Scio et de Rhodes, de me regarder comme un de ses domestiques, et de me procurer partout un libre passage. En reconnoissance des bons offices que m'a rendus ce révérend père, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du bacha pour placer un archevêque catholique dans l'église des Nestoriens du Diarbekir, et il n'emploie sa protection que pour le bien de la religion et l'avancement du christianisme. Il a accompagné son protecteur dans la dernière campagne contre les Moscovites; il est encore ici à sa suite comme son médecin : c'est une espèce d'esclavage où le zèle le retient; esclavage qui, pour être volontaire, n'en est pas moins rude à un homme de la vertu et du mérite de ce père. Son état m'a fait concevoir que, si l'exercice de la médecine est utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, surtout avec les grands. On commence par être leur médecin, et on finit par être leur esclave. Quoi qu'il en soit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne songeai plus qu'à m'embarquer : il se trouva une grande saïque grecque prête à faire voile pour Scio; à la recommandation d'un ami, j'y fus reçu sans rien payer.

Je

Je m'embarquai le 22 de mars, avec mes petites provisions, résolu de jeûner avec les Grecs, et de n'être pas moins austère qu'eux : ils ne mangent point de poisson, si ce n'est le jour de l'Annonciation et du dimanche des Rameaux, qui sont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes et de légumes. On leur permet les huîtres et les coquillages, les écrevisses et autres poissons qui n'ont point de sang, et qui s'attachent aux rochers. Ils sont si rigides dans l'abstinence d'œufs, de beurre, de laitage, qu'étant malades, ils aiment mieux se laisser mourir que de la violer. On ne sait ce que c'est que d'accorder des dispenses, de quelque considération que soient les personnes qui les demandent, et pour quelque raison que ce soit. Je vous avoue, mon révérend père, que cette sévérité, peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire souvent d'affligeantes réflexions sur l'audacieuse liberté avec laquelle on insulte aujourd'hui en France à ces saintes lois.

Une des choses qui inspire aux Orientaux le plus d'aversion pour l'Eglise romaine, est le relâchement où ils se persuadent faussement qu'elle nous entretient sur ce point. Quelque mal fondée que soit cette aversion, je ne voulus pas l'augmenter : elle eût été extrême, s'ils eussent vu un religieux comme moi aussi immortifié que les séculiers ; et malgré toute ma régularité, il y avoit encore parmi les passagers des gens qui ne me regardoient pas de bon œil, et qui n'écoutant que leurs préventions, ne pouvoient se persuader que je fusse fidèle à ces observances. Un jour que j'invitai une personne du vaisseau à venir manger avec moi un peu de riz assaisonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui étoit, à ce que je crois, le fils d'un prêtre, l'arrêta, et lui dit qu'il prît garde à ce qu'il alloit faire, que

j'étois romain, et que je mangeois gras; on le désabusa, et cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partîmes en assez bonne compagnie; nous avions sur notre bord un métropolite et quelques ecclésiastiques, la mère du patriarche de Constantinople, et quelques-unes de ses parentes, qui retournoient à Scio, d'où il est natif, et qui étoient venues le féliciter sur sa promotion. L'équipage étoit composé de bonnes gens, presque tous des îles de l'Archipel, et surtout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'italien; c'étoit à ceux-là que je m'adressois pour m'informer de diverses choses dont je voulois être instruit; je leur rendois instruction pour instruction, en tâchant de leur inspirer des pensées de salut; et si j'avois su le grec vulgaire, j'aurois pu faire beaucoup de bien, car ils étoient fort dociles et fort traitables.

Nous sortîmes du port de Constantinople avec un vent très-favorable; secondés des courans, nous fîmes bien du chemin en peu de temps, et nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous côtoyions la Thrace, et nos matelots, qui connoissoient parfaitement cette route, me nommoient tous les lieux qui se présentoient. J'avois toujours la carte et le compas à la main: je fus bien surpris de trouver tant de mécompte: et en vérité, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait et que l'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, et que nous n'ayons encore rien d'exact? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos géographes; ce n'étoit partout que villes omises ou déplacées, et c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques, ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles.

A douze milles de Constantinople, on me fit remarquer Agios Stephanos; à deux milles plus loin, Sicomesé; à six milles au-delà, Milo; et à une égale

distance, Sicomesé-Grande. On trouve ensuite Panagia, qui n'en est éloignée que de trois milles; on voit à huit milles de là Penatis; puis dans un égal éloignement, Séliuria, d'où Héraclée n'est éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la vue de cette dernière place que nous jetâmes l'ancre pour y passer la nuit. La situation d'Héraclée est extrêmement belle. Cette ville est bâtie sur une petite montagne qui s'avance dans la mer, et y forme un cap. J'aurois bien souhaité d'y entrer, mais la mer étoit si agitée, qu'il n'y avoit pas d'apparence de se hasarder à y aller avec la chaloupe; je me contentai de la voir par les dehors, qui ne présentent à la vue que de foibles murailles et des maisons mal bâties. Celui qui en est archevêque, est un des plus considérables métropolites du patriarcat de Constantinople; et c'est lui qui a droit de couronner le patriarche, comme l'évêque d'Ostie a droit de couronner le pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le soleil levé, et nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en huit heures. Le premier lieu remarquable que nous aperçûmes sur la côte fut B[illegible]losto, à quarante milles d'Héraclée; à sept milles, la Suandersi; à pareille distance, Ganofano; Mircophito, à trois milles plus loin; et dans un égal éloignement, Peristasi et Panili; enfin, après avoir fait encore vingt-six milles, nous arrivâmes à Gallipoli. Là tous les vaisseaux qui viennent de Constantinople sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin, pour voir s'ils n'ont point quelques esclaves fugitifs ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un prêtre sciote du rit latin, qui y fait les fonctions de consul pour les Vénitiens; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique, et s'il n'avoit point d'autre revenu, M. le consul seroit mal à son aise. Il n'y avoit dans toute la ville de catholiques que

lui et son valet. Je l'avois connu assez particulièrement à Constantinople; il me fit tout l'accueil possible; il m'engagea à aller loger chez lui; j'y couchai même, et le lendemain, qui étoit un dimanche, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe. C'est une grande consolation, mon révérend père, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguste et divin sacrifice, les outrages que Dieu reçoit des infidèles dans ces lieux, et d'ôter, pour ainsi dire, au démon la prescription qu'il veut y établir. La ville est de médiocre grandeur, et le château qui la défend n'est pas fort. La mer qui s'enfonce là dans les terres n'y forme pas un port parfait, et le lieu où les vaisseaux jettent l'ancre n'est proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Gallipoli, on voit les restes de l'ancienne Lampsaque; elle est située entre Serrak, qui tire vers Constantinople, et Pregaz, qui tire vers les Dardanelles. De Gallipoli aux Dardanelles, on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers châteaux, nous passâmes à la vue de Mayto, qui n'en est éloigné que de quatre ou cinq milles; c'est un bourg situé en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui est d'une très-grande commodité pour les vaisseaux, qui en allant et en revenant ne manquent pas d'y en faire de grosses provisions. Il fallut encore essuyer aux Dardanelles la même visite qu'à Gallipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, et nous allâmes mouiller à Ténédos. Nous y restâmes à l'ancre un jour entier, pour laisser un peu abattre le vent, qui étoit et fort violent, et presque contraire. De là nous nous rendîmes à Mételin; c'est la fameuse *Lesbos* des anciens. Elle n'est plus ce qu'elle étoit autrefois; elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus sur l'Eolide: je ne vous dirai pas si elle est féconde en beaux esprits, je n'ai pu en faire l'épreuve; mais je puis vous assurer avec vérité

qu'on n'y trouve plus ni de poète Alcée, ni de savante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote, et qui enrichisse l'île de ses écrits. Les muses sont amies de la liberté, et ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux arts. Lesbos fut la patrie de Pittaque, l'un des sept Sages de la Grèce. Il y vécut longtemps, et joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tyrans. L'île paroît extrêmement fertile, elle renferme trois cent soixante villages; elle a trois petits ports, qui sont Mételin, Navagia et Tokmak.

Mételin est un gros bourg, ou si vous voulez, une petite ville, mais sans murailles; elle est couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand château bien bâti; c'est l'ouvrage des Génois, qui l'élevèrent pour la défense de l'île lorsqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, et la langue de terre qui la joint au continent, est couverte de maisons qui forment la ville. Par là Mételin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paroît n'être guère bon, parce qu'il n'est pas couvert; l'autre du côté du midi, qui est à l'abri des vents. Il est bon pour les galères, mais il n'y a pas assez d'eau pour y faire entrer les vaisseaux de haut-bord. Les habitans sont partie Chrétiens, partie Turcs. Les Chrétiens y sont en plus grand nombre, et ils sont tous du rit grec. Comme cette île n'est pas fort éloignée de Constantinople, et que souvent les galères du Grand-Seigneur y viennent mouiller, les corsaires n'osent presque y paroître, et les Turcs pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établissent volontiers et ne s'y multiplient que trop. Il y a un métropolite à Mételin, et un évèque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que

le vent changeât. Il devint meilleur, et plusieurs saïques et barques se disposèrent à partir. Le pilote de la petite barque qui devoit me porter, ne vouloit mettre à la voile que le lendemain : il souhaitoit que je fusse sur son bord. Je n'en devinois pas la raison; je ne voyois pas de quel mal je pouvois le garantir, et à quoi je pouvois lui être bon : mais il me dit qu'il étoit persuadé que s'il rencontroit malheureusement des corsaires chrétiens, je le délivrerois de leurs insultes, et que je lui sauverois au moins son vaisseau; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses désirs. C'étoit le samedi au soir : impatient de partir, je voulois être à Scio le dimanche matin, pour y dire la sainte messe; je me jetai dans une saïque qui lèvoit l'ancre, et je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournoient dans cette île. Je fus bien mal payé de mon empressement, et il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, et nous l'avions en poupe; mais notre pilote n'ayant pas bien distingué pendant les ténèbres de la nuit le canal que forme la mer entre Scio et la terre ferme, prit sa route par les derrières de cette île, et il ne s'aperçut de son égarement qu'au lever du soleil. Il n'étoit plus temps de rebrousser chemin, et le vent ne nous permettoit pas de retourner en arrière : nous fûmes obligés de continuer sur la même ligne, et de chercher quelque endroit où l'on pût jeter l'ancre, et se mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, et l'on s'y arrêta. Ce fut là que je me rappelai et mis en pratique la belle maxime de Pittaque, ce sage de Métélin : Il faut se précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux; mais s'ils arrivent, il faut les supporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers escarpés sur des hauteurs, pour voir si nous y découvririons ou quelque maison,

ou du moins quelque visage humain ; mais nous ne vîmes que montagnes sur montagnes, que précipices sur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le temps qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce désert, nous n'en pûmes rencontrer ; nous n'apercevions pas même un seul arbre qui pût nous défendre du soleil, qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, et je trouvai une grotte assez profonde, où j'eus de l'ombre tant que je voulus, et plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage, c'est que le vent paroissoit être un vent de tenue, et nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer, et il falloit que j'en demandasse plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troubloit davantage l'esprit de nos pauvres gens, que la crainte des corsaires : on ne doutoit point que si nous étions aperçus, ils ne vinssent droit à nous, et ne pillassent au moins notre saïque. Je vous laisse à penser ce que nous fussions devenus ; nous serions morts de faim et de soif dans cette plage déserte. Ce point de vue n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute estime que jamais de la vertu de saint François Xavier, et de ses généreux imitateurs, qui sont morts avec joie dans un semblable abandon ; celui où je me voyois n'étoit pas aussi extrême que le leur. Je l'agréois par soumission aux ordres de Dieu, mais je vous avoue de bonne foi, que j'avois peine à en goûter la douceur ; et quoique par la grâce de Notre Seigneur je me dévouasse à tout, ce n'étoit qu'avec des répugnances de la nature, que je confesse avec honte.

Nous passâmes trois jours dans cette pénible situation ; enfin sur le minuit s'éleva un vent foible, à la vérité, mais assez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, et nous faire avancer vers l'île de Samos.

Notre pilote y avoit sa maison et ses affaires, et c'étoit là qu'il étoit résolu d'aller, sans se mettre en peine de toucher à Scio, et d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus sur son bord, avec promesse de les y porter: c'étoit une infidélité marquée, mais on sait assez que les Grecs ne sont pas fort scrupuleux sur l'article. Je m'aperçus dans cette traversée combien ces pauvres mariniers appréhendent les corsaires. Quoique nous fussions assez avant en mer, ils gardoient et ils faisoient garder un silence aussi profond que si l'ennemi eût été tout proche. Quand il falloit parler, ils ne le faisoient qu'à voix basse, et comme regardant si personne ne les entendoit. Quoique je ne fusse guère plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers momens de rire de cette espèce de comédie; mais il fallut s'y faire.

Nous côtoyions toujours l'île de Scio, et je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inspirât à notre pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voisin, d'où nous pussions facilement nous y transporter. Je crus être exaucé quand je vis souffler un vent qui nous éloignoit de Samos; mais ce vent cessa bientôt, et après une bonace d'environ une demi heure, il redevint, malgré mes prières, favorable à notre pilote, et fraîchissant insensiblement, il le poussa en très-peu de temps vers son île, dans un méchant port où il n'y avoit pas un seul habitant. De là nous voyions l'île Icarie, et nous eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier; la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarrer. Le lendemain matin, je pris avec moi mon petit bagage, et je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port; mais c'est un port d'une nouvelle espèce; ce n'est autre chose que la terre ferme où les mariniers mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que s'ils les laissoient en mer, dans une si mauvaise rade, les corsaires ne vinssent s'en saisir et les enlever.

Je trouvai là un pilote albanais qui devoit mettre à la voile au premier bon vent; comme je crus qu'il s'élèveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis; mais ayant fait mettre mes hardes dans sa barque, qui étoit à sec sur le sable, je résolus d'y coucher et d'y passer la nuit. Vous jugez bien, mon révérend père, que mon lit fut bientôt fait, et qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un village qui se nomme *Carlovazi*, pour y trouver une retraite, ou au moins du pain; mais par malheur, je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité. J'eus même de la peine à rencontrer mon Albanais; je le déterrai cependant, et je lui exposai mes besoins: il m'envoya chez un de ses amis, où je fis une légère collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, et en faire ma demeure trois jours et trois nuits. Enfin la place ne me parut plus tenable, et je commençois à être attaqué d'une grosse fluxion, qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le dimanche après la messe, je fis tant par mes supplications, qu'on me loua bien cher un petit logis, et une bonne vieille Sunamite s'offrit à faire ma cuisine. Il n'étoit pas nécessaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuse, ni bien habile; il ne s'agissoit que de me faire cuire un peu de riz avec de l'huile, et quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon séjour à Carlovazi, je fis connoissance avec un caloyer ou religieux grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir servi dans les troupes de Venise, il étoit venu se marier dans cette bourgade; après la mort de sa femme, il s'étoit fait moine au mont Athos, et il avoit quitté son monastère pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restoit de son mariage. Nous nous voyions presque tous les soirs: il gagnoit sa vie à cultiver un jardin, et il m'apportoit de temps en temps un petit rafraîchissement de

salades; c'étoit un homme fort simple, et je fus bien aise de le trouver de ce caractère, pour savoir plus au vrai les choses dont je voulois être informé. J'eus le temps de le questionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fusse pas fort à mon aise dans la position que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas toujours tournées sur moi-même; je m'attendrissois sur la triste situation de nos passagers de Pathmos. Ils n'en étoient qu'à quinze lieues, et ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience et leur résignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en étois édifié, et c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma solitude, et dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort à les suivre jusqu'à leur île, pour avoir la consolation d'y visiter la grotte où saint Jean l'évangéliste a écrit son apocalypse: j'aurois été fort curieux de voir un monument si respectable, mais je ne pouvois désemparer. Hors cette grotte et le monastère des caloyers, il n'y a rien à voir à Pathmos; ce n'est qu'un grand rocher habité par ces religieux, et par quelques familles chrétiennes: le terroir est ingrat, et l'on n'y peut rien recueillir pour les nécessités de la vie; les habitans vont chercher tout en terre ferme; ils se louent pour mariniers à des pilotes, et à leur retour ils rapportent de quoi vivre: mes compagnons de voyage étoient dans ce cas.

Ces bonnes gens se plaignoient fort des corsaires chrétiens, qui, sans aucun respect pour un lieu si saint, et en quelque sorte consacré par le séjour d'un Evangéliste, étoient venus piller leur île, n'épargnant pas même les autels, et traitant les religieux et les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau sujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les corsaires

firent une descente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions, et oubliant qu'ils étoient chrétiens, ils enlevèrent tout, jusqu'aux femmes et aux filles, qui furent déshonorées, et retenues avec menaces de les emmener, si on ne leur donnoit de l'argent. Cette triste aventure m'attira une députation des plus considérables habitans de notre bourgade : ils crurent que mon caractère me donneroit de l'autorité, et qu'en parlant à ces ravisseurs, je retirerois de leurs mains ces femmes et ces filles chrétiennes. C'étoit une œuvre de charité; je m'y offris de bon cœur; mais je leur représentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du succès de mon ambassade et de mes remontrances; que le capitaine étoit Italien et moi Français; que la plupart de ces aventuriers étoient des Magnotes, méchans chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi-maître, et que ne craignant point Dieu, il n'y avoit guère d'apparence qu'ils eussent beaucoup de considération pour son ministre; que cependant j'étois prêt à partir; qu'il se pourroit faire qu'ils seroient plus traitables que je ne pensois, et que peut-être le Seigneur, qui tient les cœurs entre ses mains, donneroit sa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponse, ils se retirèrent pour délibérer entr'eux sur ce qu'ils avoient à faire. Leur conseil étoit encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les pirates, après avoir ruiné le village, avoient rendu les femmes et les filles, et que ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés, selon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractère d'ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevue.

Peut-être, mon révérend père, êtes-vous curieux de savoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demeurai dans ce désagréable

séjour. Comme je n'entendois pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministère, je m'entretenois pendant la journée avec saint Paul, dont je lisois les divines épîtres; et le soir j'avois une assez longue conversation avec mon caloyer boulonais, qui m'instruisoit de mille choses qui me faisoient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette île: elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos, qui en étoit la capitale, a perdu ce nom, et elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora;* elle est située sur le bord de la mer à l'orient; c'est là que le métropolite a son siége, et que réside l'aga turc, chargé de percevoir les droits du Grand-Seigneur. Marato Cavo est au septentrion; à l'occident, Carlovazi, Necori et Vati. Toutes ces bourgades sont sur la côte. Dans les terres on trouve Platano, Castagne, Arvanito, Cori et Forni. Les montagnes sont habitées par une colonie d'Albanais, qui s'y sont réfugiés depuis plus d'un siècle; on n'a pu me dire à quelle occasion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à peu près comme les Arabes.

L'argent est bien rare dans cette île, et quand une fois le Turc en a tiré 15,000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reste guère. Cependant les terres et les montagnes même sont d'un assez bon rapport. Sa fertilité et son abondance en faisoient autrefois un objet d'envie, et attirèrent les armes de divers peuples, qui vouloient s'en rendre maîtres. Elles donnèrent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, et l'on disoit communément qu'à Samos, les poules même avoient du lait. Les habitans, qui sont tous chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne lèvent aucun droit sur les vignes, et les laissent posséder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en est pas ainsi des terres ensemencées; outre qu'ils en tirent de grands droits, si le chrétien

à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent et les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles et les terres labourables; j'en étois embarrassé comme vous, et voici ce qu'on m'a répondu. Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette île. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueilloit; cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, et ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou que les façons aient change depuis le siècle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son temps Samos étoit malheureuse en vin, tandis que les îles voisines en produisoient d'excellent et en abondance: *Ex vino infelix est, cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait presque tout le revenu de ces insulaires; ils vont le vendre à Scio, et surtout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions. Il est chargé en couleur; il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort délicat: le curé du village où j'étois m'en fit cependant boire d'assez bon, mais cette espèce est rare. On le débite en France pour du vin de Scio, et je crois que nos gourmets français en sont quelquefois la dupe. Le vin et un peu de soie, voilà tout le trafic de cette île. Le blé, l'huile et les autres denrées qu'elle produit, s'y consomment. Il me semble qu'il me fut dit aussi qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des saïques et des barques. Cela se peut, car on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette sorte de bâtisse.

Je vous ai déjà dit que toute l'île n'est habitée que par des Chrétiens; ils sont tous du rit grec, et de grands jeûneurs; ils passent tout le carême avec un

peu de légumes; ils n'usent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les assaisonner avec de l'huile; ils ne s'en servent que le samedi et le dimanche, qui sont des jours privilégiés, où le jeûne est défendu. Ils sont gouvernés par un métropolite, dont le revenu, qui ne consiste presque qu'en casuel, est à peu près de deux cents écus; chaque famille lui donne cinq sous par an, et autant au patriarche, et dix sous pour les autres droits de l'église. Pauvres et riches, tous doivent la même somme, et personne n'en est dispensé. Là, comme dans tout le district du patriarcat de Constantinople, les prêtres mariés n'ont permission de confesser que dans une grande nécessité. Le patriarche et les évêques ne confient cette importante fonction qu'à des religieux, qui, aux grandes fêtes, vont dans les villages et dans les maisons entendre les confessions de ceux qui veulent s'approcher du sacrement de pénitence. Hors ces temps de solennité, les confessions sont très-rares, faute de père spirituel; car c'est ainsi qu'on appelle le confesseur: je puis ajouter, et plus souvent encore faute de dévotion.

Ce qui est digne de compassion, c'est que ces pauvres Grecs sont très-attachés à leur religion; mais peu en observent les préceptes, et presque personne n'en atteint la perfection. J'allois tous les dimanches et toutes les fêtes dans leurs églises pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne sauroit croire jusqu'où ils portent l'immodestie et l'irrévérence; leurs prières peuvent passer plutôt pour une profanation du temple du Seigneur, que pour des actions de piété. On chante, on cause, on rit en même temps, et ce qui est plus scandaleux encore, c'est que les prêtres sont souvent de la partie; en un mot, on n'y voit presque aucun signe d'âmes vraiment touchées de Dieu, et qui paroissent avoir quelques sentimens des divins mystères où elles assistent.

Ils les appellent cependant comme nous, les redoutables mystères, tandis qu'ils les traitent avec la dernière indignité. Leur conduite est une énigme inexplicable : ce n'est que contradictions et qu'inconséquences. Ils profanent les églises, et ils les révèrent : il est rare qu'ils passent devant quelqu'une sans faire une profonde inclination et deux ou trois signes de croix, et sans réciter quelque courte prière ; souvent même ils vont en baiser les pierres par dévotion, et ils se persuadent qu'à ces marques extérieures de respect est attachée une bénédiction particulière. Il y a cinq monastères dans cette île ; des deux qui sont dédiés à la sainte Vierge, le plus considérable s'appelle *Panagia Megali ;* les trois autres sont, *Stavros*, *Agè Elias*, *Agè Georgios*, parce qu'ils sont consacrés en l'honneur de la Croix, de saint Elie et de saint George. Les religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle de leur âme, et plût à Dieu qu'ils eussent une égale ardeur pour l'une et pour l'autre. Les connoissances saintes, aussi bien que les profânes, sont bannies, non-seulement de cette île, mais encore du reste de l'Orient, tant il y a peu de gens qui soient instruits, et qui veuillent l'être.

Au reste, je fus d'abord regardé là comme un hérétique et un excommunié. Comme ces Chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités constantes tout ce que leurs prêtres et leurs caloyers, mal affectionnés, leur débitent sur notre compte, et ils entrent aveuglément dans leurs sentimens. Quoiqu'ils vissent que j'étois religieux, et que nous étions en carême, ils crurent que je ne le gardois pas ; on leur avoit fait entendre que tous les Francs mangeoient de la chair et des œufs pendant ce temps-là. Par bonheur la femme du curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de ses enfans d'une grande blessure qu'il s'étoit faite ; je lui en donnai,

et le remède réussit. La mère reconnoissante vint me présenter des œufs, je les refusai; elle fut surprise d'apprendre que je n'en mangeois pas, et encore plus édifiée de voir que c'étoit par pure charité que je lui avois rendu ce service. L'exemple du désintéressement fait toujours ici de fortes impressions, parce qu'il y est toujours nouveau.

Cet acte prétendu héroïque me mit en honneur dans le village, et l'on commençoit à s'apprivoiser peu à peu avec moi; mais moi je commençois à m'ennuyer; j'aurois trouvé de quoi m'occuper, si j'avois su assez de grec vulgaire pour faire quelques instructions, mais à peine pouvois-je en bégayer trois ou quatre mots de suite. C'est une grande peine, mon révérend père, d'avoir des oreilles et de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet et de ne pouvoir parler: je le sentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de ressource que dans mon caloyer, mais il passoit toute la journée à son jardin. Il est vrai que quand il étoit revenu de son travail, je me dédommageois de mon mieux du silence forcé que j'avois gardé pendant tout le jour, et que je lui faisois mille et mille questions. Je m'informai de lui si, lorsqu'il embrassa le rit grec pour se marier, on lui avoit fait faire quelque abjuration de la doctrine de l'Eglise romaine, et si on lui avoit parlé de le rebaptiser, ou de le confirmer une seconde fois. Il m'assura qu'on ne lui en avoit jamais fait la proposition, ni à Samos, quand il se maria, ni au mont Athos, quand il se fit religieux; et il m'ajouta que jamais il n'y auroit consenti. Je voulus aussi savoir de lui des nouvelles du mont Athos, que les Grecs appellent *Agion oros*, c'est-à-dire la sainte Montagne; il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article. Je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des relations, mais que je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté, et il l'a fait d'un air si naïf et si ingénu, que je

je me voudrois du mal de soupçonner son récit d'infidélité.

L'Athos est cette fameuse montagne que Xerxès, roi des Perses, sépara autrefois du continent par un détroit de quinze cents pas, à ce que dit Pline. Elle est si élevée, dit le même auteur, qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'île de Lemnos, qui en est éloignée de quatre-vingt-sept milles. Sa hauteur, selon le rapport qu'en a fait au père Riccioli le père Loredano, qui l'a exactement mesurée, est de dix mille pas italiques; elle porte sa cime au-dessus des vents et des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qui y a été écrit sur la cendre ou sur le sable, se retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'est pas de mon caloyer que j'ai appris ces particularités; jamais il n'a eu la curiosité de faire de ces sortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espèce de péninsule, et qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de religieux grecs. De vingt-deux monastères qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, et il en reste encore vingt. La longueur des offices qu'on y chante à diverses heures du jour et de la nuit fatigue beaucoup, et la rigueur des jeûnes rend la vie fort austère.

Au commencement du grand carême, on est presque trois jours entiers sans boire et sans manger, c'est-à-dire, le lundi, le mardi et le mercredi de la Quinquagésime; la cuisine, la dépense et le réfectoire, tout est fermé, et ce n'est que le mercredi sur les trois ou quatre heures du soir, qu'on va prendre le premier repas. Mon caloyer m'avoua que tous n'étoient pas si mortifiés, et que quelques-uns réservoient dans leur chambre de quoi se donner en secret quelques petits soulagemens. La même austérité se pratique à la fin du carême; et après avoir pris un repas le jeudi-saint, on demeure sans boire et sans

manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, et parce qu'on est alors affoibli par les jeûnes passés, et parce qu'on demeure plus long-temps au chœur. L'huile est défendue pendant tout le carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi et le vendredi, comme en carême, excepté le temps pascal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de règle, et quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappelez-vous ce qui se pratique à la Trappe et à Sept-Fonds: on n'y voit rien de semblable; et il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige. Que de mérites perdus, et que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur et de schisme !

Les supérieurs de ces monastères sont électifs, et l'assemblée capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On n'est pas ordinairement disposé à avoir tant de respect pour une autorité de courte durée, et presque toujours prête à expirer : mais les caloyers qui sont en place, savent bien se faire obéir, et ils punissent sévèrement les inférieurs qui leur manquent. La prison n'est la punition que des fautes griêves : mais au moindre mécontentement, ils mettent leurs inférieurs en pénitence, et cette pénitence est d'un goût singulier. C'est un grand nombre de bastonnades qu'ils leur font décharger sous la plante des piés; et si le coupable est trop rebelle et veut s'enfuir, on a recours au bras séculier; on le livre entre les mains de l'aga turc, qui en fait bonne et prompte justice, et qui sur le champ le remet aux exécuteurs de ses volontés, qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'est ainsi qu'on main-

tient la discipline monastique : il n'est point nécessaire pour cela d'assembler de chapitre, de faire de procès, de prononcer de sentence ; je ne dis pas on abrège, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet aga est envoyé par la Porte, et préposé par le Grand-Seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer à ces pauvres religieux : ce tribut est de vingt mille écus : il n'y a pas long-temps qu'il leur a été imposé. Mon caloyer n'a pu me dire à quelle occasion ; il m'a seulement assuré qu'on le levoit avec la dernière exactitude et la dernière rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire : on peut s'en rapporter aux Turcs sur l'article. Il n'est point de nation dans le monde plus intéressée : en voici un trait qui paroît incroyable, et qui cependant est vrai ; je le tiens de témoins oculaires, et c'est à Scio que la scène s'est passée. Deux Grecs portèrent une affaire devant le cadi, c'est-à-dire, devant le juge de la ville. Une des parties avoit des papiers et des raisons qui décidoient en sa faveur ; il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer et l'esprit d'intérêt, et l'assurance du bon droit. Les assistans croyoient le plaidoyer sans réplique, et condamnoient déjà son adversaire. La partie adverse se présenta cependant avec un air de confiance qui se ressentoit un peu du triomphe : pour toutes pièces justificatives, il n'avoit à la main qu'un simple papier blanc, dans lequel il avoit enveloppé quelques pièces d'or. Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance, et sans perdre le temps à haranguer, il va droit au fait. Présentant au cadi ce papier plein de pièces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma partie vient d'avancer est faux, en voici la preuve par témoins ; je vous prie de l'examiner vous-même. Le cadi reçut le papier, il le déploya, et après avoir compté les sequins, il dit au premier : Mon ami, tes raisons sont bonnes, mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée,

qui déposent contre toi : je suis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons et en aussi grand nombre. Comme ce misérable n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté, les quarante sequins l'emportèrent sur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digression. Je reviens à mon caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'aga : il oblige les religieux de payer, et ils sont obligés de le défrayer. On est convenu de ce qu'on doit lui donner par semaine de vivres et d'argent, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils achètent sa protection. Pour subvenir à ces dépenses multipliées, les supérieurs envoient un certain nombre de religieux faire la quête, non-seulement dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, mais jusque dans Constantinople et la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse et le plus d'esprit : et c'est ce qui perdra un jour ces monastères et en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siècle, toujours contagieux pour des personnes religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'âme que la retraite entretient, et que pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au monastère moins caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi, que cela leur porte un préjudice très-considérable ; mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs et aux dangers qui suivent la dissipation de l'âme. D'ailleurs quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, ils se croient nécessaires, ils font les importans, ils deviennent insolens, et ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs frères, et à ne pas respecter des supérieurs qui les ménagent par foiblesse et qui les caressent par intérêt.

Ces monastères sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée, et comme la communauté ne fournit pas aux particuliers certains besoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour

s'acheter des habits, et se pourvoir de je ne sais combien de commodités. Le monastère où ils meurent, hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, et il y en a tels à qui l'on trouve jusqu'à mille et deux mille écus de réserve, dont le procureur ne manque pas de se saisir aussitôt au nom de la maison. Les cotes mortes les plus considérables, viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie, pour une somme modique, quelque terre du monastère qu'ils font valoir, et qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail et par leur industrie.

On ne voit point régner parmi ces religieux cette uniformité si désirable et si précieuse dans les communautés. Ceux qui en se faisant caloyers donnent quelque somme considérable, vivent presque à discrétion; on ne les oblige pas aux observances régulières avec autant de sévérité que les autres; ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les offices divins, surtout quand ils sont trop longs; en un mot, ils se donnent des libertés et des douceurs qu'on ne permettroit pas aux autres, et il semble que leur titre de bienfaiteur les exempte de bien faire: je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions et ces dispenses.

Il y a des caloyers de toutes sortes de métiers, chez qui les autres vont acheter leurs besoins; la plupart de ceux-là sont hors des monastères; ils remplissent le lieu où l'aga turc fait sa demeure; ils y ont leurs boutiques, et le marché se tient une ou deux fois la semaine. Tous les monastères ont l'usage des cloches comme dans les pays chrétiens: on en obtient facilement la permission, et en cela comme en tout le reste, les Turcs sont toujours de bonne composition, quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs français qui aiment à exagérer et à peindre les choses en beau, font monter le nombre de ces religieux jusqu'à dix ou douze mille.

Je les avois crus sur leur parole : mais mon caloyer, homme vrai et bien instruit, m'a détrompé, et m'a dit qu'il en falloit retrancher plus de la moitié ; il n'en compte que quatre ou cinq mille, et c'est encore beaucoup, puisque c'est plus de deux cents par monastère.

Ces grands jeûneurs ne sont pas toujours les plus humbles et les plus patiens de tous les hommes ; leur bile échauffée s'allume aisément, et à la moindre contradiction ils s'injurient les uns les autres et se chargent d'imprécations : puisses-tu avoir une mauvaise année, se disent-ils, puisses-tu être anathême ! Mon caloyer m'a dit que les quêteurs dans leurs courses scandalisent souvent par de honteuses foiblesses, et que pour éviter les châtimens rigoureux que pourroient leur attirer leurs désordres connus, ils font banqueroute au monastère, ils apostasient et se retirent dans des terres étrangères ; il m'ajouta que pareilles scènes n'étoient point à craindre à Monte-Santo ; qu'on y prenoit des mesures infaillibles pour y parer, et qu'on ne permettoit point qu'aucune femme parût sur cette montagne.

Il n'étoit pas assez habile en architecture pour me faire une description juste des églises et des bâtimens ; mais il savoit assez sa religion, et c'est ce qui m'intéressoit le plus, et ce qui piquoit davantage ma curiosité. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditoient nos pères : ils voudroient, lui dis-je, s'établir à Monte-Santo, y former une école, y enseigner le grec littéral et la théologie, et élever, dans les principes de la communion romaine, de jeunes caloyers, qui, devenus maîtres, répandroient partout la bonne doctrine. Rien ne seroit plus avantageux pour la destruction du schisme. Vous avez raison, me répondit-il ; ici les peuples suivent aveuglément les impressions de leurs pasteurs ; ce sont les prêtres, et surtout les religieux, dont les di-

cours, soutenus par une régularité constante et d'excessives austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége; on se persuade difficilement que ceux qui paroissent bien vivre puissent mal penser, et je ne doute pas que la conquête de Monte-Santo ne fût suivie de celle de presque toute la Grèce. Je conviens que le projet est admirable, mais l'exécution n'en seroit pas aisée; il faudroit trouver des missionnaires qui fussent aussi abstêmes et aussi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'est pas donné à tout le monde. Ce n'est pas là ce qui nous arrêteroit, lui répliquai-je : nos pères, dans les missions de Malabar et de Maduré, vivent comme les pénitens du pays; l'abstinence et le jeûne n'effraient point des hommes vraiment apostoliques; un zèle ardent sait forcer la nature, et se fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il, mais comment vaincre l'aversion insurmontable qu'ils ont pour vous? vous ne vous imaginerez jamais jusqu'à quel point ils la portent, et de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent les *monocanons*; c'est leur unique casuiste, et pour eux comme un second évangile. Pour le rendre plus respectable, ils défendent aux séculiers de le lire, et il faut qu'ils les en croient sur leur parole. J'en ai eu par hasard un exemplaire entre les mains : je tombai sur un chapitre qui avoit pour tire : *Peri ton Phrancon Kai Latinon*, c'est-à-dire, *des Francs et des Latins*. Je le lus avec attention, et je me l'imprimai dans l'esprit, de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups; c'est la plus favorable épithète qu'on nous donne, et on y établit pour premier principe, que tous ceux qui sont soumis au pape, et reconnoissent sa primauté, sont depuis long-temps hors de la tradition des apôtres et de l'Eglise catholique, et vivent sans loi comme des barbares : ce sont les propres

termes. Outre l'accusation ordinaire d'avoir ajouté au *Credo*, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et de célébrer la messe en azymes, on y avance, comme un fait certain, que Notre Seigneur consacra du pain levé; que Judas en ayant reçu un morceau, sortit incontinent, et l'alla montrer aux Juifs; et en cela ils justifient le traître, et rendent Jésus-Christ criminel et prévaricateur de la loi. Ils nous font passer pour nestoriens, et ils nous reprochent de ne point appeler la sainte Vierge mère de Dieu, mais seulement sainte Marie; de jeûner les samedis, lors même que Noël tombe un de ces jours: de ne commencer la sainte quarantaine que le mercredi de la Quinquagésime; de ne pas chanter en carême *Alleluia;* de ne pas faire le signe de la croix jusqu'à terre; de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la communion; de ne pas faire peindre dans nos églises l'histoire du martyre des saints, mais seulement la figure de la croix; ils nous font un crime de permettre à nos prêtres de se raser, et de leur défendre de se marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accusation: mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon révérend père, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, et je suis surpris que le savant Allatius, qui a composé de si beaux traités sur les hérésies contenues dans les ouvrages ecclésiastiques des Grecs, ne l'ait point cité; apparemment qu'il n'avoit point découvert cette source venimeuse, d'où cependant coule le poison dans toute la Grèce. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon caloyer, comment nos religieux voudroient-ils vous écouter? Je lui repartis que l'obstacle n'étoit pas insurmontable; qu'en s'établissant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit insensiblement à bout de leur faire sentir ou

la fausseté de ces suppositions, ou l'injustice de ces reproches. Tout seroit inutile, me dit-il; en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raisons les plus claires et les plus convaincantes; en vain les presseriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand apophtegme pour toute réponse : c'est ainsi que notre loi le commande. Ils s'en tiennent là, et ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai su de vieux caloyers, qu'un de vos confrères, et après lui le docteur Rhodino, natif de l'île de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition, qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient; que si les jeunes caloyers devenoient une fois savans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bécher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les monastères pour être évêques; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes religieux; que la distinction qu'on mettroit entr'eux seroit odieuse, et que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil leurs frères occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon caloyer ne me surprit point; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, et je crus y reconnoître le génie et le style de certaines communautés peu régulières : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut le mérite naissant, et elle craint que le mépris que l'on feroit d'elle ne soit suivi de la perte de l'autorité. Ils ajoutèrent, continua-t-il, que s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs monastères des religieux francs, ils seroient suspects aux Turcs, et se feroient des affaires avec les czars de Moscovie, dont il est de leur intérêt de se ménager la protection et les bonnes grâces. Ces réponses fermèrent la bouche aux supplians, et firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avoit point quelque objet particulier de culte, ou quelques reliques considérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils révèrent une image de Notre-Dame, qui, selon la tradition du pays, fut jetée à la mer par les iconoclastes, et qui, de Constantinople, vint surgir au mont Athos. Un saint hermite nommé Gabriel, marcha sur les eaux, la retira et l'apporta dans une église : elle est ornée de quantité de perles et de pierres précieuses, et devant elle sont allumées jour et nuit plusieurs lampes d'or et d'argent : ce sont des présens des princes et seigneurs qui ont reçu de Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, quelques faveurs singulières.

Outre cette image miraculeuse, ils conservent encore, dans le monastère de Sainte-Laure, le chef du bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce chef sacré la vertu de faire mourir les chenilles, les sauterelles, et les autres insectes qui désolent les champs et les vignes. Il y a quelques années que les habitans de l'île de Rhodes, affligés de ce fléau, envoyèrent une députation solennelle pour demander cette relique; ils l'obtinrent, et la portèrent processionnellement autour de leurs terres : aussitôt tous ces animaux disparurent, au grand étonnement des fidèles et des infidèles. Quelque temps après on accorda la même grâce au vaivode de Valachie : le même prodige s'opéra; et ce prince, reconnoissant, donna de quoi bâtir dans l'enceinte du monastère, une église en l'honneur de ce thaumaturge. C'est tout ce que j'ai pu tirer de mon bon caloyer; et voilà à quoi je me désennuyois.

Peut-être voudriez-vous que je vous disse des nouvelles de ces fameux vases de Samos, dont on se servoit aux tables des princes et aux sacrifices même des dieux : non-seulement il ne s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne sache pas qu'on

y en fasse même de terre commune; au moins les gens de notre saïque, en passant aux Dardanelles, en firent leur provision pour eux, pour leurs amis, et même pour leur trafic; s'il s'en étoit trouvé dans leur île, l'emplette eût été fort inutile. On y trouve quelques inscriptions anciennes, et quelques restes du temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Personne n'ignore que cette reine des dieux de la fable, étoit née dans cette île, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, et qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos est célèbre dans l'histoire chez les poètes. Ce fut là que Bacchus fit une sanglante boucherie des pauvres Amazones qui s'y étoient retirées en fuyant d'Ephèse. Ce fut là que régna Policrate, qui passoit pour le plus heureux mortel qui eût jamais paru sur la terre. Il se vantoit de son bonheur, et se croyoit au-dessus de tous les revers, et de toutes les disgrâces : mais Dieu le punit de sa présomption, et lui fit sentir qu'il n'est point ici bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, satrape de Perse, qui le traita cruellement, et le fit enfin pendre. Le roi d'Egypte sembloit avoir prévu ce fâcheux retour. Entendant un jour louer la félicité de ce prince: un homme, dit-il, qui mène une si heureuse vie, ne peut finir ses jours que par une mort malheureuse. Cette île a eu la gloire de donner la naissance au philosophe Pythagore, et à Créophile, qui fut le maître d'Homère.

Enfin au bout de quinze jours le vent changea, nos mariniers poussèrent leurs barques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaisseaux qui ont déjà fait quelques courses : les prêtres vinrent sur le rivage avec l'encens et l'eau bénite, ils récitèrent des prières, et firent sur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au soleil

couchant : nous n'osions partir de jour, de peur d'être aperçus des corsaires. Nous voguâmes toute la nuit par un temps assez rude : le vent varia, mais enfin il nous conduisit au port de Scio. Nos pères à qui j'étois annoncé depuis long-temps, me croyoient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent ! Il fallut m'arracher à leurs empressemens, et m'embarquer sur une galère du Grand-Seigneur, qui devoit partir le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, et j'y fus reçu avec bonté : ainsi en usent toujours les Turcs avec nos missionnaires, quand ils ont à passer d'une île à une autre, ou des îles à la terre ferme. Ces infidèles les prennent volontiers sur leurs galères, ils leur font des amitiés, et ils leur laissent du moins une liberté entière de consoler et d'instruire la chiourme chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, et nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures : j'y étois annoncé comme à Scio, et l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le 18 d'avril, et j'appris en arrivant qu'une caravane devoit partir pour Alep le 13 de mai : je profitai de cette occasion. Quelques correspondans de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands arméniens de leur connoissance, à qui ils me recommandèrent ; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie : c'étoient de fort aimables gens, et pendant tout le voyage, j'en reçus toutes les caresses et toutes les civilités possibles. Ils étoient persans, et presque tous d'Erivan. Je fus surpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet qu'il fournissoit pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu soin de moi ; et je remarquai que cette petite gratification me l'avoit affectionné. Dans toute notre caravane, qui étoit composée d'une centaine de personnes,

il n'y en avoit aucun qui sût les langues que je savois. On n'y parloit que turc et arménien : ainsi je me vis encore réduit à garder forcément un profond silence. Je crus en vérité que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois mahométans qui savoient l'arabe, se joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aise ; je fis connoissance avec un des trois, qui me témoignoit beaucoup d'amitié, et qui me servoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mène une vie très-frugale dans ces caravanes ; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, et ce bon repas consiste en un peu de riz qu'on fait cuire à demi, et qu'on arrose d'un peu de beurre : quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir, on se sert du bouillon pour faire cuire le riz ; c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle se rencontre, est la boisson ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, et le plus que l'on peut auprès des ruisseaux et des rivières. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis ; et pour se mettre à couvert de la rosée et de la pluie, on n'a que ses habits et la patience. Le jour, quand il falloit camper au soleil, nous faisions une espèce de tente avec deux petits tapis de bergame, qu'on attachoit à de grands bâtons. Malgré tant d'incommodités et la délicatesse de mon tempérament, Dieu m'a fait la grâce de me conserver toujours en parfaite santé. Comptez, mon révérend père, qu'il y a des grâces d'état.

La première journée, nous n'allâmes qu'à Pouarbacha, à deux lieues de Smyrne : la traite n'étoit pas longue, et c'étoit seulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là que s'assembla la caravane, et que je commençai à voir quantité de grues qui avoient leurs nids sur les arbres, et qui se tenoient dedans et dessus

de la manière la plus niaise qui se puisse imaginer. Ce spectacle me réjouissoit. Je me rappelois nos proverbes français, et j'en reconnoissois la vérité. Les petits oiseaux venoient en grand nombre insulter ces nids, qui sont extrêmement gros, et faits de petits branchages fort proprement entrelacés. Je ne sais s'ils y trouvoient des vers ou quelqu'autre chose à manger; mais je sais qu'ils s'y attachoient, qu'ils sembloient y gagner leur vie, et s'y divertir; et les nonchalantes grues, qui en étoient témoins, ne s'opposoient point à leurs plaisirs.

Le second jour nous marchâmes huit heures seulement, et nous fîmes halte qu'il n'étoit pas encore midi. La coutume de ce pays est de mettre tous les ans les chevaux et les mulets à l'herbe au printemps pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce temps-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elle ont de se refaire, ne font ordinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loisir de paître, et pour épargner la dépense de l'orge qu'il faudroit leur fournir; je dis de l'orge, car on ne trouve presque point d'avoine en ce pays, et celle qu'on voit en quelques endroits, est vide et sans grain. Nous passâmes ce jour-là un petit fleuve, ou pour mieux dire un gros ruisseau qui fait plusieurs détours: on me dit qu'il s'appeloit *Nif*; je le pris pour le fleuve Méandre, mais je me trompois.

Le troisième jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, et nous campâmes à la vue de Dorgot. Nous y demeurâmes le reste du jour et le lendemain, pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire, et qui devoient venir grossir notre caravane. Quoiqu'il n'y eût point là de pâturages, les herbes ne manquèrent pas: aussitôt que les gens de la ville nous aperçurent, ils en apportèrent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce séjour pour

aller me promener dans Dorgot, et y chercher des médailles : on m'en présenta quelques-unes qui ne valoient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Asie mineure. C'étoit autrefois le Pérou des Romains, et l'on en briguoit les proconsulats pour s'enrichir ; ainsi la monnaie romaine et les médailles y avoient grand cours. Ni les Anglais, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France n'en ont point encore été chercher là, et par conséquent, c'est une mine toute neuve qu'on ne fouilleroit pas inutilement.

Il n'y a presque dans Dorgot que des Mahométans; les Chrétiens et les Juifs n'y sont que comme en passant et pour y trafiquer : aussi les uns y sont-ils sans église, et les autres sans synagogue. Les Chrétiens sont tous arméniens, et ils demeurent dans ces sortes de grands logis qu'on appelle *kates ;* ils y entretiennent avec eux un de leurs prêtres pour être secourus en cas de nécessité ou de mort, Ils font leurs prières en secret dans une chambre ; ils n'y disent point la messe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans les églises consacrées ; ils n'y gardent pas même le saint sacrement : un prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion pascale, et pour le donner en viatique aux malades. Cet éloignement est sujet à bien de fâcheux inconvéniens. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politesses ; j'y répondis de mon mieux par gestes et par signes. Je fus édifié du soin qu'ils ont de prier pour les morts. Le soir du jour que nous arrivâmes, un de leurs prêtres qui étoit de notre caravane, assembla les plus dévots, et alla faire sa prière avec eux dans un cimetière qu'ils ont acheté des Turcs bien chèrement, et qu'ils conservent par un catakerif du Grand-Seigneur; c'est ainsi qu'on nomme les commandemens que ce prince signe de sa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du nord, il

y a une ville considérable, nommée *Manasa*, où le bacha fait sa résidence; et à une petite lieue du côté du sud, sur la frontière de Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra. C'est à l'évêque de cette ville qu'on reproche dans l'apocalypse, son peu de fermeté à réprimer les erreurs et les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de pourpre que saint Paul convertit à Philippes, étoit de cette ville. Un de nos marchands qui en venoit, me dit qu'elle étoit encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot, nous allâmes à Sardes, cette ville si renommée. Elle étoit jadis la capitale de la Lydie, et le siége du riche empire de Crésus; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village : mais on voit par les grandes et superbes ruines qui en restent, que c'étoit une ville d'une étendue et d'une magnificence extraordinaire. J'avais bien envie de les aller voir, d'y lire de rares inscriptions, et d'y chercher des médailles: mais nos muletiers qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruisseau un excellent pâturage pour leurs mulets; et les besoins l'emportèrent sur ma curiosité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *Alachabar ;* je crois que c'est le rendez-vous général des grues; toutes les murailles en étoient couvertes. De là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre des anciens, au moins à en juger par les cartes. Son eau est trouble et mauvaise à boire, et elle étoit d'autant plus mauvaise à notre passage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuse quantité de sauterelles qui, après avoir désolé la campagne, venoient s'y noyer. Ces insectes ruineroient le pays si l'aimable providence de notre Dieu ne fournissoit une ressource contre ces ennemis si foibles, et cependant si invincibles à toutes les forces de l'homme. J'en ai vu quelquefois

quelquefois en l'air des nuées entières qui déroboient le soleil aux yeux; elles mangèrent cette année-là toutes les herbes, et jusqu'aux feuilles des arbres, et même des oliviers. De leurs œufs, on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique, le remède que Dieu envoie de temps en temps, est une espèce de petits oiseaux qui viennent du côté de la Perse, et qui ont un cri à peu près semblable à celui de nos martinets. En voltigeant sur les terres couvertes de ces sauterelles, ils les mettent en désordre, ils les dévorent, et la digestion est faite en un instant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiseaux une certaine eau, et on la garde précieusement dans les grandes villes de l'Orient, surtout à Damas et à Alep, qui sont plus souvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience constante que dès qu'on remue cette eau, ces oiseaux viennent en foule, comme s'ils la sentoient et étoient attirés par son odeur.

Au reste on ne compte pas tellement sur ce secours, qu'on n'implore en même temps le secours du Ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les sauterelles désolèrent les environs d'Alep; cela donna occasion à une cérémonie assez bizarre et assez singulière : les Turcs obligèrent les Chrétiens et les Juifs à faire avec eux une procession publique et solennelle. Tel fut l'ordre de la marche : les Mahométans alloient en tête, portant leur alcoran, en demandant à Dieu miséricorde avec un chant et des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les Chrétiens et leurs papas suivoient avec le saint évangile, les croix, les reliques, les images sacrées et les prêtres en chapes, chacun d'eux faisant leurs prières en leurs langues, grecque, syriaque et arménienne. Les Juifs venoient les derniers de tous

avec leur tora ou pentateuque, chantant à leur mode, qui n'est pas fort harmonieuse. Vous jugez, mon révérend père, que tous ces différens chœurs étoient séparés et éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalousie mal entendue troubla la fête et mit quelque confusion. Les Juifs, contre nos idées en matière de procession, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable ; ils cédoient volontiers aux Turcs qui étoient les dominans; mais ils se crurent méprisés, voyant qu'on leur préféroit les Chrétiens : ils voulurent prendre le pas sur eux, et user de violence. Les Chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrain, et de conserver leur préséance ; il y eut quelques coups donnés ; et les Turcs qui savent profiter de tout, se les firent payer bien chèrement. Du reste toutes choses demeurèrent dans l'arrangement prescrit. On ne devoit pas se flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de religion pût attirer les bénédictions du Ciel : aussi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé ; on en avoit envoyé chercher ; on l'apporta, on la remua, les oiseaux parurent, ils dévorèrent les insectes, et bientôt le fléau cessa. Raisonnez là-dessus comme il vous plaira. Ces oiseaux se nomment *zémarmar*. Nous eûmes le plaisir de les voir arriver en grosses troupes, mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, et après nous être reposés une partie de la nuit, nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne, nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des plaines également agréables et fertiles ; mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étoient fort difficiles, et le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en passant beaucoup d'inscriptions grecques ; mais nos

conducteurs qui marchoient fort vîte, ne me donnoient pas le temps de les lire ; j'en lus quelques-unes à demi ; il me parut que c'étoit des épitaphes.

Le onzième jour de notre voyage, nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres : les voleurs y ont souvent pillé les caravanes, et dévalisé les voyageurs. Ce lieu se nomme *Hamamelou - Bogaz*, comme qui diroit : le passage étroit de Hamamelou. Là, notre petite troupe se mit sous les armes, et fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voisinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, et qu'on ne les craignoit pas : nous étions braves, nous aurions été deux cents contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper sur le bord d'un très - beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après nous, et ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle manière de boulanger. Quelques - uns d'eux commencèrent à mettre la main à la pâte, et à faire sans four du pain pour leur dîner. Ce pain se fait en moins de rien : la pâte étant faite et bien pétrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent sur une platine de fer sous laquelle il y a du feu; quand elle est à demi-cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre ; ils la laissent cuire pendant quelques momens, et leur pain est fait. Il est fort mince, on le plie comme l'on veut ; on y enferme son fromage, sa viande, ses œufs ; il sert de plats, d'assiettes, et même de serviettes pour essuyer les doigts ; cela vous dégoûte, mais je vous assure qu'en caravane tout cela est bon. Quoique je fusse avec de riches marchands, nous avions un autre mets qui n'étoit guère plus ragoûtant, et que nous mangions cependant avec délices. Après le repas, on gardoit les restes du pain ; et quand on trouvoit l'occasion

d'acheter d'un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le mêloit avec plus de moitié d'eau dans un bassin de cuivre étamé ; on y jetoit ces morceaux de pain, moitié gras, moitié moisis, et tout cela faisoit un potage rafraîchissant que nous trouvions de grand goût : tant il est vrai que la faim est le meilleur de tous les assaisonnemens. Pour le riz, on ne le fait pas en bouillie ; on le laisse en son grain, qui s'enfle dans l'eau bouillante. On l'en tire dès qu'il est devenu tendre, ou qu'il l'a bue ; on verse dessus un peu de graisse, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'oignon ; on le laisse mitonner : c'est un mets excellent, qu'on nomme *pilau ;* on en sert aux tables des plus considérables de l'empire, et même à celle du Grand-Seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il est plus délicatement assaisonné, et fait plus proprement que celui dont nous usions ; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit et tant de plaisir : ne trouvez-vous point en cela un peu de sensualité ?

Le douzième jour nous arrivâmes à Balmamont, qui est un des riches Timars du favori du Grand-Seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie et beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, et on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans ces prés à deux sous par tête.

Le seize, nous trouvâmes à un petit village nommé *Capicadoukam*, quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vu un tel spectacle ; c'est en vérité quelque chose d'horrible, et j'en frémis encore. Ils étoient chacun plantés sur leur pal, qui passoit aux uns par derrière le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorsqu'on l'enfonce, rompe nécessairement les boyaux et le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce supplice ; et des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne se plaignoient que

de la soif extrême qu'ils endurent : vous savez qu'on dit la même chose en France des criminels qui expirent sur la roue.

Nous eûmes un spectacle plus agréable dans ce même endroit ; ce fut une grosse caravane d'Egypte qui portoit au sultan le trésor des oiseaux de proie : c'est de ce nom précieux, qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paye aux plaisirs du Grand-Seigneur. Il y en avoit une très-grande quantité ; tel homme monté sur son mulet en portoit jusqu'à quatre ou cinq ; ils en avoient sur le poing, sur les bras, sur les épaules. Le sangak qui conduisoit la troupe, étoit renfermé dans sa litière, suivi et précédé de ses domestiques : un Maure monté sur un chameau, battoit devant lui à coups lents une espèce de tambour ou de timbale. Les grands officiers de la Porte se distinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De là nous nous rendîmes à Ladik, qui est une des anciennes *Laodicées*. Les inscriptions grecques qui s'y lisent, les colonnes et les tables de marbre renversées et semées partout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville considérable : elle n'est fameuse aujourd'hui que par la détestable apostasie de ses habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous Chrétiens du rit grec, et qu'un beau jour, ou pour mieux dire, qu'un malheureux jour, ils s'accordèrent tous ensemble à renier la foi, et à embrasser le mahométisme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger ni à Héraclée ; mais nous approchions d'Iconium. Je désirois voir cette ville, célèbre dans les actes des apôtres. Nos marchands l'évitèrent, et pour ne point payer le tribut qu'on exige des Chrétiens dans toutes les villes, quand ils n'y demeureroient qu'un seul

jour, et pour ne point s'exposer à quelque avanie, dans un pays où une caravane aussi nombreuse que la nôtre auroit pu réveiller l'avarice des ministres turcs.

Le vingt-cinq et le vingt-sixième jour, nous traversâmes des montagnes et des vallées épouvantables, et nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on passe à gué quantité de fois ; on l'appelle en turc *Herkeakir*, c'est-à-dire, les quarante passages, comme si on le passoit quarante fois. Nous passâmes ensuite une montagne fort haute, d'où nous descendîmes dans une vallée profonde, toute couverte de pierres et de rochers.

Le vingt-huitième jour, après avoir passé le fleuve Cydnus, renommé par le péril qu'y courut Alexandre, et par la mort de l'empereur Fréderic, nous vînmes à Adena. C'est dans cette ville que s'opéra, par l'intercession de la sainte Vierge, ce miracle si célèbre dans toute l'Asie. Le diacre Théophile s'étoit donné au démon, et avoit signé sa donation de son sang. Le terme expiré, le tyran de l'enfer voulut se mettre en possession de sa conquête ; mais la reine des cieux (dit-on), la lui arracha d'entre les mains, et le força de rendre cette sacrilége obligation. Ce pénitent d'Adena devint dans la suite un grand saint, dont l'Eglise révère la mémoire. Adena est une ville fort jolie et assez commerçante, surtout en cire, en soie et en coton.

Nous passâmes à Masis le Gehan, ou l'ancien Sarus, et le trentième jour nous descendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne, on trouve, dans un passage fort étroit, une porte d'une structure fort ancienne, qu'on nomme *Calaurac Capi :* c'est une de ces piles ou portes célèbres de la Cilicie, par lesquelles seules on peut entrer dans la Syrie. Un

fort bâti dans cet endroit en seroit le boulevart, et arrêteroit et feroit périr de grosses armées.

A quelque distance de là, nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Issus* des Latins. Les Grecs et les Maronites y ont chacun leur église; les Arméniens ont emprunté celle des Maronites; et comme ils sont plus riches et plus puissans qu'eux, ils s'en sont presque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou six milles, et nous allâmes camper dans des prairies fort marécageuses, près d'un château bâti sur la pente d'une haute montagne qui règne le long de la mer. Là je quittai la caravane, et comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandarone*, n'étoit, il y a cinquante ou soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beaucoup bâti, et c'est maintenant un gros bourg; il y a des vice-consuls de France, d'Angleterre et de Venise. Les Français y ont une jolie église. Je crois que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius, et que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On trouve dans la campagne un fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon; du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un bacha avoit commencé d'y élever une forteresse, sous prétexte de se défendre contre les corsaires; mais la Porte n'approuva pas ce projet, et lui envoya ordre de raser et de détruire ce qui en étoit déjà fait.

L'air est fort mal sain à Alexandrette et sur toute la côte; on ne sauroit y demeurer même un jour sans être incommodé, et sans contracter des maladies dont on a peine à revenir. Bien des gens en meurent en très-peu de jours, et ceux qui en sont quittes à meilleur marché, sont tourmentés pendant

un ou deux mois de fièvres malignes d'une espèce inconnue en Europe; les plus fortes complexions en sont altérées. On se fait cependant quelquefois à cet air, mais après tout, on n'y voit guère de vieillards: ce qui est admirable, c'est que si on demeure sur la mer dans un vaisseau, on n'est point incommodé. C'est à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correspondans d'Alep, se servent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts et les plus rapides messagers de l'univers : ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en passant; nous marchâmes à Beilon, où l'air, les eaux, le vin, tout est bon. Pour abréger la route nous laissâmes Antioche sur notre gauche, et nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruisseau, que les Turcs appellent *Saouq sou*, c'est-à-dire, eau froide. Effectivement l'eau en est extrêmement fraîche.

Le trente-quatrième jour, après avoir passé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que saint Siméon Stylite a sanctifiée par sa pénitence : elle porte encore aujourd'hui son nom, et les Turcs l'appellent *Giabal Scheyks Semaon*, c'est-à-dire, la montagne de saint Siméon. Ceux qui m'environnoient, ignoroient l'origine de ce nom; je la leur appris en leur racontant l'histoire du saint. Ils l'écoutèrent avec joie, et me donnèrent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaisir. Vous voyez, mon révérend père, qu'on passe ici pour savant à peu de frais Vous ne sauriez croire combien ces peuples sont ignorans, surtout en matière de religion: jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort sérieusement, qu'on pouvoit faire pénitence de ses péchés après la mort. La proposition vous paroît extravagante; la preuve qu'il en apporta ne l'est pas moins. N'est-il pas vrai, dit-il, qu'aussitôt que

Judas eut vendu Jésus-Christ, il alla se pendre? Cela est vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il? N'est-ce pas, ajouta-t-il, parce qu'il étoit convaincu que s'il se trouvoit dans les limbes lorsque Jésus-Christ y descendroit, et qu'alors il lui demandât pardon de son crime, il l'obtiendroit, et iroit dans le ciel jouir de la gloire avec les âmes des saints pères? Ce n'est pas tout, me dit-il encore; Jésus-Christ qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu, penchât presque jusqu'à terre, de manière qu'il ne pouvoit pas être étranglé, et il demeura en cet état jusqu'après la résurrection du Sauveur : alors la branche se redressa, et il mourut. Je suis sûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement; ni moi non plus; et je vous avoue que cette histoire me fit rire, et que je demeurai sans réponse.

Revenons à l'inimitable Stylite. Le lieu qu'il avoit choisi est en été comme une fournaise ardente. Je ne fis qu'y passer, et toute la peau de mon visage fut enlevée par la violence de la chaleur. En hiver c'est le règne des frimats, des neiges et des vents, et cependant ce saint y a passé quatre-vingts ans, exposé à toutes les injures de l'air, sur le haut d'une colonne si étroite qu'on ne pouvoit s'y coucher tout de son long, jeûnant toute l'année, passant les carêmes entiers sans boire et sans manger, ayant eu long-temps à la jambe un ulcère plein de vers, qui lui causoit des douleurs extrêmes, et faisant tous les jours plus de mille prosternations pour adorer Dieu. Je ne suis pas surpris, après cela, des conversions innombrables qu'il opéroit. Un prédicateur qui, du haut d'une pareille chaire, annonce des vérités qu'il autorise par ses exemples, est bien capable de faire impression sur l'esprit et sur le cœur de ses auditeurs.

De cette montagne, nous descendîmes dans des

campagnes vastes et fertiles, qui nous conduisirent au terme de notre voyage, et le trente-cinquième jour, nous arrivâmes à Alep. C'est de là que j'ai l'honneur de vous assurer du profond respect avec lequel je suis, etc.

EXTRAIT

De la lettre d'un Missionnaire de Damas au père Procureur des missions du Levant.

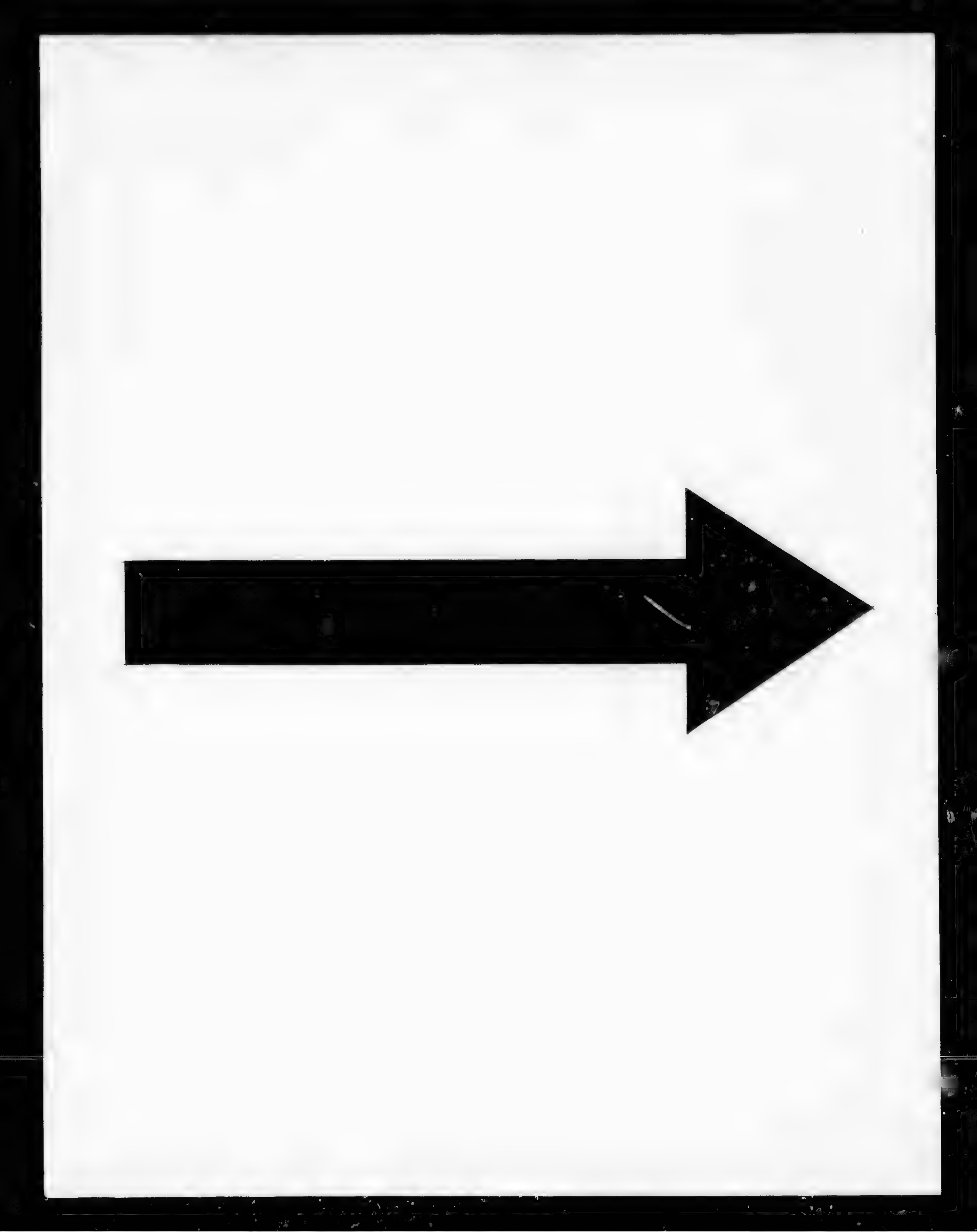
MON RÉVÉREND PÈRE,

P. X.

J'ÉTOIS à Seyde sur le point de partir pour Damas, selon l'ordre que j'en avois reçu de mes supérieurs, lorsque ma destination changea; je fus obligé de prendre une autre route, et d'aller passer quelques mois dans les montagnes de l'Anti-Liban. Comme le patriarche des Maronites devoit faire bientôt publier le jubilé dans toute l'étendue de son patriarcat, on crut que je pourrois aider nos missionnaires, qui alloient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le séjour de Damas, je vous avoue, mon révérend père, que je sentis plus de penchant pour les montagnes; c'est là que l'on peut dire avec vérité que l'on sert Dieu pour lui-même et avec un parfait désintéressement. La délicatesse n'a aucune part à la vie qu'on y mène, et l'amour propre ne sauroit se retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étois charmé d'ouvrir par là ma carrière, et de consacrer par une si pénible mission les prémices de mon apostolat.

Pour m'y préparer, on m'envoya à notre résidence d'Antoura. Dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'arabe. Je le fis avec application, et même

avec avidité, et bientôt j'en sus assez raisonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangère et difficile, et que j'en ignorois les délicatesses, je m'imaginois que je n'aurois autre chose à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience : mais j'appris par mon expérience qu'il est bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, et que pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut suppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tandis que nos pères alloient, avec des fatigues incroyables, faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les fidèles à profiter de la grâce annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre sainte religion; et des enfans grossiers et ignorans furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'est pas, à la vérité, ce qu'il y a de plus brillant dans le ministère, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel; ainsi en ont pensé les Ignace et les Xavier nos pères et nos maîtres; et je ne crains point de le dire, si cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines missions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient souvent plus de fruit. Quoi qu'il en soit, j'avois part au bien qui se faisoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me prescrire, dans mes instructions, une méthode facile, nette, précise, et Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages; j'y assemblai les enfans; je trouvai partout peu de lumières, mais beaucoup de docilité. Au reste, je comptois n'avoir sous ma direction que la tendre jeunesse; mais les pères et les mères, destitués de tous secours spirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfans, et ils avoient plus besoin de catéchistes que de prédicateurs. Par là mes fonctions furent plus étendues; mon travail augmenta;



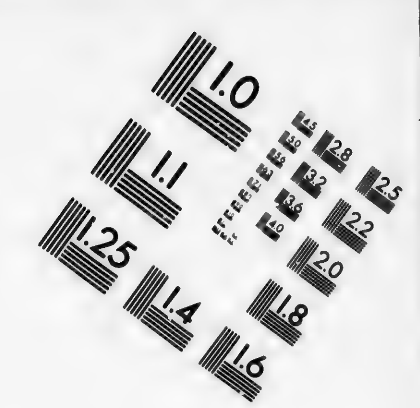
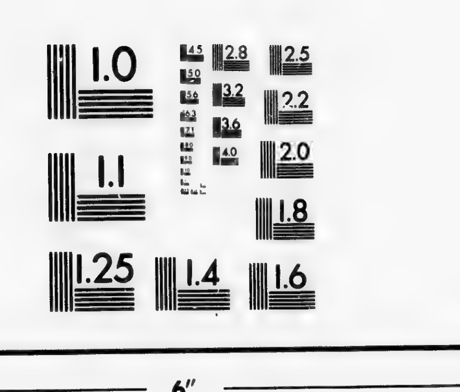


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

et je devins, sinon l'homme universel, du moins l'homme nécessaire de la mission. Mais, grâces en soient rendues au Père des miséricordes, je fus en état de faire face à tout, et le succès surpassa mes espérances.

Des villages, je me transportai dans les cabanes : là recommencèrent mes occupations. Cette distinction de villages et de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous expliquer ce mystère. C'étoit le temps auquel on commençoit de travailler aux soies. Quand une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, et se retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs, uniquement destinés à la nourriture des vers à soie. C'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres, de quinze à vingt pas en longueur, sur six à sept en largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à soie, qu'ils mettent sur des espèces de claies faites de joncs et de roseaux, à cinq ou six étages les unes sur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la réserve de deux chemins étroits, pratiqués à droite et à gauche pour porter à manger aux vers, ce qui se fait régulièrement deux fois le jour, à six heures du matin et à six heures du soir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenoit me pria d'y entrer, et d'y donner ma bénédiction. Je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays ; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie. Un de nos pères, avec qui j'étois lorsqu'on m'adressa la parole, s'aperçut de mon embarras, et me dit que les Maronites avoient une si haute estime des missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'étoit venu les visiter, et bénir leurs cabanes dans le temps des soies, ils augureroient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit,

j'entrai, et je fis ce qu'on souhaitoit de moi. J'avois souvent visité nos manufactures en France, et jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille proposition. Pardon, mon révérend père, je ne me rappelois pas en ce moment l'oracle de Jésus-Christ, qui nous assure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, et je la trouvai faite avec beaucoup d'industrie. Les vers à soie surtout attirèrent ma curiosité et fixèrent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles, et qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui présidoit aux ouvrages. Il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne, qui duroit environ trois jours; qu'ils avoient encore deux autres jeûnes à passer; que ces jeûnes ne seroient pas de si longue durée que le premier; qu'après le troisième, ces vers s'attacheroient à de petits faisceaux d'épines, et que sur ces faisceaux ils fileroient leurs soies. C'étoit un homme du métier, je le crus sur sa parole, et je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

C'est ainsi que les Chrétiens des montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs plus grandes richesses; c'est là proprement le temps de leur récolte, et c'est pour les missionnaires le temps d'une abondante moisson. Au reste, ces missions sont extrêmement pénibles, et ces premiers essais de mon zèle m'ont fait sentir la vérité de ce que j'avois entendu dire autrefois en France à un de nos pères, que les croix sont partout l'apanage de l'apostolat, et qu'on a beaucoup à souffrir ailleurs qu'au Maduré et qu'en Canada.

Ces cabanes sont souvent fort éloignées les unes des autres; quelquefois même elles sont placées sur des rochers escarpés et presque inaccessibles. Le

croiriez-vous, mon révérend père ? C'est là où la charité de Jésus-Christ porte avec plus d'ardeur nos ouvriers évangéliques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues, quand il s'agit d'établir solidement le royaume de Dieu, parmi tant de gens dont il semble que le Ciel nous ait particulièrement confié les âmes. Hélas! sans nous, ils n'entendroient jamais parler de la religion, et environnés de nations infidèles, peut-être retomberoient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quittèrent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, et nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette mission fut-elle achevée, que mes supérieurs m'en destinèrent une autre, et me firent l'honneur de m'associer à un confesseur de Jésus-Christ. C'étoit un missionnaire fervent et intrépide, qui, allant, il y a quelques années, en Mésopotamie, pour consoler les Chrétiens de cette église abandonnée, eut le bonheur et la gloire de souffrir la prison, les fers, et d'autres incommodités pour la querelle de son cher Maître ; quel aiguillon pour mon zèle naissant, mon révérend père !

On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer jusqu'alors. Pour réussir plus sûrement dans cette sainte entreprise, nous cultivions depuis long-temps l'amitié d'un Chrétien accrédité dans le canton, et c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, et nous servir d'introducteur auprès de ses compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner : d'abord il paroissoit entièrement éloigné de nous; il ne vouloit point reconnoître Athanase pour le vrai patriarche, et donnoit aveuglément dans les erreurs du schismatique Cyrille, dont il avoit épousé le parti. Quel obstacle à vaincre ! il falloit l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux catholiques : aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-

Puissant. Dieu, qui tient en main la clef des cœurs, et qui des pierres sait, quand il lui plaît, en faire des enfans d'Abraham, changea tellement ce schismatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ses erreurs, lui et toute sa famille. Revenu dans le sein de l'Eglise, la première et la plus sûre marque qu'il voulut donner de la sincérité de sa conversion, ce fut de nous appeler, et de nous promettre un libre accès chez ceux de sa nation. Il nous a depuis tenu parole; il nous a accompagnés partout, et toujours il a exhorté ceux qui l'environnoient à nous écouter favorablement.

Quant le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des transports incroyables de joie, pour aller travailler à cette vigne nouvelle. Nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir passer plus librement, et ce fut au commencement de l'année dernière que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin, nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne vient point sur les arbres, comme en Amérique; on le sème tous les ans, et chaque grain de semence jeté en terre pousse une tige haute de deux pieds, avec quantité de branche sur lesquelles croît un fruit de la grosseur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou six petits grains de semence avec le coton blanc comme la neige; la coque qui l'environne n'est pas plus épaisse que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre mission, après bien des fatigues causées, et par la longueur du voyage, et par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce temps-là. C'est un pays où il y a plusieurs gros villages au pied d'une haute montagne que les Arabes appellent *Jabal Chek*, c'est-à-dire, la montagne du Vieillard, parce que, pendant toute l'année, elle est toujours couverte de neige : vous

sentez l'allusion. A notre arrivée, nous allâmes droit chez ce brave Chrétien, sur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés, il nous reçut avec des démonstrations de joie et une effusion de cœur qu'il est difficile d'imaginer : il étoit presque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il sut que nous étions les missionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empressement pour nous recevoir à la porte de son logis. La première chose qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiser, et de la porter sur sa tête en signe de respect. Il s'adressa ensuite au père que j'accompagnois, et il lui parla en ces termes : Père, que tu sois le bien venu; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon esprit et dans mon cœur; la bénédiction du Ciel est descendue sur moi et sur toute ma famille, par ta présence et celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puisqu'enfin voici les anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite, et qui apportent dans notre pays l'abondance et la paix. Je loue l'Auteur de toutes choses, et je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation : entre, père, entre dans ma maison, où tu pourras commander, et tu seras obéi. Ces complimens, qui nous paroissent avoir quelque chose d'emphatique, sont du goût des Orientaux, et ils ont en arabe une noblesse, des beautés, des grâces que notre langue ne sauroit rendre. Le père y répondit de son mieux, et rendit politesses pour politesses.

Après les premières civilités, on nous conduisit dans un grand appartement où étoient assemblées plusieurs personnes, qui, à l'exemple du père de famille, vinrent tous nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces Chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, se mit à genoux,

genoux, et nous demanda notre bénédiction : nous fûmes surpris de voir tant de sagesse dans un âge encore si tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au baptême, et *Richesses de Dieu* étoit son surnom. La coutume est, parmi les Arabes, qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de son père ; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvellement né ; alors le père de l'enfant perd son surnom, et n'est plus appelé que le père de tel ; par exemple, *père de Richesses de Dieu.*

Richesses de Dieu étoit un de ces beaux caractères que la nature et la grâce semblent avoir formés comme de concert pour le bonheur et la consolation d'une famille chrétienne. A une physionomie heureuse, à une ingénuité charmante, il joignoit et un naturel doux et un grand désir d'apprendre. Il nous fit sur la religion plusieurs questions que nous eussions admirées dans un âge plus avancé ; il nous conjura de l'instruire, jusqu'à nous causer une espèce d'importunité toujours agréable à des missionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle mission j'allois reprendre mon emploi de catéchiste. Je jetai les yeux sur lui pour m'aider dans mes fonctions ; vous verrez par la suite qu'il me servit utilement.

Il y avoit dans la chambre où nous fûmes introduits, un grand tapis fait de poils de chèvre ; nous nous y assîmes à la mode du pays. Le père s'informa de la disposition des esprits à notre égard : on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage ; qu'on nous écouteroit volontiers, et que nos instructions seroient bien reçues. On servit ensuite le souper ; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats, et déliés à peu près comme du parchemin ; on n'en mange point d'autres à la campagne : le maître du logis nous en distribua fort abondamment, et plus que nous n'en eussions

pu manger en quatre jours. C'est la manière des Arabes; ils prétendent par là faire connoître qu'ils sont libéraux, et que l'abondance règne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de goût et de propreté ne gâteroit rien. Chacun prit sa place autour du panier; on servit en même temps trois plats de terre en forme de coupes. Le premier étoit rempli de riz si mal assaisonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puissent manger; dans le second étoit une espèce de vin cuit, qui a assez de rapport avec le miel; et dans le troisième, il y avoit quantité de morceaux de fromage qui nageoient dans de l'huile: un Français délicat auroit été embarrassé de choisir. Tout cela fut servi sans nappes, sans assiettes, sans cuilliers, sans fourchettes. Pour boisson, nous avions de l'eau dans un grand vase de terre, où tout le monde buvoit. Voilà le repas de réception et le plus grand régal que nous fîmes pendant la mission; car les Arabes qui se contentent de peu, ne font guère de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos missionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle soit, et vous en sentirez aisément la différence. Il est vrai qu'après le repas on apporta une pipe de tabac; le maître de la maison l'alluma, et nous la présenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut possible; nous lui fîmes entendre que ce n'étoit point la coutume de notre pays. Il parut satisfait de nos excuses, et il les accepta.

Tandis qu'on fumoit, il nous faisoit mille questions sur la France, dont il avoit ouï raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de Chrétiens, qui venoient nous témoigner la joie qu'ils avoient de notre arrivée; ils étoient tous Grecs et Suriens. Leurs démonstrations nous firent d'autant plus de plaisir, que nous n'espérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cause

des mauvaises impressions que leur laissent de nous certains curés schismatiques qui les visitent de temps en temps, et qui dans leurs visites songent moins à les instruire de la religion, qu'à les prévenir et à les indisposer contre les religieux missionnaires; mais Dieu rendit inutiles, et fit même tourner à notre avantage ces sourdes pratiques du schisme et de l'impiété.

Déjà le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, et le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'église dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la chapelle que nous avions apportée avec nous; c'étoit là où l'on s'assembloit. Le père ouvrit la mission par un discours si vif et si pathétique, que la plupart de ses auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début! Voici l'ordre des exercices: La prière du matin étoit suivie de la messe, et la messe d'un sermon. Après le sermon, ces bonnes gens, qui étoient avides d'apprendre le chemin du ciel, se partageoient; les uns alloient au père, qui leur faisoit une instruction familière; les autres venoient à moi: je leur expliquois et les points capitaux de la religion et la manière de prier. Je ne savois guère d'arabe; je m'exprimois assez mal; cependant j'étois écouté. La simplicité de mes auditeurs me charmoit: il se trouvoit parmi eux des gens âgés, qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, me prioient de les leur faire répéter devant tout le monde, et bientôt ceux qui étoient moins avancés en âge les imitoient. Toute la matinée se passoit dans ces saints exercices. Après dîner, tandis que le père alloit visiter les malades et consoler les affligés, j'assemblois mes chers enfans, et je commençois le catéchisme. *Richesses de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulières, faisoit le petit apôtre; il se transportoit dans tous les lieux

où l'on avoit coutume de jouer ; il haranguoit ses camarades. Le jeu, leur disoit-il, est défendu pendant la mission ; c'est offenser Dieu de s'y amuser jusqu'au départ des pères. Dieu donnoit de la force aux paroles de cet enfant missionnaire : ses compagnons le suivoient. A la tête de sa troupe, il entroit dans la chapelle les yeux baissés, les mains jointes : Père, me disoit-il, apprends-nous à connoître, à aimer, à servir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inspiroit à toute sa suite de la modestie, de l'attention, de la docilité, et en ce moment je croyois être, non pas au milieu d'une troupe d'enfans légers, mais de petits anges, et ce spectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des yeux. Jugez, mon révérend père, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zèle je me livrois alors à mes fonctions. A l'instruction chrétienne succédoit une prédication ; nous finissions par la prière du soir, et chacun se retiroit en nous donnant mille bénédictions. Chacun se retiroit ; je me trompe, il en restoit plusieurs qui nous retenoient bien avant dans la nuit, et qui ne pouvoient se lasser d'entendre parler de Dieu. Nous étions si accablés, que nous avions à peine le temps de satisfaire à nos exercices spirituels, et de prendre, couchés sur la dure, quelques momens de sommeil. Ah ! que des jours si pleins nous paroissoient couler vîte ! Malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandoit sur cette mission, nous laissâmes cependant l'ouvrage imparfait. Des besoins plus pressans obligèrent nos supérieurs à nous rappeler ; il fallut, malgré nous, nous arracher à un troupeau si cher ; mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, et y mettre la dernière main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arrosa ; ce sont de légères consolations que Dieu ménage quelquefois aux mis-

sionnaires, moins pour les récompenser de leurs travaux, que pour animer leur zèle et le soutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour; et l'obéissance qui nous y avoit rappelés, nous renvoya bientôt dans un village pour visiter quelques familles chrétiennes qui demandoient depuis long-temps des missionnaires. C'est en ce lieu que sont les fameuses sources de Damas: il y en a une entre autres qui jette de l'eau en si grande abondance, qu'on croiroit que c'est un grand fleuve qui sort du creux d'un rocher.

Les habitans de ce village sont presque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, et moins ennemis des Chrétiens que ceux de Damas: nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre visite au chef de la bourgade. Il passe pour une des meilleures têtes du pays, et pour un de ceux qui entend le mieux sa loi. Nous en fûmes favorablement accueillis. Il nous dit obligeamment, qu'il avoit beaucoup de considération pour des personnes comme nous, et qu'une des choses que leur prophète leur avoit recommandées plus instamment, c'étoit de nous traiter avec bonté; qu'au reste, il nous prenoit sous sa protection; que nous pouvions aller en liberté partout où nous voudrions, sans craindre que personne dans tout son district, osât nous faire insulte. Ce langage nous surprit, et ce qu'il nous dit de son prophète, nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bientôt l'explication. Nous le remerciâmes de ses bontés, et nous nous servîmes avantageusement de cette permission pour exercer nos fonctions auprès des Chrétiens, et pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevoient volontiers, et sembloient nous écouter avec plaisir: deux même d'entre eux nous avouèrent que la véritable religion étoit celle des Chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excursion, un sujet

de consolation bien sensible : c'est un de ces coups de miséricorde, qu'un Dieu infiniment bon, et qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus, ménage quelquefois à certaines âmes prédestinées.

Un Surien, plus qu'octogénaire, étoit presque perclus de tous ses membres depuis dix-huit ans, et aveugle depuis dix : il avoit une foi ardente et vive, et depuis si long-temps étendu sur le lit de douleurs, toujours il avoit supporté son mal avec une résignation et une patience admirable. Quoique ses infirmités et son grand âge lui fissent sentir qu'il touchoit aux portes de la mort, il se flattoit et disoit même à ceux qui l'environnoient, qu'il ne mourroit point qu'il n'eût eu la consolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une si ferme confiance ne pouvoit venir que de quelque pressentiment secret que lui imprimoit l'Esprit Saint. Quoi qu'il en soit, dès que ce bon vieillard sut notre arrivée : voilà, s'écria-t-il, les promesses du Ciel accomplies; c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. Il nous députa des gens de sa maison, pour nous supplier de nous transporter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes; nous le trouvâmes au milieu d'une nombreuse famille qu'il édifioit par sa constance, et dont il se faisoit respecter par sa vertu. Il nous parla en des termes et avec des sentimens dignes d'une âme vraiment chrétienne : la religion, mon révérend père, a partout ses héros.

Mon père, dit-il au missionnaire que j'accompagnois, vous êtes des anges secourables qui portez partout l'instruction, la lumière et la bénédiction. Depuis bien des années je souhaitois de vous voir, et j'avois toujours espéré que sur la fin de mes jours j'aurois cette consolation. Je sens bien maintenant que c'est Dieu lui-même qui avoit gravé cette douce espérance dans mon cœur. Mes vœux sont accom-

plis ; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir et mes derniers soupirs et le dernier aveu de mes foiblesses. Animez-moi dans mes combats ; faites couler sur moi le sang de Jésus-Christ ; appliquez-moi ses mérites ; nourrissez-moi de sa chair, et par les sacremens de la sainte Eglise catholique, mettez le comble à ma félicité, et le sceau à ma prédestination. Je sens que je suis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi d'expirer entre vos bras, de pouvoir en expirant remettre ma conscience entre vos mains, et mon âme entre les mains du Seigneur ! Hâtez-vous de me purifier, par le sacrement de pénitence, et aidez-moi à bénir les miséricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres et touchantes paroles, ses fils et ses petits-fils, qui étoient autour de son lit, fondoient en larmes, et je ne pus retenir les miennes. La religion, mon révérend père, fait quelquefois sur nous des impressions dont nous ne sommes pas les maîtres. Le missionnaire, aussi pénétré que nous, l'embrassa plusieurs fois, et l'exhortoit à profiter de ce dernier secours que le Ciel lui offroit, et à consommer le grand ouvrage de sa sanctification. Nous les laissâmes ensemble. Le malade lui fit une confession générale, souvent entrecoupée de pleurs et de sanglots. Toute la famille rentra, tous se prosternèrent ; le bon patriarche les bénit. On le communia. A la vue de son Dieu, les transports de sa ferveur et de sa piété redoublèrent. On lui présenta un crucifix, qu'il baisoit amoureusement ; et les lèvres collées sur celles de son divin Maître, il expira doucement, tranquillement dans le baiser du Seigneur. Quelle mort, mon révérend père ! J'en fus si frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille désolée : mes enfans, ou la religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un saint, et je leur fis remarquer que

jamais le schisme et l'infidélité n'offroient de pareils spectacles. On nous rendit mille actions de grâces. Nous donnâmes aux autres familles chrétiennes le temps et les soins nécessaires ; mais cet événement singulier fut ce qui signala notre course apostolique ; nous ne pouvions nous lasser de l'admirer, et à notre retour, ce fut pendant tout le chemin le sujet de nos entretiens. Mon compagnon m'avoua que jamais en sa vie il n'avoit ressenti une joie plus douce et plus pure, et que ce seul moment ne l'avoit que trop bien payé de ses fatigues passées ; je le crus aisément, à en juger seulement par ce qui s'étoit passé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette bourgade, qui faisoit voyage avec nous, et qui, comme nous, venoit à Damas, me dit que j'avois paru curieux de savoir pourquoi Mahomet avoit particulièment recommandé les religieux chrétiens à ses sectateurs : si vous voulez, ajouta-t-il, en savoir la raison, et pénétrer à fond ce mystère, je vous adresserai à un habitant de la ville où nous allons ; il est en état de vous en instruire ; c'est un homme savant dans la loi, fort versé dans l'histoire du pays, et qui volontiers vous fera part de ses lumières. Il me nomma le docteur en question ; l'avis me parut bon ; je ne crus pas devoir le négliger ; j'étois bien aise d'éclaircir un point dont j'avois déjà ouï parler si diversement. Lorsque j'étois encore en France, et que je me disposois à ces missions, j'avois lu avec attention ce que nos doctes rapportent et de Mahomet et de l'alcoran ; j'avois lu en particulier l'article de Bayle sur ce prophète. Je voulus donc me mettre au fait, et mon premier soin depuis mon retour à Damas, a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches.

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avoit indiqué : c'étoit un Chrétien, et en cette qualité je

l'interrogeai avec plus d'aisance et de liberté. Je le mis tout d'abord sur le point d'histoire proposé. Est-il vrai, lui dis-je, que le prophète des Musulmans leur ait ordonné de ménager les religieux chrétiens? Rien n'est plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos Français, je dis même ceux qui se piquent d'une érudition plus profonde, gardent sur cela un profond silence, et nous n'en découvrons aucun vestige dans leurs écrits. Cela peut être, dit-il : mais la chose n'en est pas moins certaine, et vous me permettrez de vous dire, qu'avec toute leur science, nous sommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumières et des pièces qu'ils n'ont pas. Au même moment il tira de ses papiers un ancien manuscrit qu'il me montra; il étoit écrit en arabe, et c'étoit toute l'histoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous savez notre langue, lisez; sans entrer dans une discussion inutile, et d'odieuses comparaisons, voilà de quoi terminer le différend entre vos Français et nous. Je lus ce manuscrit, ou plutôt je le dévorai; et comme je ne voulois pas me contenter de le lire une fois, je le priai de me le laisser pour quelques jours; il y consentit de la manière la plus obligeante. En voici un extrait fidèle, du moins quant à ce qui concerne notre question. Si j'y ai trouvé quelque chose d'un autre goût, vous ne me pardonneriez pas si je le rapportois: cela seroit étranger à mon sujet : je laisse ce soin à ces auteurs, qui, pour se mettre au ton de notre siècle, farcissent leurs livres de mille impiétés, de mille obscénités, et qui ne respectent ni les mœurs ni la religion.

Selon ce manuscrit, Mahomet étoit de la Mecque. Sa naissance fut obscure. Comme il avoit des sentimens élevés, il pensa à se tirer de la misère, et à faire fortune. Trop connu dans son pays pour pouvoir s'y distinguer, il vouloit passer dans une terre

étrangère. La famine qui désoloit sa patrie, lui en fournit l'occasion; il la saisit, et se joignit à une caravane de ses compatriotes, qui furent obligés de venir chercher du blé jusque dans le Hauran, parce qu'on n'en trouvoit point ailleurs. Le Hauran est à deux journées de Damas, du côté du midi: c'est un canton où les terres sont extrêmement et constamment fertiles. Dans les plus mauvaises années il y croît toujours du blé en abondance, et ce blé passe pour le meilleur qui soit dans toute la Syrie. Dans cette contrée, il y avoit alors un religieux nommé Sergius, homme sévère et régulier, mais entièrement dévoué à la secte, et opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius, dont il étoit un des plus ardens et des plus zélés défenseurs. Parmi ces étrangers venus de la Mecque, Sergius aperçut le jeune Mahomet; sa physionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait, et qui avoit dans l'air je ne sais quoi de noble et de distingué. Ses entretiens le charmèrent; il lui trouva de la vivacité dans l'esprit, et il le crut capable de quelque chose de grand. Il se l'attacha, et il lui proposa de le garder chez lui pendant plusieurs années. Quand la proposition n'auroit pas été conforme à ses inclinations, le jeune Arabe l'auroit acceptée par besoin: il se fit donc, non pas le domestique, mais le disciple du religieux Surien. Naturellement souple et pliant, il parut docile à son nouveau maître; il écouta ses leçons, et il les goûta. Né dans le sein de l'idolâtrie, il en reconnut toute l'inconséquence, et bientôt il abjura un culte grossier et superstitieux: mais il ne sortit d'un précipice que pour retomber dans un autre; et en devenant chrétien, il devint hérétique, et hérétique arien. Les ariens nient la divinité du Verbe: ils veulent que Jésus-Christ soit une créature parfaite, mais toujours une simple créature. De là les grandes idées que les Musulmans ont de Jésus-Christ: ils le regardent,

non pas comme un Dieu, mais comme un prophète et comme un très-grand prophète : c'est la remarque du manuscrit que je cite.

Instruit des vérités du christianisme, Mahomet forma le dessein d'en instruire sa patrie, et de retirer ses concitoyens de l'abîme de l'idolâtrie où ils étoient plongés. Plein de ce projet qu'il méditoit, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à dogmatiser, et il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des dieux.

A la loi païenne, qu'il avoit abolie, il falloit en substituer une autre. Ses premiers succès l'enhardirent, et il eut l'ambition de devenir législateur. Il étoit naturel qu'il choisît la loi des Chrétiens ; il en avoit fait profession, et il en avoit une teinture plus que superficielle, mais elle étoit trop répandue dans l'univers ; jamais il ne seroit venu à bout de s'en faire passer pour l'auteur ; et encore une fois il vouloit passer pour législateur. D'ailleurs il n'y trouvoit rien de capable de frapper des esprits grossiers, et de flatter des cœurs sensuels. Les Juifs ne faisoient plus un corps, ni de nation ni de religion ; ils étoient errans et dispersés par tout le monde. Il crut mieux trouver son compte chez eux, et il se persuada qu'en se parant de leurs dépouilles, le larcin seroit moins reconnu : il eut donc recours à la loi judaïque, et il en détacha quantité de pratiques qui composent une partie de la sienne.

Ce n'étoit pas assez d'avoir inventé une nouvelle religion, il falloit l'établir solidement, et perpétuer ce grand ouvrage. Son éloquence naturelle, et le talent qu'il avoit de contrefaire le prophète, attirèrent en peu de temps beaucoup de monde à son parti. Il se trouva cependant des hommes indociles et opiniâtres qui refusèrent de l'écouter, et qui prirent la résolution de se défaire du nouveau dogmatiste. On l'avertit de ce qui se tramoit contre lui. Il se sentoit

assez de manége pour être législateur, mais pas assez de courage pour être martyr: ainsi il prit le parti de la fuite; et, accompagné d'un grand nombre de ses sectateurs, il se retira à Médine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Jusque-là il n'avoit employé que la voie d'exhortation pour introduire sa nouvelle secte: mais comme les choses n'alloient pas assez vîte, conformément à ses desseins, il voulut, pour précipiter les événemens, se servir de la voie des armes; elle lui parut plus courte. Il se mit à la tête de quelques arabes déterminés, et il marcha contre sa patrie. Il y fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient opposés à son entreprise. Ce coup hardi et heureux grossit ses troupes: bientôt il se trouva à la tête d'une formidable et nombreuse armée; il se rendit maître d'une grande étendue de pays; il parcourut en conquérant les provinces voisines, et il pénétra jusque dans le Hauran, où il avoit paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius, son ancien maître: il eut plusieurs conférences avec lui; il en reçut de nouvelles instructions. Ces pour-parlers allarmèrent ses disciples; ils en prirent ombrage; et comme Sergius étoit un homme dur et austère, ils appréhendèrent qu'il n'engageât leur chef, à qui ils avoient juré une obéissance aveugle, à leur imposer des lois trop onéreuses. Cette crainte, peut-être mal fondée, leur fit prendre un parti violent, dont Sergius fut la victime, et ils l'égorgèrent pendant la nuit. L'histoire remarque que les auteurs du meurtre avoient fait auparavant une débauche dans laquelle ils s'étoient enivrés; que c'est la principale raison pour laquelle Mahomet a défendu le vin, dont il croyoit que l'excès avoit donné occasion à une action si détestable. Le manuscrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius, dont le legislateur avoit reçu tant de bons

offices, il avoit recommandé les religieux chrétiens à ses sectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, et ce système paroit assez vraisemblable. Seroit-ce donc là le fameux testament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, et sur lequel dans ses notes il fait une longue dissertation? Je ne saurois le croire. Il dit que ce manuscrit fut apporté de l'Orient par le père Pacifique Scaliger, capucin, traduit en latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris en 1630, à Rostoch en 1638, et à Hambourg en 1690; et que l'original, trouvé dans le monastère des religieux du Mont-Carmel, a été mis à la bibliothèque du Roi. Il ajoute que les sentimens des plus habiles critiques sont partagés sur l'authenticité de cette pièce; que Grotius, Voetius, Bespiers et plusieurs autres savans ministres la croyent supposée; que Saumaise, Hinkelman et Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces contestations. Comme la pièce dont je parle est une pièce toute différente de ce testament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu; et je suis persuadé qu'Elmacin avoit vu quelque manuscrit semblable, puisqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que selon les histoires que les Chrétiens ont en main, ce législateur leur fut et favorable et affectionné; ce sont ses propres termes, que rapporte M. Saumaise: *Narrat Almachinus in vita Mahumedis ex historiis Christianorum, addictum illum fuisse Christianis et benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il est permis à un Jésuite missionnaire de s'en mêler, surtout quand il s'agit de l'honneur et de la gloire de la religion. Je suis, etc.

Nota. Pour confirmer ce que vient de dire le missionnaire de Damas, de la tolérance des Turcs instruits, et du respect qu'ils ont pour le christianisme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette

lettre nous donnions au public la lettre qu'écrit à sa sœur un missionnaire de Constantinople, au sujet d'une cérémonie de religion qui se fait tous les ans avec éclat au milieu même de cette capitale de l'empire Ottoman.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

JE connois trop votre zèle pour la religion, et l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empressement de l'édifiant et touchant spectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très-chère sœur? au milieu même de Constantinople les catholiques font des processions solennelles aussi tranquillement et aussi librement qu'au milieu de Paris. Je vais vous raconter tout simplement ce que j'ai vu. Au reste, le merveilleux de cette cérémonie, toute auguste qu'elle est, ne consiste pas tant dans sa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle se fait, et dans le respect dont les Turcs mêmes qui la voient passer paroissent pénétrés.

Nous avons chez nous une confrérie de sainte Anne, qui est établie depuis cinq ou six siècles, et qui a passé dans notre église depuis trente ou quarante ans : c'est une antiquité respectable. Cette confrérie a des priviléges assez singuliers. Les confrères ont droit de chanter l'évangile avec une étole comme des diacres, et de prendre du vin dans des vases le jour de Pâques, après avoir communié. Elle n'étoit autrefois composée que des plus notables catholiques du pays; mais depuis plusieurs années, MM. les négocians français et vénitiens y sont entrés, et lui donnent un nouveau lustre : cette circonstance est remarquable. Ordinairement, dans le christianisme, ces sortes d'établissemens de piété s'affoiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, et

la succession des années n'a servi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Cette confrérie possède un riche trésor qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées et dans cette ville et dans cet empire. Ce trésor est une épine de la couronne qui fut mise sur la tête de Jésus-Christ. Cette précieuse relique est vérifiée par les certificats et les pièces les plus authentiques, et c'est elle qui a donné occasion à la procession dont je vous parle. Cette procession se fait depuis longtemps la nuit du samedi-saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre et l'arrangement.

Elle sortit de notre église vers les deux heures du matin, et n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors-de-chasse, choisie dans les palais des ambassadeurs, marchoit à la tête, et faisoit retentir toute la ville du bruit des instrumens. Tout cela précédoit trois riches bannières qui étoient environnées et éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les bannières étoient suivies de tous les confrères, au nombre d'environ deux cents qui marchoient deux à deux, et qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espèce d'aube d'une toile blanche et fine. Il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, laquelle ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux et d'assez agréable : ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le temps de se faire entendre.

Paraissoit ensuite un autel portatif magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, et de presque autant de flambeaux. Sur cet autel, s'élevoit une résurrection, dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près. C'est une image de Jésus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espèce de rotonde, dont le dôme est soutenu

par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, et a dû coûter beaucoup. On voyoit autour de cet autel huit gros fanaux dorés et ornés de sculpture; tout cela faisoit un très-bel effet.

Venoit après cela le clergé composé des Cordeliers, des Récollets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chapes, et des Jésuites en manteaux longs.

Le dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique crépine, étoit porté par le prieur et les trois principaux officiers de la confrérie, habillés de blanc comme le reste des confrères. C'étoit moi qui avois l'honneur de porter la sainte épine, et j'étois en chape avec une écharpe brodée d'or. Cette relique qui consiste en une petite branche revêtue d'or, est enfermée dans une coupe de cristal, dont le couronnement et le pied sont de vermeil. Le dais étoit environné de quelques prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux, et de quatre confrères qui portoient de grands vases d'argent remplis d'eau rose, dont ils arrosoient continuellement les assistans. Cette odeur, mêlée avec celle des parfums qu'on brûloit sans cesse dans plusieurs encensoirs, embaumoit toutes les rues par où l'on passoit, et qui étoient bordées d'un peuple infini. La procession étoit fermée par une vingtaine de confrères, et par les principaux officiers des palais, qui tous avoient un flambeau. Il ne faisoit pas le moindre vent, et le ciel étoit on ne peut pas plus serein : jugez si tout étoit bien éclairé.

Tous les ambassadeurs qui sont ici, sans même en excepter ceux d'Angleterre et de Suède, s'étoient rendus dans différentes maisons pour voir passer cette procession. M. le marquis de Villeneuve, qui est le nôtre, et qui se distingue autant par sa rare et solide piété que par son zèle ardent à soutenir et à étendre la religion, vint avec madame son épouse dans notre église, où la messe fut chantée en musique.

Notre

Notre église qui est, à ce que je crois, la plus belle que les catholiques aient dans tout le pays, étoit toute tendue de drap d'or et d'argent fournis par le prieur de la confrérie, qui est un riche marchand vénitien.

Les Arméniens, que notre ambassadeur a su intimider par son autorité, et qu'il a tellement gagnés par ses caresses, qu'on a quelque lieu d'espérer de les voir bientôt réunis à nous, avoient demandé avec instance que la procession se détournât pour passer devant une de leurs églises. On leur accorda cette grâce d'autant plus aisément que l'évêque de cette église est catholique dans le cœur; qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour se déclarer entièrement, et qu'il l'auroit déjà fait, si on ne l'avoit engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que n'étant point suspect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la procession lorsqu'elle passa devant son église : il étoit en chape et en mître. Plusieurs prêtres de son clergé l'accompagnoient, et étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La procession s'arrêta quelques momens. Un de nos diacres chanta l'évangile du jour, et l'oraison du patron de cette église. Ce prélat s'approcha; je lui présentai la sainte épine, et il la baisa. A cette station l'eau rose ne fut point épargnée; on la répandoit avec profusion, et l'on jetoit des fleurs en si grande quantité, que je fus obligé de tenir longtemps les yeux fermés. On dit que sur le passage, les Turcs mêmes en jetèrent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vu, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très-chère sœur, une cérémonie qui, sans doute, vous surprendra. Je suis bien persuadé que vous ne vous seriez jamais imaginée que la religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre et en Hollande. Tout se passa avec

une piété et une modestie qui surpassent de beaucoup celles de toutes nos processions d'Europe; et les Chrétiens, quelquefois si dissipés au centre du christianisme, se font un devoir de paroître plus recueillis aux yeux de l'infidélité, pour donner une plus grande idée et de la majesté du Dieu qu'ils adorent, et de la sainteté de la loi qu'ils professent. Je ne doute pas que cette petite relation ne vous fasse plaisir, et à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de notre sainte religion. Je suis, etc.

LETTRE DU P. GURYNANT.

De Damas, le 4 novembre 1739.

Un soulèvement général arrivé dans cette ville, a été sur le point de causer la ruine de notre mission, et nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs et des schismatiques. Il prit naissance sur la fin de l'année 1738. Soliman Bacha ayant été employé dans la guerre que le Grand-Seigneur avoit avec l'Empereur, on lui donna pour successeur Hasen Bacha. Cet officier, accoutumé à piller dans les villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoly, Alep, etc., comptoit accroître considérablement ses richesses dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoissoit pas le génie des habitans de Damas, qui sont naturellement fiers, arrogans, et ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ses dépens.

La scène commença un vendredi. Je remarque cette circonstance, parce que ce jour-là est chez les Turcs, ce que le dimanche est parmi les Chrétiens. Ils vont régulièrement à leurs mosquées sur le midi, surtout pendant le temps du *ramadan*, ou de leur jeûne. Leurs *chaïks* ou leurs prêtres crièrent à l'or-

dinaire du haut d'une tour faite en forme de clocher, pour inviter le peuple à la prière. Tandis que chacun, occupé au-dehors à se laver et à se purifier, attendoit le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout-à-coup les portes, et les chaïks s'étant présentés : « Retirez-vous, dirent-ils, il n'y a point aujourd'hui » de prière; celle qui part d'un cœur aigri et enve- » nimé n'est point agréable à Dieu; allez venger » l'honneur du Prophète, vengez ses lois, et faites » tout ce qu'un saint zèle vous inspirera. »

A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussitôt aux armes; on n'entendit bientôt dans toutes les rues et les places de la ville que des coups de fusil, et des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les grands s'assemblent; ils vont chez le muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, et sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, et deux de ses domestiques tombent morts en sa présence. Il ne balance plus, et se laisse entraîner au torrent. Les grands vont de là aux tribunaux, et font défenses à toutes les cours de connoître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les prêtres et le pontife, les magistrats et les grands, marcher dans les rues en habits de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deuil et de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis, le peuple en devint plus furieux, et d'abord cinquante à soixante personnes des gens attachés au bacha furent massacrées.

Le carnage auroit été plus grand, si le bruit ne s'étoit répandu que le bacha s'étoit sauvé de son sérail par une porte dérobée; les esprits se calmèrent, et le reste du jour fut tranquille. Le bacha en fut informé, et dès le soir même il revint à son palais. Il envoya chercher l'aga des janissaires et l'aga des quapigouls, qui refusèrent d'obéir sur l'heure, et qui n'allèrent le trouver que le lendemain. Dès qu'ils

parurent: « Pourquoi, leur dit le bacha en colère, » ne contentez-vous point vos troupes? Je saurai » bien vous en faire repentir; qu'on ferme les portes » du palais. » On exécutoit ses ordres, lorsqu'un domestique vint lui dire à l'oreille, que le canon du château étoit braqué contre le palais, et qu'on se préparoit à y mettre le feu.

A cet avis il baissa le ton, et parla d'accommodement. Les deux agas parlèrent haut à leur tour, et lui dirent qu'il n'avoit point de paix à espérer de la ville, qu'aux conditions suivantes. 1.° Qu'il restituât les neuf cents bourses qu'il avoit reçues depuis son arrivée à Damas. 2.° Qu'il renvoyât de son service une partie de ses troupes. 3.° Qu'il s'engageât par écrit de ne molester personne durant le temps de son gouvernement. 4.° Enfin, que ce jour-là même il élargît les prisonniers. Il promit ce qu'on voulut, pourvu qu'on mît bas les armes, et qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laissa pas de part et d'autre de se tenir sur ses gardes. Bien en prit aux habitans; car trois jours après la parole donnée, le bacha, suivi de quatre mille hommes, entra sur le minuit dans un faubourg dont il avoit le plus de sujet de se plaindre, et il le mit au pillage, saccageant, brûlant les maisons, et tuant tous ceux qui faisoient quelque résistance. L'alarme se communiqua en peu de temps à la ville, on s'assembla au plutôt, et en si grand nombre que le bacha, après la perte d'une partie de ses troupes, n'eut d'autre ressource que de gagner en hâte le sérail et ensuite la campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évasion du bacha. Qu'on s'imagine de quoi est capable un peuple sans frein, violent, indiscipliné, qui n'entend la voix de personne, qui ne suit dans son emportement d'autre guide que sa passion et sa fureur,

et qui est ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de Chrétien.

Dès qu'on apercevoit des Chrétiens, on maudissoit leur foi, et on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs sur la ville; on forçoit leurs maisons, on les pilloit, et ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie : la frayeur causa la mort à plusieurs dames, et d'autres aimèrent mieux périr de la main de ces furieux, que de consentir aux violences qu'on vouloit leur faire. J'ai eu souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine, et le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées de coups de fusil, et les balles tombèrent à mes pieds. Une autre fois ils allumèrent un grand feu à la porte des Franciscains, pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espèce de miracle. Je ne finirois pas, si j'écrivois dans le détail toutes leurs cruautés. Je reviens au bacha.

Echappé de la ville, il alla visiter Naplou, Jérusalem, et les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, et se préparer au voyage de la Mecque. On sait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où, selon leur tradition, repose le corps de leur prophète Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'empire : on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quand tout est rassemblé, et qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce qui arrive régulièrement toutes les années, quinze jours après le ramadan. Le bacha de Damas est le maître et le conducteur de la caravane. C'est à

lui à donner les ordres pour la marche et pour le séjour, à vider les différends qui s'élèvent, à la garantir des Arabes, qui ne cessent de la harceler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le bacha parcouroit les villes de son gouvernement, les habitans de Damas pensoient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifièrent les endroits foibles de leurs murailles, ils relevèrent ceux qui étoient abattus, ils amassèrent des provisions de guerre et de bouche et se mirent en état de soutenir le siége, au cas que Hasen Bacha vînt les attaquer avec les forces de plusieurs bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas: ils avoient fait présenter à la Porte un manifeste raisonné et justificatif de leur conduite; mais ils apprirent vers ce temps-là, qu'il avoit été arrêté par le grand-vizir, protecteur du bacha sa créature, et qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à sa Hautesse.

Ces nouvelles les intimidèrent pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne s'opposèrent point à l'entrée du bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'ils avoient exigées, deux étoient remplies: il avoit rendu la liberté aux prisonniers, et congédié ses troupes; c'est ce qui le rassura, et l'enhardit à loger dans son palais. Mais depuis la mi-décembre qu'il arriva, jusqu'à la fin de janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisoit que trop les mécontens, qui y trouvoient leur compte, les troubles ne discontinuèrent point; ils subsistoient encore au retour de la caravane. Alors le bacha pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes, et par des chemins impraticables, ne cessoient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ses troupes licenciées, et s'engagea par écrit à procurer leur retour

à Damas. Cinquante mille hommes bien armés, qui sortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pourparlers qui durèrent deux jours, pendant lesquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent halte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il seroit permis à ses troupes de camper près de la ville pendant trois jours, qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes et leurs effets : mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas, on leur courroit sus comme auparavant.

Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Hasen Bacha. Caché dans son sérail, haï de ses troupes, bafoué de ses sujets, sans pouvoir et sans autorité, il n'avoit plus que le titre et le nom de bacha. Quand il s'agissoit de quelque affaire, dont la connoissance lui appartenoit, Achmet-Abdel-Brédi, homme de fortune, mais qui avoit l'esprit entreprenant et intrépide, l'évoquoit aussitôt à son tribunal, et prononçoit des arrêts d'un ton qui se faisoit obéir.

Cependant le bacha entretenoit de secrètes correspondances avec le gouverneur du château, lequel étoit bien fourni d'artillerie, et qui par sa situation commandoit la ville et les environs : si ce fort lui eût été livré, il devenoit le maître absolu. Les quapigouls, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêtèrent leur aga, se saisirent des portes, et le constituèrent prisonnier. Le signal fut aussitôt donné, et en peu de temps tous les révoltés se rassemblèrent, et coururent droit au sérail. Les troupes du bacha se défendirent d'abord avec courage ; elles attaquèrent ensuite, et repoussèrent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même fureur de part et d'autre, et la victoire indécise ne se fixa en faveur des habitans, que sur la fin du troisième jour. Le nombre des morts fut à peu près égal. On regretta dans la ville sur tous ceux

qui périrent, Achmet-Abdel-Brédi, que son mérite et sa valeur avoient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deuil dressoit aux mânes de son héros un superbe mausolée, et l'invoquoit par des hymnes et des cantiques comme le père et le libérateur de la patrie, le bacha dont le palais avoit été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troisième fois. Mais le moyen de subsister à la campagne ! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penser à mettre sa vie en sûreté : son unique ressource fut de lever des contributions, et c'est ce qui mit le comble à son malheur.

Les paysans des environs de Damas venoient continuellement à la ville, pour se plaindre que la campagne étoit ravagée par Hasen Bacha. Leurs plaintes furent écoutées, on consulta le muphti, qui après de mûres délibérations, décida que la loi permettoit de se défaire d'un ennemi de Dieu et des hommes, qui en vouloit au bien et à la vie de ses frères. Dès l'heure même on se prépara à partir.

Le muphti, le commandant et les officiers subalternes, les principaux membres de la justice, les plus distingués de la bourgeoisie suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche et arrivèrent le lendemain au lieu où l'on assuroit qu'étoit le camp du bacha. Sans donner le temps aux troupes de se reposer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparèrent des hauteurs, et les autres s'étendirent dans le vallon : mais ces mesures furent inutiles ; le bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, et dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que six cents chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi étoit loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y régna à l'ordinaire, et l'on ne discontinua point de piller et de maltraiter les Chrétiens. Ce ne fut qu'au mois d'octobre, qu'Osman

Bacha étant venu prendre possession de ce gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, et nous vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministère. Mais nous ne sommes pas pour cela délivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un consul et une nation française qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de franc, et qui dès la naissance de l'Eglise ont persécuté les hommes apostoliques. On sait que l'apôtre saint Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher, et de se retirer de leur ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guère passé de semaines, que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs et des schismatiques.

LETTRE

D'un Missionnaire d'Alep, sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des Chrétiens, et sur les principales circonstances de son voyage.

A Alep, en Syrie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE me suis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus curieux et de plus remarquable dans les différentes contrées que je serois obligé de parcourir. Pour satisfaire à mes engagemens, voici le système que je me suis proposé de suivre. Dans les voyages, je me contente d'examiner attentivement la position des lieux, la situation des villes, la différence des climats; mais quand je suis une fois

fixé dans quelque endroit, les usages du pays, les coutumes des peuples, surtout en ce qui concerne la religion, font mon étude particulière; étude qui remplit les momens de loisir que me laissent mes occupations essentielles; étude que je ne crois pas indigne d'un missionnaire. Vous êtes Français, vous êtes Jésuite; je suis sûr que ce que je vais vous raconter vous fera plaisir. Les mœurs étrangères rapprochées des mœurs françaises, doivent flatter notre nation, et notre sainte religion ne peut que gagner beaucoup, quand on la compare aux autres religions; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallèle, ou, si vous voulez, de ce contraste qui lui est si glorieux. Vous pouvez compter sur la fidélité de mon récit; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin, et que je n'aie vu de mes propres yeux. Je ne sais ce que c'est ni que d'inventer, ni que d'exagérer, ni même que de hasarder. Vous me permettrez de finir cette lettre par quelques aventures de mon voyage; elles vous feront connoître jusqu'où les infidèles portent la superstition, et jusqu'où les missionnaires doivent porter la patience; du moins elles vous attendriront sur l'état pitoyable où se trouve le christianisme dans l'Orient, et sur le malheureux sort de tant d'âmes infortunées, qui, avec les meilleures dispositions du monde pour le salut, périssent faute de secours. Je commencerai par la comparaison du carême des Turcs et du carême des Chrétiens, des pâques chrétiennes et des pâques turques.

Le grand ramadan, ou le carême des Turcs, est une pratique solennelle de religion prescrite par l'alcoran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune toute entière. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la religion chrétienne, il n'est pas étonnant qu'il ait assujetti ses disciples à cette loi. Les fausses religions se font

souvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'est ordinairement le temps de l'hiver qu'on choisit pour ce jeûne; vous en verrez dans la suite la raison, et combien la brièveté des jours, et la longueur des nuits adoucissent cette pratique. Cette année, on y a consacré dans cette ville la lune de janvier. Dès que la lune de décembre cessa de paroître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les Musulmans que le grand ramadan commençoit le lendemain. Voici la manière de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusqu'après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc et du filet noir prise à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vue bonne un avantage sur les autres, et ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la prière, et dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les mosquées. A ce signal on reprend la pipe, et l'on commence à manger. Ce premier repas est ordinairement assez léger; il est suivi de promenades, d'assemblées, et de toutes sortes de divertissemens. On court les rues, partout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville sont ouvertes, on se croit tout permis parce que l'on jeûne, et cette pénitence semble autoriser les plus grands désordres. Aussi les Chrétiens disent-ils que les Turcs sont alors à demi-fous, et ils sont plus que jamais sur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les Musulmans, bien persuadés qu'ils n'en auroient aucune justice, s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courses nocturnes, chacun rentre chez soi, et quelques heures avant qu'on puisse distin-

guer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là se trouvent réunies l'abondance et la délicatesse des viandes, et l'on réserve pour ce temps du grand ramadan tout ce qu'il y a de plus succulent et de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'est là une plaisante manière de jeûner. Quand vous demandez à un Musulman pourquoi il se fait servir tant de mets exquis et recherchés : c'est que je jeûne, dit-il ; si je ne jeûnois pas, mon repas seroit plus frugal, mais il faut me soutenir. Après ce grand repas, dès que le soleil paroît, la plupart se couchent, non pas dans leurs maisons, mais sur des divans qui sont placés au-devant de leurs maisons, afin que tout le monde soit témoin de leur pénitence, et ils ne paroissent guère en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos : c'est-à-dire, que toute l'austérité du jeûne consiste et à faire meilleure chère et à faire le jour de la nuit. Vous connoissez en Europe bien des gens, surtout dans un certain monde, qui pratiquent cette espèce de jeûne presque toute l'année, et qui ne prétendent pas se mortifier.

Nos jeûneurs ont un grand soin de se défigurer par un masque affreux de sévérité et de mélancolie ; ils marchent lentement, ils ne se montrent qu'avec un air abattu et un visage exténué, auquel ils donnent le tour qu'ils veulent, et dans ces sortes de grimaces, les plus mal-adroits sont assez habiles pour réussir dès la première fois. Les féliciter alors sur la fraîcheur de leur teint, sur leur embonpoint, sur leur bonne santé, ce seroit leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce soit paroître pénitens.

Jamais la justice n'est plus mal administrée que pendant le temps de ce grand ramadan : le jeûne assure aux coupables une espèce d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en justice ;

quand il le dénonce et l'accuse devant le cadi, cet équitable juge répond à l'accusateur à peu près en ces termes: « Il est vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne. Vois son visage, il fait pitié; il est si foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoiblit le corps et l'esprit, je ne sais presque où j'en suis moi-même: la défaillance nous fait tourner la tête; il étoit apparemment à demi-fou quand il t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse? Je t'en fais toi-même le juge: le voilà sans forces et presque prêt à tomber de foiblesse. Veux-tu que je le fasse expirer sous les coups? Ce seroit une cruauté. » L'accusateur, si c'est un Chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons, et s'il n'est pas satisfait de ce procédé, il a du moins la consolation de s'être plaint. Si c'est un Musulmam, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnemens du cadi, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, surtout si l'accusé trouve le moyen de faire passer secrètement quelque somme d'argent entre les mains de son juge: cette somme attire infailliblement la compassion sur son épuisement et sa prétendue foiblesse. Il se trouve cependant quelquefois des gens de mauvaise humeur, qui ne se contentent pas de ces raisons, et qui veulent absolument une satisfaction proportionnée; mais quelquefois aussi ils en sont mauvais marchands, et c'est ce qui arriva le carême passé.

Un Turc traduisit devant le tribunal public un autre Turc, dont il avoit reçu un affront sanglant. Le juge gagné penchoit vers la clémence; et pour être autorisé à ménager le coupable qu'il protégeoit et qu'il vouloit sauver, il fit beaucoup valoir la raison tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accusateur une raison suffisante, il s'obstina à soutenir

que l'accusé étoit en état de supporter la punition méritée, il élevoit la voix, et parloit avec beaucoup de feu et de vivacité. Le cadi qui ne pouvoit opposer à ses représentations rien de raisonnable, y répondit d'une manière singulière, mais efficace. Ah, ah, lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi! apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puisque tu parles tant, et que tu ne sens pas la foiblesse que nous éprouvons; et sur-le-champ il lui fait donner la bastonnade comme à un prévaricateur de la loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand ramadan. L'argument n'étoit pas juste, mais il étoit péremptoire, et le pauvre malheureux ne put y répondre que par ses cris.

A ces trente jours de pénitence succèdent trois jours de réjouissance, qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille on commence à dresser dans tous les bazars, et dans toutes les places, des divans chargés de tapis et de carreaux. C'est là qu'on mange en public; c'est là qu'on reçoit les visites; c'est là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font branler avec des cordes qui sont attachées des deux côtés aux fenêtres du dôme, et qui descendent jusqu'à terre : ce spectacle est le plus couru, et il tient presque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'il n'en coûte rien pour être spectateur, et que pour son argent on peut être à son tour acteur si l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur sur un ais en triangle, dont chaque coin est soutenu par quatre cordes. Dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes et d'autres instrumens barbaresques, dont le son se mêle avec celui des tambours qui font comme la basse de la musique. Dans l'espace de quelques momens, l'homme se trouve élevé jusqu'à la voûte, dont la hauteur égale celle de nos églises de France les plus exhaussées. Dans cette position, les plus

hardis et les plus habiles se prennent avec les pieds à des cordes attachées en travers ; alors ils quittent leur siége, ils se roulent sur ces cordes quelque temps, puis avec le secours d'autres cordes ils descendent jusqu'à terre, la musique cesse, et fait place aux battemens de mains et aux applaudissemens des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force et de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sous de France pour se donner ainsi en spectacle au public. Un aga préside à ces jeux, et reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge : les jeunes gens n'en sont pas exclus, ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, et le haut à égale distance de la voûte ; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises sur lesquelles sont assis les garçons et les filles depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, et les chaises, qui suivant son mouvement, se tiennent toujours droites et sans pencher, font voir ces enfans successivement sous les pieds et sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela de petits tours composés de planches en ligne horizontale, et qui roulent sur un pivot. Dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, sont placés les enfans au-dessous de dix ans, et ils passent rapidement en revue devant toute l'assemblée. Voilà quelle est la principale occupation des Musulmans pendant ces trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et voilà ce que j'ai appelé les pâques turques. Je vous assure que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horizontales, le bruit effroyable des machines, et le mélange de tant de voix confuses, font un spectacle qui donne plus d'horreur que de plaisir. Ah, que ces pâques sont bien différentes des pâques chrétiennes ! Commençons par le carême qui les précède.

Nous sommes ici presque aux portes de la fameuse Antioche où saint Pierre établit d'abord et la Chaire de vérité et le Siége apostolique. Vous savez que cette ville fut la première de toutes les villes de l'univers qui eut le bonheur et la gloire de voir naître dans son sein des adorateurs fidèles, et de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ses murs. Docile à la voix des apôtres, ils lui transmirent leur esprit, elle en suivit les règlemens ; ce fut d'eux qu'elle apprit la manière de célébrer les fêtes, et toutes les autres pratiques de la religion. Bientôt toutes les villes d'alentour se formèrent sur elle ; et comme Alep (autrefois appelée *Hiérapolis* et ensuite *Béroué*) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement et le plus religieusement à ses traditions et à ses coutumes. Elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu ; c'est ce qui rend ses traditions plus sûres et ses pratiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austère, et l'on y fait un carême fort rigoureux.

Les Maronites suivent l'usage de l'église romaine ; mais les Grecs, les Arméniens, les Suriens ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi ; ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile, et à l'abstinence de ces mets, les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste, on ne parle jamais de dispense : les enfans de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres ; les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujetties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin, ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour

se soutenir dans leur foiblesse, en rompant le jeûne, jamais ils ne rompent l'abstinence. Si par hasard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'est, selon eux, un péché presque impardonnable, dont ils n'osent se confesser, et dont on a bien de la peine à leur donner l'absolution. Un médecin qui, au commencement du carême, viendroit leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conserver leur précieuse santé, ne feroit pas fortune; on le regarderoit, je ne dis pas seulement comme un prévaricateur, mais comme un monstre, et comme un ministre du démon : on en auroit horreur, et on le fuiroit. Voilà jusqu'où les Orientaux portent la sévérité dans les sentimens et dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment font les Anglais et les Hollandais. Ici, comme en Hollande et en Angleterre, ils n'observent ni jeûne, ni abstinence, mais on en est scandalisé : les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et ne pouvant les soutenir, plusieurs d'entre eux, pendant le carême, ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi, avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les Chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur disons-nous, c'est aux temps heureux du christianisme naissant que vous voulez qu'on remonte pour justifier les traditions; c'est aux quatre premiers siècles de l'Eglise que vous en appelez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent que les traditions apostoliques; traditions qu'ils ont reçues de la fa-

meuse Antioche, qu'ils regardent comme leur mère. Cette objection embarrasse nos protestans; ils n'osent avancer que la confession, le jeûne, le carême, l'abstinence, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le purgatoire, l'adoration de la croix, l'invocation des saints, etc. sont des inventions papistiques, et sorties de la boutique de satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'est point ici question, ni des papistes, ni de la Babylone, ni de l'Antechrist: ce sont là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardiesse qu'inspire l'hérésie, peuvent en imposer en Europe, mais qui ne signifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche et abandonner les Apôtres. Le pas est difficile à faire; aussi ces messieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une dispute où ils auroient du dessous; et plus sages qu'en France, ils gardent sur tous les points contestés et sur toutes les pratiques de la religion un respectueux et profond silence, bien persuadés qu'ils n'auroient pas pour eux le suffrage de l'église grecque. Cette conformité de sentimens entre l'église grecque et l'église latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions. Je connoissois il y a quelques années fort particulièrement un ministre de la nation hollandaise; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit: je m'entretenois souvent avec lui, parce qu'il parloit fort aisément latin. Il s'embarqua, et avant son départ il me dit en confidence, qu'il alloit en Italie pour y songer sérieusement à une affaire importante sur laquelle ses yeux lui avoient fait faire de sérieuses réflexions qui l'avoient changé.

Messieurs de la religion prétendue réformée n'oseroient ici dogmatiser; du moins ils ne le feroient pas impunément. Il y a quelque temps qu'un ministre

anglais, zélé pour sa secte, fit imprimer à grands frais un catéchisme de sa façon : il prétendoit faire couler, dans l'esprit et le cœur de tous les Chrétiens, le poison dont il étoit rempli ; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, sans que les missionnaires fussent obligés de se donner pour cela le moindre mouvement. Les Chrétiens de toutes les nations de l'Orient ne savent ce que c'est que de douter de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie; et ils ont un si grand attachement pour leurs jeûnes et leurs carêmes, qu'ils mourroient plutôt que d'y manquer. Ils ont aussi reçu d'Antioche, leur voisine et leur maîtresse dans la foi, la coutume de prier pour les morts. L'invocation des saints, et en particulier de saint George, leur est si chère et si précieuse, qu'ils se feroient plutôt hacher en pièces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs mêmes ont pour Marie : ils l'appellent la mère du grand prophète Jésus, et en cette qualité, ils la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle. Quel étrange contraste ! Des hommes nés dans le sein du christianisme refusent à Marie des honneurs que lui rendent les plus implacables ennemis du nom chrétien.

Au reste, le respect des Musulmans ne se borne pas à la mère de notre Dieu; le sépulcre du Messie est un des termes de leurs pélerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont visité les sépulcres des deux prophètes, comme des hommes d'une piété extraordinaire; et à ce double pélerinage sont attachées des marques de distinction : c'est un saint, dit-on, il a été à Jérusalem et à la Mecque. Un de nos marchands qui a demeuré long-temps dans la cité sainte, et qui avoit vu plusieurs fois de ces pélerins turcs, m'a raconté qu'ils alloient sur leurs genoux, et se traînoient à terre depuis la porte jusqu'au saint

sépulcre; qu'avant d'y entrer ils ôtoient la laisse de leur turban (c'est chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, et une marque de respect quand on le fait volontairement); qu'ensuite ils se prosternoient; qu'ils faisoient des inclinations profondes, et qu'ils frappoient de leur tête le pavé. Ce spectacle, ajoutoit-il, m'a toujours édifié, et m'a quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le Grand-Seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux et magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du trône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur et de conservateur de la cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible, pour de pauvres Chrétiens captifs, de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent : aussi croient-ils fermement tous les articles de la foi, tandis que des Chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels et affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet, mon révérend père; mais pardonnez à mon zèle cette petite digression. Je reviens à la manière dont nos Chrétiens célèbrent la pâque.

Ils appellent le jour de la Résurrection, le jour de la grande fête, ou simplement la grande fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les Maronites, tous enfin, soit hérétiques, soit schismatiques, soit catholiques, tous observent les mêmes pratiques; tous font trois jours de fête consécutifs comme en Europe, et comme en Europe la solennité commence dès le samedi-saint; ils ne jeûnent pas la veille de Pâques, parce que jamais ils ne jeûnent le samedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le soleil couché. Il y en eut un qui s'étant confessé à notre supérieur, après avoir abjuré son schisme, lui promit qu'il n'en mangeroit que le lendemain, pour se

conformer à l'Eglise romaine, et il lui ajouta que c'étoit tout ce qu'il lui pouvoit promettre, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir encore engager sa famille à en faire de même.

Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils se rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles : Réjouissez-vous ; car Jésus le Messie est ressuscité : oui, lui répond-on, il est véritablement ressuscité : réjouissons-nous donc, ajoute-t-il. Dans ce beau jour, on pare les maisons, on porte ses habits les plus magnifiques, et il n'est personne qui n'ait sur lui quelque chose de neuf. On sort de l'église sur les dix heures, et jusqu'au soir on rend des visites. Tout s'y passe avec une décence et une cordialité charmante. Partout on voit régner une innocente joie, et l'on s'aperçoit bien que c'est la religion qui l'inspire.

Dès le samedi-saint toute la nation française et tous les religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes : messieurs les Hollandais et les Anglais nous firent le même honneur. Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel et de ces politesses réciproques : Français, Anglais, Italiens, Hollandais, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux nations au milieu desquelles nous vivons ; et ces nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient.

Nous destinâmes le lundi à rendre nos visites ; nous passâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'est la demeure des Chrétiens. Toutes les rues étoient remplies de gens de toutes les nations, et même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfans. Ceux qui se rencontroient se disoient à l'envi : Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours, on n'entend que ces paroles que

la religion met à la bouche de tous les Chrétiens, et toutes les langues paroissent consacrées à annoncer le grand mystère de la Résurrection.

Notre première visite fut chez l'archevêque des Maronites. Un curé nous reçut à la porte, et nous conduisit à la grande salle du prélat : c'étoit la salle d'honneur, et par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon révérend père, cette salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de Jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire; cela choque vos idées françaises, mais cela n'en est pas moins vrai, et je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis, sur lequel sa Grandeur étoit assise les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ses côtés étoit son grand-vicaire, et après le grand-vicaire deux ou trois curés, tous dans la même posture. Dès que nous parûmes, aussitôt l'archevêque se leva; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira. C'est la coutume en ce pays. Les prêtres et les religieux baisent la main des évêques, et les laïques celles des prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues, et en présence des Turcs.

De là nous allâmes chez le patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son divan, dans une salle aussi belle et aussi magnifique que le peuvent être nos églises d'Europe. Ne soyez pas scandalisé de ce changement de décoration, et ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété. Le vertueux prélat a ses vues; son dessein, en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire un jour une église : c'est le tour que prennent ici les Chrétiens. Comme il leur est défendu par l'alcoran d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de

la loi, ils font bâtir de grandes salles voûtées, qu'ils habitent quelques années; ils demandent ensuite à la sublime Porte la permission de les changer en églises, et ils l'obtiennent aisément, pourvu qu'ils donnent au grand-visir une certaine somme d'argent dont on convient. Cette petite explication suffit pour excuser la magnificence du prélat, et même pour lui attirer des éloges. Il est très-bon catholique. Après sa conversion, les Grecs schismatiques qui ne voulurent pas être de sa communion, et qui étoient le parti dominant dans la ville de Damas où il résidoit, se choisirent un autre patriarche, et ce partage l'a obligé de venir fixer son siége à Alep. C'est un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'esprit, et des manières fort polies et fort engageantes. Il voulut que nous eussions l'honneur d'être assis à ses côtés sur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux prélats il fallut prendre du café. Les Orientaux se croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs hôtes, et méprisés si leurs hôtes le refusoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux princes de l'Eglise, nous passâmes chez les principaux habitans suriens, arméniens, grecs et maronites; partout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours la table est toujours dressée pour régaler ceux qui se présentent. Il y avoit partout des œufs durs, des dattes, des raisins, des figues, des pistaches, et plusieurs sortes de confitures. Chacun choisit parmi ces mets différens, et dès qu'on en a goûté, on vous présente un coup de vin et d'eau. On vous laisse la liberté de ne boire et de ne manger que si peu que vous voulez; mais, à chaque visite, il faut manger et boire; et en user autrement, ce seroit une impolitesse. Cette liberté rend ces visites supportables, et quelque multipliées qu'elles soient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, et qu'on en soit incommodé.

En voilà assez, mon révérend père, pour faire sentir la différence qui se trouve entre notre carême et le ramadan, entre les solennités turques et les solennités chrétiennes. A ne juger des deux religions que par cet extérieur, la nôtre l'emporteroit de beaucoup dans l'esprit de tout homme sensé et raisonnable. L'innocence, la piété, la décence, tout parle en sa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonstanciés vous fatiguent ou vous ennuient; on est si curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de l'étranger : les coutumes, la religion, les mœurs piqueroient-elles moins notre curiosité?

Nos pères d'Alep ont toujours le même succès dans leurs missions; la moitié de la nation surienne est déjà catholique, et nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep seront réunis au bercail de l'Eglise. Les Arméniens et les Grecs reviennent aussi tous les jours de leurs erreurs. Ne méprisons point ces conquêtes, mon révérend père; elles ne sont quelquefois rares, que parce qu'elles sont extrêmement difficiles, et si quelqu'un étoit tenté de les mépriser, faites-le souvenir, je vous en conjure, de ce que dit un saint docteur, qu'il est plus aisé d'éclairer des milliers d'idolâtres, et de toucher des milliers de pécheurs, que de persuader un hérétique, et que le retour sincère d'un schismatique est une espèce de prodige.

Ce prodige se renouvelle cependant tous les jours sous nos yeux, et nous avons la consolation de voir de nouveaux convertis fermes et inébranlables dans la foi, la confesser publiquement et généreusement.

Il y a quelques jours qu'un Surien, qui venoit de faire son abjuration, fut interrogé sur sa religion par un patriarche schismatique. N'es-tu pas Franc, lui dit le prélat? La question étoit susceptible d'ambiguité et d'équivoque : par le nom de Franc on

entend ici et les Européens et les Catholiques romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'étoit pas assez claire pour être obligé de se déclarer nettement. Non, dit-il, je ne suis pas Franc. Mais, poursuivit le prélat, n'as-tu pas embrassé la religion des Francs? De quels Francs me parles-tu, répondit le Surien? Pour bien comprendre cette réponse, il faut savoir que les Chrétiens de ce pays abhorrent la religion des Anglais et des Hollandais, qu'ils disent n'être pas bons Francs. Pour couper pied à toute tergiversation, je te demande, dit le patriarche, si tu ne suis pas les dogmes du Pape et de l'Eglise romaine? La question étoit trop pressante pour ne pas s'expliquer: dissimuler, c'eût été trahir sa foi. Oh oui, répondit le Surien, et je m'en fais gloire. A quoi penses-tu, infidèle, répliqua le schismatique? A quoi je pense? Et ne sais-tu pas, seigneur, que presque toute notre nation croit déjà comme moi; et que bientôt nous serons tous réunis à l'Eglise de saint Pierre de Rome? Vous vous vantez d'être mieux instruits que nous, d'être nos maîtres et nos pères en Jésus-Christ, ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, et n'est-il pas honteux que nous soyons obligés de vous prévenir? Piqué de ces justes reproches, le prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Evangile: *In peccatis natus es totus, etc.;* et de dépit, il lui rendit les six piastres qu'il avoit reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau catholique, qui ne s'attendoit pas à ce présent, les reçut volontiers; ce fut autant de gagné pour lui, et autant de perdu pour le patriarche, qui, quelques jours après, en tira une vengeance aussi ridicule qu'impuissante. En passant devant la porte de ce Surien, il anathématisa sa maison, et excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication étoit-elle bien juste et bien valide? Vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié;

tout ce que je sais, c'est qu'il ne s'avisa pas de reporter les six piastres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conseillé.

Je vous ai promis, mon révérend père, de finir cette lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjouiront; mais elles ne me firent pas rire dans le temps.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman; et tandis que je préparois mon petit bagage, on le fit déjeûner. Il n'étoit pas scrupuleux, surtout sur le vin, et comme il ne vit aucun Turc qui pût le déférer, il en but à son aise. Cette petite gracieuseté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine qu'il me fit monter sur mon mulet, qui n'avoit ni sangle ni étriers. Il poussa le sien, le mien voulut aller de compagnie, et au premier mouvement je tombai sur la tête, dans un chemin semé de cailloux. Mon équipage suivit en même temps, et tomba sur moi. Je me relevai cependant sans être blessé, et comme j'avois perdu mon conducteur de vue, j'appelai à mon secours. Un Turc descendit de la colline voisine, il m'aida officieusement à remettre la charge sur le mulet, et après m'avoir demandé si je n'avois point de mal, il me prit entre ses bras, et me remonta sur ma bête. Ce petit accident me rendit sage à mes dépens, et je n'allai plus que le pas. J'arrivai sur le midi auprès d'un vieux château ruiné, où devoit s'assembler la caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à cinquante ou soixante pas de ce château, m'asseoir sur le bord d'une rivière pour y dîner. Mon dîner consistoit en deux œufs durs et un peu de fromage; mais je comptois du moins le manger seul et tranquillement, lorsque tout-à-coup je vis deux Arabes à mes côtés, qui m'en demandèrent leur part; je ne sais par où ils étoient venus. J'eus beau leur protester que je n'avois pour toutes pro-

visions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biscuits, quelques noix, et la moitié d'un fromage; ils n'eurent point égard à mes représentations, et ils me menacèrent avec leur fusil et leur sangart. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route, que d'être poignardé; je leur donnai quelque chose, et ils se contentèrent de peu.

Quand il fallut se coucher, je fis choix pour la place de mon lit d'un rebord de muraille, sur lequel j'étendis une méchante paillasse, ou plutôt un de ces paillassons qu'on met sous la charge des mulets, de peur qu'ils ne se blessent. La place n'étoit pas trop bonne, elle me fut cependant enviée et disputée. Un Turc y vint déposer ses armes, et me dit qu'il la retenoit, parce qu'elle étoit la plus commode et la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvois, c'est qu'on y voyoit la mer, la lune et les étoiles. J'avois de la peine à céder, et comme je défendois le terrain, Soliman mon conducteur accourut au son de ma voix; après m'avoir gracieusé et fait mille honnêtetés, il se tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de maître, et lui dit qu'il me connoissoit, que j'aurois cette place, parce que j'étois un docteur de ma loi, et un docteur Franc. Ce mot de docteur étourdit mon adversaire, qui se retira. Vous voyez, mon révérend père, que cette honorable qualité, dont certaines gens font si peu de cas, n'est pas toujours inutile.

Le lendemain au soir ce fut encore une nouvelle scène. Nous étions campés dans une prairie qui n'étoit séparée du cimetière des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverois dans ce cimetière un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'est une espèce de surtout dont se servent les voyageurs sur mer et sur terre, comme on se sert aujourd'hui en France de redingote, et qui ne diffère en rien de la robe d'un capucin,

sinon qu'il s'ouvre par-devant, et qu'en-dedans il est doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote, et j'allai m'étendre sur le sépulcre d'un Turc qu'on avoit enterré depuis quelques jours : la pierre qui le fermoit me parut disposée à mon gré pour reposer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit raffinement de délicatesse me coûta cher. A peine eus-je dormi l'espace d'un quart d'heure d'un sommeil profond et tranquille, que plusieurs Turcs de notre caravane commencèrent à s'écrier que je profanois et le sépulcre et le cimetière, et tous concluoient que c'étoit un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidèle fût couché sur le corps d'un de leurs fidèles, à qui le grand prophète Mahomet avoit ouvert les portes du ciel. Mon charitable Soliman n'étoit pas dévot, il traitoit ce zèle outré de superstition : mais il sentoit bien que nous n'étions pas les plus forts, et il craignoit pour moi. Il les apaisa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étois, et il me fit coucher sur une couverture qu'il étendit par terre entre ses mulets et ses ballots de marchandises. Je dormis là, sans que les mulets qui me touchoient, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fissent aucun mal. Rien n'est si doux que ces animaux ; et dans tout ce pays c'est un proverbe assez commun parmi les Francs, que les bêtes ont ici la douceur et l'humanité des hommes, et les hommes la férocité et la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, et au milieu d'une nuit obscure et noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux et bordé de précipices. Comme on ne pouvoit aller qu'un à un, chacun s'étudioit à suivre celui qui le précédoit. J'avois heureusement devant moi un Turc que j'apercevois plus aisément, parce que la laisse de son turban étoit blanche ; c'est ce qui distingue les Turcs d'avec les Chrétiens. La mienne étoit bleue,

comme l est celle de tous les prêtres Grecs ou Maronites; ceux qui ne sont pas prêtres, peuvent en porter de rouges ou de violettes, et celle des Juifs est ordinairement rayée. La laisse de soie verte est le partage des seuls descendans de Mahomet.

Il y a quelque temps qu'un ambassadeur du Grand-Seigneur auprès du roi de Perse se plaignoit à ce prince de la part du sultan son maître, de ce qu'il permettoit aux domestiques et aux personnes de la plus basse condition, de porter cette couleur qui étoit celle du grand prophète. Le roi de Perse répondit en riant à cet ambassadeur, que de toutes les couleurs la verte étoit et la plus commune et la plus méprisable, parce que les hommes et les bêtes la fouloient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu est la couleur du ciel qui est au-dessus de nos têtes. Cette réponse déconcerta l'ambassadeur, et il n'insista plus sur cet article de ses instructions.

Fatigué d'une si pénible marche, j'aperçus plusieurs arbres dans un petit vallon; je voulus aller m'y reposer, je trouvai que les plus distingués d'entre les Turcs y avoient déjà dressé leurs tentes: je me retirai, et j'allai m'appuyer contre nos ballots, exposé à l'ardeur du soleil, qui étoit insupportable quoiqu'au mois de novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un fingen de café sans sucre; ce n'étoit pas un grand régal pour moi. Instruit des coutumes du pays, je l'acceptai cependant, et je m'en accommodai, parce que j'étois tout baigné de sueur; en revanche je lui donnai six noix: je dis six, car il m'étoit important de les compter; il me parut content, et pendant le reste du voyage nous nous fîmes réciproquement tous les jours ce petit présent.

Le jour suivant nous campâmes sur le bord d'une rivière, sous un ombrage frais et charmant. Mais ce fut un autre embarras, mes provisions étoient bien diminuées, et je n'avois presque rien pour souper.

Soliman, mon incomparable Soliman, seul confident de mes besoins et de mon indigence, m'apporta deux petits oiseaux grillés sur la braise; les chasseurs de notre caravane les lui avoient donnés. J'en pris un, et je lui laissai l'autre; il y joignit un bassin rempli d'un riz si solide, que la cuiller pouvoit à peine y entrer, et par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'étoit point là question de répugnances, j'étois fait aux façons du pays; nous nous en servîmes alternativement; il commença à manger le premier, en me disant: mange, cela est bon, ne crains rien. Nous bûmes, dans la même cruche, de l'eau tant que nous voulûmes, sans frais et sans scandale; je dis dans la même cruche, en France ce seroit incivil d'en user ainsi, et parmi eux ce seroit n'être pas homme d'en user autrement: ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vu des esclaves Mores manger à la table de leurs maîtres, et choisir ce qui étoit de leur goût. Tout cela est contre la politesse française; mais ils prétendent eux que cela est selon les lois de la nature et de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent: nous sommes tous hommes, disent-ils, et par conséquent tous égaux dans notre origine: un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourroit leur répondre que cela est selon les lois de la nature, mais non pas de la nature civilisée et perfectionnée par l'éducation: ils n'entendent point tous ces raisonnemens, et ils se moquent des règles austères et gênantes de notre politesse.

De là nous arrivâmes aux portes d'une ville, et nous n'y entrâmes point. Tous les habitans sortirent en foule, les uns par curiosité, pour voir de nouveaux visages, les autres par inclination, pour trouver des gens de connoissance. Les Turcs cherchoient des Turcs, les Grecs cherchoient des Grecs, et les Catholiques des Catholiques. Comme je n'étois

connu de personne, je fus le spectateur tranquille de ces empressemens, et je ne pouvois faire qu'un personnage muet. Je n'avois point de dîner à commander, et il me restoit encore quelques biscuits dans mon sac. Je ne songeois qu'à me délasser, et qu'à considérer la situation des lieux, lorsque des gens s'approchèrent de moi, me saluèrent respectueusement, et me baisèrent la main; c'étoient des chrétiens Maronites, qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étois prêtre. Je les laissai faire, et quand ils virent que je ne me défendois point, ils vinrent en foule faire la même cérémonie, et me donnèrent en présence des Turcs cette marque de leur respect. Le curé vint lui-même; mais comme il étoit mon collègue dans le sacerdoce, il ne me baisa point la main. Il me pria de le suivre, et il me conduisit dans sa maison: il me donna à dîner. On servit des œufs brouillés, et c'étoit tout, mais c'étoit beaucoup pour moi. Après le dîner il me montra son église. Dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voisinage me suivirent; ils vouloient voir un prêtre Franc. Je chantai tout haut les vêpres et les complies de la Toussaint, et matines et laudes pour le jour suivant. On me tint toujours compagnie; si l'on m'avoit laissé seul, j'aurois cessé de chanter, et l'on ne m'abandonnoit point, parce que je chantois toujours. Le chant de l'église romaine qu'ils n'avoient jamais entendu, avoit sans doute pour eux des agrémens; il avoit du moins celui de la nouveauté.

Si je vous faisois la description de cette église, mon révérend père, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur vous feroit verser bien des larmes. C'étoit une étable; non ce n'étoit pas une étable, c'étoit quelque chose encore de plus indécent. Tout l'édifice consistoit en un petit carré que formoient quatre murailles qui portoient quatre soliveaux, sur lesquels on avoit mis des fagots de bois

ou d'épines. On avoit fait au-dessus une terrasse, sur laquelle on se promenoit, et qui se trouvoit au niveau d'un pré auquel elle étoit contiguë. Le bon curé m'étala tous ses ornemens; ils consistoient en une pauvre chasuble, l'aube et la nappe étoient extrêmement noires, et je crois qu'il s'en servoit depuis plus de six mois. Il n'y avoit point de devant d'autel, et la pierre étoit toute nue. Il me dit qu'il alloit le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, et il en tira quatre images rouges assez grandes qu'il attacha sur la muraille avec des épingles: c'étoit un présent que lui avoit fait en passant un missionnaire Jésuite. Le présent n'étoit pas considérable; c'étoit de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sous. Il me regarda ensuite, et je lui fis connoître que j'étois content de ce nouvel ornement. Si j'avois pu ouvrir mon paquet, je lui aurois donné ce qui lui étoit nécessaire; quelque bonne âme en France m'en auroit dédommagé. Il n'y avoit point de lampe dans cette église, et cependant le saint sacrement y étoit. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avoit point. Le saint sacrement étoit dans une petite boîte rouge, et ce ciboire de bois peint étoit sur un des gradins de l'autel avec le chandelier: c'étoit encore un présent d'un missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermoit, et l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la piscine des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien! que notre Dieu est grand, mon révérend père, mais qu'il est bon, il s'abaisse à tout pour nous sanctifier!

Aussitôt que j'eus rejoint ma brigade, mon curé reconnoissant m'envoya deux poules cuites et une courge remplie de vin. Avec cette augmentation, ou plutôt ce supplément de provision que la Providence m'avoit

m'avoit ménagé, je me crus riche, et dès le lendemain je comptois en faire part à mon charitable Soliman. J'avois mangé de ses oiseaux, il étoit bien juste qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner je versai du vin dans ma tasse, et pour y mettre de l'eau, je pris la cruche de mon voisin le Turc au café; il me laissa faire, et alla la laver à la fontaine; il la croyoit immonde, parce qu'il en étoit tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à sa superstition, et dès qu'il l'eut rapportée, je recommençai; il se leva et recommença la même cérémonie; enfin je dévoilai le mystère, et je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva, je lui contai ma petite disgrâce, et je le priai de me mener dans quelque endroit séparé où nous pussions dîner ensemble. Il ne demandoit pas mieux; il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachoient; d'ailleurs il étoit du pays des Druses, et les Druses sont regardés comme des hérétiques par les Musulmans.

Tout alloit bien jusque-là, mais bientôt mon Turc superstitieux me fit encore une chicane qui pensa me susciter une mauvaise affaire. Sur le soir j'avois soif, et je voulois boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine; il venoit d'y remplir sa cruche; dès qu'il me vit puiser avec ma tasse, il se mit à crier de toutes ses forces; *ia ailha!* (ô Dieu!) A son embarras, à ses gestes, à ses cris, à ses plaintes, je sentis bien que je transgressois quelque loi: mais je le laissai crier, et je me hâtai de boire, parce que j'avois soif. Sur ces entrefaites arrivoient d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce Chrétien en a puisé avec son finghen avec lequel il a coutume de boire du vin; la fontaine est immonde. Ils se moquèrent de lui en lui disant: *â lâ nafra* (sur son âme, sur sa conscience); et moi je répondis, *naâm â lâ nâfsi*, oui, sur mon âme,

sur ma conscience, je me charge volontiers de cette affaire, je la prends sur moi. Je fus cru préférablement à lui; cependant il est certain que selon leurs idées la fontaine est immonde, et je ne sais pas de quelle eau ils se serviront pour la purifier.

Nous descendîmes dans une vallée où j'aperçus une infinité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on est étranger on admire tout. De ces cabanes je vis sortir des personnes habillées d'une manière qui me frappa: leurs habits étoient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries et de sequins d'or de Venise; les femmes avoient non-seulement des pendans d'oreilles, mais des pendans de nez. L'expression est neuve, mais elle est juste. Elles avoient des perles aux deux narines, et les plus riches en avoient le nez si chargé, que je m'étonnois comment il pouvoit les soutenir sans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, et nous passâmes fièrement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, et encore plus les Français sans armes que les Turcs armés. On me disoit dans la caravane : un Français contre cinq Arabes, et un Arabe contre cinq Turcs. Cela est bien glorieux à notre nation, et l'on peut juger par là jusqu'où s'est répandue la terreur du nom Français.

Enfin nous arrivâmes à Cafetin; c'est la patrie de mon fidèle Soliman; je fus logé chez lui, et pour me faire compagnie il invita mon dévot Turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avois mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut pour la première fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me présenta me dégoûtoit, j'eus le temps d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vîte, et le souper ne dura pas plus d'un quart d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais seulement quand ils sont sortis de table.

Après le repas ils se lavent les mains avec de l'eau et du savon : la malpropreté rend cette précaution nécessaire.

Les amis de mon hôte vinrent me voir, plus par curiosité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loisir, ils se retirèrent, et je fus fort surpris de voir toutes les filles et les femmes qui composoient la famille se ranger autour de moi, et me tenir compagnie. Dans ce pays jamais elles ne paroissent où il y a des hommes : apparemment que Soliman leur avoit dit que j'étois un religieux franc, et qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour elles de rester toutes ensemble avec moi. Ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles avoient leur voile levé. Il est vrai que je ne les regardai jamais au visage, ce seroit ici la plus grande incivilité, et dès qu'elles s'en aperçoivent, elles laissent tomber leur voile. Telles sont les lois austères que leur imposent et l'éducation, et la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs sont différentes des nôtres ! dans toutes mes missions d'Europe, jamais je n'avois reçu tant de marques de bonté et de bienveillance que j'en reçus de cette famille infidèle. Ces bonnes gens me parloient éternellement, et je ne les entendois pas; ils avoient la patience de tourner la phrase en tant de manières, qu'enfin je comprenois quelque chose. Nos Français, tout polis qu'ils sont, n'ont pas ordinairement cette complaisance pour les étrangers. Pour eux ils m'entendoient parfaitement, parce que je ne leur disois que ce que je savois. Il est vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expressions, mon accent les faisoit quelquefois sourire, mais c'étoit d'une façon plutôt aimable que choquante, et plus capable de m'encourager que de me déconcerter. Savez-vous l'arabe, me disoient-ils? Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. Savez-vous le turc ? Non. Que savez-vous donc? Je sais le français, le grec,

l'italien et le latin. Je sais toutes les religions; je sais qu'il n'y en a qu'une véritable, qui est celle dont je fais profession, et vous malheureusement vous l'ignorez. Mais puisque vous me témoignez tant d'amitié, quand je saurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous instruire, et tâcher de vous sauver. Ces promesses étoient reçues avec reconnoissance. Hélas! mon révérend père, il ne manque ici que des missionnaires; la moisson seroit abondante. Les Druses ont en horreur la polygamie, et quoique pour ne pas s'attirer d'avanies et de mauvais traitemens, ils ne reçoivent aucuns sacremens dans la pratique, dans la spéculation ils n'en rejettent aucun. Ce seroit là deux grands acheminemens à leur conversion.

Charmé de tant d'attentions, je voulois reconnoître une si affectueuse hospitalité; je ne pouvois le faire que par quelques petits présens, mais j'étois bien pauvre. Je trouvai cependant encore dans le fond de mon sac quelques petites bagatelles d'Europe, que je leur distribuai : j'avois bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'osois les leur présenter, de peur que la croix ne leur fît peine, et qu'ils ne fissent en ma présence quelque insulte à ce signe sacré de notre salut. Je m'enhardis pourtant, et je me hasardai d'en donner un à une petite fille qui étoit encore à la mamelle. Mais quelle fut ma surprise, quelle fut ma joie, quand je vis la mère ôter le chapelet à cet enfant, et en baiser la croix, et la porter sur sa tête pour marquer son respect! Le chapelet fit la ronde dans toute l'assemblée; on l'admiroit, on le considéroit, on le baisoit. Voilà des infidèles bien Chrétiens, me disois-je à moi-même. Hélas! il ne leur manque que des missionnaires pour les instruire. Mais si nous ne les instruisons pas, ce n'est pas notre faute; permettez-moi de vous le dire, mon révérend père, c'est la vôtre. Envoyez-nous du secours.

Tandis qu'on rendoit à la croix les hommages qui lui sont dus, un petit voisin, âgé de dix ans, s'étoit glissé dans la chambre pour me voir de plus près; c'étoit le fils d'un Turc. Il voulut à son tour voir ce chapelet, qui faisoit l'objet de la curiosité; mais dès qu'il en aperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui se trouva assez près de lui, et il se mettoit en disposition de la briser. La maîtresse du logis l'arrêta; elle lui arracha le bâton, et le chassa de la maison.

Après mille remercîmens, on garnit d'huile la lampe de ma chambre; c'est ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées, en été comme en hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laissa seul, je fis ma prière, et je pris un peu de repos. Le jour suivant, nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon révérend père : j'avoue que comme il est des nouvellistes que les nouvelles n'affectent que quand elles leur annoncent des événemens extraordinaires, des villes prises, des batailles gagnées, il est des Chrétiens qui ne prennent plaisir à nos relations, que quand on y parle de faits éclatans, de nations conquises à Jésus-Christ, d'empires et de royaumes convertis. Cette lecture ne sera pas du goût de ces sortes de personnes; mais ils me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéressans, ne laissent pas d'avoir leur utilité. Ils nous font connoître le caractère des peuples, les pratiques de leur religion, les peines inséparables de la vie d'un missionnaire. Ce sont les objets que je me suis proposés, je crois les avoir remplis : ainsi j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du père Fromage, missionnaire de la compagnie de Jésus, au père le Camus, de la même compagnie, procureur des missions du Levant, avec la relation d'un concile national tenu chez les Maronites le 30 *septembre* 1736 (1).

A Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE préviens vos demandes, et les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnois part du consolant et édifiant spectacle que la religion vient de nous présenter. C'est du synode des Maronites que je parle. Depuis leur réunion à la Chaire de saint Pierre, ils avoient quelquefois assisté aux assemblées générales de l'Eglise, et en 1516 leur patriarche s'étoit trouvé au cinquième concile de Latran; mais jamais ils n'avoient tenu de synode national. Tout s'y est passé avec tout l'éclat et toute la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre infidèle.

Peut-être serez-vous bien aise, mon révérend père, de savoir les raisons qui ont déterminé à cette grande action. Je suis en état de vous en instruire: j'ai été l'orateur du synode; je suis assez au fait de tout.

Lorsque je partis de France, si l'on m'avoit prédit

(1) La lettre du père Nacchi, publiée dans ce volume, page 67, donne des notions exactes de la nation et de la religion des Maronites.

que j'aurois l'honneur de prêcher devant un concile, je vous avoue que j'aurois eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie : une pareille distinction est au-dessus de mes foibles talens ; mais il est dans la vie certaines occasions, certaines circonstances, où, par obéissance et pour le bien de l'Eglise, le zèle est obligé de se prêter à tout, malgré ses répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos évêques se soient assemblés pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué ; grâces au Ciel, de pareils attentats sont inconnus depuis plusieurs siècles chez les Maronites. La contagion presque universelle qui s'est répandue dans tout l'Orient, a respecté la pureté de leur foi, et jamais le schisme et l'hérésie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Leur attachement invariable à la Chaire de saint Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'Eglise les ont préservés de ces funestes malheurs, et s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles et plus fidèles. Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentimens et dans ces dispositions : on n'est point en danger d'errer, quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos Chrétiens étoit pure ; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du temps, la discipline s'étoit un peu affoiblie. Vous le savez, mon révérend père, l'Epouse de Jésus-Christ est toujours sans rides, mais ses enfans ne sont pas toujours sans souillures ; l'Eglise est toujours sainte, mais la corruption altère quelquefois la sainteté des sujets qui la composent. Insensiblement la succession des années introduit le relâchement dans les sociétés les plus saintes, et ces

révolutions presque inévitables, sont le triste apanage de la condition humaine. On ne cesse pas d'être homme, parce qu'on est chrétien. Il s'étoit donc glissé quelques abus chez nos Maronites, et ils avoient gagné jusque dans le sanctuaire. Ces taches blessèrent les yeux de quelques hommes zélés; ils en écrivirent au saint Siége pour demander qu'on apportât un remède prompt et efficace à des maux qui commençoient à s'invétérer. Le souverain Pontife, chargé par sa primauté de veiller aux besoins de l'Eglise universelle, crut ne devoir pas négliger des avis importans que dictoit un zèle pur et désintéressé. Il jugea que c'étoit dans le pays même qu'il falloit chercher ce remède; que voyant les choses de plus près, on seroit plus à portée de prendre les mesures convenables. Il se persuada qu'un concile national donneroit plus de poids aux règlemens et aux défenses qu'on seroit obligé de faire. D'ailleurs le saint Père n'ignoroit pas que, selon les règles ordinaires de l'Eglise, c'est sur les lieux que ces sortes de causes doivent être décidées en première instance, avant que d'être portées à son tribunal, sauf à lui à en rejeter, ou à en approuver le jugement et la décision. C'est le parti que prit ce sage pontife; il avoit nommé monseigneur Assemanni (1) ablégat apostolique dans ces cantons: c'est un prélat actif et judicieux: il le chargea d'une lettre adressée au patriarche des Maronites. L'ablégat dès la première visite la lui remit entre les mains; je l'ai lue; rien n'est plus sage ni plus ferme.

Sa Sainteté, après avoir exposé les abus qu'on lui avoit dénoncés, enjoignoit au patriarche d'as-

(1) Joseph Assemanni, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le séminaire des Maronites, chanoine de l'église de Saint-Pierre, garde de la bibliothèque du Vatican, a été un des plus savans hommes de son siècle, et un prélat des plus vertueux.

sembler un concile de concert avec l'ablégat, d'y proposer environ une douzaine d'articles qui regardoient la réforme, et de les faire recevoir, afin qu'appuyés de l'autorité du concile, ils eussent plus de force. Comme il n'auroit été ni juste ni même prudent d'agir d'autorité, et de fermer la porte à toutes représentations, le Pape accordoit au patriarche la permission de suspendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos, pour de bonnes raisons, pourvu néanmoins qu'il s'engageât à faire savoir ces raisons au saint Siége, et qu'il promît de s'en tenir à la décision que Rome porteroit quand elles y auroient été mûrement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1.° C'étoit une ancienne coutume des évêques maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs religieuses dont l'appartement n'étoit d'ordinaire séparé de celui de l'évêque que par une porte de communication. Les religieux en avoient aussi dans l'enceinte de leur monastère. Croiriez-vous bien, mon révérend père, qu'une chose si scandaleuse ne causoit point ici de scandale, ou n'en causoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée et de la sainteté des prélats et des religieux, et de la sagesse de ces vierges chrétiennes, surtout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, et où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, et répandent des nuages sur la vertu la plus irréprochable. Apparemment que ces religieuses avoient pris la place de ces veuves pieuses ou de ces filles dévotes qui, dans les premiers temps de l'Eglise, consacrées à l'ornement et à la décoration des autels, ne s'éloignoient guère des basiliques.

2.° Le patriarche s'étoit arrogé le droit exclusif de faire les saintes huiles : il les distribuoit aux évêques et aux curés. On étoit obligé de lui donner

de l'argent quand on les alloit demander ; la taxe étoit générale et sans exception, et le plus pauvre curé donnoit un écu ; on ne les avoit pas à moins. Un jour en ma présence un curé venant les demander, n'offrit qu'une pièce de 50 sous ; on eut bien de la peine à les lui accorder, et ce ne fut qu'en représentant l'excès de sa pauvreté qu'il les obtint ; un autre, après les avoir reçues, dit, en payant la somme prescrite à celui qui les distribuoit : prenez le prix des saintes huiles. J'étois présent à cette scène ; elle me révolta, elle m'indigna ; je pris la liberté de représenter que c'étoit une simonie. On me dit pour toute réponse que c'étoit la coutume, et l'on crut par-là se justifier pleinement.

3.° Les dispenses dans les mariages se vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le patriarche se faisoit donner une certaine somme qui entroit dans son revenu. De là, que d'inconvéniens ! L'avidité du prélat rendoit les peines ecclésiastiques et moins justes et plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas ! et de quoi n'abuse pas la cupidité ! Vous sentez assez que ce casuel pouvoit quelquefois être arbitraire.

4.° Le saint sacrement ne se conservoit pas dans la plupart des églises de la campagne, et il ne se trouvoit d'ordinaire que dans les églises des religieux. De là, quels inconvéniens encore, et combien de Chrétiens dans certaines bourgades éloignées étoient à la mort privés malgré eux de ce secours privilégié !

5.° Contre l'ancien usage établi et observé de temps immémorial, on permettoit à des prêtres mariés de convoler à de nouvelles noces. J'en ai connu un qui étoit dans le cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait prêtre après son mariage, s'étoit marié trois fois après sa prêtrise : on dissimuloit, on toléroit même ces scandales.

6.° Les églises restoient sans ornemens décens, et les membres de Jésus-Christ, sans les secours nécessaires. Ici les évêques sont chargés de pourvoir à la décoration des temples et aux besoins des pauvres; mais pauvres eux-mêmes par la multiplicité des siéges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que cent cinquante petites paroisses composent quinze diocèses et le patriarcat.

7.° Les Maronites d'Alep, qui font une partie considérable de cette chrétienté, ne chantoient plus dans nos églises qu'en arabe depuis dix à douze ans, et avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'office divin et de réciter toutes les prières en langue syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence; c'étoit à-peu-près comme si on s'avisoit dans une de nos grandes villes de France de chanter l'office en langue vulgaire. Vous savez, mon révérend père, avec quelle fermeté nos prélats se sont élevés contre cet abus partout où l'esprit d'erreur et de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui faisoient l'objet de la réforme projetée, et sur lesquels devoit prononcer le concile. On ne sauroit disconvenir qu'il ne fût fort utile, et que c'étoit rendre un grand service à l'église des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguroient sa beauté. La bonne œuvre ne laissa pas de souffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve partout des partisans; et l'esprit d'intérêt, surtout quand il se couvre du manteau de la nécessité, n'est pas une passion qu'on puisse convaincre aisément de son déréglement et de son désordre. Il est vrai qu'à la première proposition du concile, le patriarche et les évêques y consentirent; ils écrivirent même au Pape une lettre commune pleine de soumission et de respect : ils l'assuroient qu'ils entroient parfaitement dans ses vues, et qu'ils seconderoient volontiers son

zèle. On fixa le temps du synode, et monseigneur Assemanni se retira plein de bonnes espérances. Il ne doutoit pas du succès de l'entreprise, et déjà il en bénissoit en secret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loisir les arrangemens, il choisit pour lieu de sa retraite un monastère proche de notre résidence d'Antoura; il n'en sortoit que rarement. La proximité nous procura l'honneur de sa première visite; il eut assez de confiance en nous pour nous faire part de la situation des affaires, et il en recommanda le succès à nos prières et à nos soins. Il fit la même confidence au gardien de Jérusalem, religieux accrédité dans le pays; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, et de la part du saint Siége il l'envoya au Caire chargé d'une commission importante et délicate. Nos pères missionnaires d'Egypte vous instruiront du sujet de ce voyage.

De Seyde, le visiteur apostolique se transporta chez l'émir des Druses qui l'avoit invité; il en fut reçu au mieux: ils eurent ensemble quelques conférences; ils y traitèrent de quelques affaires secrètes qui intéressoient la religion. L'émir extrêmement satisfait du prélat, lui fit présent de son cheval de monture, et l'ablégat revint dans sa solitude de Louaisé pour mettre la dernière main aux arrangemens du synode projeté.

Le terme convenu et fixé pour le concile approchoit. Monseigneur Assemanni crut qu'il étoit temps de sommer de leur parole le patriarche et les évêques, et d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choses n'en étoient pas encore au point où il pensoit; il trouva du refroidissement, et même une espèce d'aliénation dans les esprits. L'enfer avoit ourdi bien des trames et fait jouer bien des ressorts pour indisposer les prélats maronites, et traverser le projet. Il seroit trop long, mon révérend père, de vous développer ici toutes ces intrigues: vous savez mieux

que moi qu'en pareilles circonstances l'ennemi commun de notre salut ne s'oublie pas. On mit tout en œuvre pour reculer, et même pour éluder les ordres du saint Siége. Quoi qu'il en soit, ce changement inattendu surprit l'ablégat, mais il ne le déconcerta pas : la résistance, loin de le rebuter, ne servit qu'à animer son courage et à redoubler ses efforts; et je dois dire ici, à la louange de ce digne prélat, qu'il ne donna aucun signe d'impatience ni de dégoût; qu'il sut se roidir à propos contre les obstacles, et qu'il renoua plusieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paroissoit entièrement rompue.

De leur côté, les missionnaires de la Terre-Sainte et les Jésuites travailloient de tout leur pouvoir à apaiser la tempête; mais avec tout cela rien n'avançoit; le moment marqué par la Providence n'étoit pas loin, mais il n'étoit pas encore venu. Enfin tout se calma: les prélats maronites reconnurent les piéges qu'on leur avoit tendus; ils ouvrirent les yeux sur leurs véritables intérêts qui n'étoient autres que ceux de la religion, et ils se rendirent. J'ignorois encore cette heureuse nouvelle, lorsqu'un beau jour, de grand matin, on vint me dire, à l'issue de la messe, que le patriarche avoit mis pied à terre au séminaire où il m'attendoit. Je sortis pour l'aller saluer, mais il me prévint, et je le trouvai à la porte de notre maison, où il entra, suivi de la plupart de ses évèques. Mon père, dit-il à notre supérieur, on ne dira plus que je ne suis pas le conseil des Jésuites. Ces agréables paroles relevèrent nos espérances, et nous en augurâmes bien; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces prélats nous firent l'honneur de prendre chez nous un léger déjeûner; et sans entrer dans aucun éclaircissement, ils remontèrent à cheval, et prirent le chemin du monastère de Louaisé. Monseigneur Assemanni fut charmé de les voir, et sa joie fut d'autant plus grande, qu'elle étoit inespérée.

Après les premières civilités, on entra d'abord en matière, et l'on prit de concert tous les arrangemens nécessaires.

Les choses étoient dans cette heureuse disposition, lorsque le visiteur apostolique m'envoya dans un monastère éloigné d'Antoura d'environ huit lieues, pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la suite. Là, dès le lendemain, un exprès vint me remettre une lettre de Monseigneur, qui me prioit de me rendre incessamment à Louaisé, où le concile devoit s'ouvrir le jour suivant; il m'avoit chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui sont à présent au-dessus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'ablégat. J'obéis, je revins précipitamment, et j'arrivai à temps. Ce fut le 30 septembre dernier que le synode commença. On ne pouvoit choisir un jour plus convenable à cette grande action; c'étoit le jour où l'Eglise latine honore la mémoire de saint Jérôme, ce fameux docteur, qui a éclairé de ses lumières, et édifié par ses vertus l'Orient comme l'Occident. Pour abréger la durée du concile, on avoit auparavant préparé toutes les matières par une exacte discussion; l'on avoit réglé ce qui devoit être proposé, et en quelques séances paisibles tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda, et les cérémonies qui s'observèrent. On avoit paré l'église des religieux du monastère de Louaisé avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible. Dans le chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le patriarche, l'autre du côté de l'épitre pour l'ablégat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étoient à droite et à gauche deux rangs de chaises pour les évêques; après eux et dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étoient les missionnaires invités pour assister au concile en qualité de théologiens du pape. Vis-à-vis des

missionnaires étoient les religieux maronites, ayant leur supérieur à leur tête. Entre les théologiens du Pape et les religieux, les curés maronites formoient une ligne, et étoient pareillement assis, et derrière tous ces rangs de siéges, l'élite de la noblesse maronite se tenoit debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auroient pu naître, monseigneur Assemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourroit prétendre; que les missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce règlement, les pères de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les évêques, de leur côté; après eux se rangèrent les Jésuites; après les Jésuites, les Capucins; les Carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Ce bon ordre qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence et une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du monastère pour se rendre à l'église. Voici les noms des prélats qui composoient cette auguste assemblée:

Joseph, patriarche des Maronites.
Joseph Assemanni, ablégat apostolique.
Simon, archevêque de Damas.
Servus Dei, archevêque de Baruth.
Elias, archevêque d'Agra.
Etienne, archevêque de Patron.
Philippe, archevêque de Gébaïl.
Ignace, archevêque de Tyr.
Jean, archevêque de Laodicée.
Michel, archevêque de Banias.
Gabriel, archevêque d'Alep.
Tobie, archevêque de Nablos.

Tous ces prélats étoient Maronites. Trois autres

archevêques de la même nation étoient absens, à cause de leur grand âge. Savoir :

Basile, archevêque de Tripoli.
Gabriel, archevêque de Keidan.
Gabriel, archevêque d'Acre.

Outre ces prélats, d'autres archevêques catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation maronite, furent invités au concile, et y assistèrent :

Grégoire, archevêque Surien. Il avoit avec lui un évêque de sa nation.
Abraham, archevêque d'Alep, arménien.
Etienne, archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un député à sa place.

Vous serez sans doute surpris, mon révérend père, qu'on ne parle ici que d'archevêques. Ne les prenez pas pour autant de métropolitains. Il faut se faire au langage du pays : ce sont des évêques qui prennent ce titre, et personne ne le leur conteste. D'ailleurs, que les prélats d'un concile soient évêques ou archevêques, peu importe. Dans ces assemblées c'est le caractère qui décide, et non pas la dignité, et il est inc ntestable que ce que nous appelons en France un évêque *in partibus*, est juge de la foi comme l'évêque du plus grand et du plus riche diocèse.

Dans ce synode, tous les ecclésiastiques étoient revêtus d'habits sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chasubles. Les évêques étoient habillés pontificalement ; et ce qui distinguoit les prélats maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'est qu'ils portoient sur la tête une mître superbe et magnifique, que le saint Père leur avoit envoyée en présent.

Dès qu'on fut entré dans l'église, chacun prit la place qui lui avoit été désignée, et l'on s'arrangea sans embarras et sans confusion. On commença par invoquer

invoquer le Saint-Esprit, et le patriarche se disposa à célébrer la sainte messe. Pénétrés des sentimens de la plus tendre piété, tous les assistans fondoient en larmes, et si la majestueuse simplicité de ce religieux spectacle n'avoit pas de quoi éblouir les yeux, rien n'étoit plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'église, on avoit placé une chaire assez élevée; j'y montai après l'évangile, et je prononçai un petit discours qui dura environ une demi-heure: il rouloit tout entier sur le sujet de l'assemblée; toute autre matière auroit été déplacée. C'étoit bien alors que je pouvois m'appliquer à moi-même ce que disoit autrefois l'apôtre saint Paul : *Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits.* Il n'y avoit rien de recherché dans mon discours; mais comme les esprits étoient bien disposés, on m'écouta avec bonté. Il est des circonstances heureuses, où l'on trouve passable dans la bouche d'un orateur chrétien, ce que dans d'autres temps on ne daigneroit pas écouter. Mon sermon ne mérite pas de vous être envoyé: mais comme il fait partie de la cérémonie, et que mon supérieur exige de moi cette marque d'obéissance, je l'ai traduit en notre langue le plus littéralement que j'ai pu, et je l'ai transcrit pour vous; vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Au reste, je compte sur votre indulgence, plus encore que sur celle des Maronites, et j'en ai plus besoin. Les Français, quand il s'agit de sermons, se piquent d'être plus délicats que les autres peuples: d'ailleurs, vous trouverez dans cette pièce beaucoup d'expressions figurées, des métaphores qui paroissent un peu outrées, des applications presque continuelles de l'Ecriture. En France, tout cela pourroit choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux, et j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder et au génie de la langue qu'on parle, et au goût des auditeurs devant qui l'on parle.

Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea.

C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait ; faisons éclater notre joie et notre alégresse. *Psaume CXVII.*

VÉNÉRABLES pères des Chrétiens, augustes juges de la foi, fermes et brillantes colonnes de l'Eglise, dignes chefs des armées du Seigneur, sages conducteurs du peuple fidèle...... ainsi parloit autrefois le saint roi David dans un de ces divins transports que lui inspiroit l'Esprit-Saint. La pierre qu'une aveugle nation a rejetée, est devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui seule soutient un édifice mystérieux; pierre contre laquelle viennent se briser les plus immenses colosses. Quelle merveille, s'écrioit-il! Le bras du Tout-Puissant a pu seul opérer ce prodige, et lui imprimer cette inébranlable fermeté! Bénissons à jamais un si beau jour, c'est le jour que le Seigneur a fait, et s'il doit être marqué par nos larmes, que ce soient des larmes de joie, de tendresse, de reconnoissance; ou plutôt bannissons les pleurs, et que l'univers entier retentisse de cantiques d'alégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.*

Me trompé-je, Messeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles? La pierre angulaire c'est Jésus-Christ; l'édifice mystérieux qu'elle soutient, c'est l'Eglise; les colosses qui viennent se briser, c'est l'erreur, le schisme, l'hérésie; et ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit signaler notre joie, c'est celui où l'Epouse de Jésus-Christ va triompher par le courage et la fermeté de ses défenseurs assemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.*

Ici, quel charmant spectacle n'offre-t-elle pas à

mes regards! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille: par l'ordre et sous la direction du premier de tous ses chefs, se lèvent de braves et d'invincibles capitaines, revêtus des armes spirituelles, le bouclier de la foi en main, le casque de la sagesse en tête. Quel appareil menaçant! tremblez, démons, tremblez pour votre empire, j'en vois les destructeurs; ces héros sont sûrs de vaincre. Quand on combat au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire? Ce n'est pas seulement un ange qui conduit ces redoutables guerriers, c'est l'Esprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui soutient leur bras, et qui dirige leurs coups. Ils comptent sur votre assistance, ô mon Dieu: vous leur avez promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre leurs forces réunies, et que tous les jours vous seriez avec eux jusqu'à la consommation des siècles. C'est vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois et le signal et le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas se promettre de l'épée du Seigneur?

Sous la protection de ces anges tutélaires, ne craignez rien, peuple Maronite, petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choisi entre mille, ne craignez rien. Un légat apostolique détaché de la chaire de saint Pierre vient à vous: quelle distinction! Depuis plusieurs siècles, il n'est point de peuple dans l'Orient qui puisse se vanter d'en avoir eu de pareille. Envoyé par le souverain pasteur de tous les Chrétiens, il vient se joindre à vos pasteurs, et les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Tressaillez donc de joie dans ce beau jour, et bénissez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, révérendissimes pères en Dieu, secondez les intentions du Saint-Père, et comblez l'espérance de ce peuple fidèle. Malgré votre zèle, il s'est glissé des abus; c'est à vous à les réformer. Votre vigilance

les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me soit donc permis d'exciter l'une et d'animer l'autre; c'est tout mon dessein. Soutenez ma foible voix, Esprit saint : vous allez décider par la bouche de ces pasteurs; daignez leur parler par la mienne.

PREMIÈRE PARTIE.

Messeigneurs..... Que la providence de notre Dieu est admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la société, et surtout de la société chrétienne! Elle a voulu que les postes les plus élevés fussent les plus difficiles à remplir, et les plus délicats pour la conscience; elle a voulu que le plaisir flatteur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Elevés sur la tête des autres, vous en êtes, dit l'apôtre saint Jacques, responsables au souverain Maître; vous devez veiller sur eux, comme devant un jour lui rendre compte de leurs âmes. Placés sur le chandelier de l'Eglise, écoutez la belle leçon que vous fait Jérémie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie: Prophète, pasteur des peuples, je t'ai établi, non pas afin que tu jouisses dans un tranquille repos des honneurs et des distinctions attachées à ta dignité; mais afin que tu déracines, que tu détruises, que tu dissipes, que tu plantes, que tu édifies: *Ecce ego constitui te ut evellas, et destruas, et dissipes, et ædifices, et plantes.* Voilà les devoirs inséparables de ton glorieux ministère; dans mes desseins, c'est moins un honneur qu'un fardeau. C'est à vous, sentinelles de la maison d'Israël, que j'adresse cette instruction.

Figurez-vous donc, Messeigneurs, que le souverain Pontife vous dit aujourd'hui par la bouche de son légat apostolique ce que disoit autrefois l'Epouse du Cantique des cantiques. *Manè surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus*

parturiunt. Levons-nous de bon matin, visitons les vignes, voyons si la nôtre a fleuri, et si ses fleurs promettent des fruits. Je ne crains point de le dire, la vigne dont parle ici la vigilante Épouse des Cantiques, est la figure de cette partie du domaine de l'Église confiée à vos soins et à votre gouvernement; levez-vous donc, et voyez en quel état elle se trouve: *Surgamus ad vineas*.

Grâces au Dieu immortel, et qu'il en soit à jamais béni, vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie et privilégiée ces désastres affreux qui désolent les autres vignes des églises d'Orient; le Seigneur jusqu'ici, par une bonté spéciale et une assistance particulière, l'a préservée de ces funestes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le Prophète appelle *singularis ferus, aper de sylva*, l'infâme animal des bois, la cruelle bête de l'hérésie. Depuis bien des siècles ces monstres en sont bannis; mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le sol pourroit produire d'excellens raisins, et qui faute de culture ne produisent que du verjus; des herbes venimeuses qui peuvent empoisonner les fruits, des ronces et des épines qui en empêchent l'accroissement et la fertilité, des terrains vides où l'on pourroit semer le grain de la parole de Dieu et de l'instruction chrétienne; peut-être enfin y trouverez-vous, selon l'expression de la même Épouse, de petits renards qui, sans y faire des ravages marqués, la détruiroient insensiblement, si vous ne preniez soin de les détruire eux-mêmes: *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas*. Vous m'entendez assez, sans que je m'explique davantage.

Gardiens fidèles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jetez avec moi un coup-d'œil sur la portion de votre héritage, et vous découvrirez aisément les dégats que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien

n'échappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la religion et qu'anime l'ardeur du zèle.

Illustres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat et les beautés de votre Eglise! j'y retrouve presque tous les traits qui distinguoient, qui caractérisoient l'Eglise naissante de Jésus-Christ, lorsque dans le sein du judaïsme et de la gentilité on la vit, par le plus surprenant de tous les miracles, sortir des mains d'un Dieu son auteur.

Je la comparerois volontiers, cette Eglise, à la toison mystérieuse de Gédéon, sur laquelle la rosée du ciel tomboit en abondance, tandis que tout ce qui l'environnoit étoit desséché, dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerois volontiers à cette nation chérie du Ciel, que le Seigneur prenoit plaisir à conduire lui-même à travers les déserts, les rochers, les montagnes; tandis que ses fiers ennemis marchoient au milieu des plus épaisses ténèbres, une colonne brillante et lumineuse dissipoit les horreurs de la nuit, et guidoit ses pas. Vous ne désavouerez pas ces comparaisons; elles ne sont ni hasardées, ni déplacées.

Elle forme une bergerie séparée dont les brebis, toujours dociles à la voix du souverain Pasteur, ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers, et qui, par leur docilité, se mettent à l'abri de la fureur des loups. Disons mieux, et parlons sans figure: elle forme, au milieu même de l'infidélité, un peuple entier de véritables adorateurs, que respecte le souffle contagieux et empesté du schisme et de l'hérésie; et l'on peut dire de vous ce que disoit le texte sacré, des premiers fidèles, que vous persévérez unanimement, constamment, dans la doctrine des Apôtres: *Erant perseverantes in doctrina Apostolorum.* Puissiez-vous, hélas! la conserver à jamais cette foi si pure,

et de génération en génération, la transmettre à vos neveux jusques à la consommation des siècles!

Non contens de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus saints de la religion et du christianisme : comme les premiers fidèles, vous vous assemblez souvent dans les temples du Dieu vivant; vous y offrez assidument le tribut de vos prières. Là, réunis ensemble, vous chantez en l'honneur du Très-Haut des cantiques de louanges et d'actions de grâces, et la fraction du pain sacré fait vos plus chères délices. *Erant perdurantes in templo in communicatione fractionis panis, et orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers fidèles, devant le Dieu de Majesté, vous ne paroissez que comme des ombres anéanties; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans tous les cœurs, et rend respectable à tout un peuple infidèle la religion sainte que vous professez : *Gratiam habentes ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous, ni de divisions, ni de démêlés, ni de dissensions ; la discorde n'ose y présenter les sombres lueurs de son funeste flambeau. Vous n'êtes ni à Apollo ni à Cephas; vous êtes tous à Pierre, et par Pierre à Jésus-Christ. La charité de l'Esprit-Saint qui vous unit, forme entre vous, comme entre les premiers fidèles, une union parfaite, un concert charmant, qui, de cette prodigieuse multitude de croyans, semble ne faire qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una.*

Que de vertus! mais quelques taches légères n'en terniroient-elles point l'éclat, et n'en obscurciroient-elles point la splendeur?

On ne voit point parmi vous d'incestueux comme à Corinthe; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des vierges chrétiennes d'habiter presque

au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette dangereuse et permanente proximité, ou ne soit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne fasse naître dans les âmes foibles des soupçons injurieux à l'honneur du sanctuaire, et porter des jugemens qui, pour être faux, ne sont pas téméraires? On n'est pas toujours obligé de croire que la vertu d'Etienne ait passé dans tous les cœurs, et que chaque jour ce prodige se renouvelle. Vous êtes les anges du Seigneur, il est vrai, mais souvenez-vous que saint Paul veut que, forcées par la nécessité de se trouver à nos assemblées, les femmes ne paroissent devant vous que voilées; et n'oubliez jamais la belle réflexion de saint Jérôme. Le Sauveur du monde, dit ce père, permit, pendant sa vie mortelle, à la calomnie de porter sur lui et sur ses disciples une dent sacrilége; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du sabbat, de manger avec les pécheurs et les publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition et à la révolte; mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie, et dans une matière si délicate, les soupçons, même les plus légers et les plus mal fondés, lui parurent si injurieux aux disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la plus maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que des hommes déjà consacrés aux autels, déjà honorés du sacerdoce, des hommes qui, plus encore que les Chrétiens ordinaires, doivent, par leur état et leur caractère, être élevés au-dessus de la chair et des sens, et dont la pureté, pour répondre à la sainteté de leur ministère, doit égaler, approcher du moins de celle des intelligences célestes, poussés par une vicieuse cupidité, se chargeassent de chaînes qui les attachent à la terre, et se formassent, peut-être plus d'une fois,

des liens que la religion bénit toujours dans de simples laïques, parce que ces liens sont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les lévites de la loi nouvelle ? Accusez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale : tolérer de pareils désordres, c'est s'en rendre complice.

On ne voit point parmi vous d'Ananies et de Saphires, qui mentent au Saint-Esprit, après avoir employé la rapine dans l'holocauste ; on n'y voit point de fidèles mal instruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Esprit-Saint et les richesses spirituelles de la grâce : mais fixer un prix à la matière de deux augustes sacremens; mais rendre pour de l'argent la liberté des fonctions ecclésiastiques; mais pour de l'argent délier les consciences, quelle simonie! Est-ce donc là, grand Dieu, donner gratuitement ce que gratuitement on a reçu, comme le conseille, ou plutôt comme l'ordonne le grand Apôtre? Non, sans doute : mais, selon la pensée de saint Bernard, un des plus grands docteurs de l'Eglise d'Occident, c'est faire et des choses saintes, et des plus sacrés ministères un trafic honteux et un commerce indigne. Quel détestable abus! Si vous n'ôtiez ce scandale du milieu d'Israël, vous en seriez responsables devant Dieu, vous qui présidez à cette assemblée et qui jugez la terre.

Vous êtes les pères des pauvres : mais les pauvres sont-ils toujours secourus? On ne sauroit vous faire les reproches foudroyans que faisoit autrefois le Seigneur par la bouche du prophète Ezéchiel aux pasteurs d'Israël : Malheur à vous, leur disoit-il, pasteurs avides et intéressés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau, qui vous nourrissez de son lait, qui vous habillez de sa laine, et qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras. *Væ pastoribus Israel qui pascebant semetipsos ; lac comedebatis, et lanis*

operiebamini, et quod crassum erat occidebatis, gregem autem meum non pascebatis. Vous ne portâtes jamais et l'injustice et la cruauté jusqu'à ces crians excès : mais l'indigence ne paroît-elle jamais devant vous sans être soulagée, et puis-je conclure votre âge comme le texte sacré concluoit celui des premiers fidèles? Quoiqu'ils n'eussent, y est-il dit, qu'une fortune assez bornée, cependant, par des libéralités bien placées, ils trouvèrent l'heureux secret de faire en sorte que les pauvres qui se joignoient à eux ne fussent jamais dans l'indigence : *Nec quisquam inter illos egens erat.* Nourrir les pauvres, c'est un devoir indispensable pour vous, pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ. Ecoutez cette décision, elle est hardie, mais elle n'est pas de moi; elle est de saint Chrysostome, une des plus brillantes lumières de l'Eglise d'Orient : Ne pas leur donner la nourriture, c'est leur donner la mort : *Si non pavisti, occidisti.* Ce n'est donc point votre générosité que j'implore, je réclame uniquement les droits de l'humanité.

Vous chantez assidument dans les temples les louanges du Très-Haut; mais sont-elles partout chantées uniformément; mais, contre l'ancien usage, n'y emploie-t-on pas en certains endroits une langue que votre Eglise proscrit de l'enceinte de ses murs, comme peu convenable à la majesté de ses cérémonies et à la dignité de son sacrifice?

Vous êtes les dispensateurs des saints mystères : mais la manne sacrée dont se nourrissent les fidèles, mais le pain des forts qui doit les soutenir dans le passage redoutable du temps à l'éternité, réside-t-il toujours dans l'arche du Tabernacle; et dans ce moment décisif, privées de ce secours salutaire, n'avez-vous pas quelquefois le chagrin de voir périr les âmes confiées aux soins de vos subalternes, ou plutôt de vos coopérateurs.

Vos lèvres doivent être les dépositaires de l'instruction, et l'important ministère de la parole qui fut le partage des Apôtres, doit être le partage de leurs successeurs. C'est par la prédication que s'est établie la religion; c'est par la prédication qu'elle se perpétue : mais la doctrine chrétienne est-elle partout enseignée; mais la parole est-elle partout annoncée, et n'est-il pas à craindre qu'une jeunesse grossière et mal instruite, sans lumières et sans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connoît pas, ou ne blasphême des vérités qu'elle ignore?

Vous vous prosternez au pied des autels : mais les ornez-vous? mais les embellissez-vous? mais les enrichissez-vous de vos présens? mais les couronnez-vous de vos dons? et tandis que les dieux de la terre habitent au milieu de la splendeur et de la magnificence, le Dieu du ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans les églises ruinées, négligées, sans ornemens, sans décoration? Et n'est-il pas à craindre que justement scandalisée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir sa source que dans l'esprit d'un vil et sordide intérêt, l'infidélité ne s'écrie : Où est donc, où habite donc le Dieu des Chrétiens? *Ubi est Deus eorum?*

Mais où m'emporte mon zèle? Arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes guides et mes maîtres. Il est inutile de présenter le flambeau à des prélats si éclairés. Votre vigilance pastorale, Messeigneurs, suffira seule pour découvrir jusqu'aux plus légers abus, et votre courage, pour exterminer jusqu'aux plus invétérés : daignez me supporter encore un moment, je tâcherai de ne point abuser de votre patience.

SECONDE PARTIE.

S'il s'est glissé quelques abus dans l'Eglise des Maronites, cette Eglise si pure et si belle; peuples

voisins, peuples jaloux, n'en triomphez pas, ne nous insultez pas. Il n'est point d'astre dans la nature, quelque brillant qu'il paroisse à nos yeux, qui n'ait ses taches; et l'astre du jour lui-même, le flambeau même du monde, n'en est pas exempt; mais avec cette différence cependant que les taches du soleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains, au lieu que celles qui partent du relâchement et de la corruption des hommes, ne sont pas ineffaçables. Rien n'est impossible à l'ardeur du zèle, Messeigneurs; le souffle de l'esprit du Dieu qui vous inspire, peut aisément purifier toutes les souillures, et animés d'un courage tout divin, il n'est point de monstre que vous ne soyez en état de faire tomber et expirer sous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes que de combats. Vous êtes les princes des peuples; vous êtes les héros de la religion; rassemblés autour du Dieu d'Abraham, c'est sous ses étendards que vous marchez; c'est par ses ordres que vous combattez : ne craignez rien; la justice de la cause que vous défendez, est pour vous un gage infaillible, et de sa protection, et de la victoire.

Inséparablement attachés à la chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette chaire de vérité sera pour vous cette tour mystérieuse de David, où étoient suspendus mille et mille boucliers, dont les braves d'Israël avoient coutume de s'armer pour leur défense; elle vous armera du glaive de la sévérité contre le relâchement, et elle vous fournira des armes victorieuses pour triompher. Jusques ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler sa constance, et c'est un oracle sorti de la bouche de la Vérité même, que jamais elles ne prévaudront contre sa

fermeté : vos intérêts sont communs avec les siens; vous vaincrez avec elle, vous vaincrez par elle.

L'entreprise est difficile, il est vrai, et à Dieu ne plaise que j'en dissimule ici la difficulté : ce sont des maux invétérés auxquels il faut remédier; ce sont d'anciennes plaies qu'il faut fermer. Ah! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le médecin qui doit les panser! Il faudra y appliquer le sel et le vinaigre, mais savoir sagement en adoucir l'acrimonie; il faudra y porter le fer et le feu, mais savoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher jusqu'au vif, mais savoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni règles ni lois à vous prescrire, votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumières de guides, et l'Esprit-Saint conduira votre main. C'est tout dire; suivez sa direction et ses impressions.

L'entreprise est difficile; mais jamais les difficultés n'effrayèrent les grands cœurs. Les obstacles multipliés ne servent au contraire qu'à piquer leur valeur, et qu'à obstiner leur courage; ce sont les dangers du combat qui rehaussent le prix, qui relèvent l'éclat de la victoire; et jamais les honneurs d'un triomphe glorieux ne furent justement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en étoit cependant quelqu'un parmi vous que fît chanceler sa propre foiblesse, ou qu'alarmât l'incertitude du succès; pour l'encourager et soutenir sa valeur chancelante, je lui adresserois volontiers les belles paroles qu'adressoit autrefois saint Bernard à un prélat timide, qui, par une pusillanimité peu séante à son caractère, se croyoit trop foible pour remplir ses devoirs et pour porter le fardeau que l'Eglise lui avoit imposé. Pardon, Messeigneurs, pardon si, dans ce discours abrégé, je cite une seconde fois ce grand homme : son inflexible droiture, son austère probité, ses talens supérieurs, sa vertu

reconnue, et sa fermeté vraiment apostolique, l'avoient mis en possession de parler en docteur et en maître, aux maîtres et aux docteurs de l'univers chrétien.

Que craignez-vous, lui disoit-il? Dieu ne vous demande rien d'impossible. Dans le poste que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guérissiez les malades, il exige seulement que vous preniez soin de leur guérison : il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroissement, il exige seulement que vous plantiez avec Paul, que vous arrosiez avec Apollon : abandonnez le reste à sa bonté toute-puissante, à sa providence paternelle, et conjurez-le de rendre vos efforts utiles et vos travaux profitables. Est-il rien en cela qui soit au-dessus de vos forces? Voudriez-vous donc, ajoutoit-il, ressembler à ce fils lâche et paresseux dont parle l'évangile? Envoyé par son père pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces et d'épines, loin de le défricher, il s'assit à terre, et il refusa d'y travailler, parce qu'il désespéra d'y réussir. Ne perdez point courage; avec l'aide et le secours du Ciel, tout devient possible à un ministre laborieux et zélé, et l'impossibilité prétendue naît ordinairement de notre nonchalance et de notre mauvaise volonté.

On peut plus qu'on ne pense. Bien différens des objets que nous présente la perspective, il est certains monstres que l'éloignement grossit à nos yeux, et que la proximité rapetisse. A l'entrée de la Terre promise, Israël, revenu de ses premières frayeurs et de ses terreurs paniques, extermina facilement des géans qu'il avoit cru invincibles.

Reprenons, Messeigneurs, reprenons, et suivons les idées guerrières. Juge et chef de son peuple, Gédéon se vit autrefois environné de formidables ennemis: leur nombre, dit l'Écriture, égaloit celui des grains de sable qui bordent la mer. Les Amalé-

cites, les Madianites, et toutes les plus fières et les plus belliqueuses nations de l'Orient armées contre lui, avoient conjuré sa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avoit renvoyés chez eux, parce qu'il les croyoit trop foibles pour soutenir le choc et la mêlée, il ne lui restoit pour toute défense que trois cents braves qui l'accompagnoient. N'étoit-il pas naturel qu'il appréhendât d'être accablé par la multitude? Oui, sans doute : mais jamais ces indignes frayeurs ne trouvèrent entrée dans son cœur; il n'oublia pas que sa petite armée étoit l'armée du Seigneur; et bientôt son Dieu lui donna un présage assuré de la victoire.

Dans un songe mystérieux, j'ai vu, dit un soldat, comme un pain d'orge cuit sous la cendre ; j'ai vu ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du général, la parcourir, la renverser, et porter partout le désordre : *Visus est mihi, quasi subcinericius panis volvi, et in media castra descendere; et cùm pervenisset ad tabernaculum, percurrit illud, atque subvertit.* A ce récit : ce pain d'orge, s'écria d'un air prophétique le dépositaire de la confidence, ce pain d'orge ne peut être autre chose que l'épée victorieuse de Gédéon : *Non est hoc aliud, nisi gladius Gedeonis.*

Animé par ce présage favorable, Gédéon fait sonner la charge. Il rassemble ses guerriers, et pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles : Enfans, ce glaive vous tracera le chemin du combat; suivez-moi, et faites seulement ce que vous me verrez faire : *Quod me videritis facere, hoc facite.* Il est obéi : on marche, on court, on vole à l'ennemi, tout cède, tout plie, et les nations liguées prennent l'épouvante et la fuite. Appliquons ce trait d'histoire à mon sujet.

Le Gédéon des Chrétiens, le chef de l'Église,

c'est le souverain Pontife ; ce glaive victorieux qui répand partout la terreur, ce sont ces clés de puissance et de force, que le Sauveur du monde a promises et accordées à saint Pierre et à ses successeurs; ces nations de l'Orient ennemies du peuple de Dieu, ce sont les infidèles, les hérétiques, les schismatiques qui vous environnent, et qui, ligués ensemble, conspirent contre vous. Ces braves choisis, qui forment et composent la petite armée du Seigneur, c'est la nation Maronite, ce sont ses illustres prélats assemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, Messeigneurs, le Gédéon de la loi nouvelle vous dit par la bouche de son ablégat : Je compte moins sur votre nombre que sur votre courage; il s'agit de sauver un troupeau qui est le vôtre et le mien ; nos intérêts sont communs ; réunissons nos armes, et faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille et mille fois les puissances infernales ont senti la pesanteur de mon bras : qu'elles sentent aujourd'hui la pesanteur du vôtre; armez-vous comme moi de la foudre, et osez la lancer; rien ne sauroit tenir contre nos coups réunis. Frémisse l'esprit d'intérêt, périsse la simonie ! depuis long-temps l'Occident a exterminé ces monstres, bannissons-les de l'Orient ; vous êtes mes collègues et mes confrères dans l'épiscopat, entrez dans mes justes desseins, secondez mon ardeur et mon zèle. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre Eglise, effaçons les taches légères qui la défigurent, rendons-lui son ancien lustre et sa première beauté. Que ce premier concile national fasse refleurir la discipline parmi vous; qu'il remette les lois ecclésiastiques dans toute leur vigueur ; qu'à jamais il puisse servir à vos successeurs d'exemple et

et de modèle, et qu'à jamais ce beau jour soit marqué dans vos fastes en caractères ineffaçables.

Quelles tendres, quelles pressantes invitations, Messeigneurs ! Cette aimable voix est la voix du père commun de tous les fidèles : c'est la voix du Pasteur des pasteurs ; pourriez-vous la méconnoître, et refuser de la suivre ? Non, je juge mieux de votre docilité, et de la droiture de vos intentions. Vous fûtes, Esprit-Saint, l'auteur d'un si beau projet : soyez-en le consommateur ; descendez du ciel : venez achever, couronner notre ouvrage, et faites briller sur cette auguste assemblée un rayon de votre divine lumière. Vous êtes par essence, par excellence, l'Esprit de force et de vérité ; éclairez la vigilance de ces dignes pasteurs, et fortifiez leur courage : que votre souffle salutaire purifie tout ce qu'il y a de souillé ; qu'il guérisse tout ce qu'il y a de malade ; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Inspirez ces prélats dociles qui sont vos organes, et mettez dans leurs bouches fidèles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la gloire, au salut de la nation Maronite. *Ainsi soit-il.*

Après cette courte exhortation on acheva la messe, et dès qu'elle fut finie, on publia l'ouverture du synode avec les cérémonies accoutumées. Ainsi se termina la première séance. On indiqua la seconde pour l'après-dînée ; ce fut dans cette seconde séance qu'on commença à entrer en matière. On lut la lettre du Pape ; elle fut écoutée avec respect, et l'on convint des abus qu'il falloit réformer : on y travailla les trois jours suivans dans six séances différentes, de trois heures chacune ; et le 3 octobre sur le soir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitième et dernière par les acclamations ordinaires, et par de solennelles actions de grâces. On chargea M. Assemanni de faire rédiger et les

actes et les règlemens du concile, de les envoyer à sa Sainteté ; et chaque prélat se retira dans son diocèse. Nous ne serons exactement et sûrement instruits des arrangemens de ce synode, que quand le souverain Pontife l'aura approuvé et fait publier. Rappelez-vous, mon révérend père, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer presque au commencement de cette lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, et qui paroissoient les plus crians et les plus révoltans : l'un regardoit l'habitation des religieuses auprès de l'appartement de l'évêque, et dans l'enceinte des monastères d'hommes ; l'autre regardoit la distribution des saintes huiles pour de l'argent. Nous savons sûrement que ces deux abus sont entièrement abolis ; nous savons encore que depuis le synode, les Maronites d'Alep ont cessé de chanter dans leurs églises en arabe, et qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'office et de dire toutes les prières en syriaque ; nous ne savons rien de certain sur le reste.

On ne s'est pas contenté dans le concile de travailler à la réformation des mœurs, et au rétablissement de la discipline ; on y a formé des projets et fait des règlemens, qui, dans la suite, seront fort utiles pour l'instruction des fidèles et la propagation de la foi. En voici deux entre autres, dont je me souviens. Chaque évêque aura auprès de lui, pour les besoins de son diocèse, un ou deux missionnaires, prêtres ou religieux, capables de cet emploi ; ils seront choisis parmi les naturels du pays, et on les enverra étudier à Rome où ils seront élevés dans un séminaire, et formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux et important ministère.

Dans les principales paroisses de chaque diocèse, surtout dans les bourgades et dans les gros villages, on établira des maîtres d'école, qui, gagés ou par l'évêque, ou par les habitans, ou par des personnes

charitables, enseigneront la jeunesse *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre est si fort du goût de M. le cardinal Zondondari, qu'il a déjà promis de fournir à la dépense et à l'entretien de quatre ou cinq de ces maîtres; et nous ne doutons pas qu'en Europe bien des âmes généreuses et zélées, n'imitent bientôt un si bel exemple.

Voilà, mon révérend père, tout ce que je puis vous mander du fameux synode national des Maronites. Ça été un grand événement pour ce pays, et la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la religion. Ce récit vous fera sentir que la vigilance pastorale de notre Saint-Père le Pape s'étend sur l'Orient comme sur l'Occident, et que les brebis les plus éloignées des yeux du Pasteur universel, ne sont pas les moins dociles et les moins fidèles. Je me recommande à vos saints sacrifices, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

Le père Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce synode, et il mourut le 10 décembre 1740, âgé de soixante-cinq ans. Je me persuade que le public reconnoissant, après avoir lu avec plaisir le sermon du prédicateur du concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formoit son caractère propre et particulier. On le vit toujours égal à lui-même, toujours gai, toujours tranquille, malgré l'embarras des affaires, et les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevoit tout le monde, lui gagnoit tous les cœurs; et si la foiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettoient hors d'état de se prêter aux besoins de ceux qui s'adressoient à lui, il assaisonnoit son refus de tant de marques de bonté, que ceux mêmes à qui il se refu-

soit, se retiroient toujours contens. Cette aimable vertu lui avoit attiré la confiance non-seulement des particuliers, mais du corps des différentes nations et des évêques.

Au reste, sa douceur étoit une douceur éclairée; et la supériorité de ses lumières, la sagesse de ses conseils lui avoient acquis une si grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'osoit rien entreprendre de considérable sans le consulter, et que son sentiment l'emportoit ordinairement sur celui de tous les autres.

Pendant le cours de sa dernière maladie, jamais on ne remarqua en lui aucun mouvement indélibéré de trouble ou d'impatience. Attaché sur le lit de douleurs, il conserva toujours une égalité d'âme admirable, et la douce sérénité qui se répandoit jusque sur son visage édifioit tous ceux qui le visitoient, et qui venoient lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières. On l'entendoit souvent s'écrier : Ah ! le bon Maître, que le Dieu que nous servons ! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disoit en sortant : *C'est un saint*.

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chambre, et de faire venir des janissaires pour écarter la foule, et empêcher le désordre. Son enterrement eut plus l'air d'un triomphe, que d'une pompe funèbre. Tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les catholiques, est venu nous faire des complimens de condoléance, et mêler leurs larmes aux nôtres : nous perdons plus que vous, nous disoient-ils obligeamment ; c'est un frère que vous perdez, et nous, nous perdons un père.

Le père Fromage avoit le talent d'élever les âmes jusqu'à la plus haute perfection, et nous reconnoissons, parmi cent autres, les disciples qu'il a formés de sa main. Sa mémoire sera long-temps en béné-

diction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages français, qu'il a traduits en arabe. Il a établi des catéchismes publics dans les trois églises d'Alep; il a appris aux prêtres Maronites à prêcher; il a érigé deux congrégations, qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué plus que personne à l'érection d'un monastère, qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété. Chargé de tant de mérites, et de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il est allé en recevoir la récompense des mains du souverain Rémunérateur.

RELATION

D'une Mission faite dans les environs du Mont-Liban.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a quelques années que j'envoyai en France une petite relation de ce qui m'étoit arrivé dans les missions du Mont-Liban; on en parut content, et l'on me pria d'en envoyer de temps en temps de semblables, pour la consolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, et pour animer le zèle de ceux qui s'y sentent appelés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui. Je crois devoir cette satisfaction à des personnes que je respecte, et dont les prières sont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions apostoliques, je joins un détail succinct de ce que j'ai remarqué de singulier dans les différens pays que j'ai parcourus. Ce mélange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous savez, mon révérend père, que tous les lec-

teurs ne sont pas du même goût. Chacun a son attrait particulier ; tel se sent affecté par un objet, tel se sent affecté par un autre. J'espère que dans cette relation, et la piété fervente, et l'innocente curiosité, trouveront également de quoi se satisfaire.

Dès que je sus l'arabe de façon à pouvoir me faire entendre et le parler aisément, on m'envoya faire une mission au nord de nos montagnes, et c'est de cette mission que j'ai déjà rendu un compte exact. L'année dernière j'en ai fait une autre vers le midi, et, grâces au Ciel, j'y ai eu à travailler et à souffrir. Je n'étois accompagné que d'un de nos frères : il pouvoit partager mes peines et non pas mes travaux. Si j'avois eu un prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondans. Nous avons été long-temps dans la fausse persuasion que sur ces montagnes, qui paroissent désertes, le zèle trouveroit à peine de quoi s'exercer ; mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous sommes bien revenus de ces idées, et nous avons appris par notre expérience, qu'un prêtre seul ne sauroit suffire à tout ce qu'il y a à faire dans ces missions. Ce n'est point la moisson qui manque dans ce champ du Père de famille, ce sont uniquement les ouvriers ; et le défaut de missionnaires est l'unique obstacle qui arrête les progrès de la religion, et l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au Ciel, et nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs sueurs à celles de Jésus-Christ, et nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arrosées de ses larmes et de son sang.

On s'imagine quelquefois en Europe qu'il faut des lumières supérieures et des connoissances extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On se trompe souvent : qu'on vienne se joindre à nous ; qu'on apporte seulement et de l'ar-

deur pour le travail et de la bonne volonté ; c'en est assez : Dieu suppléera au reste. Vous connoissez mes talens, mon révérend père ; ils sont fort médiocres, et cependant le Seigneur a daigné se servir de moi, tout indigne que j'en suis, pour répandre le trésor de ses grâces, et faire éclater sa bonté sur des vases qu'il a choisis dans le souvenir de ses plus tendres miséricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacheroit-il pas à des talens supérieurs ! Mais encore une fois, cette supériorité de talens n'est point nécessaire, surtout dans ces missions de campagne. Nous n'y trouvons ni des savans orgueilleux qu'il faille confondre, ni des schismatiques entêtés qu'il faille convaincre et persuader. Nous n'avons à instruire que de bonnes gens, ignorans et grossiers à la vérité, mais dociles et même avides de la sainte parole. La terre est bien préparée ; elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables et laborieuses qui veuillent bien y jeter la semence. Pardonnez à mon zèle cette petite digression ; il est difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moissons en danger de périr faute de moissonneurs.

Je partis avec mon compagnon, et le terme de ma mission devoit être Bescomta, bourgade située dans le voisinage du pays des Druses. Avant d'entrer dans aucun détail, je puis vous protester avec vérité, que dans cette seule excursion, qui a duré deux mois, j'ai eu la consolation de confesser plus de mille personnes, qui toutes, depuis long-temps, avoient besoin, et un très-grand besoin de confession.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui se trouva sur notre route. Je fus écouté avec une attention qui me charma, et je crus lire dans les yeux de mes auditeurs les vives impressions que je faisois sur leurs cœurs. J'en sortis sans confesser ; mon dessein étoit à mon passage de préparer seule-

ment les voies du Seigneur, de laisser au grain de la parole le temps de germer, et j'étois résolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette manière est la meilleure, quand elle est praticable. La méthode de ceux qui, en arrivant dans une mission, confessent indifféremment tout ce qui se présente, me paroît sujette à bien des inconvéniens, et souvent la précipitation gâte l'ouvrage.

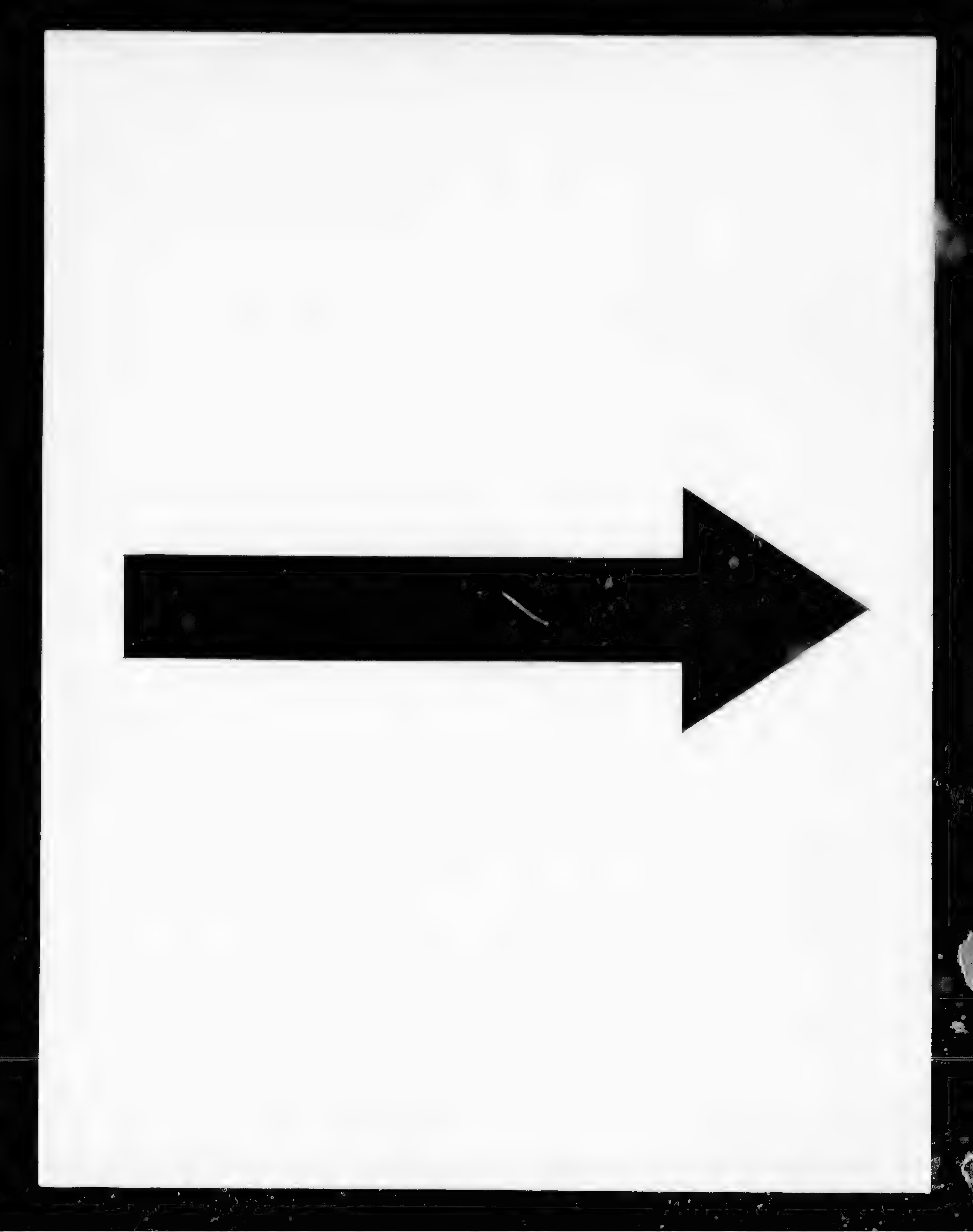
Je ne me trompois pas quand je m'imaginois qu'on avoit été touché de mes sermons : j'en eus quatre heures après une preuve bien consolante et bien sensible. A une petite lieue de cette bourgade, je rencontrai un de mes auditeurs sur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle est bâti un couvent de religieuses de saint Antoine. Il crut que j'allois encore prêcher dans ce monastère ; étonné plutôt, je pense, de mes travaux, que touché de la véhémence de mes discours, il leva les yeux au ciel, et s'écria d'un air pénétré : Ah! Seigneur, si nous avions dans notre pays deux ou trois missionnaires comme celui-là, nous serions tous des saints. Ce bon homme marquoit assez par-là, ce que la parole de Dieu avoit opéré dans son cœur, et la connoissance qu'il avoit du besoin où nous sommes de bons ouvriers, pour travailler avec succès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudissemens, que la naïveté rendoit estimables, me flattèrent moins qu'ils ne m'encouragèrent, et je ne songeai plus qu'à me rendre digne des succès dont le Ciel sembloit vouloir bien couronner ma mission.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre, dont je découvris dans la suite le mystère, et où je vis briller un de ces traits singuliers de la providence de notre Dieu sur ses élus. Je trouvai sur mon chemin un père de famille, qui, me reconnoissant pour le missionnaire de ce canton, m'aborda respectueusement, et me pria, les larmes

aux yeux, de vouloir bien me transporter dans son habitation, et de venir le confesser lui et toute sa maison, qui étoit fort nombreuse; je fus attendri et tenté de lui accorder sur-le-champ sa demande. Mon cher père, me dit-il, depuis long-temps nous souhaitons avec ardeur de voir un missionnaire, et j'ai un pressentiment que vous nous visiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, sur la route de Bescomta, et serai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en passant chez vous? Il m'avoua ingénument que le détour seroit long, et qu'il habitoit dans des montagnes perdues et presqu'entièrement séparées du commerce du reste des humains. Je crus devoir l'emporter sur la tendresse; mais en refusant de me rendre à ses empressemens, je tâchai de le consoler de mon mieux. Je lui fis même espérer que peut-être dans un autre temps je pourrois aller à lui. Il me baisa la main, et me dit en se retirant: Vous y viendrez, plutôt que vous ne pensez; nous prierons tant le bon Dieu, qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui; il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la sincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin sans faire beaucoup d'attention à ces dernières paroles. J'entrai dans le village, où je fis les mêmes fonctions, et où je suivis la même méthode que j'avois suivie dans la bourgade dont j'ai parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes dispositions, et je puis dire avec vérité que Dieu donna à mes travaux les mêmes succès.

Je me remis en route; je parcourus divers villages qui se trouvèrent sur mon passage, et ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne songeois qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, et comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déserts, monter de montagnes en montagnes, passer par plu-



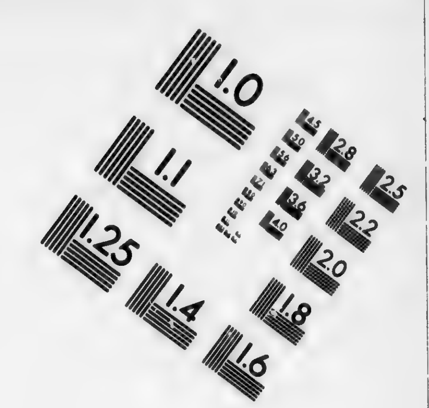
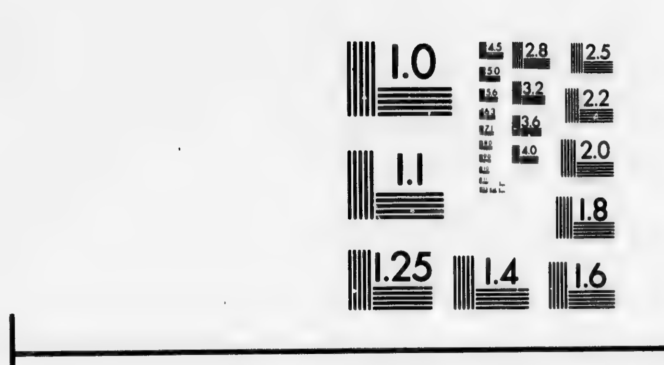


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

sieurs abîmes, côtoyer des précipices, et pour comble d'infortune, nous fûmes surpris d'une assez grosse pluie, au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors sur un rocher, où nous courions risque d'être dévorés par les tigres et par les ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger, il falloit chercher une retraite; nous en découvrîmes une au clair de la lune. C'étoit une étable mal couverte, où il pleuvoit presque partout. La ressemblance de cette étable avec la crêche de Jésus-Christ nous fournit de consolantes réflexions, et nous en rendit les incommodités plus supportables.

Le lendemain à la pointe du jour, nous aperçumes un couvent qui couronnoit la tête d'une haute montagne, que nous voyions d'assez loin. Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers ce monastère : c'étoit le seul lieu habité qui se présentât à nos regards. Pour y arriver, il falloit percer au hasard des buissons et des broussailles, sans aucun chemin frayé; nous nous y déterminâmes, et après bien des peines et des fatigues, nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En sortant de cette petite forêt d'épines et d'arbrisseaux, nous nous trouvâmes assez près d'une grosse métairie qui étoit isolée au milieu d'un désert affreux; nous nous y présentâmes: mais quel fut notre étonnement, lorsque nous reconnûmes dans le maître de la maison celui-là même qui, quelques jours auparavant, nous avoit fait tant d'instances pour nous engager à venir exercer chez lui notre ministère! il ne parut pas moins surpris que moi; transporté de joie, il me reçut comme un ange descendu du ciel pour le sauver lui et toute sa famille. Dès qu'il me vit, il se prosterna à mes pieds. Je le relevai et l'embrassai.

Que pensez-vous de cette aventure, mon révérend père? le hasard seul y auroit-il part? Je ne

saurois me le persuader. Pour moi je vous avoue bonnement qu'en rapprochant et ce qui m'avoit été dit, et ce que je voyois de mes yeux, cet événement me parut avoir quelque chose d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, et je ne pus m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu, qui, malgré mes refus obstinés, m'avoit conduit comme par la main chez ces pauvres gens, à qui mon secours étoit si nécessaire. Peut-être me taxera-t-on de simplicité, et m'accusera-t-on de vouloir trouver partout du surnaturel. Je ne suis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois aussi qu'il y auroit de l'obstination et même de l'incrédulité à ne pas reconnoître certaines opérations surnaturelles, surtout quand elles sont marquées à des traits qui saisissent et qui frappent tout esprit raisonnable.

Quoi qu'il en soit, mon hôte ne songea qu'à profiter de la grâce que Dieu lui faisoit, et du secours inattendu que lui présentoit la Providence. Il rassembla tout son monde; il fit rappeler tous ceux qui étaient dispersés à la campagne; il ordonna d'interrompre tous les travaux, et les jours que je passai chez lui furent uniquement consacrés aux exercices de la religion et de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, et fût occupé tout entier au soin de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Mon arrivée leur fit verser à tous des larmes de joie; mais bientôt elles se changèrent en larmes que leur arrachoit ou la vivacité de la contrition, ou la tendresse de la dévotion. Là je crus devoir changer de système; et comme je prévis bien que de long-temps je ne pourrois revoir ces Chrétiens, je prêchai et je confessai. Je n'avois point à craindre de brusquer les choses; la moisson étoit mûre, et l'espérance que le maître leur avoit donnée de voir bientôt un missionnaire, les avoit engagés à rentrer sérieusement

en eux-mêmes, et à se disposer à la participation des sacremens. Tous se confessèrent et communièrent. Dépositaire de leurs sentimens, témoin de l'édification réciproque qu'ils se donnoient mutuellement, je m'écriois au fond de mon cœur : Béni soit à jamais le Père des miséricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la rosée du ciel sur ces climats abandonnés ! Que nos catholiques d'Europe ne font-ils un aussi bon usage de ces secours, qu'ils ont chaque jour entre les mains !

Je ne vous dirai rien de la manière dont on me traita pendant mon séjour : je n'eus pas à m'en plaindre, mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me faisoit, des respects qu'on me rendoit, et des soins excessifs que me prodiguoit une pauvreté généreuse. Avant de nous séparer, tous se mirent à genoux, et me demandèrent ma dernière bénédiction. Je la leur donnai, et dans le moment, aux larmes qui recommencèrent à couler, se joignirent les soupirs et les sanglots. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, et je vous avoue que pour m'épargner l'embarras de cette touchante scène, si j'avois connu les chemins, je me serois dérobé sans dire adieu à personne. Mais j'avois besoin de guide dans ces routes détournées; tous s'offrirent à m'en servir, et je ne courois aucun risque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne volonté, et je ne permis qu'au maître et à un de ses domestiques de me faire compagnie. Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tarissoient point sur ses louanges, et leur tendre reconnoissance se répandoit continuellement en actions de grâces. Je les exhortai à profiter des moyens de salut que leur avoit ménagés une mystérieuse Providence. Mon cher père, me dirent-ils, nous serions les plus malheureux de tous les hommes si nous n'en profitions pas. C'est Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous ; nous l'en bénirons à

jamais, et à jamais nous chanterons ses miséricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vue de Bescomta : ce fut là que je pris congé d'eux, et les renvoyai.

Bescomta est une assez grosse bourgade, dont les habitans sont partie catholiques Maronites, partie catholiques du rit grec. Selon le conseil du grand Apôtre, je me crus d'abord redevable aux domestiques de la foi, et je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, et je ne les confessai que quand je m'aperçus que les consciences étoient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode, et le fruit surpassa mon attente. Je ne me prescrivis aucuns arrangemens particuliers, sinon pour l'ordre des matières. Je mêlai toujours l'instructif et le pathétique, et je faisois alternativement une conférence et un sermon. L'éclat que firent les exercices de la mission chez les Maronites, piqua la curiosité des Grecs, et ils voulurent entendre le missionnaire à leur tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs chefs, et m'envoyèrent inviter à prêcher chez eux. J'y allai : ils avoient fait cette démarche sans la permission de leur archevêque. Quand j'arrivai, le prélat étoit à l'église, où il officioit. On m'annonça à lui ; il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher ; cependant il ne voulut pas s'y opposer. Je me préparai donc à donner à son peuple la satisfaction qu'il souhaitoit. J'étois embarrassé sur le choix du sujet que je devois traiter. Je voulois un sujet utile, et qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirèrent d'embarras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnoit de grands abus dans l'administration du sacrement de pénitence; que les pénitens s'accusoient tous ensemble de quelques péchés légers, et que le ministre leur donnoit une absolution générale; que cette coutume accommodoit également et les pénitens et les confesseurs : les pénitens, parce qu'elle leur épargnoit la honte de

déclarer certaines fautes honteuses et griêves; les confesseurs, parce qu'elle leur épargnoit la peine d'entendre des confessions entières et séparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus si dangereux et si universel. Je ne l'attaquai pas de front; j'aurois appréhendé de révolter des esprits déjà assez prévenus contre les pratiques du rit latin; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon sermon, qui n'étoit proprement qu'une instruction, les qualités nécessaires à une bonne confession, et j'insistai particulièrement sur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le curé étoit au milieu de l'auditoire. Je fus bien étonné de voir les applaudissemens qu'il me donnoit. Non content de m'applaudir, il parloit quelquefois aussi haut que moi, et disoit à ses paroissiens assemblés : *Hhadq*, ou *Hedq;* c'est-à-dire, cela est vrai, nous le croyons. A l'exemple du pasteur, sur qui tout le troupeau avoit les yeux fixés, on parut goûter tout ce que je disois : mais en fut-on touché? Je ne saurois vous l'assurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton sont tous fort grands comédiens, et il n'est pas aisé de démêler s'ils ressentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étoient pour moi, et je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le sermon, la plupart ne daignoient pas me regarder, et lorsque j'eus prêché, les plus considérables d'entr'eux sortirent de l'église, et vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étois assez disposé, parce que je croyois pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance; mais mes chers Maronites chez qui je logeois, ne voulurent jamais le souffrir, et je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours et d'appareil, et j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les environs de Bescomta sont souvent infestés de sauterelles; il est des années où il en vient des légions entières qui ravagent tout, et rien n'échappe à la voracité de ces insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivières du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : je ne conçois pas, leur disois-je, comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premières sauterelles qui se présentent sur la rive, se rapprochent et se serrent les unes contre les autres, et formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau; de leurs corps elles font une espèce de pont, sur lequel celles qui les suivent passent à l'autre bord, et y vont porter la désolation. Ce trait me parut singulier; j'avois peine à le croire, mais il me fut attesté par plusieurs témoins oculaires, qui n'avoient aucun intérêt à m'en imposer.

Le curé m'ajouta que dans ses terres il avoit vu, sur la pointe d'une montagne, un serpent d'une grosseur extraordinaire, qui attendoit les sauterelles au passage, et qui mangeoit toutes celles qui s'approchoient de lui; qu'il en entra une quantité prodigieuse dans sa gueule béante, mais qu'aussitôt que ces sauterelles, qu'il avaloit toutes vivantes, eurent pénétré dans ses entrailles, elles le dévorèrent à son tour, et le rongèrent de façon que bientôt il n'en resta plus que les épines et les arêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paroisse, n'est pas destitué de toute vraisemblance.

Je comptois terminer là mes courses apostoliques, et je songeois à revenir promptement sur mes pas par la même route, pour pouvoir recueillir ce que j'avois semé en passant; mais je ne pus me refuser aux empressemens des habitans de Métain; j'y trouvai deux cents Chrétiens maronites, à qui j'annonçai les vérités du salut, et à qui j'administrai les sacremens de pénitence et d'eucharistie. J'admirai l'inno-

cence de mœurs qui régnoit parmi ces catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs qui sont en plus grand nombre qu'eux dans cette bourgade, et il semble que l'infidélité qui les environne ne serve qu'à entretenir et leur fermeté dans la pureté de la foi, et leur ferveur dans les pratiques du christianisme.

Le curé m'édifia plus encore que les paroissiens. C'est un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante : il ne manque à rien de ce qu'il doit à son troupeau; sa vigilance se soutient, et il porte avec alégresse tout le poids du ministère. Il est cependant d'un âge fort avancé; et tous m'ont assuré qu'il a plus de cent dix ans. Ce bon vieillard me raconta, avec un air simple et naïf, une chose surprenante qui lui étoit arrivée il y a quelques mois, et qu'il regarde avec raison comme une espèce de miracle, du moins comme une marque visible de la protection de Dieu sur lui.

L'été passé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes et presque continuelles. Un soir qu'elles redoublèrent extraordinairement, je me couchai à terre sur ma natte, à la façon du pays, et selon ma coutume, je m'endormis tranquillement. La fontaine que vous voyez derrière ma maison s'enfla tout-à-coup, les eaux percèrent la muraille en plusieurs endroits, et se firent plus d'un passage. Comme l'appartement est au rez-de-chaussée, bientôt toute la salle fut inondée. Mon neveu et ma nièce qui avoient leurs lits séparés, et qui étoient couchés à terre comme moi, se sentant pénétrés des eaux qui les environnoient de toutes parts, se levèrent promptement pour remédier à ce désordre dont ils ignoroient la cause; ils approchèrent de mon lit, pour savoir si les eaux ne m'avoient ni gagné ni étouffé. Quelle fut leur surprise, lorsqu'à la lueur de la lampe qui étoit encore allumée, ils s'aperçurent que l'inondation m'avoit respecté, et que les eaux qui environnoient mon

mon lit de tous côtés, avoient formé une espèce de rempart. Elles demeuroient comme suspendues et croissoient sans se répandre. Ils me réveillèrent, et j'échappai à ce petit déluge : les voilà présens, ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je me rappelai le prodige que Dieu avoit autrefois opéré en faveur d'Israël, au passage de la mer Rouge. Mon premier soin fut de remercier le Seigneur de cette grâce singulière, et de chanter en son honneur, comme les Israélites, des cantiques de bénédiction et d'actions de grâces. En vérité, mon révérend père, poursuivit-il avec un air touché et pénétré, en vérité il faut que Dieu soit bien bon, pour prodiguer sa protection et ses merveilles à un pécheur comme moi, et à un homme décrépit qui est presque hors d'état de rien faire désormais pour son service et pour sa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux sentimens de ce respectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux; il se pourroit bien faire que les tendres alarmes du neveu et de la nièce, pour la vie d'un oncle qui leur est cher, et la frayeur du bon curé, aient un peu grossi les objets; mais la manière affectueuse dont il s'exprimoit, ne sauroit être une marque équivoque de sa foi et de sa reconnoissance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce prêtre maronite; ces exemples ne sont pas rares dans ce pays. J'y en ai vu de plus âgés que lui : j'ai parlé à un frère religieux de saint Antoine, qui avoit près de six-vingts ans. Quoique selon la coutume des moines d'Orient, il n'eût jamais mangé de viande depuis qu'il étoit entré dans le monastère, il se portoit encore assez bien; cent ans d'abstinence ne l'avoient presque point affoibli; et à en juger par son visage et par sa dé-

marche, on ne lui auroit pas donné plus de soixante et dix ans. J'en ai vu un autre plus de vingt fois; il est à peu près de même âge, et encore plus vigoureux. Il m'a plusieurs fois assuré qu'il lui renaissoit des dents à la place de celles qui lui avoient été arrachées il y a cinq ou six mois, et à une surdité près, il ne se ressent presque point des incommodités de la vieillesse. Comparez cela à ce que nous admirons en France. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton, c'est qu'ils sont plus robustes que nous, et vivent pour l'ordinaire plus long-temps qu'on ne vit en Europe. Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils sont moins délicats que nous. La manière dure dont ils sont élevés dès l'enfance, et la misère qui les accompagne dans tous les âges, leur ôte presque tout sentiment de douleur.

Métain m'approchoit du pays des Druses, et comme j'avois déjà franchi les bornes de ma première destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins, qui depuis long-temps se trouvoient abandonnés et sans pasteurs. L'état pitoyable où étoit la religion dans ces bourgades, me perça le cœur, et me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignèrent les habitans, à la vue d'un missionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voisinage des infidèles expose les pauvres Chrétiens à la contagion, et je fus si touché de leur situation, que j'aurois volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avoit permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excursion, pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres : car ils sont presque tous fermiers de ces demi-turcs, et ils en dépendent absolument. J'eus la consolation de retrancher certains désordres, et d'abolir certains abus qu'y avoit intro-

duits le commerce avec les infidèles. Les révérends pères Capucins ont autrefois pénétré avant nous dans ces quartiers; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, et ils l'ont fait avec un succès égal à leur zèle.

Les Druses sont une nation dont l'origine et la religion sont assez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'instruire exactement de l'une et de l'autre; et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse part de mes découvertes. Je puis compter sur les éclaircissemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris sur les lieux, se trouve conforme à ce que m'avoit raconté le patriarche des Maronites, dans un entretien que nous avons eu ensemble sur ce sujet. Une colonie française, établie depuis plusieurs siècles en Asie, m'a paru devoir piquer la curiosité d'un Français. Il est naturel de s'intéresser particulièrement à ce qui regarde ses compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a plusieurs siècles que les Chrétiens francs vinrent dans la Palestine avec une armée formidable; tout plia sous les efforts de leurs armes victorieuses, et bientôt Jérusalem devint leur conquête. Ils y établirent un roi de leur nation. Les Sarrasins chassés revinrent à la charge; mais ce prince belliqueux et ses successeurs soutinrent pendant bien des années les assauts qu'on leur livra, et les repoussèrent. Cependant le nouvel état qu'on avoit formé s'affoiblissoit insensiblement; et comme les Francs, occupés des guerres qu'ils se faisoient les uns aux autres, négligèrent d'envoyer des secours dans la Terre-Sainte, elle repassa sous la domination de ses anciens maîtres. Les affaires des Chrétiens en Orient se trouvèrent ainsi délabrées; les chefs ne songèrent qu'à repasser en Europe, et à y conduire le peu de troupes qui leur restoient. Dans cette retraite forcée,

un seigneur de la maison de Dreux faisoit l'arrière-garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légères des ennemis, il ne put suivre les autres. Abandonné de ses compatriotes, il sentit bien que tôt ou tard il seroit accablé par le nombre. Pour se dérober à la fureur des infidèles, qui ne faisoient aucun quartier, il se retira sur des montagnes. Les ennemis s'attachèrent à poursuivre le gros de l'armée, et perdirent insensiblement de vue cette petite troupe fugitive, que la situation des lieux ne permettoit guère d'attaquer qu'avec beaucoup de désavantage. Les Chrétiens se fortifièrent dans ces déserts; ils se marièrent à des filles des bourgades voisines. Ainsi vit-on naître, au milieu de l'infidélité, un peuple nouveau d'adorateurs fidèles; et du nom de Dreux que portoit leur commandant, s'est formé par corruption le nom de *Druses*, qui leur est resté.

Les Sarrasins auroient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes; mais ces implacables ennemis du nom chrétien vouloient qu'ils abjurassent la religion; et tandis que les fugitifs la conserveroient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre que tant de sang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencèrent leurs poursuites, et persuadés que la religion s'entretient par les ministres, les prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement, et qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les pasteurs, et le troupeau, sans conducteur, ne fut pas long-temps sans s'égarer. On cessa de prêcher la religion, et bientôt on commença à l'ignorer; on en oublia les principes, et bientôt les pratiques en furent négligées : la foi affoiblie leur devint moins chère, et ils la sacrifièrent volontiers pour sauver leur vie. Ce fut alors qu'ils cessèrent d'être

Chrétiens, sans cependant devenir tout-à-fait Turcs; et entre eux et les Mahométans, toujours il y a eu, et il y a encore aujourd'hui une différence essentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet, ils rejettent les principaux points de sa loi, ils n'admettent point la pluralité des femmes, ils ne reçoivent point le grand ramadan ou le carême des Turcs, ils boivent du vin, ils lisent l'évangile avec un respect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *Vkkals*, c'est-à-dire, les *Spirituels*, qui font profession d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; et l'on peut dire que, malgré l'oppression où les retiennent leurs durs et orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'âme chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou six fois à un des chefs des plus distingués de cette nation. Il y est extrêmement respecté, et on le regarde comme un seigneur de la première qualité. Il est bien fait; il a un extérieur fort prévenant, le visage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manières populaires, et il aime fort les Français. Il me fit mille politesses, et j'oubliois presque en ce moment que j'étois au milieu de la barbarie. Il se dit de la maison de Guise. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire le *Duc Cavalier*. Il est parent du prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, et à qui obéissent les Chrétiens et les Druses. Ce prince se dit de la maison des ducs de Florence; il veut dire apparemment de la maison de quelques-uns des seigneurs qui, au onzième siècle, avoient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu, qu'il est obligé de donner tous les ans au bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler, ni même de le

voir. J'en avois cependant bien envie, et j'avois dessein, dans cette course apostolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui présenter mes respects; mais jamais je ne pus arriver jusqu'à la bourgade où il tient sa petite cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avoit des Chrétiens, et je me rendis à Choüifat, qui est assez près de Baruth. On voit dans ce village plusieurs grands mausolées, tous de même structure, et d'une seule pierre creusée, et couverte d'une autre pierre assez bien travaillée : ils étoient tous vides, et les Chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres et des médailles.

Assez près de là paroissent les restes d'un château, qui a dû être autrefois extrêmement fort; mais ce n'est plus maintenant qu'un amas de pierres entassées les unes sur les autres, et toutes d'une épaisseur et d'une longueur surprenantes. Elles avoient été taillées au bas de la montagne, dans un rocher dur; et cependant il semble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre grasse. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, et chacune étoit de dix-huit à vingt pieds de haut, et de cinq ou six pieds de diamètre. J'examinai curieusement cet ouvrage, et je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de si surprenant. Je répondis que je ne concevois pas avec quelle machine on avoit trouvé le secret de transporter sur la pointe d'une montagne si escarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrain plat et uni. Cette réponse ferma la bouche à ceux qui m'avoient fait la question, mais je n'en fus pas plus instruit. Au reste, sur ces montagnes on voit assez souvent, dans les anciens bâtimens, de ces sortes de pierres d'une grosseur énorme. Quelques-unes ont près de

vingt pieds de longueur, et autant de largeur : elles sont si polies, et si bien unies les unes aux autres, que la liaison en est presque imperceptible. De Choüifat, nous descendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos missions. Il étoit temps : nous étions épuisés de forces, et si le courage n'eût soutenu la nature, nous eussions succombé. Les chaleurs commençoient à se faire sentir : nous avions couru tout le carême sur les montagnes, où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas consistoit pour l'ordinaire en un peu de pain et de blé bouilli; quelquefois un peu de lentilles : c'étoit le régal des grands jours. La chère ne fut pas plus délicieuse après Pâques; la viande et le vin sont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous couchions à terre sur un simple tapis de poil de chèvre. Malgré ces incommodités, je prêchois deux ou trois fois le jour, et je confessois jusqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues; mais la Providence nous réservoit encore une petite épreuve qui devoit couronner notre patience. En sortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes, je ne sais comment, dans un chemin étroit et peu frayé, qui sembloit devoir nous y conduire. Nous nous trompions; il ne nous conduisit que jusqu'à un petit ruisseau, au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques sentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions sur le point de nous égarer. Nous ne pouvions nous résoudre à revenir sur nos pas, et nous aimâmes mieux marcher au hasard au milieu des rochers et des buissons. La montagne où nous étions alors étoit si escarpée, et les broussailles dont elle étoit couverte si épaisses, que nous courions risque d'être obligés d'y passer la nuit. En grimpant, nous nous attachions aux pierres, qui quelquefois se détachoient et nous

entraînoient avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buisson et à gagner le haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arrière et de descendre quelques pas pour aller chercher une partie de nos habits ou les ornemens d'autel qui s'étoient accrochés aux épines à travers lesquelles nous avions passé. Nous fîmes ce manége pendant plusieurs heures ; mais après avoir bien roulé, bien rétrogadé, Dieu bénit nos efforts, nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit : et là nous reprîmes un chemin qui nous conduisit droit au village que nous cherchions. Les Chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité ; ils s'empressèrent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hospitalité ; et le récit que le bon frère leur fit de nos aventures, les engagea à redoubler leurs attentions et leurs soins. Nous répondîmes à l'excès de leur générosité par l'ardeur de notre zèle, et nous fîmes pour ces hôtes charitables, tout ce qu'ils pouvoient exiger de notre ministère et attendre de notre reconnoissance. Comme le nombre de ces Chrétiens étoit fort petit, notre séjour ne fut pas long. Nous regagnâmes Bescomta ; et sans nous y arrêter, nous marchâmes vers ces premiers villages, où je vous ai dit que je m'étois contenté d'annoncer la parole de Dieu sans y confesser.

J'y trouvai les esprits et les cœurs dans des dispositions admirables. Les semences de pénitence que j'y avois jetées en passant, avoient germé et fructifié au centuple. Les impressions subsistoient dans toute leur vivacité. Je recueillis aisément et promptement une moisson si belle et si mûre ; et comblé des bénédictions que le Ciel avoit répandues sur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avois laissé deux esclaves qui s'y étoient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à la foi, et ils avoient fait profession du mahométisme,

tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faisant passer dans un pays catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le sein de l'Eglise, et de professer librement leur ancienne religion. Ils se disoient tous deux Polonois; mais le nom de Chrétien qu'ils avoient porté, suffisoit seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut et à leur délivrance, et à mon retour, j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jeta sur ces pauvres misérables un regard de compassion; il seconda ma bonne volonté, et me présenta un moyen facile de les sauver. Des vaisseaux vénitiens mouillèrent à la rade voisine; les officiers vinrent chez nous par occasion; nous leur proposâmes de les recevoir sur leur bord; ils acceptèrent la proposition, et les transportèrent en Italie. Depuis que je suis à Antoura, Dieu m'avoit déjà fait la grâce de se servir de moi pour procurer la liberté à sept ou huit autres esclaves de différentes nations.

Nos pères trouvoient autrefois de grandes facilités, quand il s'agissoit d'exercer ces œuvres de charité; ils avoient une ressource assurée dans la générosité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abunaufel. C'étoit le Tobie de ces cantons: son nom gravé par les mains même de la reconnoissance, dans tous les cœurs de ses concitoyens, ne mourra jamais, et toujours sa mémoire sera en bénédiction dans ce pays. Il est juste de faire connoître à l'Occident ce Chrétien incomparable, dont l'Orient a si long-temps admiré les vertus, et dont après plusieurs années il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme étoit le plus riche et le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des sentimens dignes du trône; il étoit noble dans ses façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, et une magnificence sans faste le distinguoit de tous les autres grands. Il

passoit dans tout le pays pour un fort grand génie. C'étoit effectivement un homme de très-bon sens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, et qui savoit également et l'art de se faire craindre, et l'art de se faire aimer. Les Vénitiens qui connoissoient ses talens, lui rendirent justice, et le prièrent d'être leur consul. Ces témoignages d'estime et de confiance que lui donnoient des étrangers, ne le rendirent point suspect à son maître. Au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore et plus précieux. Le prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honoroit comme son père, et il le consultoit comme son oracle : il lui laissoit le soin de lever ses deniers sur les Chrétiens, et d'exercer sur eux la justice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Etabli, par le choix du souverain, juge de son peuple, il en étoit le père par sa bonté. Elevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochoit par sa tendresse et son affabilité ; il avoit le secret de faire respecter l'autorité sans la rendre odieuse, et de rendre même aimable le joug qu'il faisoit porter. Une tendre compassion pour les malheureux faisoit son caractère propre et particulier ; elle sembloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte, non-seulement pour les personnes les plus distinguées du canton, mais pour tous les passans, et il exerçoit envers eux une généreuse hospitalité. Les pauvres même n'en étoient pas exclus : il les regardoit comme ses plus chers enfans ; il ne pouvoit se refuser à leurs besoins ; sa vigilance les découvroit, sa libéralité les soulageoit, et la bonté de son cœur le rendoit infiniment sensible à toutes leurs misères. Son zèle pour tout ce qui intéressoit la religion étoit inexprimable, et il suffisoit d'être chrétien, pour avoir un droit acquis sur sa tendresse. Il ne pouvoit entendre parler des persécutions que les Mahométans suscitoient aux catholiques, sans gémir

et sans verser des larmes; et quand on lui reprochoit cet excès de tendresse comme une espèce de foiblesse: tous les Chrétiens sont mes frères, disoit-il; n'est-il pas naturel que je partage leurs peines? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur; et dans ma maison je ressens, malgré l'éloignement des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Constantinople.

Les Jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincère: son amitié étoit fondée sur l'estime singulière qu'il faisoit de notre compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, et pour les missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité, étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il descendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos pères, et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la religion. Il nous auroit honorés plus souvent de ses visites, s'il eût suivi son inclination; mais il n'osoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui sachant qu'il étoit le protecteur du christianisme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentissoit du nom du grand Abunaufel, un Turc puissant qui demeuroit dans le voisinage des Druses, eut envie de voir cet homme si célèbre parmi les Chrétiens; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, et de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignoit. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendît un piége; il étoit trop sur ses gardes pour y tomber: en homme d'esprit, il se défendit avec politesse de cette entrevue, et il chargea l'envoyé de la lettre

suivante. La beauté de son génie, et l'amabilité de son caractère s'y développent parfaitement.

« Seigneur, vous pouvez avoir envie de me voir, » parce que vous ne me connoissez pas : mais moi, » parce que je me connois, je ne dois point avoir » envie d'être vu, et je vous proteste que je ne mé- » rite pas l'honneur que vous voulez me faire. Je » suis cependant si flatté du désir empressé que » vous me témoignez, que ne pouvant contenter » entièrement votre curiosité, je veux du moins la » contenter en partie : si vous ne me voyez pas en » réalité, vous aurez du moins la satisfaction de me » voir en peinture. Voici donc au naturel le por- » trait du personnage qu'on vous a tant vanté. Ma » taille est un peu au-dessus de la médiocre; j'ai la » tête grosse et le cou fort court. Mon regard est » fier; j'ai les yeux un peu plus qu'à fleur de tête, » le front large, la barbe épaisse, les couleurs vives, » le nez court et gros, mais il ne sied pas mal à » mon visage. Ceux qui veulent un peu me flatter, » disent que j'ai dans l'air et dans le port quelque » chose de grand, et que je suis assez vénérable. » Ce que je puis dire avec vérité, c'est que mon » visage tient beaucoup de ces médailles antiques » que les Romains nous ont laissées sur nos mon- » tagnes, et ressemble fort à ces vieux rois qu'il me » souvient d'avoir vus peints sur les tapisseries. Me » voilà trait pour trait tel que je suis. Jugez main- » tenant, Seigneur, si l'on peut avoir la curiosité » de voir un homme bâti de la sorte, et s'il doit » avoir lui-même la passion de se montrer. Je crois » vous servir en vous épargnant la peine de faire » un voyage pour voir un pareil objet; nous y per- » drions vous et moi. »

Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit par cette lettre, qu'à la solidité de

l'esprit, il joignoit l'enjouement. Un homme de ce caractère ne pouvoit vivre trop long-temps pour le bonheur de son peuple : il mourut dans un âge fort avancé, et il mourut en héros chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuse : c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens il ranima toute la vivacité de sa foi, toute la ferveur de sa piété : il reçut les sacremens de l'Eglise avec une présence d'esprit admirable; et sans aucun symptôme violent, il rendit sa grande âme entre les mains de son Dieu, et s'endormit doucement du sommeil des justes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ses mérites pendant sa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes souffrances.

Tandis qu'il vivoit, les sentimens de reconnoissance ne se renfermèrent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit secourus et obligés : mais quand il mourut ils furent plus vifs, et se manifestèrent avec plus d'effusion. Le deuil fut universel, et jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus sincères. Si l'on en croit la tradition du pays, sa mort fut annoncée par certains événemens extraordinaires : mais ses vertus et sa religion font mieux son éloge que ces pronostics douteux et incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eut expiré, ses domestiques et ses parens jetèrent de grands cris, qu'ils redoublèrent plusieurs fois au-dedans et au-dehors de la maison, selon la coutume du pays. Ils envoyèrent des exprès dans toutes les bourgades d'alentour, pour inviter aux funérailles. Chacun se fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illustre mort, d'arroser son tombeau de ses larmes. Plus de mille personnes des villages circonvoisins assistèrent à ses obsèques, et

pas un seul des ecclésiastiques séculiers et réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes, et dès qu'ils étoient près de la maison du défunt, ils s'annonçoient par de grands cris et des gémissemens lamentables : la famille qui étoit à la porte pour les recevoir, leur répondoit par des cris et des gémissemens semblables. Cette lugubre scène se renouvela jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sais quoi de frappant, et réveille dans le cœur certains sentimens d'horreur et de tendresse dont on a peine à se défendre. Les pauvres gens de la campagne qui avoient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paroissoient consternés, et la douleur étoit peinte sur leur visage.

Le troisième, le septième et le trentième jour les prières recommencèrent, et l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Ces peuples croyoient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur reconnoissance, et pour procurer dans le ciel un bonheur éternel à un homme, qui, pendant toute sa vie, n'avoit travaillé qu'à faire leur félicité sur la terre. On juge assez par ce seul trait, que les Orientaux pensent bien différemment de nos protestans sur l'efficacité de la prière pour les morts, et sur la vertu de l'auguste et divin sacrifice de la messe, pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. Les Maronites surtout ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois jusqu'à de pieux excès, et j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur restoit, afin d'être en état de faire prier et dire des messes pour leurs parens. Que les protestans ne nous accusent point d'avoir introduit cette coutume dans le Levant; nous l'y avons trouvée établie de temps immémorial, et nous n'avons eu qu'à entretenir une si louable et si charitable pratique. Au reste, il n'y a rien en tout cela qui ne soit conforme à nos usages;

mais quand le mort est illustre et de la première qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs complimens de condoléance n'ont pu assister à l'enterrement, l'écuyer fait venir le coursier que montoit ordinairement son maître, et étendant la veste du défunt sur la selle et sur la croupe de ce cheval, il le promène au milieu de toute l'assemblée. A ce spectacle les assistans poussent de grands gémissemens; à ces cris redoublés succède un triste et morne silence, et chacun se retire pour pleurer et pour prier. Je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du père Chabert, missionnaire au Levant, sur l'emprisonnement des missionnaires à Damas.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. X.

CESSEZ de nous plaindre, et félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au calice de notre divin Maître. Qu'il est flatteur, qu'il est glorieux pour des hommes qui se sont dévoués aux travaux du ministère apostolique, d'essuyer les souffrances et les tribulations qui en sont l'apanage; d'avoir des traits de ressemblance avec leurs premiers modèles, et de trouver, en étendant l'empire de l'Eglise, les persécutions qui l'ont établie! Vous demandez une relation exacte de cet événement; je suis en état de la faire, puisque j'ai eu le bonheur d'être un des prisonniers.

La ville de Damas, extrêmement grande et peuplée, offre aux missionnaires un champ vaste et pénible à cultiver. Dès la naissance du christianisme, saint Paul y trouva des persécuteurs, et ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721, nos missionnaires eurent recours à M. le marquis de Bonac, alors ambassadeur de France à Constantinople, et ils le prièrent d'obtenir de la Porte un firman, qui les mît à couvert des insultes et des violences auxquelles ils étoient exposés. Ce seigneur zélé pour le progrès de la religion et pour la sûreté des sujets du Roi, obtint ce qu'ils désiroient. Vous serez peut-être bien aise de savoir en quelle forme s'expédient les ordres du Grand-Seigneur.

« Respectable visir, grand conseiller qui gou-
» verne les affaires par la pénétration de son esprit,
» très-puissant et noble bacha de Damas, chef de
» la caravane de la Mecque, mon visir, le bacha
» que Dieu fasse prospérer, le plus juste des juges
» mahométans, le vertueux et preux dépositaire de
» la science des apôtres et des prophètes, que Dieu
» seconde et augmente ses vertus !

» A l'arrivée de ce commandement, vous saurez
» que le marquis de Bonac, ambassadeur du Roi de
» France à notre sublime Porte, et le modèle des
» seigneurs de la nation chrétienne, a envoyé à
» notre trône de félicité, une requête, afin que
» tous les évêques et religieux dépendans de France,
» de quelque ordre qu'ils soient, se tenant dans
» les bornes de leur profession, ne soient empê-
» chés d'exercer leur religion dans toute l'étendue
» de notre empire, où ils font jusqu'à présent leur
» résidence, conformément aux capitulations ; et
» ayant appris que le chef des janissaires et autres
» officiers, avoient inquiété les religieux Français
» habitans à Damas, et les avoient empêchés de
» lire l'évangile, et d'exercer les fonctions de leur

» rit,

» rit, en leur faisant des avanies contre les capi-
» tulations, nous avons donné le présent comman-
» dement pour empêcher que personne ne contre-
» vienne aux capitulations susdites; ainsi, à l'arrivée
» de ce noble commandement, vous ne souffrirez
» pas qu'on insulte lesdits religieux. Fait à Cons-
» tantinople la bien gardée, au commencement du
» mois d'iemetvel (mai), l'an mil cent trente-trois, »
(ce qui, selon notre façon de compter, revient à l'année 1721).

Munis d'un pareil commandement, nous nous croyions en sûreté, mais le calme dura peu. Nous cherchâmes encore des protections auprès du bacha de Damas. M. le marquis de Villeneuve, plus respecté pour ses qualités que pour son caractère d'ambassadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au gouverneur par son *Capi-Kaïkié*, c'est-à-dire, son agent à la Porte; l'autre étoit du grand mufti; elle étoit adressée à Ali Effendi, *defterdar*, c'est-à-dire, intendant ou receveur des deniers du Grand-Seigneur.

La mission est partagée entre les Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites. Les supérieurs de ces trois ordres se disposoient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos alarmes, et nous plongea dans l'état que je vais vous décrire.

Le frère David fut frappé en pleine rue par un soldat, sans avoir donné occasion à cette brutalité. Cet infidèle, après plusieurs soufflets, lui déchargea sur la tête nue, un coup du plat de son coutelas, et le coup fut si violent, que le coutelas en demeura recourbé, et que la blessure fut considérable. Cette action détermina les trois supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au bacha; et afin de trouver occasion de faire en même temps

leurs plaintes, ils conduisirent avec eux le frère au palais du gouverneur.

Le defterdar, à qui ils s'adressèrent d'abord, les reçut avec bonté; il ouvrit avec respect la lettre que le chef de la religion musulmane lui écrivoit; il nous témoigna son chagrin sur la manière indigne dont le frère avoit été traité: Remettez, ajouta-t-il, au bacha la lettre qui lui est adressée; je vous rends celle du grand mufti; il est à propos que le bacha la lise aussi. Ces deux recommandations jointes ensemble auront plus de force; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. Il appela un *toukadar;* c'est le nom qu'on donne aux domestiques des grands.

Les supérieurs missionnaires, pénétrés de reconnoissance, marchèrent quelque temps avec leur guide; celui-ci les quitta ensuite brusquement, en leur disant qu'il ne savoit pas l'arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, et l'on ne sut que long-temps après, qu'il demandoit une récompense.

Abandonnés de leur guide, les quatre religieux restèrent dans un grand embarras. Les lettres adressées au bacha doivent se remettre d'abord au *kaïkié*, c'est-à-dire, à son lieutenant qui a soin de les lui présenter. Une foule de peuple remplissoit toutes les avenues qui conduisent à son appartement; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *sarafi:* c'est le changeur du bacha. Sur le soir ils se présentèrent à la porte du kaïkié, ils en furent deux fois repoussés avec violence. Ils résolurent alors de passer par-dessus les règles ordinaires, et d'aller droit au bacha.

L'aga qui étoit en fonction à sa porte, prit les lettres, et lui en fit la lecture; les missionnaires furent appelés; le bacha leur reprocha qu'ils engageoient les Chrétiens du pays à se faire Francs: je saurai bien, dit-il, remédier à ce désordre, et je vous

déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui se fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, et vous n'y serez plus long-temps : les religieux vouloient se justifier, mais ils furent à peine écoutés, et se retirèrent.

Le lendemain matin un toukadar vint les chercher. Le religieux de la Terre-Sainte avoit disparu; le supérieur des Capucins, le père de Lerne notre supérieur, et le frère David furent saisis : on les conduisit devant le kaïkié. Il étoit d'autant plus irrité contre nous, que le bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laissé les chrétiens Francs pénétrer jusque dans son palais. Quelques-uns de nos amis nous ont assuré depuis, qu'un motif d'intérêt, et l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable, l'engagèrent à la violence dont il usa.

Quelles que fussent ses vues, il fit mettre en prison les trois religieux ; je fus substitué à la place du quatrième qui manquoit ; on nous chargea des chaînes les plus pesantes, et on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevoit qu'un faux jour par une espèce de lucarne pratiquée dans le toît. Le père de Lerne, que son grand âge et ses infirmités avoient rendu trop foible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fièvre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes ne diminuoit point, et ces cœurs plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés, ne s'ouvroient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre emprisonnement. M. Martin, consul de cette échelle, écrivit une lettre très-forte au defterdar ; il connoissoit notre innocence, et de son propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du kaïkié :

il porta la lettre du consul au bacha, et lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté, si le kaïkié y consentoit: celui-ci exigea une rançon considérable, que nous n'étions point en état de payer; et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il couroit d'offenser notre ambassadeur, et le Grand-Seigneur lui-même, n'apaisa point une colère que l'avarice animoit.

M. l'ambassadeur nous avoit recommandés au *Bazerghan Bachi*, c'est-à-dire, au marchand qui fournit au bacha des étoffes. Il vint nous voir dans notre prison. Je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pièces de drap seront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense; on y suppléera: ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons accepter un service qui demande une reconnoissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter; d'ailleurs M. l'ambassadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il étoit déjà sorti, et deux heures après la prison nous fut ouverte.

Nous croyions être redevables à sa libéralité; mais elle n'étoit point gratuite, et nous fûmes obligés dans la suite de nous retrancher ce qui nous étoit le plus nécessaire, pour lui payer cent cinquante piastres qu'il nous dit avoir distribuées pour nous.

Nous sommes actuellement un peu plus tranquilles; le calme durera-t-il long-temps? Nous n'osons nous en flatter: Dieu est le maître, et ceux qui prêchent la croix de Jésus-Christ doivent être disposés à porter celles qu'il leur envoie, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos saints sacrifices le courage qui nous est

nécessaire pour être constamment les modèles de la loi sainte dont nous avons l'honneur d'être les interprètes. Je suis avec un profond respect, etc.

A Seyde, le 25 de juin 1742.

HISTOIRE

Des différentes persécutions exercées contre les Catholiques d'Alep et de Damas.

Sylvestre, auteur de ces persécutions, étoit un de ces hommes remuans et audacieux, que l'intérêt et l'ambition conduisent, que l'honneur et la probité n'arrêtent point, qui ne regardent que ce qui leur est utile dans ce qui leur est proposé, et le saisissent toujours au préjudice de ce qui est légitime. Schismatique furieux et opiniâtre, mais souple et intrigant, il se proposoit d'éteindre la foi à Damas et dans la Syrie. Pour y réussir, il falloit être élu patriarche d'Antioche. Athanase son ennemi l'étoit: il plia sa haine à son ambition, sut gagner ses bonnes grâces, et se fit nommer par lui-même son successeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur; ils connoissoient le caractère violent et emporté de Sylvestre, et ils cherchèrent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons, et plus avantageux à la ville. Ils choisirent pour patriarche Cyrille; on l'ordonna: il fut intronisé à Damas avant que Sylvestre le fût à Constantinople, où il s'étoit transporté. Cette ordination imprévue l'étonna; il en fut alarmé; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte, l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le patriarche de Jérusalem, et celui de Constantinople. Il s'appuya du crédit de quelques seigneurs

Ottomans, et obtint de la Porte un commandement, qui en l'établissant patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler son concurrent, et tous ceux qui suivoient son parti.

Son ambition étoit satisfaite; il croyoit sa puissance assurée, et il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les missionnaires Français en furent le premier objet : comme ils étoient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux patriarches ses amis du moyen de les éloigner; et ils obtinrent le firman ou l'ordre qu'ils demandoient de nous exiler et de nous bannir entièrement.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à la vigilance de M. le comte d'Andrezel, alors notre ambassadeur à la Porte; par ce firman les missionnaires étoient chassés de tous les endroits *où il n'y auroit pas de consul ou de nation française.* On voit assez que cet ordre ne regardoit que la mission de Damas. M. l'ambassadeur en porta ses plaintes au grand-visir; il représenta à ce ministre combien cette démarche étoit contraire aux capitulations; on en suspendit l'exécution; on travailloit à l'annuller, lorsque la mort nous enleva cet ambassadeur, si digne de la confiance du Roi, et des regrets de la mission.

A la première nouvelle de ces ordres dont Sylvestre étoit porteur, son compétiteur Cyrille se retira dans les montagnes. L'usurpateur partit de Constantinople avec cet air de triomphe par lequel la passion satisfaite croit se donner du lustre et couvrir la honte de ses démarches; il se disoit chargé de lettres qui l'autorisoient à mettre dans les fers quiconque se refuseroit à ses lois. Il étoit accompagné d'un religieux, son procureur ou son agent, aussi furieux et plus fourbe que lui, et d'un chavich qui devoit être l'exécuteur de ses ordres, et le ministre de ses cruautés.

Il entra dans Alep ; son commandement fut signifié ; on somma tous les Chrétiens de le reconnoître pour patriarche ; l'évêque Gérasimos fut arrêté et envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux, il proposa deux formules ou professions de foi qu'il avoit lui-même dressées ; l'une étoit pour les prêtres catholiques, et contenoit une malédiction contre la religion des Francs et contre tous les dogmes qu'ils croient, contre le Pape, et contre le huitième concile, c'est-à-dire, selon les Grecs, contre le concile de Florence : cette profession devoit être lue publiquement. L'autre étoit pour les laïques ; elle consistoit dans la manière de souscrire à la première, et dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les prêtres Francs, ni de croyance dans ce qui est enseigné par le Pape.

Ces formules révoltèrent beaucoup de catholiques; ils regardèrent cette souscription comme une espèce d'apostasie. Le grand nombre des prêtres la reçurent; ceux qui refusèrent allèrent dans les montagnes se joindre au patriarche Cyrille : l'église des pères Francs n'en fut pas moins fréquentée ; Sylvestre envoya le jour de la fête du Saint-Sacrement, son chavich avec des hommes armés, pour se saisir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le consul y étoit ; il fut témoin de cette violence, et il envoya faire des plaintes au gouverneur. On arrêta le chavich, son escorte, et quelques hérétiques qui favorisoient la manœuvre. Sylvestre fut cité ; il lui en coûta douze bourses pour éviter la prison. L'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des catholiques et des dispositions du bacha, fit impression sur lui, et suspendit au moins ses fureurs. On crut même quelque temps son caractère changé : il passa de la plus impérieuse arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Constantinople, et que le Grand-Seigneur dont il

avoit passé les ordres, ne le regardât comme un esprit brouillon et digne des punitions qu'il avoit sollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laissa entrevoir, inspira de la hardiesse à ceux qu'il persécutoit : on le menaça, il disparut, et s'embarqua pour la capitale de l'empire, chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la religion. Les catholiques présentèrent au cadi une longue requête, où étoient exposés leurs griefs contre ce faux patriarche : il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission : l'objet et la conclusion de la requête étoit la déposition de Sylvestre; elle fut obtenue. La victoire étoit entière; deux députés vinrent l'annoncer; par malheur le troisième resta à Constantinople; il se nommoit Cherveri Bitar. Sylvestre entreprit de le gagner, et il y réussit. Ce député flatté de se voir recherché, voulut bien se prêter à un accommodement; on convint que Sylvestre resteroit patriarche d'Antioche, mais qu'Alep seroit sous la juridiction de Constantinople, et qu'on enverroit aux habitans de cette ville tel évêque qu'ils demanderoient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommoit Grégoire. Peu attaché à la religion par principes, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître; mais il se démentit bientôt : les catholiques se séparèrent de lui; ils demandèrent au cadi la permission de se choisir un évêque qui fût de leur pays, et indépendant de tout patriarche. Il y consentit. Ils nommèrent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, d'un caractère liant et propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople. Gérasimos étoit exilé, mais non pas déposé. Sa démission étoit nécessaire pour que l'élection de l'autre fût légitime; il la donna sans peine, et ce vertueux prélat consacra lui-même celui qui étoit élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gérasimos, Maxime se fit un plan de gouvernement qui accrédita la religion et charma tous ses diocésains. Les prêtres qui s'étoient laissé tromper par Sylvestre, vinrent se jeter entre les bras de ce pasteur charitable, qui les reçut avec bonté, et après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les églises et les écoles des missionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme qui dura quelques années rappela dans la Syrie les beaux jours du christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur et presque inconnu dans Constantinople. Mais l'inaction et l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet et ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva son ancien protecteur, le prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier interprète du Grand-Seigneur. Il lui fit une peinture vive et touchante de ses malheurs, surprit la compassion de ce prince, et parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople muni des recommandations les plus pressantes. Là il recommença ses manéges; il demanda la révision de son procès. La protection du prince fit admettre sa requête; le Grand-Seigneur lui donna même un commandement par lequel anéantissant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétablissoit dans tous les droits de son patriarcat, soumettoit de nouveau Alep à sa juridiction, l'autorisoit à y nommer un évêque, et à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les sept années de son exil.

Le patriarche rétabli se hâta de notifier cet ordre du Grand-Seigneur. Il vint à Tripoli et à Damas, et cette dernière ville fut choisie de préférence, pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitans d'Alep, et se contenta

de leur envoyer son commandement par son chavich et par un religieux son procureur. Cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuse. On dressa un acte signé de plus de six cents personnes, où l'on représentoit au Grand-Seigneur ce même Sylvestre qui l'avoit trompé, comme un méchant homme, dont la puissance ne s'établissoit que sur les vexations les plus tyranniques et les persécutions les plus odieuses. L'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme sans passion, et dont le zèle, conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, et avoit le talent de la maintenir. Ce contraste produisit enfin l'effet desiré.

Les religieux Français, surtout, étoient les victimes de choix sur lesquelles Sylvestre aimoit à exercer sa fureur. Il fit défendre aux catholiques, sous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfans à l'église ou à l'école des missionnaires. Il fit présenter par son procureur, une requête contre eux, au grand juge; mais on n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Constantinople; on le craignit. Le père Seguiran, missionnaire jésuite, fut chargé d'écrire à M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur à la Porte, au nom de tous les autres missionnaires : il le fit; la lettre fut accompagnée d'un mémoire des habitans de Damas, qui contenoit cinq articles principaux; ils l'accusoient :

1.° D'avoir dit au bacha que les catholiques ne refusoient de communiquer avec lui, que parce que c'étoit le Grand-Seigneur qui l'avoit fait patriarche. C'est une imposture.

2.° D'avoir défendu aux pères et mères, sous peine de la vie, d'envoyer leurs enfans à l'école des missionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans.

3.° D'avoir suscité aux missionnaires Français des

procès injustes, et de leur avoir causé des insultes sans nombre.

4.° D'avoir parlé en public contre le nom Français, et contre les ministres du Roi.

5.° D'avoir mis le trouble et le désordre dans Alep, par les lettres qu'il avoit écrites au bacha contre les Chrétiens et les religieux Français.

Ces griefs, envoyés à Constantinople, y firent une grande impression; surtout le quatrième parut d'une conséquence digne de toute l'attention. On sait combien le Roi de France est respecté à la cour Ottomane, et la préférence éclatante que l'on y donne à nos ambassadeurs sur tous les autres. M. le marquis de Villeneuve eut toute la satisfaction qu'il demanda, et l'on expédia, en faveur des missionnaires, un commandement qui assura leur repos; du moins je n'ai lu dans aucun des mémoires de nos missions, que celle de Damas ait été inquiétée jusqu'en 1744.

La persécution qu'elle essuya sur la fin de cette année, se trouve décrite dans une lettre que M. de Lane, consul de Seyde, écrivit le 2 janvier 1745, à M. le comte de Castellane, ambassadeur du Roi à la Porte.

MONSEIGNEUR,

« Je dois rendre compte à votre Excellence,
» d'une persécution que viennent d'essuyer les mis-
» sionnaires de la compagnie de Jésus, à Damas,
» sans y avoir donné occasion. Le *Meut-Sallem* de
» Damas, qui gouverne en l'absence du bacha, étant
» chargé d'un billet, par lequel le sieur Caire, né-
» gociant à Seyde, promettoit de payer neuf cents
» piastres pour le loyer du kan, ou bâtiment qu'il
» occupe en cette ville, m'écrivit, le terme échu,
» de porter ce Françias à le satisfaire. Celui-ci me

» fit entendre qu'il alloit à Damas lever l'argent de
» ses débiteurs, et satisfaire le meut-sallem, à qui
» je mandai cette réponse. Il partit en effet; mais au
» lieu d'aller à Damas, il s'arrêta dans un village qui
» est à moitié chemin. Le meut-sallem s'ennuya de
» ce délai, et il voulut rendre les Jésuites respon-
» sables de la dette. Il envoya chercher leur supérieur,
» lui présenta le billet, et lui demanda la somme
» énoncée. Le missionnaire lui représenta l'injustice
» du procédé; le meut-sallem l'exigea, et ne lui
» accorda que cinq jours de délai. Il se repentit
» ensuite de l'avoir accordé, et il ordonna qu'on le
» mît aux fers. On le conduisoit en prison, lorsqu'un
» nommé Ronzouma, procureur des Grecs schis-
» matiques de Damas, et dont la haine contre les
» catholiques est connue, pria qu'on le remît en li-
» berté, et s'offrit pour être sa caution. On le re-
» lâcha : mais le lendemain, le meut-sallem exigea
» des Jésuites cent vingt-six piastres. Ces pères me
» le mandèrent. Je chargeai le sieur Fornetti, se-
» cond drogman de cette échelle, d'aller à Damas
» pour avoir satisfaction de cette affaire: je lui com-
» mandai de passer par le village où je savais que le
» sieur Caire s'étoit arrêté, et de lui ordonner de
» ma part d'acquitter sa dette. J'écrivis en même
» temps au meut-sallem une lettre polie, mais
» ferme. Il y eut égard; et pour me le témoigner, il
» fit revêtir les Jésuites d'une *abe*, en public : c'est
» la réparation la plus grande qu'un homme de ce
» rang puisse faire. Le sieur Caire fut obligé de lui
» payer ce qu'il avoit demandé à ces pères en pure
» avanie.

» Cinq jours après que le drogman fut parti de
» Damas, la persécution recommença. Une troupe
» d'enfans se rassembla sur le soir devant la porte
» des Jésuites, dirent contre eux toute espèce d'in-
» jures, et y jetèrent une grêle de pierres. Le su-

» périeur, qui revenoit des fonctions de sa mission, » fut maltraité. Le lendemain, dans le temps que » l'un des deux pères qui sont à Damas venoit de » finir sa messe, ils furent saisis tous les deux par » les gens du meut-sallem, et conduits dans la » maison de Ronzouma. On les accabla d'injures; » on inventa les calomnies les plus atroces et les » plus ridicules : de là on les conduisit au palais du » meut-sallem, où plusieurs faux témoins dépo- » sèrent contre eux tout ce qu'on leur avoit » suggéré.

» On rappela toutes les accusations intentées an- » ciennement et récemment contre tous les mission- » naires; on en imagina de nouvelles. Ils furent » renfermés dans un cachot affreux, où on les char- » gea de chaînes. L'affaire devint si sérieuse, que » des Chrétiens de leurs amis leur conseilloient de » s'accommoder. Le meut-sallem leur demanda dix » bourses (15,000 livres); ensuite, on leur promit » qu'il se contenteroit de deux, à condition qu'ils » ne porteroient pas leurs plaintes au consul de » Seyde. Les pères répondirent que j'étois peut-être » déjà instruit, ou que, quand même ils se tairoient, » je le serois bientôt. On les retint deux jours en » prison; ils n'en sortirent que pour être traînés au » palais du meut-sallem, qui commanda qu'on leur » donnât la bastonnade. Ils avoient déjà les entraves » aux pieds, et le bras étoit levé pour les frapper, » lorsque des gens apostés, sans doute, demandèrent » grâce pour eux. Le premier des intercesseurs fut » Ronzouma, qui passe bien encore pour avoir été » le premier auteur de la persécution. Ils étoient oc- » cupés à chercher auprès de leurs amis l'argent » qu'on leur avoit demandé, lorsqu'on les avertit » que les gens du gouverneur étoient à leur pour- » suite; ils se cachèrent : on saisit le frère qui gar- » doit leur maison. Le cadi s'étoit plaint de ce qu'on

» les avoit élargis sans sa participation. Enfin, les » Jésuites furent obligés de payer près de trois » bourses, et à ce prix le frère leur fut rendu. Ces » violences se sont faites dans l'absence du bacha » qui a été chargé de conduire la caravane de la » Mecque. J'attends son retour pour en avoir satis- » faction; s'il me la refuse, j'aurai recours à votre » Excellence; son crédit répond du succès. »

M. le comte de Maurepas fut instruit de cette affaire avant les Jésuites de France : il prit l'ordre du Roi, et demanda en son nom à la Porte, une justice éclatante contre l'officier turc qui avoit maltraité les missionnaires. Le sieur Caire fut rappelé en France, et perdit son établissement. Les missionnaires avoient cependant écrit; leurs lettres n'arrivèrent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais, sur l'avis qu'il en avoit eu du bureau de la marine, le père Roger, procureur des missions du Levant, avoit chargé d'un placet le père Perussault, qui étoit à l'armée de Flandre à la suite de sa Majesté, et qui le présenta au ministre des affaires étrangères. M. le marquis d'Argenson écrivit à M. le comte de Castellane deux lettres très-pressantes, l'une par la voie de Marseille, l'autre par celle de Venise. Elles eurent leur effet. On fit rendre les six bourses extorquées aux Jésuites de Damas avec la dernière violence : on leur donna un diplome ou sauvegarde, pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation, le patriarche Sylvestre recommença ses brigandages. Il ordonna des évêques, il les distribua dans toutes les villes du patriarcat. Ces hommes sans foi et pleins de rage contre les catholiques, exercèrent contre eux toutes les fureurs de leur chef.

M. de Lane, témoin de ces désordres, manda à M. le comte de Castellane, que le moyen le plus sûr

pour couper jusqu'à la racine du mal, étoit de solliciter vivement, auprès du Grand-Seigneur, la déposition de Sylvestre. Elle fut demandée et accordée sur le champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres qui portoient en même temps la déposition de Sylvestre, et le rétablissement de Cyrille sur le siége patriarcal d'Antioche. Ce double événement a porté un coup mortel au schisme. Nos églises sont fréquentées, et les catholiques, à qui nous ne laissons pas ignorer qu'ils ne sont redevables de ces changemens heureux qu'au zèle du Roi, font sans cesse des vœux au Ciel pour la conservation de sa personne sacrée, pour la gloire de son règne et pour la prospérité de la famille royale.

La joie de ces succès a été troublée par la perte que la mission a faite du père Yves de Lerne, jésuite de la province de France, mort à Tripoli, au mois de juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la religion dans ces pays éloignés, pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les missions toutes les qualités qui annoncent les hommes apostoliques, et il mit tous ses soins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer son zèle ou d'ébranler son courage. On ne l'entendit jamais se plaindre, ni des travaux dont il étoit accablé, ni des persécutions qu'il avoit à soutenir. Il fut jeté plusieurs fois dans d'horribles prisons; plus d'une fois il a été frappé de la peste, en secourant ceux qui en étoient atteints. Aux fatigues inséparables des missions, il joignit des jeûnes fréquens, des veilles extraordinaires, des austérités excessives. Il étoit révéré comme un saint, et sa vie entière s'est passée dans les exercices de la sainteté. La grandeur de son âme se développa toute entière aux approches de la mort. Il l'avoit trop souvent affrontée pour la craindre, et il l'envisageoit avec joie, comme l'entrée d'une éternité glorieuse, où il posséderoit son Dieu. C'est dans ces sentimens

que, muni des sacremens de l'Eglise, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

M. le consul et toute la nation française l'ont honoré de leurs regrets; le curé et les paroissiens de Sgorta, bourgade à deux lieues de Tripoli, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur église; nous avons accordé à leurs instances ce précieux dépôt. A ses obsèques, tous versoient des larmes : les regrets se sont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur père, et ils le révèrent presque comme leur apôtre.

DESCRIPTION

De la ville de Salonique, par le père Jean-Baptiste Souciet, de la compagnie de Jésus, missionnaire au Levant.

THESSALONIQUE, ou Salonique, étoit regardée dans les premiers siècles de la religion chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine. Elle est située à quarante degrés trente-six minutes de latitude, presque à l'extrémité d'un grand golfe auquel elle donne son nom, et où se décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autrefois *Axius*. Elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne et très-sûre, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, à environ deux ou trois lieues.

Les Grecs et les Italiens appellent aujourd'hui cette ville *Salonichi*. Les Turcs la nomment *Selanik*. Son premier nom fut *Halis*. Celui de Thessalonique lui fut donné par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée assez près de là sur les Thessaliens.

D'autres

D'autres prétendent qu'elle ne fut ainsi nommée que pour honorer la sœur d'Alexandre, qui portoit ce nom. Le premier sentiment me paroît le plus raisonnable. Saint Paul y prêcha l'évangile; beaucoup d'infidèles furent convertis par ses discours. Il y envoya son disciple Timothée, pour les confirmer dans la foi. Deux épîtres magnifiques de ce grand apôtre, nous attestent combien ce troupeau lui étoit cher. L'Eglise de Thessalonique fut très-florissante dès la naissance du christianisme ; elle compte dans ses fastes un grand nombre de héros chrétiens, qui ont versé leur sang pour la religion. Le plus illustre est saint Démétrius, qu'elle a choisi pour patron. Il étoit proconsul. A peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'apôtre, et mérita d'en être le martyr sous l'empereur Maximien. Les archevêques de cette ville ont toujours eu un rang distingué parmi les métropolitains de la Grèce ; ils y sont regardés comme de petits patriarches; leur autorité s'est étendue dans toutes les provinces comprises autrefois sous le nom d'Illyrie ; ils y avoient la qualité de vicaires ou de légats du saint Siége. Le pape saint Damase honora de ce titre Ascholius, archevêque de Thessalonique; il le chargea de faire ordonner un évêque de Constantinople à la place de Maxime, philosophe cynique, et usurpateur de ce siége. Syrice, successeur de Damase, veut qu'aucun évêque ne soit ordonné dans le district de Thessalonique, sans l'aveu et le consentement d'Anysius, successeur d'Ascholius. Innocent I.er lui écrivit. Rufus succéda à Anysius, et le même pontife, en le félicitant, s'exprime ainsi : *Je confie à votre prudence et à votre sagesse, le soin et la discussion des causes qui peuvent naître dans les Eglises d'Achaïe, de Thessalie, de l'ancien et du nouvel Epire, des deux Dacies, de la Mœsie, de la Dardanie, etc. Je ne fais qu'imiter en cela les souverains pontifes mes prédécesseurs,*

qui donnèrent la même charge aux bienheureux Ascholius et Anysius, etc. Boniface I.er marque au même Rufus qu'il est prouvé, par les mémoires et les monumens des pontifes romains, que la sollicitude de toutes les églises de Macédoine et d'Achaïe, doit être confiée aux archevêques de Thessalonique. Ils conservèrent pendant quelques siècles cette qualité de légats du saint Siége dans l'Illyrie. Cette correspondance avec l'Eglise de Rome, les préserva long-temps des schismes divers qui s'élevèrent dans l'Eglise de Constantinople. Ils n'eurent aucune part à celui de Photius: l'exemple des autres prélats grecs les entraîna dans la suite. Quelques-uns se signalèrent dans les schismes qui suivirent. Siméon, dans le douzième siècle; et dans le quatorzième siècle, Nicolas Cabasilas, et le fameux Grégoire Palamas, se distinguèrent entre les autres. Pour Eustathius, dont nous avons les commentaires sur Homère, il se mêla plus de belles-lettres et d'histoire profane, que de théologie et de science ecclésiastique. Ce Siméon, dont je viens de parler, composa un gros ouvrage contre les Latins; il soutient qu'ils ne sont pas Chrétiens, et prétend le prouver par cet argument qu'il croit invincible : *Nous sommes*, dit-il, *appelés Chrétiens du saint chrême, qui est la matière du sacrement de confirmation; or, les Latins ne reçoivent pas la confirmation incontinent après le baptême; donc ils ne sont pas Chrétiens.* Son livre est plein de pareils raisonnemens.

Au reste, si Thessalonique donna au schisme de zélés défenseurs, la religion trouva, dans un prélat originaire de cette ville, un héros dont on ne sauroit assez louer l'attachement à la foi. Il se nommoit Isidore. Il étoit archevêque grec à Kiovie, et primat de Russie. Au concile de Florence, il travailla avec ardeur à la réunion de l'église grecque et de l'église latine. Le pape Eugène l'honora de la dignité de

cardinal, avec Bessarion, ce savant et vertueux archevêque de Nicée. Isidore rendit encore d'autres services importans : on sait que les Grecs renoncèrent bientôt à l'union dans Constantinople : le Pape l'envoya aussitôt dans cette capitale de leur empire. Il la purgea du schisme une seconde fois. Après cette victoire, il se rendit à sa métropole de Kiovie, et comme il y prêchoit publiquement la soumission à l'église romaine, les schismatiques lui firent souffrir les plus indignes traitemens. Il trouva moyen de sortir de prison, et se réfugia à Constantinople, où il fut fait esclave, lorsque cette ville fut prise par les infidèles : il se racheta et se retira à Rome, où il termina sa carrière. Il y mourut saintement l'an 1463. Tel fut à peu près l'état de la religion à Thessalonique, jusqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Thessalonique n'a pas été moins florissante dans le civil et le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, cette ville en devint la capitale ; le proconsul y fit sa résidence ; elle fut honorée plus d'une fois du séjour et de la présence des empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns et des Alains, le grand Théodose y vint passer l'hiver ; il y tomba malade ; c'est là qu'il fit appeler le saint évêque Ascholius, et que s'étant assuré de la pureté de sa foi, il reçut le baptême de ses mains (1). Guéri presque subitement, et par une espèce de miracle, ce prince reconnoissant, par un édit daté de cette ville, proscrivit l'arianisme de tout son empire. Théodose revint à Thessalonique en 387, pour s'aboucher avec le jeune Valentinien, qui, suivant aveuglément les conseils de Justine sa mère, favorisoit l'hérésie ; il le persuada et l'attacha pour toujours à la foi catholique. Ce second voyage fut

(1) L'an 380.

encore marqué par de nouveaux édits contre la secte arienne. Il falloit que du temps de Théodose, Thessalonique fût une ville distinguée, puisque dans la révolte qui coûta la vie à sept mille hommes de ses habitans, on parle de cirque et de courses de chariots. D'ailleurs, une populace, quelque insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand empereur, et à répandre le sang du général des armées de l'empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée et saccagée par les barbares. Ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la force, tantôt par la trahison de ses commandans. Soumise ensuite aux empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, roi de Sicile, la conquit; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413, Andronic Paléologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions et de désastres elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les beaux siècles de l'empire romain. Elle est même fort différente de ce qu'on lit de son dernier état, dans le dictionnaire de Moréry. Cet auteur a été trompé par de fausses relations; mais quoiqu'elle gémisse, comme le reste de la Grèce, sous le joug de la tyrannie ottomane, elle est encore aujourd'hui une ville considérable. Sept ans de séjour que nous y avons fait, nous ont donné tout le temps de la bien connoître, et nous ont mis en état d'en faire une description exacte.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour. Il ne paroît pas que son enceinte ait jamais été beaucoup plus grande. On voit seulement, du côté le plus élevé de la ville,

les restes d'un ancien mur dont la longueur est d'environ un mille; il n'y a que quelques pas de distance entre ce mur et celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reste aucun vestige qui puisse faire conjecturer qu'elle ait eu des faubourgs et des maisons de plaisance. Elle est fermée d'un simple mur flanqué d'espace en espace de méchantes tours carrées; elle s'étend du sud-est au nord-ouest à environ deux milles en ligne droite; et de ce côté-là la mer baigne presque partout ses murs. Du couchant au septentrion, son enceinte, qui s'élève sur des collines, est fort irrégulière.

Au plus haut de cette enceinte, on voit un château qu'on appelle les Sept-Tours. Ce château a toujours été peu de chose, et maintenant il tombe en ruines : il est cependant garni de bonnes pièces de canon. A côté et au pied de ce château, on trouve une espèce de faubourg ou de petite ville, séparée du reste de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'est habité que par des Turcs. L'air y est pur et la vue fort étendue, puisque de là on découvre aisément les montagnes d'Epire et celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts. Le premier est à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient et le midi; il ne consiste qu'en deux grosses tours, l'une ancienne et carrée, l'autre récente et ronde, qui n'est séparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent construire cette tour il y a environ cent ans. Le pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, et il obligea tous les habitans à y travailler, sans en excepter l'archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une escadre vénitienne parut devant Salonique. Celui qui la commandoit fit sommer le pacha de lui donner quarante mille sequins (1), et le me-

(1) Le sequin vénitien vaut une pistole.

naça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner. Le gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de sequins à son ordre; mais qu'il avoit quarante mille boulets de canon à son service. Les Vénitiens jetèrent des bombes. On leur répondit de ce fort avec de grosses pièces d'artillerie qui endommagèrent quelques-uns de leurs vaisseaux, et les obligèrent de se retirer.

Le second fort est à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, et à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'est qu'une grosse et ancienne tour hexagone; ce fort est situé peu loin de la porte de la Marine en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troisième est placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le septentrion. Il paroît n'avoir guère que deux cents ans. Il consiste en quatre petits donjons qui renferment un assez grand espace. Chacun de ces forts ou châteaux est muni de grosses pièces de canon de bronze, braquées contre la mer: chacun a son aga ou commandant particulier, avec quelques canonniers. Une grosse tour ronde et solidement bâtie, à l'endroit où les murs commencent à descendre des Sept-Tours, sert d'arsenal et de magasin à poudre. Ce sont là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, et quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'est-à-dire forteresse, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'est rien moins qu'une ville forte; elle n'a ni ouvrage extérieur ni fossés; ses murailles foibles en beaucoup d'endroits ne sont terrassées nulle part: d'ailleurs elle est dominée du côté du nord-est par des hauteurs voisines. Elle a, au reste, une espèce de garnison de sept à huit cents janissaires, la plupart mariés et peu aguerris. Leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du Grand-Seigneur, et quelquefois

aux Francs: ils entendent bien cette espèce de petite guerre, et c'est la seule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cents turcs marchands, qui ont le titre de janissaires, mais sans en recevoir la paie; ceux-ci sont assez tranquilles et ne font de mal à personne.

Du côté des Sept-Tours et du faubourg qui tient à cette forteresse, la descente est roide, scabreuse, et semée de petits rochers qui s'élèvent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville, de grands jardins occupent presqu'un tiers du terrain; les deux autres sont occupés par des maisons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs, sont bâtis pour l'agrément: ils n'ont point de solidité; les murs ne sont que de terre grasse détrempée et couverte d'un enduit de mortier. On les soutient par deux longues pièces de bois ou solives minces jointes ensemble par des traverses, engagées horizontalement dans la maçonnerie, et distantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre; cette espèce de charpente dirige les maçons pour élever à plomb leurs murailles; mais ces pièces de bois qui souvent paroissent à l'extérieur, venant à pourrir, ces murailles s'écroulent.

La partie haute de la ville a des sérails ou hôtels assez beaux pour le pays: leurs principales pièces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur la mer, et de belles salles plafonnées, avec des estrades ou sofas sur lesquels les Turcs reçoivent les visites, donnent audience, et rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, et dans les rues où il n'y a guère qu'eux. Les plus riches et les plus qualifiés, qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties et disposées à la turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habitée; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les

marchés, et le long des murs du côté de la mer. Quelques riches marchands de cette nation sont bien logés, d'autres le sont passablement; mais le plus grand nombre sont si pauvres, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés, et sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement mal-propre; ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques, et même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites et couvertes en partie de sofas, qui de chaque maison sortent en dehors; elles sont mal pavées et fort mal-propres dans la basse ville. Vers le milieu, où sont les marchés, les rues sont couvertes de planches, ce qui les rend obscures, mais fraîches en été.

On voit là un édifice assez solide et assez beau; il consiste en six petits dômes à deux rangs, soutenus et séparés par des pilastres joints les uns aux autres par des arcades; c'est ce qu'on appelle le *Bezestan*, et c'est le lieu où les marchands d'étoffes de soie, de mousselines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant sept ou huit piastres qu'ils payent par an. Vers le quartier de la Marine, il y a beaucoup de magasins, dont quelques-uns, nouvellement bâtis, sont assez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq *kans* principaux : ce sont des bâtimens à plusieurs aîles, ou corps-de-logis partagés en petites chambres; chacun peut y loger pour son argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Thessalonique étoit embellie, il n'y en a plus que deux dont il reste des vestiges. Le premier est un vaste portail ou arc de triomphe de cinquante pieds de haut, sur trente ou trente-cinq de large; il est placé au milieu d'une rue, assez près de la porte nommée *Calamaria;* il est soutenu par deux gros

pilastres ou massifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux et d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, et qui semblent représenter une bataille. Ces figures qui sont bien conservées ne paroissent pas fort délicates; elles sont surmontées d'une architrave et d'une corniche simple, d'où naît l'arcade faite de briques, et fort gâtée; elle sert de retraite aux cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilastres; le bas est couvert par des boutiques; l'autre est environné de maisons qu'on y a adossées; ainsi je n'ai pu savoir s'ils contenoient des inscriptions. Ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins considérables, de l'un desquels on voit encore le bas du cintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurèle, après une grande victoire qu'il remporta sur des peuples barbares.

L'autre reste d'antiquité est à peu près au milieu de la ville, à l'entrée d'une maison des Juifs : ce sont six grosses colonnes de marbre blanc, d'un ordre simple, dont le pied est enterré. Elles sont posées de suite en ligne droite, et elles ont leur architrave, leur frise et leur corniche; au-dessous sont des pilastres de marbre séparés les uns des autres par un espace vide. A ces pilastres, qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossées des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle. D'un des côtés, une de ces figures a des aîles; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté l'une de ces figures tient un cigne sur sa poitrine, et les autres ont à la main quelques instrumens de musique. Ce monument, qui paroît être d'un siècle où florissoient les beaux arts, n'est apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans, il y a une place longue d'environ deux cents pas, et large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue et plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez récentes : on croit que c'étoit autrefois l'hippodrome et le lieu des spectacles. Dans les murs, surtout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades, que quelques-uns disent avoir été des chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les âmes de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, et pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues chapelles étoient ce que les Romains appeloient *caveæ*, et que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux et les animaux qui servoient aux spectacles; et ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit de pareils monumens à Beziers et à Nîmes, dans ce qui reste d'anciens cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville et hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit et de jaspe; des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, et d'autres pierres bien travaillées, mais dégradées maintenant et fort défigurées. Je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aie pu lire, ou qui méritent d'être rapportées; et pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphyre maçonné au bas d'un minaret de mosquée. Il faut cependant rendre une justice à ces peuples; ils ont grand soin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes et dans les bourgades. Ils bâtissent des fontaines près des mosquées et aux environs même des villes, et des repos de promenades, qu'ils appellent *kiosques*.

Ces kiosques ne consistent qu'en une espèce de grand cabinet ou belveder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, et couvert d'un simple toît; et auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir. Le kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, et même y manger, lorsque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il se trouve de pieux musulmans qui, pour le salut de leur âme et la commodité du public, font faire des kiosques et des fontaines jusque sur les grands chemins: cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans (1) qu'on trouva les ossemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire; on dit que le crâne contenoit un boisseau de blé: la chose est probable, à en juger par quelques-unes de ses vertèbres qu'on avoit attachées à la porte de la Marine.

On trouva aussi, vers le même temps, dans la muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matière, couvertes d'un vernis verdâtre; elles avoient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes; les visages paroissoient être d'hommes ou de femmes, et avoir un air triste; elles étoient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent et de cuivre y étoient autrefois assez communes; et un marchand français m'a dit qu'il en avoit une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à sa sincérité, on pourroit, je crois, en sûreté de conscience, en rabattre quelque chose. Il ajouta qu'il les avoit revendues à un chaudronnier:

(1) Le père Souciet écrivoit en 1734.

c'étoit dommage; il devoit même y en avoir de curieuses. Les médailles sont aujourd'hui extrêmement rares: depuis sept ans on n'a découvert que quelques médailles consulaires, et celles de quelques rois de Macédoine, ou de quelques empereurs romains; mais presque toutes assez communes: on n'y trouve plus même ces pierres précieuses gravées qu'on y trouvoit autrefois. Un chancelier Français de cette échelle en avoit de fort belles, qu'il a emportées en France: j'en ai retenu des empreintes en cire d'Espagne et en cire commune.

Les mosquées sont presque les seuls édifices solides et considérables de la Turquie: on en compte ici jusqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui sont peu fréquentées. Les Turcs en ont bâti quatre ou cinq; les autres sont d'anciennes églises dont ils se sont emparés. Les plus célèbres étoient celles de sainte Sophie, de Notre-Dame, de saint Démétrius et des saints Apôtres.

Sainte Sophie, *agia Sophia*, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est construite, comme beaucoup d'églises grecques, sur le modèle de sainte Sophie de Constantinople, mais en petit. C'est un édifice carré, couronné d'un dôme assez plat, tout couvert de plomb; le vestibule est soutenu par de belles colonnes de marbre, et il y a au dedans un siége de porphyre mal travaillé.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'église de Notre-Dame a été changée en mosquée. On estime l'architecture de l'édifice et la hardiesse de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaspé, dont les chapiteaux sont surmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées; c'est à présent la principale mosquée de la ville.

Celle de saint Démétrius est un grand vaisseau qui a une nef et deux ailes de chaque côté, séparées les

unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre. Il y a, outre cela, six belles colonnes de jaspe d'une grande hauteur, qui soutiennent la tribune. Cette église étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique. Elle n'a point de voûte. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état; le plafond étoit crevé, et l'édifice menaçoit ruine. Pour le réparer, on vendit le plomb de la couverture, et on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste souterrain qui subsiste encore, et dans ce souterrain un puits, que les Grecs disent être miraculeux. L'église des Apôtres, dont on a aussi fait une mosquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle est d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre mosquée, qui est tout proche des murs vers l'orient, et qui autrefois étoit une église, on montre un grand siége de marbre assez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que saint Paul a prêché; et dans un enfoncement de la mosquée, on conserve une grande quantité de biscuits que les Vénitiens y avoient ramassés lorsqu'Amurat second assiégea la ville (1), il y a plus de trois cents ans. Il paroît certain que l'attaque se fit de ce côté-là, et l'on voit encore à la distance d'une demi-lieue une hauteur considérable, qui paroît manifestement avoir été faite en partie de mains d'hommes, sur laquelle étoit dressée la tente du sultan. C'est la coutume de ces princes de camper sur de pareilles élévations que leur fait l'armée. On dit aussi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres sur l'endroit où a été le pavillon impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de son séjour et de sa présence, ne soit pas foulée

---

(1) Amurat II enleva Thessalonique aux Vénitiens en 1429.

par d'autres pieds. L'un et l'autre peut être véritable.

Au reste, les mosquées sont toutes nues; et à cela près que le pavé est couvert, du moins en partie, de tapis et de nattes, plusieurs sont malpropres. Elles n'ont en dedans, pour ornemens, qu'une tribune d'où les imans lisent au peule l'alcoran; et en dehors une tourelle ou minaret très-élevé et d'une construction hardie, du haut duquel on annonce, cinq fois par jour, les heures de la prière.

Salonique n'a que deux maisons de religieux turcs, l'une dans la ville, l'autre sur une colline hors des murs; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans chacune de ces maisons huit ou dix frères (c'est le nom qu'ils se donnent), gouvernés par un supérieur perpétuel. A certains jours, ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur mosquée. Ils peuvent se marier; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monastère.

Les églises grecques sont au nombre, non pas de trente (comme dit Moréry), mais de douze ou treize seulement. Elles sont placées, non pas sur les rues, les Turcs ne le souffriroient pas, mais dans des enfoncemens, derrière des maisons. La cathédrale, dédiée sous le nom de saint Démétrius, est assez proprement bâtie; c'est un grand vaisseau, partagé en une nef, deux ailes et le sanctuaire, sans parler du vestibule: elle n'est que plafonnée. Deux ou trois rangs de siéges règnent tout autour. Sur une des aîles est une galerie pour les femmes, qui, selon la louable coutume de l'église d'Orient, sont toujours séparées des hommes. Le sanctuaire est fermé par une haute cloison de bois sculpté, et ornée de peintures qui représentent Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge, des Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et quelques Pères grecs. Ces peintures n'ont rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'eglise aucunes statues; les Grecs

se font mal-à-propos un scrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un seul autel ; et sur cet autel, sans ornemens, est un petit tabernacle où est le saint sacrement. Au fond du sanctuaire sont des siéges en demi-cercle pour les prêtres et pour l'évêque, qui se place au milieu de son clergé. Tel est dans la Grèce l'usage de toutes les cathédrales.

On garde dans celle de Salonique, le corps de Grégoire Palamas ; on y honore ce prélat comme un saint, surtout un des dimanches de carême, où l'on ne célèbre la liturgie que dans cette église. A la vérité l'office ne fait point mention de ce prétendu saint; mais chacun vient se prosterner devant la relique, qu'on expose à la vénération publique. Ce corps est tout désséché, comme les Grecs croient que deviennent tous les corps de ceux qui sont morts excommuniés, et quelques-uns n'ont pas de foi à la sainteté de Palamas. Il y en a même qui s'absentent de cette cérémonie : un des derniers archevêques prêchant ce jour-là, ne dit pas un mot de l'objet du culte ; son exemple a été suivi.

Les autres principales églises de Salonique sont les paroisses de saint Athanase, de saint Nicolas, de saint Mennas, de saint Constantin et de la bienheureuse Vierge. Cette dernière paroisse fut brûlée il y a quarante ans ; il en coûta quinze cents piastres pour obtenir la permission de la rebâtir. On s'y porta avec un zèle admirable : les uns fournirent de l'argent, les autres des matériaux, ceux-ci leur ouvrage, ceux-là leurs soins ; et en peu de temps leur travail fut achevé : elle est solidement bâtie, très-propre en dedans et très-régulière.

Il n'y a qu'un monastère, qu'on appelle en turc *Chiaoux Monastir* (Monastère de l'Huissier) : j'ignore l'origine de cette dénomination, je sais seulement qu'il avoit autrefois plusieurs priviléges aussi utiles que peu glorieux. Les mahométans les avoient

accordés aux moines, parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville ; mais comme la reconnoissance s'affoiblit, surtout quand elle est onéreuse, ces priviléges ont été restreints. Ces religieux, qui ne sont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroissent doux et d'un fort bon commerce entre eux.

Il n'y a point de religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves habillées de noir, qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les Juifs y ont pour le moins trente synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, et toutes ensemble font environ quarante mille âmes: dix mille Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, et dix-huit à vingt mille Juifs. La ville est gouvernée par un pacha et un molla. Ce pacha est comme le gouverneur de la province, et son autorité s'étend sur tout le militaire. Le molla juge définitivement des causes civiles et criminelles, et n'est présidé par le pacha, que quand celui-ci est pacha à trois queues. Il y a aussi un janissaire-aga qui commande les janissaires de la ville, et protége les Juifs. Ces officiers changent ordinairement tous les ans, et quand leurs successeurs entrent par une porte, ils sortent par une autre. Les imans qui président à chaque mosquée dépendent du mufti, qui est le chef de la religion.

Les Grecs, quoique soumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs archontes. Ces archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui se font sur la communauté : ils sont gouvernés pour le spirituel par l'archevêque, aidé des principaux papas, comme le grand économe, le proto-syncelle, etc. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme et enfans, non-seulement avoit soin du revenu de l'archevêché, mais étoit même une espèce de grand-vicaire : il donnoit aux

papas

papas les permissions de célébrer et de confesser ; il les interdisoit comme bon lui sembloit : je ne sais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce désordre. Les évêques suffragans de la métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la fête de saint Démétrius, qui se célèbre avec grande solennité le 6 de novembre. On ne sera peut-être pas fâché de voir la description de cette cérémonie, à laquelle j'ai assisté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'office. Sur les six heures et demie du matin, on revêtit de ses habits pontificaux l'archevêque, qui étoit sur un siége élevé tout au bas de l'église. Il avoit une espèce d'aube d'une étoffe de soie à fleurs d'or, et par-dessus une robe à manches courtes, mais larges. elle étoit d'un damas rouge à grandes fleurs d'or et de soie ; cette robe répond à notre chasuble. Il lui pendoit sous le bras droit une pièce carrée comme une bourse de calice, où étoit représentée en broderie très-fine la transfiguration de Notre-Seigneur. Son pallium étoit fort large, et d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de semence de perles. Une autre pièce brodée en argent, et à peu près carrée, lui couvroit la poitrine ; enfin il portoit sur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles et de diamans de peu de prix, et ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept évêques s'habilloient dans le sanctuaire. Au lieu d'aubes, ils prirent des tuniques d'étoffe de soie rouge à fleurs d'or, et une espèce de chapes qui n'avoient d'ouverture que pour passer la tête : ces chapes étoient de différentes couleurs. Leurs étoles étoient larges de six ou sept pouces et bien brodées, et au lieu de mître, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un

chapeau. Les dignités de la cathédrale et les curés de la ville étoient aussi vêtus d'ornemens magnifiques, et les évêques n'étoient distingués d'eux que par leur large étole. Les diacres n'avoient qu'une tunique et l'étole en travers. Evêques, prêtres, diacres, tous portoient sur les extrémités des manches de petites pièces d'étoffe qui leur servoient de manipules. Au bas des manches et des vêtemens de l'archevêque, étoient attachées des clochettes, telles qu'en portoit le pontife des Juifs.

L'autel étoit couvert d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or, qui descendoit jusqu'à terre de tous côtés. L'archevêque y vint, précédé des diacres, des prêtres et des évêques. On portoit sa crosse, qui est comme un bâton de saint Antoine, croisé par le haut d'un morceau d'ivoire. Il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'unissoient par le haut; et avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en formant le signe de la croix. Il en donnoit aussi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos évêques; ensuite il fit plusieurs encensemens.

On commença la liturgie par une hymne en l'honneur de saint Démétrius; ensuite le prélat récita quelques prières, fit sur soi quelques signes de croix, et s'assit sur son trône derrière l'autel, ayant à ses côtés les évêques et les prêtres sur des bancs. On chanta l'évangile du haut d'une tribune; on pria pour le patriarche de Constantinople et pour l'officiant. L'archevêque et ses assistans, allèrent à un des côtés du sanctuaire prendre les oblations de pain et de vin, devant lesquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis sur une patène et le vin dans un calice. Suivirent diverses bénédictions et oraisons, pendant lesquelles les prélats eurent presque toujours la tête couverte. Ils se découvrirent un peu avant la consécration, dont l'offi-

ciant prononça les paroles assez haut. Pendant la consécration les évêques et les prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucunes génuflexions, mais seulement des inclinations, suivant leur usage. Après la consécration, un diacre remuoit sans cesse une pale autour du calice, qui demeura découvert. Après quelques prières, un prêtre chanta de la tribune l'oraison dominicale.

Les évêques récitèrent l'un après l'autre une formule de soumission à leur archevêque. Après quelques oraisons vint la communion. Le célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'espèce du pain, puis le sang précieux où l'on avoit mêlé une goutte d'eau chaude depuis la consécration, outre celle qu'on avoit mise auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui sortit avec le sang du côté ouvert de Notre-Seigneur, ou, selon d'autres, le désir ardent qu'il avoit de sa passion. Ensuite l'officiant donna à chacun des évêques et des prêtres, un petit morceau de pain consacré qu'ils reçurent dans leurs mains, et qu'ils consumèrent autour de l'autel; puis ils vinrent prendre un peu de sang de Notre-Seigneur à trois reprises. L'archevêque présentoit le calice aux évêques, et un des évêques aux prêtres. Avant la communion, les prêtres et les évêques approchèrent du calice quelques morceaux de pain, qu'ils rendirent aux laïques qui les avoient offerts; c'est une espèce de pain béni qu'ils appellent *eulogie*.

La liturgie étant achevée, l'archevêque, assis sur un siége élevé au milieu de la nef, et tenant sa crosse de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint. Son discours me parut fort raisonnable. Après le sermon il distribua du pain béni aux plus distingués de l'assemblée, et en le recevant, on mettoit quelques pièces d'argent dans un bassin qui étoit tout proche. Toute la céré-

monie dura plus de deux heures. Les évêques et les prêtres me firent politesse, jusqu'à se retirer quelquefois pour me laisser voir plus commodément. L'archevêque même, avant de commencer son discours, me fit placer honorablement, et après le sermon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la messe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire visite avec le père supérieur. Il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et parla fort obligeamment des Latins, et en particulier des Jésuites : il en avoit parlé de même le jour de la fête à ses évêques et à ses papas. Nous le vîmes une seconde fois ; mais comme il avoit des ménagemens à garder, il se contenta de nous envoyer son protosyncelle, un prêtre et son diacre, pour nous rendre la visite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroissent peu aliénés des Français et du rit latin : quelques-uns même des plus honnêtes gens et des plus capables sont de nos amis ; nous n'en connoissons qu'un qui dogmatise contre nous. Un des plus grands maux de l'Eglise grecque est l'ignorance crasse des peuples et d'un grand nombre de pasteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un papas de la ville la question suivante : « Est-il vrai » que Jésus-Christ est Dieu ? Il me semble l'avoir » souvent entendu dire ainsi ; d'un autre côté, on » dit qu'il est homme : comment accorder ces deux » choses ensemble ? s'il est Dieu, comment peut-il » être homme, et s'il est homme, comment peut-il » être Dieu ? » Le papas de la ville mieux instruit, fit le catéchisme au papas du village, qui acquiesça à tout : il ne falloit pas être grand théologien pour résoudre la question. Quelle instruction un peuple grossier peut-il attendre de pareils docteurs ?

Les Juifs font presque la moitié des habitans de

Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde; aussi y ont-ils plus de liberté et de priviléges que partout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne; et avant que de s'y établir, ils envoyèrent des députés à Constantinople pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général; mais on leur fait quelque grâce, parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puisse en vendre à aucun autre. Ce privilége leur rapporte un profit considérable. Ils forment une espèce de petite république; ils ont entre eux une sorte de gouvernement et de juridiction, dont le chef est celui de leur religion. Ils l'appellent le grand kakan. Ce juge a ses assesseurs ou conseillers choisis entre les principaux de la nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, et ils taxent chacun selon ses facultés. Pour se mettre en état de payer ces tributs et de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande et le vin qu'ils achètent; en sorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux Chrétiens; enfin, ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait et pour fournir aux autres dépenses de la nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, et de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables; en un mot, ils se gouvernent assez bien, et se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux; le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un espagnol corrompu et mal prononcé. La plupart des hommes entendent l'italien, et quelques-uns le provençal. Ils portent tous la barbe longue et un toupet ou deux de cheveux

autour des oreilles : les femmes renferment leurs cheveux dans une espèce de longue queue plate qui leur pend derrière la tête, et attachent au bout un bouton de cuivre. Ils sont fort laborieux, et ils se mêlent de toutes sortes de métiers : les uns sont commerçans, les autres artisans : ceux-ci sont courtiers des marchands, ceux-là vendent en détail : plusieurs sont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, portefaix ; ces derniers sont fort misérables, ils ne vivent presque que de chataignes pendant l'hiver, et pendant l'été que d'herbages, de concombres et de melons d'eau qu'on nomme *carpoux*. Cette mauvaise nourriture leur cause plusieurs maladies.

Ils sont communément trompeurs, méprisés également des Chrétiens et des Turcs ; mais ils n'en sont pas moins attachés à leur religion, et à beaucoup de superstitions dans lesquelles leurs kakans les entretiennent. Ils observent religieusement le sabbat ; et si ce jour-là ils ont besoin de feu, ils prient quelques Chrétiens de leur en allumer : cependant il arrive de temps en temps que quelques-uns se font Turcs par la crainte de la mort ou de la bastonnade. Les nouveaux Musulmans, originairement Juifs, sont peu estimés des anciens Mahométans : ils conservent toujours de père en fils une inclination secrète pour le judaïsme, jusqu'à réciter leurs anciennes prières au lieu de celles de l'alcoran.

Il y a environ soixante ans qu'ils se persuadèrent que le Messie alloit enfin paroître. Pour se préparer à son arrivée, et le recevoir plus dignement, ils cabalèrent ensemble, et voulurent se rendre maîtres de la ville. Les commandans turcs en furent avertis ; on fit arrêter les chefs de la révolte, et à force de menaces on les obligea d'embrasser la religion mahométane, après leur avoir fait avouer que Jésus-Christ est le Messie : c'est un aveu que les Mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue conversion.

Outre plusieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége seulement, où ils enseignent leur philosophie, leur droit, et je pense aussi leur théologie ; les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libéralement donnés, se réduisent à quelques centaines, tous, ou presque tous de la ville même, et non pas de tout l'empire Ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége ait jamais été plus florissant. Les étudians y soutiennent des thèses imprimées, comme leurs autres livres, en caractères hébraïques, mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salonique des Juifs savans en hébreu, et l'on n'y parle d'aucun rabin de réputation ; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur religion. Leurs synagogues sont situées et ouvertes sur les rues, privilége que n'ont pas les Chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, et leur chant est très-désagréable. Le convoi est souvent nombreux, mais les femmes n'en sont point ; elles se contentent de pleurer à la maison, et elles ont une certaine formule de lamentations et de gémissemens. Les cimetières de cette nation occupent un fort grand terrain, hors d'une des portes de la ville, parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tournent à l'entour, et le kakan paroît parler au mort. On remplit ensuite la fosse sur laquelle on accumule de petites pierres, de sorte que leur sépulture s'élève toujours de terre ; on met sur la plupart une tombe communément de marbre, sur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques, avec des ornemens de fleurs et de diverses figures. Il n'y a que les pauvres qui n'aient point de tombe, ou qui n'aient qu'une pierre plate sans épitaphe.

Outre les Juifs anciens habitans de Salonique, il y en est arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie,

d'Espagne et de Portugal. Ces nouveaux venus sont vêtus comme les Francs; ils ne portent point la barbe, mais seulement une moustache; ils ne se font pas même scrupule de manger avec les Chrétiens; ainsi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, et presque comme des déserteurs de la loi. Il y a parmi eux de gros marchands, qui, à la religion près, sont honnêtes gens. Ils ont des médecins assez habiles, qui sont pour la plupart sous la protection de la France.

C'est le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a guère que quatre-vingts ans que les négocians des divers pays de l'Europe y trafiquent. Les Français ont commencé les premiers, et il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un consul; cependant leur commerce et celui des autres étoit fort peu de chose. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par la traite des blés que le Grand-Seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandises. Chacune des huit années que dura cette permission, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, et jusqu'à cent quatre-vingts bâtimens français; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce est fort diminué, et jamais il ne sera florissant, tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit assez peu d'autres choses dont les étrangers veuillent se charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer: c'est là à peu près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations de l'Occident. Le transport du fer est défendu; les Juifs se saisissent de presque toutes les laines; le coton n'est pas beau; la cire et l'alun manquent, et l'on trouve ailleurs du tabac et des cuirs à meilleur compte: ce n'est proprement que sur les blés qu'on peut faire de gros profits, et c'est pendant cette traite de grains que les

Anglais, les Hollandois, les Vénitiens et les sujets de l'empereur voulurent avoir leur consul à Salonique. L'indigo, le papier, la quincaillerie, et surtout les draps, sont les principales marchandises qu'y apportent nos Français; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il se débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant. Enfin le commerce y est si fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens et de ceux des autres nations sont réduits à faire la caravane, c'est-à-dire, à se louer à des gens du pays pour des voyages à Smyrne, à Constantinople, en Egypte, en Syrie, à Candie, etc.

Si les Turcs étoient et plus industrieux et plus laborieux, s'ils faisoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce seroit plus avantageux et pour eux et pour les étrangers; mais l'agriculture est presque abandonnée, et les paysans découragés, parce que les gens en place leur enlèvent de force les blés à vil prix, et les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il seroit à propos d'insérer quelques articles contre les monopoles, surtout par rapport aux Français et à leur commerce, et de demander des règlemens qui missent nos marchands et nos marins à l'abri des vexations et des avanies qu'ils ont à essuyer dans les contestations qui s'élèvent entr'eux et les Turcs.

Tel est le pays et la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu et du salut des âmes, d'établir une mission de notre compagnie

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.